

RENDRE COMPTE DE L'ESPÉRANCE

MESSAGES

Collection dirigée par Jean-Marc Berthoud

Déjà parus dans la même collection :

Collectif

Révolution et Christianisme —

Une appréciation chrétienne de la Révolution française

Jean-Marc Berthoud

Des Actes de l'Église —

Le Christianisme en Suisse romande

Pierre-Ch. Marcel

Souffrir... Mais pour quoi ?

Éric et Aaron Kayayan

Le chrétien dans la cité

Jean-Marc Berthoud

Apologie pour la Loi de Dieu

Pierre Courthial

Le jour des petits recommencements

Jean-Marc Berthoud

L'école et la famille contre l'utopie

Annales d'un combat

Rose-Marie et Jean-Marc Berthoud

Mysticisme d'hier et d'aujourd'hui

Pierre Courthial

De Bible en Bible

Florent Gaboriau

Trente ans de théologie française : genèses et dérives

Sergiu Grossu

L'Église persécutée entre Goulag et société opulente.

Chronique de deux Roumains à Paris : Catacombes sept. 1971 – déc. 1992

Jean-Marc Berthoud

L'Alliance de Dieu

Jean-Marc Berthoud

Création, Bible et Science. Les fondements de la Métaphysique,

l'œuvre créatrice divine et l'ordre de l'univers

Éric Kayayan

Rendre compte de l'espérance

Dans la collection *Mobiles historiques*

Jean-Marc Berthoud

Calvin et la France

Dans la collection *La Fronde*

Jean-Marc Berthoud

Une religion sans Dieu Les Droits de l'Homme contre l'Évangile

ÉRIC KAYAYAN

RENDRE COMPTE
DE L'ESPÉRANCE

MESSAGES
L'AGE D'HOMME

Collection Messages
dirigée par Jean-Marc Berthoud

© 2009 by Editions L'Age d'Homme, Lausanne, Suisse
Catalogue et informations: écrire à L'Age d'Homme, CP 5076,
1002 Lausanne (Suisse) ou 5, rue Férou, 75006 Paris (France)

www.lagedhomme.com

À la mémoire de Jean Calvin
(1509-1564)

AVANT-PROPOS

...Soyez toujours prêts à vous défendre contre quiconque vous demande raison de l'espérance qui est en vous: mais faites-le avec douceur et crainte, en ayant une bonne conscience, afin que là même où l'on vous calomnie, ceux qui diffament votre bonne conduite en Christ soient confondus... (1 Pierre 3:15-16)¹

À qui s'adresse ce livre? En premier lieu aux chrétiens qui cherchent à approfondir leur foi, à en rendre compte de manière articulée face aux courants religieux ou idéologiques contemporains; mais aussi aux hommes et aux femmes qui cherchent un sens à leur vie, se tournant vers la foi chrétienne sans être cependant sûrs de la validité de son fondement, tâtonnant ici ou là en quête de réponses apaisantes. À tous ceux également qui veulent savoir ce que proclame au juste cette foi chrétienne nourrie par la Bible, l'Écriture Sainte. C'est autour de celle-ci et de son centre, la personne à la fois divine et humaine de Jésus-Christ, que gravite cet ouvrage. Il a été développé à partir du texte de messages radiodiffusés au cours des dix

1. Les citations bibliques au cours du présent ouvrage sont tirées soit de la Nouvelle Version Second Révisée (Bible dite « à la colombe », Alliance Biblique universelle, 1991), soit de la Bible du Semeur 2000 (Bible d'Etude, éditions Excelsis, 2001). Cependant, pour des raisons pratiques, les citations de passages poétiques sont en général données en paragraphes compacts, et non avec les alinéas tels qu'ils figurent dans ces versions. Alors que dans les citations bibliques l'utilisation des majuscules et des minuscules respecte l'usage en vigueur dans lesdites versions, dans le reste du texte cette utilisation, du reste délicate, répond à d'autres conventions, qu'on a tâché d'harmoniser avec le plus de cohérence possible, en particulier en ce qui concerne la personne de Dieu.

dernières années par le ministère de *Foi et Vie Réformées*. Ces messages ont été adaptés dans ce but, et ordonnés de façon à donner consistance au thème choisi, dont le titre fait état.

Rester simple sans verser dans le simplisme, aborder des thèmes complexes sans pour autant tomber dans la complication, être à l'occasion didactique et souvent catéchétique sans devenir pédant, citer la Bible abondamment sans donner dans le biblicisme, voilà le défi rédactionnel que je me suis proposé. Défi de taille, certes, et dont le lecteur jugera s'il a été relevé avec succès. La première partie, plus développée, est centrée sur la nature fondamentale de l'espérance chrétienne articulée et vécue dans sa foi en le Dieu trinitaire révélé tout au long des pages de la Bible. La seconde partie tâche d'illustrer la nature de l'espérance chrétienne à travers le nécessaire regard éthique qui caractérise toute relation et activité humaine. Seuls quelques thèmes de nature éthique y sont abordés, du reste sans verser dans des questions ou des détails techniques, le tout dans la confiance qu'un tel regard pourra néanmoins indiquer une orientation globale solide et porteuse de sens.

Un des présupposés qui anime chaque page du présent livre, est la conviction inébranlable de l'unité qui lie toutes les générations humaines depuis le début de l'humanité: quelles que soient les différences historiques et socioculturelles qui caractérisent les êtres humains, et dont l'étude de l'histoire rend compte, cette unité en Adam, le prototype et archétype historique du genre humain, est partout présente en filigrane dans l'argumentation proposée. Ce présupposé va bien évidemment à l'encontre d'une tendance contemporaine affirmée, qui divise, fragmente et cloisonne les sociétés et les individus en micro-unités dont le seul but, semble-t-il, est de favoriser et de justifier les études de ceux qui fuient avec crainte toute perspective diachronique. Pour beaucoup, seules les études synchroniques de l'histoire ont droit de cité. Car, soutient-on, qu'y aurait-il de commun entre un habitant de l'ancienne Babylone et celui de New York aujourd'hui? Ce qui rassemble tous les humains, disons-nous, c'est une condition commune héritée en Adam qui transcende toutes les différences que l'on peut observer entre eux. Une histoire spirituelle au travers des âges est alors possible car elle renvoie aux uns et aux autres en établissant de remarquables similarités. Mais alors, comment parler de cette condition humaine générale qui traverse les siècles? À l'aide de quel outil transcendant peut-on réunir toutes ces diversités? C'est là qu'intervient le second présupposé qui nourrit les chapitres qui vont suivre: la radicale distinction entre ce qui est éternel et ce qui est temporel dans l'affirmation que la

sphère temporelle est régie par la sphère éternelle. Une telle distinction n'implique donc pas une séparation entre ces deux sphères et la nature même de l'Écriture Sainte témoigne du contact permanent qui les lie. Nulle part ailleurs qu'en Jésus-Christ, la Parole divine incarnée dans l'histoire, le nouvel Adam, n'apparaît plus clairement ce contact, justement porteur de l'espérance dont il s'agit ici de rendre compte.

Cette espérance, il faut le souligner, ne prend tout son relief que par rapport à un état de chute, de délabrement, de misère morale et spirituelle totale caractéristique de la condition humaine. Constat bien pessimiste dira-t-on, et digne d'un calviniste... C'est en effet nourri d'une conscience personnelle très aiguë, je dirais douloureusement aiguë, de cette misère, que j'invite le lecteur à se tourner vers la Croix du Christ, ce tournant décisif de l'histoire humaine qui transforme le désespoir en espérance. Tout autre optimisme (dans la bonté et la sincérité humaine, le progrès irréversible de l'humanité, les institutions internationales qui mettront en place tous les mécanismes nécessaires pour protéger l'homme contre lui-même) est mal placé et voué à sombrer tôt ou tard dans l'insignifiance et la déréliction, même s'il peut se croire momentanément justifié. C'est en premier lieu le constat tragique de Job face à sa misérable condition mortelle qui prime ici, écartant d'un revers de main toute considération intellectualiste, tout oripeau culturel destiné à voiler pudiquement notre nudité humaine devant le Créateur, Maître et Juge de toutes choses : *Nu je suis sorti du sein de ma mère, et nu j'y retournerai...* À ce sobre constat, dénué de toute fausse conception sur la liberté humaine, répond pourtant plus loin un cri d'espérance tout aussi profondément ancré en Job, du sein même de sa détresse : *Mais je sais que mon rédempteur est vivant, et qu'il se lèvera le dernier sur la terre, après que ma peau aura été détruite; moi-même en personne, je contemplerai Dieu. C'est lui que moi je contemplerai, que mes yeux verront, et non quelqu'un d'autre.*

Retournons cependant un instant vers la sphère temporelle mentionnée ci-dessus : évoquer le passé chrétien de l'Europe, ses racines chrétiennes, peut être quelque chose de très impopulaire par les temps qui courent. On voudrait tellement en effacer toute trace dans bien des milieux, comme si c'était quelque chose dont il faille avoir honte, comme s'il s'agissait d'un stigmate hérité d'une époque obscurantiste dont les fameuses « Lumières » du XVIII^e siècle auraient finalement libéré ce continent, lui apportant le bonheur et la paix civile à laquelle tous aspirent. « Que chacun cache sa foi au plus profond de lui-même sans l'étaler en public ! » voilà le mot d'ordre, l'oukase d'une certaine conception de la liberté somme toute assez

peu rassurante. D'un autre côté, évoquer le passé chrétien de la France et ses racines chrétiennes sans une seule fois évoquer la personne et l'œuvre de Jésus-Christ, comme cela s'est récemment fait au plus haut niveau de l'Etat français, est tout aussi problématique. Car de quel Christianisme parle-t-on ? S'agit-il d'une simple référence culturelle ? D'un attachement à certaines traditions ecclésiastiques qui ont marqué l'histoire de ce pays ? Que vaut un Christianisme sans l'Évangile de Jésus-Christ tel que celui-ci l'a offert dans sa personne ? Et quelle espérance ce Christianisme privé de son cœur pourrait-il apporter à une société sans repère et en mal d'espérance ? C'est d'une communion avec le Dieu vivant dont chacun a besoin, et aucune tradition, aucun exemple humain, aussi sublime soit-il, ne saurait restaurer une telle communion avec Dieu. Seule la foi en l'Évangile de Jésus-Christ accomplit un tel miracle. Il n'y a pas à en avoir honte. Certes, faire le constat du vide moral et spirituel qui sévit dans la société occidentale témoigne d'une certaine lucidité, même si ce n'est pas très original. Cependant, appeler les uns et les autres à vivre d'une espérance nourrie de foi sincère quelle qu'elle soit, est là encore bien problématique. Après tout, les auteurs des attentats du 11 septembre étaient eux aussi nourris d'une forme d'espérance religieuse - le paradis d'Allah rempli de mets délicieux et peuplé de houris - au moment même où ils assassinaient des milliers de personnes avec beaucoup de sincérité. Écoutons plutôt ce qu'écrivait Saint Paul aux chrétiens de Rome il y a bientôt deux mille ans : *Car je n'ai pas honte de l'Évangile : c'est la puissance de Dieu par laquelle il sauve tous ceux qui croient, les juifs d'abord et aussi les non-juifs. En effet, cet Évangile nous révèle en quoi consiste la justice que Dieu accorde : elle est reçue par la foi et rien que par la foi, comme il est dit dans l'Écriture : Le juste vivra par la foi.*

Dans la préface d'un autre ouvrage également publié aux éditions L'Age d'Homme (Le Chrétien dans la Cité, avec la collaboration d'Aaron Kayayan) j'écrivais ceci en 1995 : *À quoi bon d'ailleurs invoquer l'héritage d'une civilisation « judéo-chrétienne » pour conjurer la grande peur d'une invasion islamique politico-culturelle si Christ n'est pas vivant et central autrement que dans la mémoire culturelle, dans quelques réminiscences symboliques ?* Ces paroles sont-elles encore d'actualité ? J'ai la faiblesse de le croire et d'y revenir dans les pages qui vont suivre.

Un texte en annexe offrira au lecteur curieux un matériau plus spécialisé, autant sur le plan de l'histoire des idées que sur le plan théologique. Il porte sur le développement des mouvements gnostiques dans l'Antiquité et le retour de la gnose dans la culture contemporaine et a paru en 2004 dans un recueil de mélanges publiés en supplément par la revue *Acta Theologica* de

la faculté de théologie de l'université de l'Etat Libre (Afrique du Sud)². Je remercie cette faculté à laquelle je suis rattaché comme chercheur associé, de ce qu'elle a autorisé la reproduction de ce texte tel quel (quelques citations sont en anglais), car il resterait autrement inaccessible au public francophone. Il complète en quelque sorte le thème du pluralisme religieux abordé au cours du chapitre deux, en étudiant une forme de religion aussi commune dans l'Antiquité tardive qu'elle l'est aujourd'hui.

Avant d'entrer dans le vif du sujet, il m'est agréable de remercier ceux qui ont rendu possible la publication de cet essai sur le fondement et la nature de l'espérance chrétienne : en tout premier lieu Jean-Marc Berthoud, directeur de la collection *Messages à L'Age d'Homme*, qui m'y accueille pour la seconde fois. Ensuite Lydia von Wielligh, pour sa relecture du manuscrit et ses remarques judicieuses sur le fond et la forme de l'ouvrage. L'Église Réformée du Kandelaar à Pretoria a généreusement soutenu ce projet, ainsi que le Calvyn-Jubileumboekefonds³ qui s'attache à la promotion d'une littérature d'inspiration et de caractère réformés, tout en assurant aussi sa diffusion en Afrique francophone.

2. *Ad Fontes*, Historiese en wetenskaps-filosofiese studies binne reformatoriese kader, Festschrift vir Ludi Schulze. Sous la rédaction de Erik A. de Boer et Victor E. d'Assonville.
3. CJBF, PO Box 20004, Noordbrug 2522, Potchefstroom, Afrique du Sud. e-mail: wymiedup@gksa.co.za. Tel: +2718 297 3986.

PREMIÈRE PARTIE

LE FONDEMENT DE L'ESPÉRANCE

LE PUZZLE DE LA VIE

La vie est à bien des égards un mystère. Mystère sur la question de ses origines, et en particulier celle des humains ; mystère sur la question de son but, sur la manière dont il nous faut conduire notre propre vie, sur le sens des événements qui nous arrivent et la direction que prend ou devrait prendre notre existence ; mystère sur la question de la souffrance et de l'injustice ; mystère sur la manière dont l'univers fonctionne ; mystère des événements passés dont on ne comprend souvent pas le déroulement, les causes et les effets ; mystère du futur et de ce qu'il apportera ; mystère de la sexualité et de la sensualité, de la beauté et de la laideur, du bien et du mal... On n'en finirait pas d'énumérer tout ce qui nous paraît mystérieux dans l'existence.

Faut-il se poser trop de questions ? Certains disent : la vie est un mystère qui doit être vécu comme tel, et non pas comme un problème qu'il faut essayer de résoudre. Pourtant il est impossible que les hommes ne se posent de nombreuses questions et n'essaient d'y apporter quelques réponses, même partielles. Si personne ne s'était jamais posé de questions, il n'y aurait jamais eu non plus de découvertes scientifiques, avec tous les avantages qu'elles ont procurés, sur le plan de la médecine par exemple. Nous ne serions pas en mesure de capter l'électricité pour en utiliser l'énergie à toutes sortes de fins pratiques. La plupart des livres qu'on trouve dans les bibliothèques n'auraient jamais été écrits, on n'aurait fondé ni écoles ni universités. L'homme, et c'est en grande partie ce qui le distingue des animaux, cherche à comprendre le monde qui l'entoure, et à se comprendre lui-même dans une perspective unifiée. Il ne se satisfait pas de ses simples instincts. Mais les réponses qu'il donne à ses questions, sont-elles fiables ? Certaines, bien sûr, peuvent changer suivant les circonstances. Par exemple, la vie économique n'est pas statique, elle dépend des échanges internationaux, des circonstances politiques globales, de l'émergence de nouveaux marchés et de bien d'autres facteurs encore. Dans le domaine économique, ce qui est

valable pour une époque ne l'est pas forcément pour une autre, et la vie économique ne se présente pas de la même façon dans toutes les sociétés humaines. Mais que dire des questions les plus fondamentales, celles qui concernent la vie de tous les hommes à toutes les époques? Que dire de la présence inexorable de la mort parmi nous, de l'amour, de la liberté?

Comparons la vie à un assemblage de pièces qui devraient s'emboîter les unes dans les autres, mais qui nous apparaissent éparpillées. Nous allons utiliser cette image du puzzle pour parler du mystère de la vie. Chaque pièce du puzzle contient une toute petite fraction de l'image totale que l'on espère saisir d'un seul regard, mais il y a tant de pièces éparses, que l'on désespère de saisir cette image totale et de jouir de sa vue. Chaque pièce du puzzle nous incite aussi à rechercher avec quelles autres pièces elle s'emboîte. Certains se contentent d'emboîter deux ou trois pièces ensemble, et se satisfont de cette combinaison, comme si la fraction légèrement plus large qu'ils ont obtenue de l'image totale leur suffisait pour comprendre la totalité de cette image. D'autres emboîtent ensemble des pièces qui ne sont pas faites pour être réunies côte à côte, même si elles font partie du même ensemble. Ils forcent de manière artificielle les pièces les unes dans les autres, et obtiennent une fraction d'image déformée, tout en prétendant que c'est la bonne image. De fait chaque être humain est persuadé qu'il existe une image globale, un sens général de la vie, et chacun conduit sa vie comme s'il avait une idée de ce à quoi ressemble cette image (qu'il ou elle la voie sombre et négative ne change d'ailleurs rien à l'affaire). C'est de là que découlent les religions, qui tentent d'apporter une vision unificatrice au mystère de la vie. C'est aussi de là que découlent les philosophies, tous les systèmes de pensée, les idéologies, les croyances et même la superstition. Elles prétendent toutes offrir une solution pour emboîter ensemble les pièces du puzzle, afin de parvenir à saisir la réalité dans sa totalité. Combien de puzzles mal reconstitués offrent une caricature de l'image en question et provoquent souffrance et injustice en lieu et place d'un regard libérateur sur l'existence! Certes, chercher c'est toujours risquer de s'égarer. Mais chercher, c'est aussi toujours espérer trouver. Et puis, il y a aussi ceux qui déclarent qu'il n'y a pas d'image préexistante à reconstituer, chacun de nous doit simplement découper les pièces du puzzle et inventer l'image lui-même, il ne faut surtout pas se laisser prendre au piège de croire que quelqu'un a fabriqué une image avant nous, et que nous ne sommes sur terre que pour essayer de la reconstituer. La vie, la réalité, ce sont les hommes, et eux seuls, qui la font, l'inventent, l'orientent, c'est précisément là où réside la liberté humaine. À la limite, ceux-là n'hésiteraient pas à dire qu'il n'existe pas de lois de la gravité, pas de processus biologiques, mais que c'est l'homme

qui doit et peut décider de tout, même des lois de la nature, selon ses propres idées et désirs. N'est-ce pas en un sens ce que démontrent les manipulations génétiques pratiquées de plus en plus couramment à notre époque ?

Comment saisir l'unité de la vie ? Comment considérer le puzzle de la vie ? Si nous sommes lucides, nous nous apercevrons que notre puzzle est constitué d'un nombre infini de pièces : la vie de chaque être humain et de chaque créature vivante depuis les origines, le cours et la destinée de chaque atome dans l'univers, chaque événement qui a pris place et prendra place dans l'histoire universelle. Sera-t-il jamais possible de tout mettre bout à bout, de tout connaître, de tout embrasser en une sorte d'encyclopédie dont on pourrait se servir comme d'un tremplin menant à toutes sortes d'extases, à l'immortalité même ?

Or voilà que certains donnent l'impression de nourrir cette prétention. Ils nous viennent avec un traité de biochimie, un livre d'histoire ou de psychologie, qui donne peut-être un éclairage sur une seule pièce parmi les milliards qui constituent notre puzzle, et ils brandissent leur connaissance infime en criant à qui veut bien les entendre que cette petite pièce est, si ce n'est toute l'image du puzzle, du moins le centre de cette image. Pour eux, la vérité toute entière se trouve dans la petite pièce à laquelle ils s'intéressent, et dans la manière dont ils en parlent. Leur petit bout de lorgnette leur sert de passe-partout. Ils ne savent pas emboîter ladite pièce dans les pièces voisines mais pensent détenir avec elle la clé de tout le puzzle. Or elle a peut-être sa place dans l'ensemble, mais comme une toute petite partie seulement. La vérité totale, l'image globale dans toute sa clarté est infiniment plus vaste que chaque pièce du puzzle. Que voulons-nous dire ici ? Simplement qu'une étude scientifique sur un aspect de la réalité, même si elle est très poussée, ne pourra jamais tenir lieu de panorama général sur la vie et sa signification. Cela n'enlève rien à la valeur d'une telle étude, si elle a été conduite avec sérieux et selon des méthodes fiables, pourvu qu'elle n'ait pas la prétention de couvrir tout le sens de l'existence. On pourrait dire la même chose d'une œuvre d'art : aussi belle soit-elle, aussi achevée et fascinante soit-elle, elle ne peut être qu'un reflet de quelque chose de bien plus grand, de bien plus élevé qu'elle-même. Ceux qui font d'un morceau de musique, d'une sculpture ou d'une œuvre littéraire l'équivalent de la réalité totale connaîtront bien des déconvenues : en fin de compte, ils s'exposeront inmanquablement à ne plus pouvoir apprécier d'autres œuvres d'art, car une seule leur tiendra lieu de commencement et fin de toutes choses.

Mais, demandera-t-on, quelle est la perspective chrétienne que nous voulons offrir ici sur toutes ces questions posées ? Disons-nous que La Bible

est la totalité du puzzle ? Non, ce n'est pas ce que nous voulons dire. La Bible n'est pas la totalité du puzzle, mais nous affirmons qu'elle seule est cette clé qui nous permet de reconstituer le puzzle : elle nous apprend à commencer l'emboîtement des pièces les unes avec les autres et dans le bon sens, pour graduellement mieux comprendre le sens de notre vie et des choses autour de nous. Comprenons-nous bien : dire cela ne sous-entend pas que l'on puisse parvenir au cours d'une vie à emboîter soi-même la totalité des pièces en question. Et puis, la Bible n'est pas non plus un livre de recettes faciles, elle ne fournit pas immédiatement la réponse à toutes sortes de questions qu'on se pose sur des questions diverses. On ne doit pas la manipuler pour lui faire dire ce qu'elle ne dit pas, par exemple en citant des passages sans tenir compte du contexte dans lequel ils apparaissent (c'est ce que font nombre de sectes qui prétendent s'appuyer sur la Bible mais ne font que la déformer).

La Bible est une parole vivante qui nous fait comprendre que l'image du puzzle qui nous intrigue tant a été dessinée par quelqu'un, un auteur qui se tient au-dessus de son œuvre, de sa création. *Au commencement, Dieu créa les cieux et la terre* : c'est par cette phrase très simple mais fondamentale que commence la Bible, et nous y reviendrons au cours du chapitre cinq. Le monde a eu un commencement, et Dieu était là au commencement. Il était là non comme un spectateur passif de ce qui était en train de se faire, mais Il était l'agent de tout ce qui se faisait. Sa Parole créait toutes choses. C'est lui qui a fait l'univers, et c'est lui qui maintient en l'état chaque particule qui constitue l'univers. Il est Dieu, et parce qu'Il est Dieu, Il est tout-puissant. Lui seul peut créer et maintenir en l'état. Aucun autre être, aucun autre pouvoir ne peut se mesurer à lui. Voilà la première clé que nous révèle la Bible pour comprendre le puzzle de la vie. Mais elle nous révèle aussi que Dieu a eu un plan pour sa création, et en particulier pour l'homme, créé à son image. *À son image*, cela signifie que l'homme a été créé pour refléter la gloire de Dieu, et pour vivre en communication, en communion avec lui. C'est bien pour cela d'ailleurs que l'homme ne se contente pas de vivre selon ses instincts, mais cherche des réponses aux questions les plus profondes qui l'habitent. C'est bien aussi pour cela que nous pouvons parler d'une image totale, dont témoignent les pièces détachées ou liées du puzzle.

Mais alors, dira-t-on, comment se fait-il que nous en soyons à tâtonner pour essayer de reconstituer cette image ? Comment se fait-il que tant de gens emboîtent les pièces dans le mauvais sens ? Sommes-nous donc des aveugles spirituels qui ont perdu le sens de l'unité des choses et cherchent dans toutes les directions en se cognant contre les parois de l'existence ?

Reprenons rapidement les éléments de notre réflexion : nous avons

comparé la vie, avec tous ses mystères, ses facettes différentes, à un puzzle dont nous avons la certitude qu'il donne une image générale, mais celle-ci nous reste cachée, ou tout au moins très incomplète. Comment rassembler en bon ordre les différentes pièces d'un tel puzzle ? Pouvons-nous espérer contempler un jour l'image dans sa totalité ? Qui détient la clé pour nous aider à saisir cette image, à la reconstituer de manière satisfaisante ? La Bible, avons-nous affirmé, nous fournit cette clé, même si elle n'est pas elle-même la totalité du puzzle. Nous allons maintenant tâcher d'expliquer en quoi et comment la Bible est bien cette clé.

La Bible nous révèle d'abord qu'il y a bien une image, un plan, et que celui-ci a été dessiné et mis en œuvre par Dieu, celui qui a créé toutes choses. Il nous a faits à son image, venons-nous d'écrire, et nous développerons ce thème au cours du chapitre six. *À son image*, c'est-à-dire que nous avons été créés pour refléter sa gloire en communiquant et communiant avec lui. Pourquoi alors sommes-nous dans l'obscurité ? Pourquoi nous posons-nous tant de questions sur la vie, le monde, la réalité en nous et autour de nous, sans pouvoir y répondre ? Pourquoi tâchons-nous en vain de reconstituer le puzzle pour apercevoir à nos dépens que nous avons mal emboîté les pièces que nous avons à notre disposition ? Pourquoi n'obtenons-nous pas la paix intérieure que nous désirons tant ? Est-ce simplement parce que la connaissance qui peut nous apporter cette paix n'est acquise que très lentement, à mesure que le temps passe et que nous devenons plus mûrs ? Ce n'est pas ce qu'enseigne la Bible. La Bible dit bien en effet que par ses recherches, rendues possibles par Dieu, l'homme peut accumuler des connaissances sur toutes sortes de questions. Dès sa création, l'homme a été invité par Dieu, son Créateur, à explorer le monde où il était placé. Non seulement à l'explorer, mais aussi à l'assujettir tout en le préservant. C'est le sens des deux premiers chapitres du livre de la Genèse, par lequel débute la Bible. Mais elle nous révèle bien plus. Elle nous fournit une autre clé fondamentale pour comprendre l'image totale de notre condition d'êtres humains qui cherchent à reconstituer le puzzle de l'existence. Elle parle d'une rupture entre Dieu et les hommes, rupture aux conséquences tragiques. Par un acte de rébellion, de désobéissance, les hommes se sont séparés de Dieu, prétendant conduire leur existence de manière autonome, sans avoir à obéir ou à rendre compte de leurs paroles, de leurs actes et de leurs pensées au Dieu créateur. Ils ont, pour ainsi dire, coupé eux-mêmes le cordon ombilical qui les reliait à celui qui seul pouvait les nourrir. Or que se passe-t-il lorsqu'on est sous-alimenté ? On commence à avoir des vertiges, à ne plus voir clair, on vacille. C'est exactement ce qui s'est passé après

que les hommes aient coupé le cordon ombilical avec Dieu. Mais alors, dira-t-on, pourquoi n'avons-nous pas été totalement détruits, pourquoi ne sommes-nous pas morts d'inanition, totalement affamés? C'est que dans sa bonté, Dieu continue néanmoins à permettre notre existence, lui qui contrôle chaque particule de l'univers. Cependant, ce n'est qu'un miracle de sa Grâce divine. C'est en effet Dieu qui permet que la vie sur terre reste possible, qu'elle ait encore son cours, et que l'image de lui-même qu'Il a mise en l'homme à l'origine, ne disparaisse pas totalement. Pourtant, une des conséquences tragiques de la rupture voulue par l'homme, c'est justement l'éparpillement des pièces du puzzle, la fragmentation de l'image totale en un nombre infini de petites pièces qui ne se retrouvent plus les unes les autres. Cela, la Bible aussi le révèle, aidant justement ceux qui recherchent Dieu par la foi, à comprendre ce qui s'est passé. Elle secoue la torpeur spirituelle, l'aveuglement qui a saisi l'humanité et qui la plonge dans l'obscurité. Elle choque et interpelle chacun en présentant à sa vue le Créateur, le Sauveur et le Juge de toutes choses. Et c'est justement en le présentant à la vue des hommes, qu'elle leur rend la vue...

Ainsi donc il est d'une part vrai que l'homme, par sa recherche, son observation, l'exercice de sa logique et de toutes ses facultés mentales, peut obtenir des connaissances sur bien des aspects de la réalité qui l'entoure, et sur lui-même. Dieu le permet et, par cette Grâce générale dont Il couvre l'univers, Il rend possible l'accumulation de connaissances sur toutes sortes de sujets et d'objets. Dieu manifeste tellement sa présence dans ce monde qu'Il soutient et qui reflète la gloire et la puissance de son Créateur, que les hommes reçoivent toujours des rayons de lumière provenant du Créateur, même quand ils le renient ouvertement. Mais, d'autre part, il est tout aussi vrai que les connaissances accumulées par les hommes ne fournissent pas les réponses à leurs questions les plus profondes. Surtout, ces connaissances, ces quelques pièces du puzzle juxtaposées ensemble, ne peuvent jamais amener à une véritable connaissance de la personne de Dieu, encore moins à une communion avec lui. Seule une Révélation spéciale qu'Il accorde, Révélation acceptée et comprise par la foi, permet une véritable connaissance de Dieu, et une vie de communion, d'harmonie et de paix avec lui. Cette Révélation spéciale, accordée par Dieu au cours de l'histoire des hommes, c'est justement la Bible, la clé du puzzle dont il a été question à l'instant. Elle nous dit que Dieu est celui qui connaît chacune des pièces du puzzle, car c'est lui qui a créé chaque parcelle de l'univers, et c'est lui qui le conduit jour après jour, seconde après seconde. La Bible nous parle de cette rupture avec Dieu, cette chute loin de lui, qui a aveuglé notre intelligence et qui a fragmenté l'image totale

en nous empêchant de le connaître véritablement, lui notre Créateur. Enfin elle nous révèle comment Dieu lui-même a entrepris de réconcilier avec lui l'humanité égarée - égarée c'est-à-dire à proprement parler perdue! - et quel est son plan de salut pour cette humanité déchue, rebelle et aliénée. Ce salut, auquel il suffit de croire pour y avoir accès, c'est le don de la personne de Jésus-Christ, Dieu lui-même devenu homme et ayant habité parmi les hommes, afin de payer la dette que ceux-ci lui devaient. Nous verrons que comprendre la Bible dans son unité, c'est rapporter toutes ses facettes à Jésus-Christ, qui est à la fois le ciment et l'incarnation de la Parole divine.

Nous avons parlé du mystère qui entoure tant de facettes de la vie, on pourrait dire toutes ses facettes. Ce mystère, les hommes cherchent à le dévoiler par leur intelligence propre, en particulier au moyen de la science. Certes, bien des aspects de la vie et du monde nous sont aujourd'hui connus, et ce justement grâce à l'activité scientifique. Rien de contradictoire ici avec le commandement donné par le Créateur à l'homme dès les origines: apprendre à connaître, à assujettir et à préserver la Création dans tous ses aspects. Mais cette recherche qui tend à dévoiler les mécanismes de l'univers prétend à bien plus encore de nos jours: elle prétend découvrir l'image totale, et même, si possible, la remplacer grâce à la technique. Elle prétend souvent réinventer le monde et faire de nous de nouvelles créatures. Pensons de nouveau aux manipulations génétiques, au rêve du clonage des êtres humains. Or aucune recherche scientifique ne sera jamais capable de nous faire progresser dans la contemplation de l'image totale tant qu'elle refusera de prendre en compte ceci: l'image totale de l'existence n'a de sens apaisant que lorsqu'on prend Dieu en compte, non pas comme un être lointain et inaccessible - le grand horloger qui règle le monde de manière impersonnelle - mais comme un Dieu personnel qui veut avoir une relation personnelle de Père avec chacune de ses créatures. À partir du moment où l'on prend sérieusement cette relation en compte, il devient possible d'ordonner les pièces du puzzle de la vie de manière satisfaisante. Répétons-le cependant: cela ne veut pas dire que tout mystère disparaisse, ou que nous parvenions à faire s'emboîter logiquement chacune des milliards de pièces les unes dans les autres. Bien des choses nous restent encore mystérieuses, et ne trouvent pas d'explication logique pour notre intelligence limitée. L'apôtre Paul dans un célèbre passage de sa première lettre aux chrétiens de Corinthe (13:12) écrit: *Aujourd'hui nous voyons au moyen d'un miroir, d'une manière confuse, mais un jour nous verrons face à face: aujourd'hui je connais partiellement, mais alors je connaîtrai comme j'ai été connu.* Qui plus est, le sens du mystère fait désormais partie de notre vision du monde, car

il dresse nos regards, nos pensées et nos prières vers quelqu'un de bien plus élevé que nous, quelqu'un d'éternel: ce Dieu qui est totalement au-dessus de nous, mais qui ne nous est désormais plus étranger. Son amour pour nous, manifesté dans le don de la personne de son Fils Jésus-Christ, restera toujours mystérieux pour nous. Mais mystérieux non pas au sens d'obscur ou de ténébreux, bien plutôt au sens de lumineux, de rédempteur.

Le verset 10 du psaume 36, dans l'Ancien Testament, résume parfaitement ce que nous avons voulu exprimer jusqu'ici: *Car auprès de toi est la source de la vie; par ta lumière nous voyons la lumière.* Voici d'ailleurs, en conclusion de ce chapitre, le texte du psaume 36, du verset 8 au verset 11:

Combien est précieuse ta bienveillance ô Dieu! À l'ombre de tes ailes les humains se réfugient. Ils se rassasient de l'abondance de ta maison, et tu les abreuves au torrent de tes délices. Car auprès de toi est la source de la vie; par ta lumière nous voyons la lumière. Étends ta bienveillance sur ceux qui te connaissent, et ta justice sur ceux dont le cœur est droit!

CONNAÎTRE DIEU EN VÉRITÉ

Il est courant de nos jours d'entendre dire que toutes les manières de croire en Dieu, de le servir et de l'adorer se valent. Toutes les religions sont égales, dit-on, et mènent à Dieu, seul le chemin emprunté est différent ; on ne doit surtout pas considérer les autres voies comme fausses et chercher à convaincre qui que ce soit que seule la voie qu'on emprunte est véritable. Comment répondre à ce relativisme ? Dire que la Bible seule révèle de manière satisfaisante qui est Dieu, est-ce être intolérant et dangereusement intégriste ? Cela mène-t-il à plus ou moins long terme à la persécution de ceux qui croient autrement ? C'est ce que l'humanisme contemporain veut faire croire, essayant de donner mauvaise conscience à tous ceux qui cherchent Dieu dans sa Parole révélée et nulle part ailleurs.

Mais il nous faut tout d'abord nous poser la question suivante : sommes-nous par nous-mêmes capables de connaître Dieu de manière satisfaisante ? Pouvons-nous par nous-mêmes, à l'aide de notre intelligence naturelle, avoir accès à Dieu, l'adorer et vivre en communion avec Lui ? Ou bien en sommes-nous incapables et avons-nous besoin d'un guide sûr, rien moins que Dieu lui-même pour nous mener à lui ? Depuis le début de l'ère chrétienne, les chrétiens croient avec l'apôtre Paul que Dieu se révèle dans la nature, ou, si l'on veut, dans sa Création : celle-ci est si parfaite, si grandiose, elle témoigne de tant de science et de sagesse, qu'en dépit de la chute de l'homme et de son état de pécheur, il lui est impossible de ne pas voir Dieu à travers le monde. Au verset vingt du premier chapitre de sa lettre aux chrétiens de Rome, dans le Nouveau Testament, Paul écrit ceci : *En effet, les perfections invisibles de Dieu, sa puissance éternelle et sa divinité se voient fort bien depuis la création du monde, quand on les considère dans ses ouvrages.* Dans ses écrits, le réformateur Jean Calvin parle souvent de la Création comme « miroir de la gloire divine ». Il veut dire par là qu'on peut comprendre quelque chose de Dieu, et savoir qu'Il est l'auteur de l'univers, simplement en regardant la

manière merveilleuse dont le monde est conçu. Cela dit, depuis plus de cent ans, l'idée que le monde n'est que le fruit du hasard et que donc rien n'a de sens, est partagée par beaucoup, surtout dans les pays occidentaux. Ce que nous voyons en nous et autour de nous n'est qu'une forme de chaos, dit-on, un ensemble d'éléments auquel il ne faut pas chercher à donner sens en dernier recours, car rien dans le monde n'a de sens. Mais alors, il n'y a ni vrai ni faux; et s'il n'y a ni vrai ni faux, pourquoi ce que ces gens disent serait-il vrai? Et s'il n'y a aucun sens dans le monde, ce que ces gens disent n'a pas de sens non plus. Pourquoi devrions nous les écouter et accepter comme vrai ce qu'ils disent? Pourquoi se donner même la peine d'essayer de convaincre les autres que ce que l'on dit est vrai? Car toute tentative pour essayer de convaincre quelqu'un repose sur l'idée qu'on a raison, et que ce qu'on pense a une plus grande valeur et davantage de cohérence que ce que dit ou pense l'autre. Les chrétiens, eux, croient qu'il y a une vérité, et acceptent par la foi la parole de Jésus-Christ lorsqu'il dit (évangile selon Jean, 14:6): *Moi, je suis le chemin, la vérité et la vie. Nul ne vient au Père que par moi.* Les chrétiens croient aussi que ce qui s'oppose à la vérité, ce n'est pas le hasard, ou le chaos, mais tout simplement le mensonge.

Pourtant, notre question de départ demeure entière: pouvons-nous connaître Dieu par nous-mêmes? Si nous admirons la nature, la manière dont le corps humain est fait, si nous découvrons chaque jour de nouvelles raisons de nous étonner devant les merveilles de la Création, est-ce suffisant pour connaître Dieu de manière satisfaisante? Il faut croire que non, car s'il suffisait d'observer la nature pour trouver Dieu, alors tous les hommes et toutes les femmes vivraient en communion parfaite avec Dieu, et le monde serait un paradis perpétuel. Reprenons ce qu'écrivit Paul, dans le passage de sa lettre aux chrétiens de Rome cité plus haut (1:19-22):

Car ce qu'on peut connaître de Dieu est clair pour eux, Dieu lui-même le leur ayant fait connaître. En effet, les perfections invisibles de Dieu, sa puissance éternelle et sa divinité se voient fort bien depuis la création du monde, quand on les considère dans ses ouvrages. Les hommes sont donc inexcusables, puisque, ayant connu Dieu, ils ne l'ont pas glorifié comme Dieu et ne lui ont pas rendu grâces; mais ils se sont égarés dans de vains raisonnements, et leur cœur sans intelligence a été plongé dans les ténèbres. Se vantant d'être sages, ils sont devenus fous; et ils

ont remplacé la gloire du Dieu incorruptible par des images représentant l'homme corruptible, des oiseaux, des quadrupèdes et des reptiles.

Donc, pour l'apôtre Paul, ce que nous pouvons connaître de Dieu par ses œuvres, loin d'amener les hommes à une connaissance satisfaisante de sa personne, ne sert qu'à rendre les hommes inexcusables parce qu'ils ne l'ont pas adoré et servi comme ils auraient dû. Au contraire, ils ont fabriqué des statues d'animaux et les ont adorées comme si elles étaient Dieu. C'est pourquoi, Paul a écrit juste avant l'extrait cité ci-dessus (1:18): *La colère de Dieu se révèle du ciel contre toute impiété et toute injustice des hommes qui retiennent injustement la vérité captive, car ce qu'on peut connaître de Dieu est manifeste pour eux, car Dieu le leur a manifesté.* Pour Paul donc, ce qu'on peut connaître de Dieu de manière naturelle aurait dû amener les hommes à adorer le Créateur en vérité. Mais au lieu de cela, les hommes ont *retenu la vérité captive* et déformé la vraie religion en adorant des créatures au lieu du Créateur. Les hommes sont donc inexcusables.

Pour connaître Dieu en vérité, il nous faut donc un autre guide, un guide sûr qui ne nous trompera pas. Les chrétiens croient que la Bible, ce livre composé au cours de plus d'un millénaire, est la révélation finale par laquelle Dieu s'est fait connaître aux hommes. Cette révélation progressive concernant le plan de Dieu pour le monde qu'Il a créé, a d'abord été adressée à un peuple particulier, le peuple d'Israël. Mais elle atteint son point culminant lorsque Dieu vient lui-même habiter parmi les hommes en la personne de son Fils éternel, Jésus-Christ, vrai Dieu devenu homme. Le tout début de la lettre aux Hébreux, dans le Nouveau Testament, déclare à ce sujet (1:1): *Après avoir autrefois, à plusieurs reprises et de plusieurs manières, parlé à nos pères par les prophètes, Dieu nous a parlé par le Fils en ces jours qui sont les derniers.* Bien que le peuple d'Israël ait toujours reçu la mission de proclamer aux nations païennes la lumière concernant le seul vrai Dieu, ce mandat prend une nouvelle dimension avec la venue de Jésus-Christ. Car le Fils éternel de Dieu venant habiter parmi les hommes envoie ses disciples jusqu'aux extrémités de la terre annoncer une bonne nouvelle : il est justement venu faire connaître et adorer Dieu en Esprit et en vérité, réconciliant avec son Père éternel les hommes et femmes éloignés de Dieu.

Ce dernier point - la nécessaire réconciliation avec Dieu - est essentiel à saisir pour qui veut comprendre proprement ce qu'est la foi chrétienne et l'espérance qu'elle porte en son cœur: connaître Dieu en vérité ne consiste pas en une connaissance d'ordre purement intellectuel, comme s'il suffisait

de donner son assentiment rationnel à une ou des propositions logiques concernant l'être suprême. Connaître, au sens biblique du terme, c'est vivre dans une relation intime, à l'image de la relation intime qui lie un homme et une femme dans une union indissociable. Cette connaissance engage l'être tout entier, non pas seulement les facultés rationnelles. La véritable connaissance de Dieu passe donc par un engagement personnel total. Comment un tel engagement serait-il possible de la part de l'homme qui ne fait que supputer, tâtonner, cogner sa tête contre les parois de l'existence, commettre individuellement ou collectivement tout ce que sa conscience même réprouve? Sans une réconciliation initiée par Dieu, cette relation est tout simplement impossible et c'est là où nous voyons Dieu s'engager totalement, en Jésus-Christ, dans cette œuvre de réconciliation.

Jésus-Christ réconcilie le monde avec Dieu par un sacrifice parfait et définitif qu'Il accomplit afin que les fautes des hommes, leur désobéissance et leur aveuglement volontaire leur soient pardonnés. Jésus-Christ donne sa vie pour payer une rançon à Dieu qu'aucun homme ou aucune femme ne pourrait payer. Cette rançon, Dieu l'exige pour que les hommes en rupture de ban avec leur Créateur, soient réconciliés avec Lui. Car il y a un prix à payer : notre propre vie, dont nous avons renié le sens initial et parfait en fuyant loin de Dieu. Or, ce prix de la réconciliation exigé par le Créateur, Dieu décide de le payer lui-même. Alors, qui peut être mis au bénéfice d'une telle réconciliation? Qui peut bénéficier de ce don divin? N'importe qui, vous et moi. Et que faut-il faire pour en bénéficier? Dieu ne demande qu'une chose : croire qu'Il a effectivement accompli ce salut en payant lui-même la rançon qu'Il exigeait. Dieu est celui qui nous sauve, qui nous réconcilie avec lui, et Il le fait gratuitement. Ce n'est pas en accomplissant toutes sortes de rituels, de gestes mécaniques, ou encore en essayant par nous-mêmes d'atteindre Dieu que nous y parviendrons. Au contraire, tous nos efforts seront inutiles et ne feront que nous plonger dans un abîme de doute, de culpabilité et de malheur. Notre libération n'est possible que si nous acceptons par la foi, comme des enfants reconnaissants, que Dieu le Père a accompli notre salut par le don de son Fils Jésus-Christ. C'est cela l'Évangile. L'apôtre Paul, après avoir lui-même refusé de croire en ce salut gratuit, et après avoir même persécuté à mort les premiers chrétiens, écrit dans sa lettre à l'église d'Éphèse (2:8-10) :

*C'est par la grâce en effet que vous êtes sauvés,
par le moyen de la foi. Et cela ne vient pas de vous,
c'est le don de Dieu. Ce n'est pas par les œuvres, afin
que personne ne se glorifie. Car nous sommes son*

ouvrage, nous avons été créés en Christ-Jésus pour des œuvres bonnes que Dieu a préparées d'avance, afin que nous les pratiquions.

On le voit, l'offre du salut est une offre gratuite. Mais si les croyants appartiennent désormais à Dieu en Jésus-Christ, et si désormais l'Esprit de Dieu habite en eux après avoir chassé tout autre esprit opposé à Dieu, c'est pour qu'ils accomplissent les œuvres bonnes que Dieu a préparées d'avance pour qu'ils les pratiquent. Cela veut dire que les croyants n'accomplissent pas ces œuvres pour mériter leur salut, mais par reconnaissance envers Dieu qui les a gratuitement sauvés. Ils vivent désormais une vie d'obéissance à la Loi de leur Seigneur Jésus-Christ et ils portent des fruits d'obéissance qui plaisent à Dieu. En Jésus-Christ ils ont obtenu une nouvelle vie.

Reprenons cependant la question initiale du pluralisme religieux, par lequel nous commençons ce chapitre. Qui n'a jamais entendu ces paroles célèbres prononcées il y a quelque quarante ans par André Malraux : *Le vingt-et-unième siècle sera religieux ou ne sera pas*. Paroles que certains considèrent comme prophétiques. Qu'a-t-il voulu dire par là ? Sans doute qu'après le vingtième siècle, considéré comme irréligieux, globalement indifférent, voire opposé au sentiment religieux, les hommes et femmes vivant au vingt-et-unième siècle retourneraient inévitablement, quant à eux, à des formes d'expression religieuse très marquées : cela serait même la caractéristique principale du prochain siècle.

Pourtant, on peut à bon droit se demander si une telle phrase rend justice au vingtième siècle : car on a pu voir tout autant d'expressions religieuses en ce siècle qu'au cours des époques précédentes. Seulement, elles ont pris des formes et des expressions différentes de celles traditionnellement reconnues comme telles. Ainsi, le culte de la personnalité dans les régimes politiques dictatoriaux, revêt un caractère religieux tout à fait marqué, avec cérémonies, chants, hymnes et déclarations de loyauté inaltérable. Le régime nazi en Allemagne dans les années trente et quarante, ou les différents régimes communistes, ont connu leurs célébrations, leurs liturgies voire leurs hystéries qui faisaient avant tout appel à une forme de sentiment religieux. Aujourd'hui, le sport médiatisé est une des formes les plus claires de communion religieuse : autour d'un ballon rond (ou ovale !) se développe un sentiment d'exaltation peu commun, marqué par toutes sortes de rites, de sentiments fraternels, de moments de dévotion intense. On entend même souvent dire qu'une équipe sportive a été « crucifiée » par une autre ; en politique on parle du « catéchisme » d'un parti donné.

On pourrait aussi parler en long et en large du culte obsessionnel du sexe, manifesté dans tant de productions cinématographiques ou autres. La question que nous devons nous poser est donc : Quelle sera la religion du vingt-et-unième siècle ? Car l'homme ne saurait vivre sans exprimer ce qui constitue son fonds le plus profond : créé à l'image de Dieu, il est constamment à la recherche d'un absolu, d'une relation avec son Créateur, mais il détourne le plus souvent cette quête vers d'autres objets ou personnes que son Créateur, que ce soit une personne humaine, une activité quelconque, une appartenance idéologique ou ethnique, ou encore un bien matériel donné. La question de l'idolâtrie, de sa signification et de ses implications dans la vie des hommes, retiendra du reste notre attention au cours du chapitre huit. Il nous faut aussi reconnaître que le marché religieux, en ce début du vingt-et-unième siècle, est particulièrement ouvert : avec la circulation des idées, les moyens contemporains de communication, les médias, chacun peut choisir à sa guise la religion à laquelle il souhaite s'adonner : le Bouddhisme ou les religions orientales, l'animisme traditionnel, les enseignements du soufisme musulman, le new âge, etc.

Au milieu de tout cela, que représente le Christianisme ? Ceux qui confessent Jésus-Christ peuvent-ils encore se prévaloir de l'exclusivité de leur foi ? Pourquoi tenir à la confession de Jésus-Christ comme vrai Dieu, envoyé par le Père céleste comme seul médiateur entre Dieu et les hommes ? Un passage de l'évangile selon Matthieu (16:13-19), nous éclairera singulièrement à ce sujet :

Jésus se rendit dans la région de Césarée de Philippe. Il interrogea ses disciples :

Que disent les gens au sujet du Fils de l'homme ? Qui est-il d'après eux ? Ils répondirent : Pour les uns, c'est Jean Baptiste ; pour d'autres : Elie ; pour d'autres encore Jérémie ou un autre prophète. – Et vous, leur demanda-t-il, qui dites vous que je suis ? Simon Pierre lui répondit : Tu es le Messie, le Fils du Dieu vivant. Jésus lui dit alors : Tu es heureux, Simon, fils de Jonas, car ce n'est pas de toi-même que tu as trouvé cela. C'est mon Père céleste qui te l'a révélé. Et moi, je te déclare : Tu es Pierre, et sur cette pierre j'édifierai mon Eglise, contre laquelle la mort elle-même ne pourra rien. Je te donnerai les clefs du Royaume des cieux : tout ce que tu interdiras sur la terre aura été

interdit aux yeux de Dieu et tout ce que tu permettras sur la terre aura été permis aux yeux de Dieu.

Pour bien comprendre la portée de la question de Jésus, et la réponse de Pierre, il faut savoir que l'endroit même où Jésus a posé cette fameuse question était le lieu de nombreux cultes et religions. Déjà sept cents ans avant la venue de Jésus-Christ, le prophète Esaïe avait parlé de cette région en ces termes (8:23-9:1):

Mais il n'y aura pas toujours des ténèbres sur ce pays envahi par l'angoisse. Si, dans les temps passés, Dieu a couvert d'opprobre tout le pays de Zabulon et le pays de Nephtali, dans les temps à venir, il couvrira de gloire la route de la mer, au-delà du Jourdain, le district des nations païennes. Le peuple qui vivait dans les ténèbres verra briller une grande lumière: la lumière resplendira sur ceux qui habitaient le pays dominé par d'épaisses ténèbres.

De fait, la région de Césarée de Philippe était marquée par le culte du dieu syrien Baal, sous diverses formes. Mais pour tout Israélite croyant, cette région était aussi le lieu où le fleuve Jourdain prend sa source. Et cette rivière rappelait à tout croyant la religion d'Israël. Il y avait aussi, dans une montagne des environs, une grotte supposée être le lieu de la naissance de la divinité Pan, le dieu de la nature. Césarée était tellement identifiée au dieu Pan, qu'elle portait le nom de Panéas. Aujourd'hui, située en Syrie, elle s'appelle Baniyas. Mais entre-temps, le roi Hérode avait fait bâtir un magnifique temple de marbre en l'honneur de César Auguste, l'empereur romain. Or les empereurs romains allaient bientôt exiger qu'on les vénère comme des demi-dieux, et ce pour consolider leur autorité politique. Désormais donc, la ville s'appellerait Césarée. Et plus tard, le troisième fils d'Hérode le Grand, Philippe, allait ajouter son nom à la ville, dès lors connue sous le nom de Césarée de Philippe.

Pourquoi toutes ces précisions historiques? Simplement pour souligner que c'est dans ce contexte hautement païen, dans cette région pleine de cultes et de religions diverses que Jésus attendait de ses disciples la réponse exacte à la question de son identité: à savoir qu'il est le Christ, le Fils du Dieu vivant. Poser cette question à quelques kilomètres du palais édifié à la gloire de César, représentait un défi de taille. Celui qui attendait de ses disciples une

telle confession n'était après tout qu'un obscur enseignant religieux, un jeune rabbi suivi de douze jeunes disciples. Sa renommée commençait à s'étendre, mais seulement localement. Et il n'existait aucun consensus au sujet de sa personne. Au mieux, on le considérait comme un prophète, ou comme la réincarnation d'un des anciens prophètes d'Israël. En posant cette question Jésus a-t-Il essayé de se rassurer sur sa mission? A-t-Il voulu remonter sa cote de popularité en testant ses disciples? Ou bien attendait-Il une réponse qui puisse lui indiquer quelle était sa véritable identité, au milieu de tant de religions en compétition? Pas du tout. Jésus savait parfaitement qui Il était, et n'allait pas l'apprendre de la bouche de ses propres disciples. Mais, en posant cette question, Il avait un plan, celui de l'édification de son Eglise, Or, pour que ce plan se réalise, il fallait que la confession de son identité comme le Christ, le Messie promis et attendu, le Fils même du Dieu vivant, soit fermement établie, comme le fondement même de l'Église.

Comment Pierre a-t-il pu trouver la réponse vraie à la question posée, alors que tant de fausses réponses étaient données autour de lui, dans cette région de Césarée de Philippe? On ne voyait en effet en Jésus qu'un prophète parmi bien d'autres. Aujourd'hui de même, bien des gens qui se disent religieux ne voient en Jésus qu'un prophète, à l'égal d'autres prophètes ou soi-disant tels; un homme particulièrement vertueux qui a cherché Dieu intensément, et rien de plus. L'apôtre Paul, quant à lui, écrit dans sa première lettre aux Corinthiens (12:3) que nul ne peut dire *Jésus est Seigneur* si ce n'est inspiré par l'Esprit de Dieu. Et c'est bien ce que Jésus répondit à Pierre, après que celui-ci l'ait identifié comme le Christ, le Fils du Dieu vivant: *Tu es heureux, Simon fils de Jonas, car ce n'est pas de toi-même que tu as trouvé cela. C'est mon père céleste qui te l'a révélé.*

Il en va de même pour tout croyant qui, deux mille ans après Pierre, confesse Jésus comme le Christ, le Fils du Dieu vivant. Nul ne pourrait le faire, si l'Esprit de Dieu ne l'illuminait, ne le forçait hors de l'obscurité des religions et cultes de tout poil. Mais il importe de bien comprendre que le climat religieux qui nous entoure aujourd'hui, et qui tâche d'obscurcir la divinité parfaite et suffisante de l'homme Jésus, n'est pas nouveau. Comme il a été dit plus haut, le pluralisme religieux était aussi prononcé au temps de Jésus-Christ qu'il l'est aujourd'hui. Les religions orientales, les cultes de toutes sortes fleurissaient au sein de l'empire romain. Et pourtant, c'est dans ce contexte que Jésus a réclamé pour lui, et pour lui seul, l'autorité suprême. Aussi, les chrétiens ne devraient pas se laisser déstabiliser dans leur confession de la messianité et la divinité de Jésus-Christ, comme si notre époque avait ouvert des perspectives religieuses que le passé ne connaissait

pas, comme s'il leur fallait désormais relativiser cette foi en Christ, seul médiateur et sauveur. Citons pour conclure ce que l'apôtre Paul écrit à ce sujet dans sa lettre aux Ephésiens (4:14-15):

En parvenant tous ensemble à l'unité dans la foi et dans la connaissance du Fils de Dieu (...) nous ne serons plus de petits enfants ballottés comme des barques par les vagues et emportés çà et là par le vent de toutes sortes d'enseignements, à la merci d'hommes habiles à entraîner les autres dans l'erreur. Au contraire, en exprimant la vérité dans l'amour, nous grandirons à tous égards vers celui qui est la tête : le Christ.

CROIRE OU DOUTER ?

Le doute ronge souvent ceux-là même qui voudraient bien croire en Dieu, mais rencontrent au cours de leur cheminement spirituel de nombreux obstacles qui les en empêchent, ou retardent leur progrès. Disons-le d'emblée, provoquer le doute est le tout premier instrument employé par Satan pour éloigner les hommes de leur Créateur. Cela, le troisième chapitre de la Genèse l'énonce clairement. Lorsque tout était encore bon et parfait dans la Création divine, le serpent, incarnation de Satan, s'est adressé à la femme de cette manière (Genèse 3:1) : *Dieu a-t-il vraiment dit : Vous ne mangerez pas du fruit de tous les arbres du jardin ?* Satan veut en même temps faire douter la femme de la réalité de la parole de Dieu mais aussi de la bonté de Dieu, qui limiterait de manière totalement injuste l'accès à tous les arbres du jardin. Et Satan continue en présentant sa version des faits, qu'il fera avaler, si l'on peut dire, à la femme puis à l'homme. Le doute provient essentiellement d'une déformation de la parole et de la volonté divines. Ses conséquences sont décrites comme suit dans la lettre de Jacques (1:5-7), vers la fin du Nouveau Testament :

Si l'un de vous manque de sagesse, qu'il la demande à Dieu qui la lui donnera, car il donne à tous généreusement et sans faire de reproche. Il faut cependant qu'il la demande avec foi, sans douter, car celui qui doute ressemble aux vagues de la mer agitées et soulevées par le vent. Qu'un tel homme ne s' imagine pas obtenir quoi que ce soit du Seigneur. Son cœur est partagé, il est inconstant dans toutes ses entreprises.

Bien sûr, ne pas douter ne veut pas dire que l'on comprenne le sens de toutes choses, qu'on ait obtenu une sagesse parfaite qui ne se pose jamais de

questions. Aucune créature ne pourrait se targuer d'une telle connaissance dans ce monde marqué par l'obscurcissement de l'entendement humain. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit dans la lettre de Jacques. Il s'agit de maintenir une confiance en Dieu quoi qu'il arrive, même lorsqu'il nous arrive des choses incompréhensibles. Sur quelle fondation pouvons-nous maintenir une telle confiance? Uniquement sur le fondement des promesses que Dieu a faites à son peuple et qu'il a réalisées au cours de l'histoire: en particulier ce que Dieu a accompli pour le salut de l'humanité en envoyant son Fils éternel Jésus-Christ dans un corps comme le nôtre, témoin de la véracité de ses promesses. Comme l'écrit l'apôtre Paul dans sa seconde lettre aux chrétiens de Corinthe (1:20): *En Jésus-Christ Dieu a dit « oui » à tout ce qu'il avait promis.*

Mais quelles sont les raisons immédiates qui provoquent le doute? La première et sans doute la plus importante est l'existence du mal dans le monde: si Dieu existe, alors pourquoi laisse-t-il accomplir tant de mal? Depuis toujours, c'est une question ardemment débattue. Il n'y a pas de réponse facile à cette question, mais la Bible nous confronte à notre propre responsabilité vis-à-vis de l'existence du mal, que chacun commet journalièrement d'une manière ou d'une autre: *Pourquoi l'homme se plaindrait-il alors qu'il reste en vie? Que chacun se plaigne de ses propres péchés* lisons-nous par exemple au livre des Lamentations de Jérémie (3:39). Juste auparavant, le prophète s'est exclamé: *Qui donc n'a qu'à parler pour qu'une chose existe? Et celui qui commande, n'est-ce pas le Seigneur? Par sa parole, le Très-Haut ne suscite-t-il pas et le malheur et le bonheur?* Bien sûr, ce texte et bien d'autres ne répondent pas à la question lancinante du pourquoi de l'existence du mal en général. Comment Dieu peut-il le tolérer? Si sa Création était parfaite au commencement, comment a-t-il pu laisser le mal entrer dans le monde? Cependant des générations de croyants n'ont pas hésité à mettre toute leur confiance en Dieu à cause de leur foi en sa toute puissance. L'existence du mal est alors surmontée par une foi invincible en la restauration finale de toutes choses, fondée sur le fait historique de la résurrection de Jésus-Christ: celui-là même qui était totalement juste et dénué de péché a été brisé sur la Croix de la manière la plus affreuse. En le ressuscitant des morts, Dieu a prouvé de manière éclatante que son but final pour le monde qu'il a créé, est sa rédemption, sa restauration, son rétablissement. Le Catéchisme de Heidelberg, texte datant du seizième siècle et qui est une réponse humaine à la révélation divine, parle de la providence de Dieu. La question posée est la suivante: *Qu'entends-tu par la providence de Dieu?* Voici la réponse à cette question:

La force toute-puissante et partout présente de Dieu par laquelle Il maintient et conduit, comme par la main, le ciel et la terre avec toutes les créatures, de sorte que les herbes et les plantes, la pluie et la sécheresse, les années de fertilité et celles de stérilité, le manger et le boire, la santé et la maladie, la richesse et la pauvreté, bref toutes choses ne nous viennent pas du hasard, mais de sa main paternelle.

Le Catéchisme de Heidelberg pose ensuite la question suivante : *À quoi nous sert-il de connaître la création et la providence de Dieu ?* Et il répond comme suit :

À être patients dans l'adversité, reconnaissants dans la prospérité, et à garder confiance, quoi qu'il arrive, en notre Dieu et Père fidèle. Aucune créature ne peut nous séparer de son amour puisqu'il les tient toutes tellement dans sa main qu'elles ne peuvent agir ni se déplacer sans sa volonté.

L'antidote contre le doute c'est de cesser de considérer le Dieu qui fait l'objet de notre foi chancelante comme un être supérieur mais somme toute impotent, en qui on ne peut faire vraiment confiance, et de commencer à lui faire confiance justement pour ce qu'Il est, tout-puissant et miséricordieux à la fois : oui, Il contrôle tout ce qui arrive, le bien comme le mal, en ce sens qu'il laisse Satan - l'esprit universel qui s'oppose à lui - s'activer dans le monde dans la mesure où Il le lui permet, et ce pour un temps seulement. Mais Il annonce et opère aussi la rédemption de l'humanité déchue et en montre les signes incontournables dans la vie nouvelle qu'Il accorde à ses enfants. Quiconque a vu la transformation intervenue dans la vie d'un chrétien converti après des années de vie moralement dissolue et misérable, ne pourra pas en douter.

Cela dit, il existe une autre forme de doute que beaucoup cultivent : douter pour éviter d'être confronté à la parole de Dieu qui est acérée comme une épée à double tranchant et qui révèle nos pensées les plus intimes en les mettant à nu. Le doute comme mécanisme de défense en quelque sorte. Douter pour justifier un style de vie que Dieu condamne et que même notre propre conscience n'approuve pas, mais dont nous sommes devenus les esclaves. Douter par arrogance, par manière de dire : « Personne ne va gouverner mes pensées et ce que je dois croire, je suis un être libre ! »

Comme si nous n'étions pas les esclaves de tant de vaines pensées et de désirs qui ne mènent à rien, ou plutôt à notre propre destruction... Douter pour s'affirmer contre une autorité quelconque, comme celle de nos parents qui nous ont élevés dans la foi. Douter aussi parce qu'on n'obtient pas ce pour quoi on prie intensément, comme si le Dieu éternel et tout puissant était là pour être à notre service, comme s'Il ne savait pas mieux que nous-mêmes ce dont nous avons réellement besoin. Douter aussi pour se prouver à soi-même qu'on est très intelligent, et très critique. Comme si notre critique ne devait pas en tout premier lieu porter sur nos propres faiblesses ou sur les égarements de l'humanité en rupture avec Dieu...

Mais on peut être induit au doute par d'autres que nous-mêmes, par des personnes que nous considérons comme intellectuellement développées et que nous respectons pour cela : « Si tel ou tel ne croit pas, ce qu'il pense et dit doit certainement être vrai », pensons-nous facilement. Nous respectons des êtres limités, faillibles et arrogants plus que Jésus-Christ lui-même, l'homme parfait qui s'est sacrifié pour une humanité pécheresse. Le psaume cinquante-trois est écrit par David au sujet de ceux qui se moquent de Dieu en niant son existence ou en le reléguant au rang de figure impuissante, ce qui leur fait croire qu'ils peuvent se livrer impunément à toutes sortes d'exactions :

Les insensés pensent: « Dieu n'existe pas. » Ils sont corrompus, leur conduite est dégradante, aucun n'agit bien. Du haut du ciel, Dieu observe tout le genre humain: « Reste-t-il un homme sage qui s'attend à Dieu? Ils se sont tous fourvoyés, tous sont corrompus, plus aucun ne fait le bien, même pas un seul. Ceux qui font le mal n'ont-ils rien compris? Car ils dévorent mon peuple, c'est le pain qu'ils mangent! » Jamais ils n'invoquent Dieu. Ils sont saisis d'épouvante, quand il n'y a rien à craindre, car Dieu disperse les os de ceux qui t'attaquent. Tu les couvrirais de honte, car Dieu les a rejetés. N'est-ce pas lui qui accomplira du mont de Sion le salut pour Israël, quand Dieu changera le sort de son peuple? Que Jacob crie d'allégresse et Israël de joie!

Comme le psalmiste il y a plus de deux mille ans, nous pouvons savoir que Dieu a un plan qui se réalise progressivement, en dépit de ce qui nous paraît témoigner du contraire. N'a-t-il pas laissé son propre Fils mourir de la

façon la plus ignominieuse sur la croix où Il fut crucifié ? Au moment précis de la mort de Jésus, ne semblait-il pas que Satan eût triomphé ? Or cette croix reste pour toutes les générations la réponse que Dieu fournit aux hommes en proie au doute, car elle a été en fait le signe de la victoire de Dieu sur Satan : il fallait que Jésus-Christ meure de cette façon pour que s'accomplisse la justice parfaite de Dieu qui accorde le pardon de toutes leurs fautes à ceux qui s'attachent à son Fils bien-aimé et le chérissent comme leur Seigneur et Sauveur.

La foi est quelque chose qui doit être nourri afin de croître, autrement, comme une plante sans eau, elle se dessèche progressivement. Elle peut aussi tomber la proie du doute, de manière d'abord subreptice, puis rapide. La lecture de la Bible, la méditation et la prière, la lecture d'une solide littérature chrétienne, la participation à la vie d'une église fidèle, tout ceci contribue à nourrir la foi et à la protéger des atteintes du lion rugissant qui rôde autour des croyants pour leur faire perdre la foi. Il faut aussi savoir que ceux qui prêchent ou annoncent l'Évangile, sont des êtres imparfaits comme les autres. Ce n'est pas leur personne ou leurs actes qui déterminent la véracité du message, mais le contenu de ce message. Il arrive souvent que des actes ou des paroles malheureuses provenant de ces personnes, créent des scandales et des occasions de doute chez ceux qui les écoutent. Mais leur vie, leurs paroles et leurs actes, même s'ils devraient par excellence refléter le message de l'Évangile qu'ils annoncent, n'est pas la mesure selon laquelle la foi doit croître. Pour répandre sa Parole Dieu se sert d'instruments humains qui en soi sont tout aussi faibles et misérables que n'importe qui d'autre. Ceux qui auront été trouvés infidèles dans un service aussi noble, égarant les croyants au lieu de les mener vers le Seigneur Jésus-Christ, seront certes jugés très sévèrement. Et c'est vrai que dans le monde, ils sont bien nombreux ceux qui prétendent être des conducteurs spirituels alors qu'en fait ils sèment la confusion et l'obscurité. Alors, demandera-t-on, qu'est ce qui authentifie cette Parole ? Par quel pouvoir la reçoit-on comme véridique ? Qui nous en donne la preuve et élimine notre doute ? Seule une action de Dieu lui-même, opérée par son Saint-Esprit, peut effectuer un tel miracle. Car soyons bien clair : il ne faut pas moins d'un miracle pour que la foi entre en nous et y demeure. Tel qu'il est, l'homme s'oppose à Dieu et refuse de croire, même quand il prétend rechercher Dieu. Il se forge en fait des idoles, des fausses conceptions sur Dieu, des idées qui lui conviennent et ne risquent pas de le déranger. Avant tout, il veut se construire un dieu qui soit bien distant, sauf évidemment quand il a besoin de son aide de manière urgente. Tel n'est pas le Dieu de la Bible. Il ne se laisse pas manipuler. La philosophie dite des « Lumières » a élaboré une notion du dieu caché (deus

absconditus) qui ne saurait se révéler mais a laissé des traces dans le sens moral de l'homme. Celui-ci se doit de rechercher ce dieu caché dans la poursuite d'un idéal moral élevé. Pourtant, lorsque nous lisons la suite du troisième chapitre de la Genèse (3:8-12), nous voyons que ce n'est pas Dieu qui se cache, mais bien l'homme en rupture d'obéissance après qu'il ait cédé à la tentation de croire que lui aussi pourrait devenir comme Dieu. C'est lui qui veut cacher sa nudité existentielle devant son Créateur :

Au moment de la brise du soir, ils entendirent l'Éternel Dieu parcourant le jardin. Alors l'homme et sa femme se cachèrent de l'Éternel Dieu parmi les arbres du jardin. Mais l'Éternel Dieu appela l'homme et lui demanda: « Où es-tu? » Celui-ci répondit: « Je t'ai entendu dans le jardin et j'ai eu peur, car je suis nu; alors je me suis caché. »

Certes, dans cette vie il reste bien des questions sans réponse, et des chocs de toutes sortes peuvent nous ébranler à chaque instant. La certitude de la foi ne consiste pas à trouver rapidement une réponse toute faite à toutes les questions qui se posent à nous, mais en une confiance inébranlable en la souveraineté et la bonté de notre Créateur, qui en a donné suffisamment de preuves par le don de la personne de Jésus-Christ, son Fils éternel.

Le plus long de tous les psaumes de la Bible, le psaume cent dix-neuf, chante la sécurité et la paix qui habitent celui qui lit et obéit aux préceptes de Dieu: il a trouvé un fondement inébranlable à sa vie. En voici un extrait (97-114):

Oh! Que j'aime ta loi! Je la médite tout le jour. Ton commandement me rend sage, plus sage que mes ennemis, car il m'accompagne toujours. Je suis plus avisé que tous mes maîtres car je médite tes édits. Je suis plus sage que les vieillards parce que j'obéis à tes commandements. Mes pas ont évité tous les sentiers du mal pour obéir à ta parole. Je ne me suis pas écarté des lois que tu as établies, car tu m'as enseigné. Que ta parole est douce à mon palais! Elle est meilleure que le miel, et j'acquiers du discernement grâce à tes ordonnances; c'est pourquoi je déteste tout sentier mensonger. Ta parole est comme une lampe qui

guide tous mes pas, elle est une lumière éclairant mon chemin. J'ai promis solennellement – et je tiendrai promesse – d'obéir à tes justes lois. Je suis plongé dans la misère; ô Éternel, rends-moi la vie conformément à ta parole. Accueille avec faveur, ô Éternel, les sentiments que je t'exprime et enseigne-moi tes décrets! Ma vie est sans cesse en danger, mais je n'oublie rien de ta Loi. Des méchants m'ont tendu des pièges, mais je ne dévie pas de tes commandements. Tes décrets restent pour toujours mon bien précieux: et ils font la joie de mon cœur. J'ai pris la décision d'obéir à tes lois constamment, pour toujours. Je hais les indécis, et c'est ta loi que j'aime. Tu es mon refuge et mon bouclier, je fais confiance à ta parole.

On notera particulièrement les deux dernières phrases. Puissent ces paroles servir à chacun de guide et le fortifier dans l'assurance que ce que Dieu a proclamé par ses serviteurs les prophètes et les apôtres, concernant le salut manifesté en Jésus-Christ, est véridique, digne de confiance et mène au salut.

COMMENT COMPRENDRE LA BIBLE ?

Comment comprendre la Bible ? Vaste sujet, dira-t-on. D'énormes volumes ont été publiés sur ce thème depuis des siècles, un chapitre de quelques pages à peine aurait-il la prétention de résumer les milliers de pages écrites au cours de l'histoire sur la question aussi capitale de ce qu'on appelle l'herméneutique biblique ? En fait, avant d'aborder la notion de « canon » nous allons simplement énoncer dix principes de base qui permettent d'approcher la Bible, ce best-seller mondial, de manière responsable. Il est en effet fréquent d'entendre ou de lire des expositions de la Bible par des gens soi-disant qualifiés, qui en fait abusent de leurs titres et de leurs positions pour faire dire au texte de l'Écriture Sainte tout le contraire de ce qu'il dit. On les entend justifier des idées abracadabrantes, par exemple après qu'ils aient extrait un verset totalement hors de son contexte pour l'accoler à un autre, lui aussi isolé de son contexte proche et plus large. C'est de cette manière que procèdent les sectes, qui fleurissent aujourd'hui comme elles ont fleuri hier au cours de l'histoire de l'Église. Or, comme le souligne le dicton, un texte pris hors de son contexte n'est qu'un prétexte. Il ne suffit pas de prétendre s'appuyer sur l'autorité de la Bible en la citant à tout bout de champ, mais sans discernement, comme le font beaucoup.

Mais commençons par nous demander s'il est possible d'étudier la Bible de manière objective, sans aucune opinion ou croyance préalable. Une approche rigoureuse ou responsable de la Bible signifie-t-elle qu'on aborde celle-ci sans bagage religieux, sans a priori d'un ordre ou d'un autre ? Évidemment non. Chacun de nous est animé de convictions quelconques, est nourri par une culture donnée, a une expérience personnelle qui oriente son regard et ses idées sur la Bible d'une manière ou d'une autre. Dans ce sens, on ne peut pas parler d'objectivité. Et si quelqu'un vient vers nous en prétendant avoir une approche scientifique de la Bible dépourvue de tout préjugé, de toute croyance, on fera bien de démontrer à cet individu la naïveté, voire la niaiserie de son opinion. Une telle personne s'aveugle

tout simplement sur elle-même et ses facultés de jugement; elle n'est tout simplement pas digne qu'on l'écoute davantage. Pour confirmer ceci, on aura sans doute remarqué que nous venons de qualifier la Bible d'Écriture Sainte. Dès le début, nous mettons les choses au clair. La Bible n'est pas simplement une collection d'écrits rassemblés ensemble au cours de plus de mille ans d'histoire, témoignant de la vie religieuse et de l'histoire d'un peuple particulier, plus doué que les autres pour la méditation religieuse. La Bible est bien plus que cela, elle possède une unité interne et elle a un caractère de révélation divine qui en fait un texte inspiré par l'Esprit de Dieu, même si des auteurs humains sont responsables de sa rédaction au cours de ces quelque mille quatre cents ans d'histoire humaine. Parole infaillible transmise par la bouche d'auteurs humains autrement faillibles, elle est digne d'être reçue et acceptée avec foi, car sa cohésion interne, le message même qu'elle porte, témoigne de son autorité et de son caractère. Selon cette approche ce n'est pas à nous de juger cette Parole et le message qu'elle nous transmet; il nous faut plutôt nous laisser juger par elle, afin que par elle nous connaissions Dieu et que nous nous connaissions nous-mêmes. Car plus encore qu'une connaissance, c'est un salut qu'elle nous apporte, lorsqu'elle est acceptée avec foi. Voilà pour l'approche qui nous anime, pour nos présuppositions, comme l'on dit dans le langage spécialisé.

Cela dit, même avec de telles présuppositions, il nous faut aborder la Bible en respectant à la fois ses différentes parties et le tout qu'elle forme. Une bonne connaissance du tout et des parties est donc nécessaire. Énonçons maintenant dix principes de base qui devraient nous guider lorsque nous exposons les différents passages de l'Écriture Sainte :

En premier lieu, il faut respecter le principe selon lequel l'Écriture doit être comparée et mise en rapport avec l'Écriture. Cela signifie que les différents passages de la Bible doivent être mis en regard les uns vis-à-vis des autres pour que chacun prenne tout son relief. Cela ne signifie naturellement pas que chaque verset de la Bible doit être scrupuleusement comparé à tous les autres versets de l'Écriture, mais, par exemple, que le Nouveau Testament ne peut-être compris qu'à la lumière de l'Ancien, et vice-versa. Ainsi, le tout premier cadre de référence au sein duquel les textes de l'Écriture sont exposés, reste l'Écriture elle-même. Il ne faut donc pas citer des versets de manière isolée du message global de la Bible, comme s'ils avaient à eux seuls valeur d'argument ou d'exposition définitive (c'est justement ce que font les sectes).

En second lieu, les passages de l'Écriture plus difficiles à comprendre doivent être expliqués à la lumière des passages plus faciles. Il s'agit là d'une des applications du premier principe qui vient d'être énoncé.

En troisième lieu, il faut toujours tenir compte du genre littéraire dans lequel les auteurs bibliques se sont exprimés : soit poésie (par exemple les Psaumes, ou le Cantique des Cantiques); soit narration historique (par exemple les livres des Rois ou des Chroniques); soit parabole (dans la bouche de Jésus-Christ); soit genre apocalyptique (larges passages du livre de Daniel, ou encore l'Apocalypse, qui est le dernier livre du Nouveau Testament); soit littérature dite de sagesse ou sapientiale (et qui a pour but de former à la sagesse, comme les Proverbes, ou l'Ecclésiaste); soit genre épistolaire (lettres de Paul ou de Pierre) etc. On ne peut exposer un récit historique comme on exposerait un passage rempli de symboles ou un passage rapportant une vision. Ainsi, dans une parabole de Jésus, il faut saisir le centre du message, le point vers lequel il veut attirer l'attention de ses auditeurs. Une connaissance du contexte historique global est toujours très utile pour l'exposition d'un passage tiré d'une narration historique.

En quatrième lieu, il faut toujours tenir compte du contexte immédiat précédant et suivant le passage que l'on expose, et du contexte plus large l'entourant. Par exemple : le chapitre treize de la lettre de Paul aux chrétiens de Rome qui touche au respect dû aux autorités publiques, doit prendre en compte l'exhortation du chapitre précédent à ne pas se faire justice soi-même (12:17-21). De manière plus large, il faut tenir compte du fait que ce chapitre treize intervient dans une partie plus large de la lettre aux Romains (à partir du chapitre douze) laquelle présente des exhortations sur la vie chrétienne sanctifiée, après que le pécheur croyant ait échappé à la condamnation divine et ait été justifié par la foi en Jésus-Christ. Répétons donc ici ce qui a été dit plus haut (premier principe) : on ne peut citer hors contexte, et encore moins de manière isolée de l'ensemble du message de l'Écriture, un ou deux versets séparés qui ne tiennent pas compte de l'ensemble du message de la Révélation.

En cinquième lieu, il faut tenir compte du développement de la révélation divine au cours de l'Écriture. Par exemple, il nous faut considérer la pratique de l'esclavage qui est mentionnée dans l'Ancien Testament, à la lumière de ce qui est dit à ce sujet dans le Nouveau Testament, par exemple dans la lettre de Paul à Philémon. On ne peut pas justifier l'esclavage ou la polygamie aujourd'hui sous prétexte que ces pratiques sont mentionnées dans l'Ancien Testament. La conquête de Canaan par les Israélites sous la direction de Josué représente un moment de la révélation divine dans l'histoire : ce moment particulier doit être compris dans le sens d'un jugement divin radical sur le paganisme des nations de l'époque, mais, à la lumière de l'enseignement de Jésus-Christ il ne constitue en aucun cas un exemple à suivre aujourd'hui.

En sixième lieu, il faut toujours garder à l'esprit que la révélation finale et définitive de Dieu intervient en son Fils Jésus-Christ, et que Christ est le point central vers lequel converge toute la Bible. C'est ce dont témoigne en particulier le début de la lettre aux Hébreux, dans le Nouveau Testament.

En septième lieu, il faut savoir que la Bible n'est pas un livre de recettes pourvoyant à l'explication de toute question venant à l'esprit (sur des thèmes scientifiques, historiques ou autres). Tel n'est pas le but de la révélation divine.

En huitième lieu, il nous faut comprendre que l'autorité du message de l'Écriture n'est pas liée à une époque particulière de l'histoire humaine. Cependant, certaines parties de la Bible n'ont plus aujourd'hui un caractère contraignant (les lois de purification de l'Ancien Testament ou la circoncision ordonnée à Abraham par exemple). Ceci est naturellement lié au sixième principe énoncé à l'instant, à savoir que la révélation finale et définitive de Dieu intervient en son Fils Jésus-Christ, et que Christ est le point central vers lequel converge toute la Bible.

Le neuvième principe (et non le moindre!) est que sans l'œuvre illuminatrice du Saint-Esprit, il n'est pas possible de comprendre l'intention de l'auteur divin des Écritures, par-delà les auteurs humains de la Bible. Soulignons fortement le rôle de la prière pour recevoir cette illumination. C'est le Saint-Esprit seulement qui fait saisir par le croyant l'unité de la révélation divine dans toutes ses parties, par-delà toutes les différences de style, d'époques de rédactions, etc.

Dixième principe enfin : personne n'entreprend l'étude de la Bible comme s'il était le tout premier à le faire. Avant nous des millions de chrétiens se sont attachés à pénétrer le sens des Écritures, dans la foi et la prière. Il existe, au cours de l'histoire, une chaîne de croyants, et il est indispensable de prendre en compte la tradition qui nous précède, sans toutefois l'élever au rang de l'Écriture elle-même. C'est dans ce sens qu'on fera ici ou là appel à l'œuvre accomplie par les réformateurs du seizième siècle, ou à d'autres encore.

Penchons-nous maintenant sur la signification du mot « canon », tel qu'il est utilisé dans le vocabulaire chrétien en rapport avec l'Écriture Sainte et son message. Un petit mot qui a pourtant une importance fondamentale pour la foi chrétienne. Il vient du mot hébreu *qanê*, qui signifie « roseau » et qui dans les temps antiques servait d'instrument de mesure, d'étalon en quelque sorte. Lorsqu'on parle du « canon » de la Bible dans la tradition protestante, on a généralement en vue les soixante-six livres que contient la Bible et qui sont reconnus et acceptés comme étant inspirés par le Saint-Esprit de Dieu pour servir de mesure à la foi chrétienne.

Toutes les confessions de foi rédigées au temps de la Réforme du seizième siècle comprennent un article qui énumère ces soixante-six livres formant l'Ancien et le Nouveau Testaments. L'utilisation du mot « canon » dans ce sens-là date du quatrième siècle de notre ère : on le trouve par exemple dans la lettre pascale de l'évêque Athanase envoyée aux églises en l'an 367 pour indiquer quels sont les livres qui, étant reçus comme ayant autorité dans l'Église, sont distingués d'autres livres lesquels ne peuvent prétendre à la même autorité. Mais ce mot apparaît déjà dans le Nouveau Testament avec la signification de *mesure*, d'*étalon*, comme on le verra plus bas. On peut cependant dire avec certitude que l'idée de « canon » comme *mesure* était bien connue dans la religion juive bien avant la formation du Nouveau Testament, même si le mot lui-même n'était pas encore utilisé. Les cinq premiers livres de l'Ancien Testament, alors connus sous le nom de Torah, ont d'abord été considérés comme canoniques, avant que ne s'y ajoutent les livres historiques et les livres prophétiques. Ainsi, dans les synagogues qui ont fleuri un peu partout autour du bassin méditerranéen après l'exil des juifs à Babylone, certains livres ne pouvaient être lus dans les services religieux, et étaient appelés « les livres d'en dehors ». Ils n'étaient pas considérés comme canoniques, comme inspirés divinement ; ils étaient donc impropres pour l'usage cultuel.

Le mot « canon » exprime l'unité de la révélation spéciale de Dieu telle qu'elle est exposée dans l'Écriture Sainte dans toutes ses parties. Ce mot exprime donc bien deux principes chers à la Réforme du seizième siècle : premièrement cette Écriture est unie par-dessus toutes les différences qu'on peut voir dans ses diverses parties ; deuxièmement toute l'Écriture est inspirée, et non quelques-unes de ses parties seulement. C'est en ce sens seulement que la Réforme a aussi mis en avant le motif : *Par l'Écriture seulement*, c'est-à-dire que ce que nous devons connaître de Dieu et de nous-mêmes pour notre salut ne peut-être connu que par l'Écriture.

S'il n'existe aucune unité de but et aucun fil conducteur dans l'Écriture, alors on ne peut tout simplement pas parler de révélation divine. Nous n'avons alors affaire qu'à des morceaux divers écrits par des êtres humains du passé, et qui reflètent leurs émotions ou leurs spéculations religieuses. Si tel est le cas, alors chaque lecteur peut reconstruire à sa manière ces émotions ou ces spéculations en leur accordant l'autorité et la valeur qu'il ou elle décidera. Dans ce cas la Bible n'est pas différente de n'importe quelle autre littérature religieuse et elle ne peut prétendre à une quelconque autorité universelle. Au mieux elle est intéressante à lire ou à étudier comme produit culturel d'une époque donnée de l'histoire humaine.

Mais le mot « canon » exprime justement quelque chose de plus qu'une liste de livres reçus comme divinement inspirés par la communauté des croyants: l'unité de contenu de la Révélation divine a pour parallèle son autorité dans la vie du croyant pour tout ce qui concerne sa foi en Dieu et sa relation avec lui. Comme c'était le cas pour les juifs de l'Ancien Testament, canon et obéissance vont de pair. C'est aussi dans ce sens que le mot « canon » est utilisé à la fin de la lettre de Paul aux Galates (6:16): *Que la paix et la grâce de Dieu soient accordés à tous ceux qui suivent cette règle de vie, ainsi qu'à l'Israël de Dieu.*

La notion de canon est cependant attaquée de toutes parts, hier comme aujourd'hui. Le canon est remis en question de plusieurs manières :

- Lorsque des hommes ou des femmes prétendent recevoir toutes sortes de nouvelles révélations (par des visions, des signes spéciaux etc.) et les considèrent comme étant une révélation divine supérieure à celle du canon de l'Écriture, quand ils leur accordent une autorité supérieure dans leur vie, leurs choix et leurs actions, alors nous avons affaire à un nouveau canon, une nouvelle règle de vie qui doit suppléer à l'Écriture voire la remplacer. Dans un tel cas, on ne peut pas dire *par l'Écriture seulement*, comme l'a fait la Réforme du seizième siècle.
- Lorsque toutes sortes de traditions humaines détiennent l'autorité finale en matière de foi et de vie chez les croyants et dans l'Église, et qu'on ne peut les évaluer à la lumière de l'Écriture Sainte, alors on a également affaire à un nouveau canon. Un passage de l'Évangile selon Matthieu (15:2-6) nous présente un tel cas, lorsque des spécialistes de la Loi de l'Ancien Testament sont venus trouver Jésus. Ils lui ont demandé :

Pourquoi tes disciples ne respectent-ils pas la tradition des ancêtres ? Car ils ne se lavent pas les mains selon le rite usuel avant chaque repas - Et vous, a répliqué Jésus, pourquoi désobéissez-vous à l'ordre de Dieu lui-même pour suivre votre tradition ? En effet, Dieu a dit : 'Honore ton père et ta mère', et aussi 'Que celui qui maudit son père ou sa mère soit puni de mort.' Mais vous, qu'enseignez-vous ? Qu'il suffit de dire à son père ou à sa mère : 'Je fais offrande

à Dieu d'une part de mes biens avec laquelle j'aurais pu t'assister', pour ne plus rien devoir à son père ou à sa mère. Ainsi vous annulez la parole de Dieu et vous la remplacez par votre tradition.

- Une autre manière de former un nouveau canon intervient lorsqu'on prétend que la révélation de Dieu se trouve dans certaines parties de l'Écriture, mais pas dans toutes : chacun choisit opportunément ce qui lui convient, et rejette la partie du message biblique qu'il n'apprécie pas, en fonction de ses préférences, de sa culture, de ses choix politiques ou idéologiques.
- Lorsqu'on dit que l'Écriture telle que nous la connaissons n'est pas suffisante pour révéler aux hommes le plan de Dieu et que nous devons y ajouter quelque chose de nouveau aujourd'hui pour mieux nous adresser à l'homme contemporain, alors on a également affaire à un nouveau canon, dicté par les circonstances du moment.
- Lorsque dans l'Église on introduit d'autres textes du début de l'ère chrétienne, comme les évangiles apocryphes écrits des dizaines d'années après les évangiles du Nouveau Testament, et qui n'offrent aucune garantie de vérité historique quant à la personne et l'œuvre de Jésus-Christ, alors on forme un nouveau canon. La révélation qui nous est présentée diffère alors de celle de l'Écriture reçue comme canonique au cours des siècles par l'Église universelle.

Bien sûr dans tous les cas présentés, on a bien affaire à un canon dans le sens de règle ou de mesure particulière : chacun établit le canon qui lui convient. Mais ce canon n'est plus celui de l'Écriture Sainte telle qu'elle a été reçue par l'Église universelle. En particulier, il nous faut nous demander si le canon peut être soumis à des variations selon les époques et les cultures. Si tel était le cas, on ne pourrait plus parler de révélation divine s'adressant à tous les hommes, quelle que soit l'époque et les circonstances dans lesquelles ils vivent. Si chaque époque doit produire son propre texte canonique pour prétendre répondre à sa propre problématique sociale et culturelle (comme beaucoup le soutiennent, même au sein du Christianisme) alors il n'y a tout

simplement plus d'universalité de la révélation, il n'y a pas non plus d'unité du genre humain, car celui-ci est fragmenté selon les époques et les lieux. C'est alors, tirons-en la conclusion nécessaire, la voie ouverte aux racismes en tous genres...

Dans la deuxième lettre que l'apôtre Paul écrivait à son jeune ami Timothée, lettre qui est la dernière de lui qui nous ait été préservée dans le Nouveau Testament, il écrivait ceci pour encourager Timothée à rester fidèle à l'enseignement qu'il avait reçu. Ce passage (3:16-17) est un parfait résumé de ce que signifie la notion de canon :

Pour toi, reste attaché à tout ce que tu as appris et reçu avec une entière conviction. Tu sais de qui tu l'as appris. Depuis ton enfance, en effet, tu connais les Saintes Écritures; elles peuvent te donner la vraie sagesse, qui conduit au salut par la foi en Jésus-Christ. Car toute l'Écriture est inspirée de Dieu et utile pour enseigner, réfuter, redresser et apprendre à mener une vie conforme à la volonté de Dieu. Ainsi, l'homme de Dieu se trouve parfaitement équipé pour accomplir toute œuvre bonne.

Quant à l'apôtre Pierre, voici ce qu'il écrit à ses lecteurs au début de sa seconde lettre, toujours sur le même sujet (1:19-21) :

De plus, nous avons la parole des prophètes sur laquelle nous pouvons nous appuyer fermement, et vous faites bien de lui accorder votre attention: car elle est comme une lampe qui brille dans un lieu obscur, jusqu'à ce que le jour paraisse et que l'étoile du matin se lève pour illuminer vos coeurs. Sachez, avant tout, qu'aucune prophétie de l'Écriture n'est le fruit d'une initiative personnelle. En effet, ce n'est pas par une volonté humaine qu'une prophétie a jamais été apportée, mais c'est poussés par le Saint-Esprit que des hommes ont parlé de la part de Dieu.

Certes, beaucoup demanderont quel est le critère indiscutable qui détermine et clôt le canon de la Révélation. N'est-ce pas telle ou telle tradition humaine influencée par tel ou tel facteur historique et culturel qui en est

en fin de compte la source ? N'est-ce pas l'Église, organisation religieuse humaine, qui a imposé et continue d'imposer le canon reçu majoritairement ? Une telle assertion, même si elle est fréquemment soutenue, ne rend justice ni au contenu de la Révélation ni à son unité et sa cohésion internes : celles-ci ne se comprennent véritablement que dans la personne et l'œuvre de Jésus-Christ. C'est uniquement en partant d'elles que s'éclairent cette unité et cette cohésion. Tout autre point de départ amène inéluctablement une fragmentation du contenu de l'Écriture, laquelle mène non moins inéluctablement à une incompréhension de ce contenu. En fin de compte, le canon n'est autre chose que le miroir de la personne et l'œuvre de Jésus-Christ.

AU COMMENCEMENT

Au commencement Dieu créa les cieux et la terre. C'est avec cette parole majestueuse que commence la Bible, plus exactement la Genèse, qui en est le premier livre. Voilà les mots qui, tels un portique grandiose, ouvrent ce livre unique.

Et dès le début, nous entendons ce qu'aucun autre livre ne révèle à l'humanité : l'univers a eu un commencement, il n'a pas toujours existé. Qui plus est, le monde n'est pas le produit du hasard, du chaos ou de forces obscures, son origine doit être attribuée à quelqu'un qui l'a fait, qui l'a créé à partir d'aucune matière préexistante, à partir de rien, par la simple puissance de sa parole créatrice. Ce quelqu'un, c'est Dieu. Voilà une affirmation fondamentale, qui suscite bien des réflexions et des questions. Comment donc ce quelqu'un a-t-il pu créer l'univers, par quel pouvoir ? Ne devons-nous pas plutôt attribuer le monde à un processus impersonnel, à une chaîne d'événements incontrôlés et chaotiques qui, avec le temps, ont abouti à l'univers dans lequel nous vivons ? C'est ce que beaucoup d'habitants de notre planète croient, sur la base de la théorie de l'évolution avancée au dix-neuvième siècle par l'anglais Charles Darwin, théorie qui a été revue et corrigée au vingtième siècle. Pour certains d'entre eux, comme pour d'autres, le monde a toujours existé sous une forme ou une autre, il y a toujours eu quelque chose, même si ce quelque chose a changé de visage au cours de milliards d'années. Les anciennes religions du Proche et du Moyen-Orient le croyaient aussi ; elles imaginaient même une pléiade de dieux émergeant petit à petit d'une matière préexistante, grandissant et devenant de plus en plus puissants, se faisant la guerre les uns aux autres jusqu'à ce que le plus fort d'entre eux parvienne à dominer sur tous les autres. Pour la Genèse, rien de tout cela. Au commencement, il y a déjà Dieu, un être éternel et tout-puissant qui n'est pas soumis au temps, mais qui lui-même crée le temps et l'espace, lesquels lui sont soumis comme tout autre élément de sa Création.

Comprendre le début du livre de la Genèse c'est comprendre ce point de départ, et surtout saisir que l'éternité de Dieu est bien autre chose que du temps qui dure, quand même s'il s'agirait de milliards d'années. L'éternité divine est une autre dimension, à laquelle aucun élément de la Création ne peut prétendre. Ni la mort, ni la dégradation, ni le vieillissement ne l'atteignent. L'éternité divine n'est pas soumise aux aléas du temps, mais au contraire domine sur le temps. Ni le temps ni l'espace ne sont absolus, seul Dieu l'est.

En indiquant que le monde a eu un commencement, la Genèse établit d'emblée un contraste entre le Dieu éternel et l'univers temporel. Ce faisant elle situe aussi notre existence dans le cadre d'une histoire qui n'est pas simplement la répétition d'une série de cycles. La Bible est un livre qui nous parle de l'histoire des hommes, pas seulement d'un peuple particulier d'ailleurs, mais de l'humanité en général. Nous sommes tous en route vers un point à venir que Dieu a déterminé et qu'Il mène vers son accomplissement. L'histoire des hommes est inséparable du plan de Dieu pour l'humanité, plan qu'Il dirige de manière souveraine et que rien ni personne ne peut contrer, quelles que soient les apparences. Le message de la Bible est justement de dévoiler ce plan divin aux hommes, depuis le commencement jusqu'à son accomplissement final. Or le plan divin débute avec la création du monde.

Faut-il alors demander à la Genèse de nous expliquer en détail le mode opératoire de Dieu dans sa Création? Faut-il aller chercher dans un texte écrit il y a bien des siècles les réponses à toutes les questions que nous nous posons sur le *comment* de l'apparition de la vie sur terre? Faut-il utiliser la Bible comme un manuel scientifique? Bien sûr il n'en est pas question. Car tel n'est pas son but. On ne trouve jamais de bonnes réponses lorsque l'on pose de mauvaises questions. Certes il se dégage du premier chapitre de la Genèse une ligne générale concernant l'apparition progressive de la vie sur terre: après l'irruption de la lumière interviennent des changements géologiques. Les masses des continents émergent de la mer. La vie apparaît ensuite, d'abord sous forme de végétation, puis dans l'eau sous forme animale. Les oiseaux font ensuite leur apparition et sont distingués espèce par espèce; puis c'est le tour des mammifères, des reptiles et des insectes. Enfin, couronnement de la Création, Dieu crée le genre humain, la plus complexe de toutes les espèces vivantes. La question des origines, qui préoccupe tant les humains, a toujours été et sera toujours une question d'ordre métaphysique car elle est en définitive la clé de notre identité; il convient de ne jamais l'oublier lorsqu'on prend connaissance des théories ou hypothèses des uns ou des autres.

La Bible, du reste, parle de la Création sur d'autres pages que celles de

la Genèse et il est bon de se souvenir d'une de ces pages, que l'on trouve au chapitre trente-huit du livre de Job (1-7). Dieu répond de la manière suivante au questionnement lancinant de Job sur le sens de sa souffrance :

L'Éternel répondit à Job du milieu de la tempête et dit: Qui est celui qui obscurcit mes desseins par des propos dénués de connaissance? Mets une ceinture à tes reins comme un vaillant homme: Je t'interrogerai et tu m'instruiras. Où étais-tu quand je fondais la terre? Déclare-le, si tu le sais avec ton intelligence. Qui en a fixé les mesures, le sais-tu? Ou qui a étendu sur elle le cordeau? Dans quoi ses bases sont-elles enfoncées? Ou qui en a posé la pierre angulaire, alors qu'ensemble les étoiles du matin éclataient en chants de triomphe, et que tous les fils de Dieu lançaient des acclamations?

Le texte continue sur cette lancée, et il conviendrait de le lire plus avant, mais il importe ici de souligner qu'il nous interpelle toujours aujourd'hui avec la même acuité, quelle que soit d'ailleurs la conception physique ou mécanique dont il est le porteur, et qui relève d'une autre époque (sans qu'il théorise du reste quoi que ce soit à ce sujet, disons-le clairement pour éviter des débats ou des polémiques inutiles). Dans ce texte Dieu souligne - avec une ironie féroce - l'inaccessibilité des humains à une certaine sphère, celle de l'acte créateur originel, alors même qu'ils sont non seulement le fruit, mais encore les spectateurs du résultat de cet acte créateur. Observer aujourd'hui des phénomènes interstellaires en cherchant à établir à partir d'eux des hypothèses sur ce qui s'est passé au commencement - alors qu'aucun être humain n'en a été le témoin direct ou indirect - requiert d'immenses précautions que beaucoup ne se donnent hélas pas la peine de prendre. Dans notre texte, Dieu exprime sa transcendance absolue, dont tout humain devrait tenir compte, quelle que soit sa situation personnelle, sa condition physique, morale ou psychologique, voire l'état - réel ou supposé - de ses connaissances scientifiques.

Remarquons surtout que le but de la Genèse en décrivant le soleil, la lune et les étoiles comme faisant intégralement partie de la création divine, est d'empêcher le lecteur d'associer ces corps célestes à des divinités qui doivent être adorées comme dieux ou déesses. C'est précisément ce que faisaient les peuples orientaux contemporains de la rédaction de la Genèse. Même les peuples les plus avancés quant à l'observation des étoiles, comme les Assyriens ou les Babyloniens, vénéraient les étoiles et leur attribuaient des

pouvoirs divins. La Genèse coupe court à toute tentative de cet ordre. Seul le Créateur est Dieu, et rien de ce qu'Il crée ne peut prétendre à un statut divin ou même semi-divin. Les œuvres du Créateur reflètent sa puissance, sa sagesse, sa gloire, et servent de témoignages à leur auteur divin.

On entend souvent dire : « Certes, il s'agit d'un bien beau récit, mais qui n'a que très peu à voir avec la réalité du commencement de l'univers et ce que nous en savons par nos investigations scientifiques ». Que répondre à cela ? Nous avons souligné qu'il ne convient pas de lire la Genèse comme s'il s'agissait d'un manuel scientifique destiné à répondre à toutes nos questions de cet ordre. La Genèse déclare d'emblée que l'univers a un Créateur, qui est Dieu et qui lui n'a jamais été créé. Il est éternel et tout-puissant, car par sa simple parole, par son verbe divin, Il peut créer ce qui n'existait pas auparavant. Une telle affirmation ne peut pas être le fruit d'une découverte scientifique ; la recherche scientifique ne pourrait jamais prouver cette affirmation par une quelconque méthode, qu'elle soit expérimentale ou autre. Elle ne peut ni la prouver, ni d'ailleurs prouver le contraire. Le terrain de la science est autre, et doit être respecté dans ses propres limites. Cela ne veut pas dire que la science ne soit pas soumise à Dieu, car comme toute autre activité humaine elle s'exerce dans des cadres qui lui préexistent, justement les cadres de la Création. Ainsi, comme toute autre activité humaine, la recherche scientifique ne peut s'exercer que dans l'espace et dans le temps créés par Dieu. Dans son expression elle doit respecter une forme de logique qui fait partie elle aussi de l'ordre créé. Elle ne peut se contredire à tout bout de champ ; à terme elle ne peut progresser sur des prémisses qui affirment ou sous-entendent l'inintelligibilité de toutes choses. Elle examine les causes et les conséquences des phénomènes naturels qui font partie de la Création et cherche à établir de manière aussi systématique que possible des liens plausibles entre eux. Elle avance des hypothèses ou émet des postulats qu'elle tâche de vérifier de manière rigoureuse ; elle remet en cause des théories ou des modèles établis pour en énoncer d'autres qui rendent mieux compte de la cohésion des faits connus, voire qui peuvent ou pourraient permettre des avancées dans plusieurs domaines de la connaissance. Ces théories ou ces modèles sont du reste toujours susceptibles d'être revus, voire abandonnés. De ce fait l'entreprise scientifique revêt un caractère provisoire que les philosophes de la science au vingtième siècle ont fortement mis en évidence. Cela ne signifie cependant pas que certaines connaissances ne puissent être considérées comme acquises. Ainsi, la génétique, étudiant et déchiffrant l'ADN, est en mesure d'établir la stabilité de son code binaire au point qu'un scientifique contemporain (Sydney Brenner, prix Nobel de médecine en 2002)

n'hésite pas à garantir la préservation inchangée de l'ADN humain sur des centaines de milliers d'années, tant sa structure est parfaitement verrouillée.

Ce qui donc est en jeu, et ce qu'il faut clarifier, c'est de savoir si la recherche scientifique a le monopole de ce qu'on peut appeler une vraie connaissance, si seule cette recherche peut prétendre avoir accès à une vérité incontestable, à l'exclusion de tout autre mode d'expression ou de communication. C'est hélas ce que beaucoup (et pas nécessairement les scientifiques eux-mêmes, soulignons-le) s'évertuent de faire croire au public. Or si tel était le cas, aucune autre forme d'activité humaine n'aurait le droit de nous apprendre quoi que ce soit : les plus grands chefs-d'œuvre de la littérature mondiale n'auraient rien à nous apprendre, les plus belles œuvres d'art non plus, les grands penseurs non plus ; une mère ou un père ne pourrait transmettre aucun savoir fiable à ses enfants, il n'y aurait de place pour aucune forme de sagesse pouvant être transmise et enseignée. Ce que la Genèse nous enseigne c'est justement ce que nul être humain ne pourrait découvrir par ses propres moyens : comment Dieu a été à l'œuvre au commencement, comment Il a créé et formé toutes choses, avec un plan et un but bien particulier. Lorsque ceci est cru et accepté, le chercheur scientifique, alors guidé par une foi éclairée, peut s'adonner à sa recherche en sachant que celle-ci ne le conduira pas vers l'absurde, mais plutôt vers une compréhension toujours plus avancée de la cohésion de l'univers, au sein même de sa plus grande complexité. Car l'univers créé par Dieu porte la marque de son Créateur. Quelle belle tâche que de découvrir toujours de nouvelles marques, de nouveaux signes de la marque divine imprimée dans la nature. Oui, quelle tâche exaltante pour celui qui s'y adonne dans l'émerveillement et la conscience de ses limites : car le monde créé par le Dieu éternel et tout-puissant se laisse bien découvrir progressivement, mais il se dérobe aussi à tout enfermement, comme si sa merveilleuse complexité reflétait toujours plus loin l'infinie sagesse de Dieu qu'aucun humain ne pourrait jamais enserrer dans son esprit limité... Certes, nous progressons sur la voie de la connaissance de l'ordre qui anime le monde physique et biologique, mais nous découvrons toujours davantage que cet ordre nous échappe, nous courons après lui dans une poursuite à la fois éperdue et fascinée...

Cela signifie-t-il que Dieu lui-même se dérobe à nous, et qu'Il ne veut pas être connu de nous ? Certes non, car autrement Dieu n'aurait pas choisi de se révéler comme le Créateur de toutes choses dans le livre de la Genèse, comme sur tant de pages de la Bible.

Lorsqu'Il a créé les humains, Dieu a imprimé de manière très spéciale son image en eux, afin qu'ils vivent dans une relation spéciale avec lui, une

relation de communion. En leur enjoignant de se soumettre le reste de la Création, il leur a aussi commandé de découvrir cette Création, les plantes, les animaux, les étoiles... L'activité scientifique fait partie du mandat de l'homme sur terre, non pas pour l'éloigner du Créateur, comme c'est hélas si souvent le cas, mais au contraire pour l'en rapprocher. On a souvent fait remarquer à juste titre le fait suivant: la Bible présente les éléments de la nature comme dénués de pouvoir spirituel en eux-mêmes; ils ne sont pas à craindre car ce ne sont pas des esprits ou des divinités qu'il faille constamment apaiser par des rites ou des sacrifices (ce que faisaient justement les anciennes religions du Proche et du Moyen-Orient, et ce que font encore aujourd'hui toutes les religions animistes, en Afrique ou ailleurs). De ce fait, la possibilité d'explorer la nature sans se heurter à toutes sortes de superstitions ou de tabous a été favorisée par la religion issue de la Bible. Dans cette lignée, la Réforme protestante du seizième siècle a insisté sur le mandat culturel confié par Dieu à l'homme, afin qu'il découvre l'univers dans lequel son Créateur l'a placé pour le gérer. L'activité scientifique s'en est trouvée favorisée, sans qu'un divorce entre l'homme et Dieu ne soit avancé, divorce qui est intervenu plus tard dans la pensée philosophique européenne.

Dans un style poétique vibrant, le psaume 104 chante les merveilles de la Création dans cette relation de communion avec Dieu. Cet hymne de louange au Créateur mérite d'être lu dans son intégralité. En voici un extrait (24-35) en conclusion de ce chapitre :

Combien tes œuvres sont nombreuses, ô Éternel, tu as tout fait avec sagesse, la terre est pleine de tout ce que tu as créé: voici la mer immense qui s'étend à perte de vue, peuplée d'animaux innombrables, des plus petits jusqu'aux plus grands, les bateaux la parcourent, ainsi que le monstre marin que tu as fait pour qu'il y joue. Ils comptent sur toi, tous ces êtres, pour recevoir leur nourriture, chacun au moment opportun. Tu la leur donnes: ils la prennent, ta main s'ouvre, et ils sont comblés. Tu te détournes, ils sont épouvantés. Tu leur ôte le souffle, les voilà qui expirent, redevenant poussière. Si tu envoies ton souffle, ils sont créés, tu renouvelles l'aspect de la terre. Gloire à jamais à l'Éternel! Qu'il se réjouisse de ses œuvres! Son regard fait trembler la terre, il touche les montagnes et déjà, elles fument. Je veux chanter pour l'Éternel ma vie

*durant, célébrer mon Dieu en musique tant que
j'existerai. Que mon poème lui soit agréable! Moi, j'ai
ma joie en l'Éternel. Que les pécheurs soient ôtés de la
terre! Que les méchants n'existent plus! Que tout mon
être loue l'Éternel! Oui, louez l'Éternel!*

CRÉÉS À L'IMAGE DE DIEU

S'il est une question dans la vie qui devrait tous nous préoccuper, c'est celle de savoir qui nous sommes en tant qu'hommes et femmes : quelle est notre identité. Il ne s'agit pas ici de notre numéro de passeport ou de sécurité sociale, notre nom de famille ou notre nationalité. Bien sûr tout cela compte pour nous distinguer les uns des autres, puisqu'aucune personne n'est identique à une autre. Et d'ailleurs, même si l'on parvenait un jour à cloner des individus, ils auraient toujours une histoire différente de leurs semblables et connaîtraient des circonstances différentes au cours de leur vie respective. Non, nous voulons parler de notre identité de base, ce qui fait que nous sommes des êtres humains, et pas des pierres, des arbres ou mêmes des animaux, même si par bien des traits physiques nous ressemblons à beaucoup de ces derniers. Au tout début de la Bible, au premier chapitre de la Genèse (1:27), nous lisons ceci : *Dieu créa l'homme à son image : il le créa à l'image de Dieu. Homme et femme il les créa.* Voilà bien notre identité fondamentale : nous ne sommes pas le fruit des forces impersonnelles du chaos, du hasard, de l'imprévisible ou de larges périodes de temps ; nous ne sommes pas un accident cosmique, mais une création intelligible, prévue, planifiée, contrôlée et accomplie par quelqu'un, une personne que le livre de la Genèse nous présente comme existant de tous temps, avant que l'univers lui-même ait commencé d'exister : à savoir Dieu. Qui plus est, le livre de la Genèse nous révèle quelque chose d'étonnant, de surprenant même : Dieu nous a créés à son image.

Qu'est-ce que cela veut dire, être créés à l'image de Dieu ? Si nous saisissons le sens de cette petite phrase, nous aurons certainement fait un pas énorme en direction d'une connaissance fiable de nous-mêmes. Mais il nous faudra consulter la Bible plus avant, car il y est question d'un obscurcissement de cette image de Dieu que nous portons en nous-mêmes, et aussi d'une restauration de cette même image. D'après la Bible en effet,

trois étapes caractérisent notre identité de créatures : d'abord créés à l'image de Dieu et vivant la perfection de cet état; puis ayant été déformés par un événement catastrophique qui a obscurci cette image sans toutefois l'annuler; enfin étant restaurés en cette image par l'œuvre de Jésus-Christ qui est lui-même l'image parfaite de Dieu.

Reprenons, pour commencer, la première étape : *Dieu créa l'homme à son image: il le créa à l'image de Dieu. Homme et femme il les créa.* L'auteur de la Genèse répète par deux fois que Dieu nous a créés à son image. De quoi nous faire sérieusement réfléchir. En effet, combien de fois n'entendons-nous pas dire par les incroyants, athées ou sceptiques, que ce n'est pas l'homme qui a été créé à l'image de Dieu, mais les hommes qui ont imaginé un être supérieur qu'ils ont appelé Dieu et fabriqué à leur image, d'une part pour trouver une raison à leur existence - qui autrement leur paraissait incompréhensible - d'autre part pour imaginer une vie future bienheureuse et vaincre ainsi leur peur de la mort. Alors, qui croire? La Bible ou bien ceux-ci? Si l'on donne raison aux athées et aux sceptiques, il nous faut nécessairement croire que nous sommes le produit du chaos, du hasard, des forces physico-chimiques agitées de manière incontrôlée et incontrôlable. Car s'il n'y pas un Dieu éternel qui est toute sagesse et tout-puissant et qui a créé toutes choses par sa Parole et son Esprit, il ne reste plus que le chaos, qu'on rebaptise alors « nature » ou encore « mère nature » pour tâcher de préserver un semblant de sens à l'ordre des choses. Mais alors, comment ce chaos a-t-il pu donner naissance au sens, à l'intelligibilité, à la conscience dont témoigne tout discours articulé? À cette question fondamentale, aucune réponse satisfaisante n'est fournie. Tout ce qu'on nous avance, c'est que du sein des millions de milliards de combinaisons chaotiques et hasardeuses qui ont pris place dans l'univers, certaines d'entre elles se sont produites sur la planète terre, engendrant la conscience humaine, le sens et l'intelligibilité. Rien ne pouvait le laisser prévoir, c'est simplement arrivé, comme ça. Et lorsqu'il s'agit de préciser par quel mécanisme, on s'évertue à préserver en même temps l'action absolument dominante et directrice - si l'on peut dire! - du chaos hasardeux (le hasard fait bien les choses, comme l'on dit...) tout en essayant, vainement, de justifier le tout par des arguments rationnels, qui reposent eux-mêmes sur l'existence voire la préexistence du sens, sans lequel on ne pourrait même pas les initier. Discours éminemment contradictoire, voire schizophrénique et suicidaire! Car à terme aucun discours intelligible et rationnel n'est possible qui repose sur l'axiome que tout provient du chaos.

Toute cosmologie comporte un élément religieux en elle. Il n'est besoin que de lire *Le Hasard et la Nécessité* du Prix Nobel Jacques Monod pour s'en

convaincre (Paris, Éditions du Seuil, 1970), même si par ailleurs sa cosmologie est depuis longtemps considérée comme obsolète dans les milieux scientifiques. La tonalité religieuse par excellence de son discours - tout agnostique qu'il prétende être - éclate sur la dernière page avec toute sa force, et particulier avec le choix du titre du dernier chapitre (*Le royaume et les ténèbres*), ou l'utilisation d'expressions telles que *la source de vérité, la valeur suprême, le Royaume transcendant des idées, l'ancienne alliance* etc. :

Où donc alors retrouver la source de vérité et l'inspiration morale d'un humanisme socialiste réellement scientifique sinon aux sources de la science elle-même, dans l'éthique qui fonde la connaissance en faisant d'elle, par libre choix, la valeur suprême, mesure et garant de toutes les autres valeurs ? Éthique qui fonde la responsabilité morale sur la liberté même de ce choix axiomatique. Acceptée comme base des institutions sociales et politiques, donc comme mesure de leur authenticité, de leur valeur, seule l'éthique de la connaissance pourrait conduire au socialisme. Elle impose des institutions vouées à la défense, à l'extension, à l'enrichissement du Royaume transcendant des idées, de la connaissance, de la création. Royaume qui habite l'homme et où, de plus en plus libéré des contraintes matérielles comme des servitudes mensongères de l'animisme, il pourrait enfin vivre authentiquement, défendu par des institutions qui, voyant en lui à la fois le sujet et le créateur du Royaume, devraient le servir dans son essence la plus unique et la plus précieuse.

C'est peut-être une utopie. Mais ce n'est pas un rêve incohérent. C'est une idée qui s'impose par la seule force de sa cohérence logique. C'est la conclusion à quoi mène nécessairement la recherche de l'authenticité. L'ancienne alliance est rompue ; l'homme sait enfin qu'il est seul dans l'immensité indifférente de l'Univers d'où il a émergé par hasard. Non plus que son destin, son devoir n'est écrit nulle part. À lui de choisir entre le Royaume et les ténèbres.

Le hasard et la nécessité, notions que Monod a reprises de manière plutôt cavalière au philosophe grec atomiste Démocrite (d'ailleurs cité en exergue de son ouvrage), auraient donc abouti à l'homme, sujet et créateur du Royaume. Belle réussite de leur action conjuguée ! Toutefois peut-être convient-il de signaler en passant que hasard et nécessité sont deux notions s'excluant nécessairement l'une l'autre (si *la seule force d'une cohérence logique* doit être respectée), et ce n'est pas un hasard si tel est le cas. Ou, pour le dire de façon triviale mais méritée au vu de l'argument proposé, si, poussé par une nécessité quelconque, je m'en vais voir mon banquier pour obtenir un prêt, ce n'est pas sur une base hasardeuse que celui-ci me réclamera le remboursement de cet emprunt, mais bien sur la base dûment planifiée d'une nécessité économique donnée.

Certes, ce que les athées ou sceptiques cherchent avant tout, c'est une autonomie vis-à-vis de Dieu, c'est de ne pas avoir à faire face à un Dieu tout-puissant et avoir à lui rendre compte de leurs paroles et de leurs actions. Certaines théories dites scientifiques, qui ne reconnaissent rien d'autre que cette « nature », ou « mère-nature », ne sont en fait que des hypothèses avancées moins sur la base de l'observation des faits naturels, que sur la base de convictions au sujet du sens - ou plutôt du non-sens - de la vie. Or, si l'on avance de telles hypothèses, c'est parce que l'homme est toujours, même si c'est très souvent malgré lui, à la recherche d'un fondement sur lequel il puisse affirmer qu'il y a un sens à la vie et aux paroles qu'il prononce. Pourquoi vouloir en effet persuader les autres que nous avons raison de dire ceci ou cela, si rien ne peut avoir de sens, s'il n'existe pas quelque part un fondement qui permette d'affirmer certaines vérités ? Chacun essaie donc d'établir un fondement qui justifie ses prises de position, sa vision du monde. Mais imaginons un instant que quelqu'un nous parle dans la langue du chaos et du désordre total qu'il prétend être l'origine et le fondement de toutes choses, ainsi que la règle de l'existence. Nous n'en comprendrons pas un mot, bien sûr, et il n'y aura pas de communication. Pourquoi nos contradicteurs ne parlent-ils pas cette langue ? Tout simplement parce qu'ils n'auraient aucune chance de se faire entendre ! En fait, ceux qui veulent persuader d'autres que Dieu n'existe pas, ne peuvent le faire que parce qu'ils vivent en pratique avec l'idée sous-jacente qu'il y a bien un dieu, lequel permet qu'il y ait une vérité, un sens aux choses, à la vie, et à toute parole intelligible. Il leur faut donc nécessairement emprunter le seul langage porteur de sens qui tienne la route, le langage de l'intelligibilité, celui qui se fait comprendre des autres, que ce soit en français, en anglais ou dans toute autre langue. Bien sûr ces sceptiques ou athées ne reconnaîtront jamais qu'en utilisant un tel langage ils pointent le doigt, ou plutôt leur langue, en direction de Dieu dont la Parole éternelle est la source de toute intelligibilité, mais ce déni de leur part n'est qu'un mensonge éhonté. Bien

malgré eux, ils reflètent eux aussi, comme tout un chacun, cette image de Dieu innée en eux, même lorsqu'ils s'agitent dans tous les sens et secouent tout leur être pour l'expulser loin d'eux et s'en débarrasser.

En revanche, si nous croyons ce que nous dit la Bible au sujet de l'image de Dieu en l'homme, nous pouvons avoir la certitude que notre vie a un sens, fondé sur quelqu'un qui ne peut être ni annulé, ni remis en cause ou encore abaissé au rang d'une créature semblable à nous. Cette image de Dieu s'exprime sous forme de la nature rationnelle, intelligible, morale de l'homme, être doué d'une volonté et capable de s'adresser à son Créateur et de vivre en communion avec lui. Nos caractéristiques physiques font elles aussi de nous l'image de Dieu, à leur manière, même si par ailleurs ce n'est qu'en termes imagés, par métaphores, que la Bible parle de la bouche de Dieu ou de ses mains. Partout dans la Bible, toute représentation de Dieu sous forme d'image (peinte ou sculptée) est interdite, car ce serait ravalier Dieu au rang d'une créature, alors qu'Il est éternel et invisible. Si la Bible donc parle parfois de Dieu en lui attribuant des caractéristiques physiques, c'est pour utiliser un langage qui nous soit accessible, à nous, créatures incapables d'envisager Dieu tel qu'Il est, incapables de le comprendre tel qu'Il se comprend. Mais Dieu parle, Dieu agit, raison pour laquelle la Bible peut employer des images telles que sa bouche ou ses mains. Et c'est bien à l'image de ce Dieu qui parle et qui agit, qui a un cœur compatissant, que nous sommes créés pour nous aussi, en tant que créatures, parler, agir, et avoir un cœur compatissant.

Notre sens de la dignité humaine lui aussi nous vient de cette image divine que nous reflétons. Il en va de même pour notre sens de l'immortalité, qui nous fait détester la mort et aspirer à l'éternité. Notre travail lui-même reflète l'œuvre de Dieu qui a créé l'univers entier et nous invite à prendre soin de sa Création, à la gérer de manière responsable. Et quant à notre repos, d'une certaine manière il est lui aussi l'image du repos de Dieu. Voici comment le quatrième commandement l'exprime, au chapitre vingt du livre de l'Exode, dans l'Ancien Testament :

*Souviens-toi du jour du sabbat pour le sanctifier.
Tu travailleras six jours, et tu feras tout ton ouvrage.
Mais le septième jour est le sabbat de l'Éternel ton
Dieu: tu ne feras aucun ouvrage, ni toi, ni ton fils,
ni ton serviteur, ni ta servante, ni ton bétail, ni
l'étranger qui réside chez toi. Car en six jours l'Éternel
a fait le ciel, la terre, la mer et tout ce qui s'y trouve, et
il s'est reposé le septième jour. C'est pourquoi l'Éternel
a béni le jour du sabbat et l'a sanctifié.*

Un aspect très important lié à cette image de Dieu que nous portons en nous-mêmes, est le fait de nous connaître comme des personnes, des êtres personnalisés, donc doués de personnalité, et non comme des individus tous semblables, ou encore comme des machines. Car Dieu se présente à nous non pas comme une force impersonnelle et aveugle, mais au contraire comme un Dieu personnel, et de fait si parfaitement personnel qu'on peut distinguer trois personnes en lui. En tant que personnes capables de communiquer intellectuellement et affectivement, nous avons justement été créés pour vivre en communion avec lui, intellectuellement et affectivement. Cela, c'est quelque chose que les croyants connaissent en particulier par la prière personnelle qu'ils peuvent adresser à Dieu en sachant par la foi qu'Il les écoute. Donc si nous croyons que nous reflétons l'image de Dieu en nous, cette *Imago Dei* qui nous distingue de l'animal, nous pouvons jouir de la liberté qui consiste à vivre en communion avec Dieu. Mais si nous refusons de croire que nous sommes porteurs de cette image, alors tôt ou tard, nous serons voués à organiser les sociétés humaines sur le modèle des sociétés animales, et nous aboutirons inmanquablement à une organisation de type « fourmilière » où chacun a une fonction prévue et planifiée par l'État central, sans aucune possibilité de jouir d'une véritable liberté personnelle.

Dieu créa l'homme à son image: Il le créa à l'image de Dieu. Homme et femme il les créa. Nous avons pris cette déclaration de la Bible comme point de départ essentiel pour tout homme ou femme en quête de son identité. Parce que nous reflétons l'image de celui qui nous a créés, nous sommes des créatures douées d'une intelligence morale, capable de vivre en communion affective et intellectuelle avec d'autres personnes, travaillant et développant aussi bien notre personne et nos talents que notre environnement. La créativité, l'esprit d'entreprise dont les humains font preuve, sont des signes évidents de l'image de Dieu qu'ils portent en eux. Avant tout, c'est parce que l'homme a été créé à l'image de Dieu qu'il recherche toujours ce qui est immortel et divin. Ses œuvres d'art et ses pratiques religieuses en sont le plus éclatant témoignage. Que nous apprend le livre de la Genèse après avoir dit que Dieu créa l'homme à son image? Au verset vingt-huit du premier chapitre, nous lisons : *Dieu les bénit et leur dit: Soyez féconds, multipliez-vous, remplissez la terre et soumettez-la.* Voilà donc l'histoire de l'humanité qui commence avec cet ordre divin qui met en marche la succession des générations. Et ici nous saisissons que le temps lui-même est une création divine qui exprime l'expansion, la richesse, l'éclatante puissance de Dieu qui est lui-même infini et éternel. Chaque nouvelle génération est donnée à la précédente pour signifier l'image de la paternité de Dieu, puisque c'est aussi à

l'image de Dieu que les parents sont établis sur leurs enfants. Le temps se déroule pour rendre manifeste l'abondance infinie du pouvoir et de la Grâce de Dieu, justement dans la succession des générations. N'est-ce pas là le sens profond de cette bénédiction prononcée sur le premier couple humain ?

Mais voilà : si nous sommes créés à l'image de Dieu, et reflétons ses qualités et ses attributs, comment se fait-il que tant de ténèbres nous environnent, avec la mort pour seul horizon ? Nous ne pouvons pas dire que nous vivions en communion parfaite avec celui qui nous a créés à son image. En fait, c'est comme si un aveuglement était venu frapper les humains, les faisant tâtonner dans l'existence, les amenant à rechercher Dieu sans le trouver, et à inventer une foule de substituts à sa place. Ils se forgent leurs propres idées sur Dieu, et n'en sont jamais satisfaits. Ces idoles, qui sont justement l'image de leur nature aveuglée, les dévorent et les consomment, et pourtant ils ne peuvent s'en passer. Qu'est-il donc arrivé pour que l'image de Dieu en nous soit obscurcie à ce point ? Il y a eu une rupture fondamentale entre les hommes et Dieu au début de l'humanité, et depuis, c'est le tâtonnement, l'obscurité épaisse de temps en temps illuminée par quelques étincelles qui nous rappellent qu'il y a une lumière à chercher quelque part. Certes, l'homme est toujours doué d'une raison morale qui lui permet encore, aussi imparfaitement soit-il, de distinguer entre le bien et le mal (cela notre conscience nous l'atteste), et aussi de rechercher l'immortalité ainsi que le sens de son existence. Mais lorsqu'il s'agit d'opérer des choix entre le bien et le mal, il est incapable de choisir le bien. Il n'y a plus aucune commune mesure entre la perfection dont il a été doté lorsqu'il a été créé à l'image de Dieu, et ce qu'il est devenu depuis. Cet état affecte-t-il quelques-uns seulement, ou la plus grande partie avec des exceptions ? La Bible affirme que tous les hommes sans exception sont tombés dans cet état, et transmettent aux générations suivantes cette tare, et ce depuis le tout premier homme. L'apôtre Paul, dans sa lettre aux chrétiens de Rome, l'exprime sans ambages (3:23) : *Il n'y a pas de distinction : tous ont péché et sont privés de la gloire de Dieu.* L'image de Dieu que nous reflétons a été abîmée, elle a subi des dommages terribles, à tel point que bien souvent les hommes se conduisent avec une bestialité, une brutalité, une méchanceté inimaginable chez les animaux. Même entre ceux qui devraient être les plus proches, comme les membres d'une même famille, surgissent des conflits terribles et destructeurs. *Homme et femme il les créa*, nous dit la Genèse. Ce couple, créé de manière complémentaire pour s'assister et se soutenir mutuellement selon un ordre parfait, est remplacé par les relations homosexuelles, dont la Bible affirme clairement à plusieurs reprises qu'elles

sont contraires à la volonté divine. Des parents abusent physiquement et psychologiquement de leurs propres enfants, des enfants assassinent leurs propres parents. La pauvreté et la misère ravalent une grande partie de l'humanité au rang d'êtres désespérés, souvent poussés vers la prostitution ou le crime. L'usage des drogues entraîne dans une spirale infernale ceux-là mêmes qui y cherchent les paradis artificiels. La convoitise des biens matériels qui appartiennent aux autres amène beaucoup à commettre des actes criminels à seule fin de s'emparer du bien d'autrui. Les nations et les peuples s'entre-déchirent dans des guerres sanglantes et insensées.

Si l'on demande ce qui a été la cause de cette terrible chute, la réponse est que cela est arrivé justement parce que le premier homme a refusé d'être le porteur de l'image de Dieu, et qu'au lieu de se contenter de cette merveilleuse position au sein de la Création, il a voulu devenir l'égal de Dieu comme le tentateur l'y incitait. Il ne faut donc pas être étonné si la déshumanisation des êtres humains par tant de systèmes politiques commence justement par la négation que l'homme reflète l'image de Dieu. On a voulu retirer à des millions d'hommes et de femmes ce qui constitue justement leur identité la plus profonde, la plus essentielle. Qu'en a-t-on fait? Des machines, des individus privés de personnalité, de simples instruments au service d'un État totalitaire, pure émanation collective de l'homme se constituant Dieu à ses propres yeux. La créativité et l'esprit d'entreprise, qui reflètent chez l'homme quelque chose de la puissance créatrice de Dieu, ont été tenues pour suspectes et supprimées. Mais aujourd'hui que les régimes communistes sont morts ou moribonds, par quoi l'homme cherche-t-il à les remplacer? Par le clonage, la manipulation génétique consistant à développer des organismes complètement similaires sur le plan génétique. *Et l'homme créa l'homme à sa propre image et selon sa propre ressemblance.* Voilà le nouvel avatar de la folie humaine se prenant pour l'Être suprême... Tandis que Dieu crée des personnes toutes différentes les unes des autres, mais qui partagent exactement la même nature humaine, les hommes rêvent de créer des individus dépersonnalisés qui ne puissent être distingués les uns des autres.

Que reste-t-il donc de cette image divine dont l'homme est le porteur? Toute abîmée qu'elle soit, elle n'a pas disparu, car si tel était le cas, il n'y aurait absolument plus aucun espoir qu'une communion entre Dieu et les hommes puisse un jour être restaurée. Or, toute l'histoire de l'humanité, depuis les origines, se déroule sous le signe de la restauration que Dieu apporte dans les relations entre lui-même et ses créatures déchues, relations qu'elles ont brisées par leur révolte. Un peu plus loin au livre de la Genèse, on lit le récit du déluge: Dieu, après avoir détruit toute vie sur terre à l'ex-

ception de Noé, de sa famille, et d'un couple de tous les animaux vivant sur la terre, établit une alliance avec Noé et sa descendance. Une partie de cette alliance comprend la règle suivante (9:6) : *Je réclamerai à chaque homme la vie de l'homme qui est son frère. Celui qui verse le sang de l'homme par l'homme son sang sera versé. Car Dieu a fait l'homme à son image.* Puis, Dieu commande à Noé et à sa famille cela même qu'Il avait ordonné au premier couple (9:7) : *Et vous soyez féconds et multipliez-vous, peuplez la terre et multipliez-vous sur elle.* La loi concernant le prix à payer en cas de meurtre c'est la peine de mort, loi justement motivée par le rappel que Dieu a fait l'homme à son image : cette image est ce qui donne à la vie humaine tout son prix. De nos jours, on s'imagine au contraire que le prix de la vie humaine et sa dignité sont tels que la peine de mort n'a aucun droit d'existence. Tel n'est pas l'enseignement de la Bible, qui lie justement les deux ensemble.

Ceci nous amène maintenant à parler du rôle de la loi de Dieu pour le maintien de l'image de Dieu en nous. Cette Loi donnée à Noé, et qui fait partie de l'Alliance conclue par Dieu avec lui, est confirmée voire déployée dans la Loi que l'Éternel Dieu donnera plus tard à Moïse pour le peuple d'Israël. Le rôle de la Loi est - entre autres - de rappeler à l'homme qu'il est porteur de l'image de Dieu, même en état de chute. La Loi donne un sens à cette image et à la dignité qui va de pair, en donnant des règles précises dans des cas très concrets. C'est grâce à la loi de Dieu, qui reflète sa sainteté, que Dieu restaure l'identité de ses créatures en leur apprenant comment se conduire dans une double relation : vis-à-vis de lui et vis-à-vis de leurs prochains. Les enseignements de la loi de Dieu dans la Bible nous parlent donc aussi de l'image divine qui reluit en nous. Sans ces enseignements, les hommes, créatures déchues et aveuglées, n'auraient aucun guide pour les conduire dans la vie, et pour savoir comment se conduire en société. La Loi pointe en direction d'un homme parfait, restauré, ayant parfaitement recouvré sa perfection originelle. Quel est donc cet homme ? Il n'est autre que Jésus-Christ, le Fils éternel de Dieu devenu homme, à l'image duquel toute créature humaine est appelée à se conformer.

Reprenons ce qui a été dit de l'image de Dieu jusqu'ici : on a d'abord exposé ce que signifiait cette image de Dieu portée par tous les humains par le fait même de leur création. Cette image revêtait en elle-même une perfection, celle de la Création parfaite de Dieu. Mais cet état de perfection n'a pas été conservé. Le premier couple humain ne s'est pas contenté de refléter l'image de Dieu, d'en être le porteur, il s'est laissé porté à croire qu'il pourrait être semblable à Dieu lui même, devenant son égal. Reniant ainsi cette image, il a voulu porter l'image de celui qui l'avait trompé, le tentateur.

Voilà donc l'image de Dieu en l'homme déformée, contaminée, et à la suite de cette déformation, voilà l'aveuglement qui s'empare du genre humain, lequel tâtonne à la recherche de Dieu tout en essayant de s'échapper hors de sa présence, s'inventant des origines tirées du hasard et du chaos. Voilà le lot des misères humaines, le mal et la corruption qui affectent l'humanité, voilà même toutes sortes d'aliénations religieuses qui oppressent la conscience au lieu de la libérer, en un mot, voilà toute la déchéance du genre humain qui fait suite à cette catastrophe morale. Pourtant, avons-nous souligné, l'image de Dieu dont l'homme était le porteur, n'a pas disparu. La Genèse, on l'a vu, nous le rappelle au moment de l'Alliance conclue par Dieu avec Noé et sa descendance. Cette affirmation possède une valeur universelle. Par le fait même qu'il sont créés par Dieu, tous les humains sont faits à son image. Cependant Dieu décide de donner sa Loi à un peuple qu'Il choisit parmi toutes les nations environnantes, le peuple d'Israël. En cela, Il lui rappelle qu'Il est un Dieu parfait, saint, et que ce peuple choisi se doit de vivre dans la perfection, dans la sainteté, à l'image de celui qui l'a créé et qui conclut maintenant une Alliance avec lui. Tout en restant pécheur par nature, c'est-à-dire né dans la séparation d'avec Dieu à cause de cette nature rebelle héritée du premier couple humain, le peuple d'Israël est en quelque sorte rattrapé par Dieu. Il se l'approprie de manière spéciale pour en faire une nation sainte parmi les autres nations totalement égarées et tombées dans l'idolâtrie. Israël est donc appelé à refléter de manière consciente dans sa conduite cette image de Dieu. Dieu lui donne sa Loi comme guide, comme pédagogue. Elle définit les relations que ce peuple choisi doit avoir avec Dieu, et aussi entre ses membres. En cela, elle lui rappelle son identité: Israël est remis en présence de l'image de Dieu qu'il doit porter pour l'honorer. La Loi lui enjoint de vivre tous les aspects de sa vie de manière sainte, c'est-à-dire conforme à la volonté de Dieu. Elle pointe en direction d'une créature parfaite, restaurée en la présence de Dieu, vivant dans sa communion. Elle le guide vers cette perfection.

Mais voilà, la nature humaine contaminée par le péché est incapable de marcher selon ces prescriptions. C'est ce que l'histoire du peuple d'Israël démontre amplement tout au long des pages de l'Ancien Testament. De chute en rechute, Israël manifeste son incapacité à refléter l'image de Dieu comme son Créateur le lui enjoint. Il abandonne régulièrement les prescriptions et les ordonnances de la Loi, malgré les paroles des prophètes que Dieu envoie pour parler de sa part à son peuple infidèle et le ramener sur la voie de l'obéissance. En fin de compte, Dieu l'abandonnera aux mains de ses ennemis, ces nations idolâtres dont Israël a imité les pratiques, adoptant

leurs idoles de bois et de pierres et leur rendant un culte, allant même jusqu'à sacrifier vivants des enfants à Moloch et à Baal. N'y a-t-il alors plus aucun espoir de restaurer totalement l'image de Dieu abîmée en l'homme? L'homme parfait n'est-il qu'une illusion, une chimère, un idéal inaccessible? La Bible affirme à maintes reprises que ce qui est impossible aux hommes, est possible à Dieu. Ce que l'homme ne peut atteindre par lui-même, Dieu peut l'atteindre pour lui.

Le Dieu personnel dont il a déjà été question, ce Dieu si personnel qu'on distingue trois personnes en lui, envoie vivre sur terre son Fils éternel, à un moment précis de l'histoire de l'humanité. Jésus-Christ sera l'homme parfait, car Il est à la fois Dieu et homme. Le début de la lettre aux Hébreux, dans le Nouveau Testament, affirme ce qui suit (1:1-3) :

À bien des reprises, et de bien des manières, Dieu a parlé autrefois à nos ancêtres par les prophètes. Et maintenant, dans ces jours qui sont les derniers, c'est par son Fils qu'il nous a parlé. Il a fait de lui l'héritier de toutes choses et c'est aussi par lui qu'il a créé l'univers. Ce Fils est le rayonnement de la gloire de Dieu et l'expression parfaite de son être.

En d'autres termes, le Fils est l'image même de Dieu. Il ne porte pas, ou ne reflète pas l'image de Dieu, comme les créatures, Il en est l'image même et ce de toute éternité. Qui d'autre que lui pouvait avec succès travailler à restaurer l'image divine abîmée par et dans les hommes? C'est là tout le sens de l'œuvre de Jésus-Christ sur terre, à savoir la restauration de la communion entre Dieu et les hommes, la restauration de cette image divine en nous, qui fait de nous des hommes et des femmes renouvelés. Nous sommes appelés dès maintenant à vivre une vie nouvelle en conformité avec la volonté de Dieu. Grâce à Jésus-Christ nous avons retrouvé notre identité, nous nous connaissons pour qui nous sommes, et nous pouvons directement connaître Dieu.

Que dit le Nouveau Testament à propos de l'œuvre de Jésus-Christ? Dans un célèbre passage de sa lettre aux chrétiens de Colosses (1:15-18), l'apôtre Paul, parlant de Christ, déclare : *Il est l'image du Dieu invisible*, et, un peu plus loin *Il est avant toutes choses, et toutes choses subsistent en lui*. L'image dont parle Paul manifeste donc pleinement la nature divine. Le même Paul, dans sa seconde lettre aux chrétiens de Corinthe (4:3-4) déclare, à propos de l'Évangile et de Jésus-Christ : *Si notre Évangile est encore voilé, il l'est pour ceux qui périment; pour les incrédules dont le dieu de ce siècle a aveuglé les*

pensées, afin qu'ils ne voient pas resplendir le glorieux Évangile du Christ, qui est l'image de Dieu. Le témoignage du Nouveau Testament en ce qui concerne Jésus-Christ est donc clair : Jésus-Christ est l'image même de Dieu, et ce de toute éternité. Mais on lit encore autre chose à son propos dans le Nouveau Testament : Paul, parlant de la résurrection des morts dans sa première lettre aux chrétiens de Corinthe (15:45-49), le nomme « le nouvel Adam » :

C'est pourquoi il est écrit: Le premier homme, Adam, devint un être vivant. Le dernier Adam est devenu un esprit vivifiant. Le spirituel n'est pas le premier, c'est ce qui est naturel; ce qui est spirituel vient ensuite. Le premier homme tiré de la terre est terrestre. Le deuxième homme vient du ciel. Tel est le terrestre, tels sont aussi les terrestres; et tel est le céleste, tels sont aussi les célestes. Et de même que nous avons porté l'image du terrestre, nous porterons aussi l'image du céleste.

Paul affirme ici que Jésus-Christ a été donné aux hommes comme un homme nouveau, venant du ciel; Il n'est pas atteint par la corruption du péché, et sa résurrection témoigne de ce que la mort n'a pas eu de prise sur lui. Dans la mesure où ils descendent tous du premier homme - Adam - tous les hommes sont sujets à la mort, parce qu'ils sont nés avec le germe du péché en eux. Nous sommes semés méprisables et corruptibles, affirme Paul dans ce même passage. Mais grâce à la résurrection de Jésus-Christ, les croyants ressusciteront avec un corps glorieux, incorruptible, semblable au corps du Christ ressuscité. C'est en ce sens que Paul parle de Christ comme du dernier Adam qui est devenu un esprit vivifiant. Jésus-Christ est donc le prototype d'une nouvelle humanité, délivrée de la puissance de la mort. Il restaure totalement l'image de Dieu en l'homme, car Il est lui-même cette image de toute éternité. Voilà pourquoi Paul peut écrire *de même que nous avons porté l'image du terrestre, nous porterons aussi l'image du céleste.* L'œuvre de Jésus-Christ est une œuvre de restauration de la Création parfaite de Dieu. La destruction et la corruption amenées sur la Création par la désobéissance d'Adam ne sont plus l'horizon ultime des hommes. Il existe une perspective totalement renouvelée, porteuse d'espérance et de joie : par la foi en Jésus-Christ, l'image de Dieu en nous est rendue de plus en plus nette et visible. Les croyants sont appelés à ressembler à Jésus-Christ dans leur comportement, leur manière d'agir envers les autres, leur vision du monde, reflétant ainsi cette image. Ils

ne le font pas d'eux-mêmes, mais parce que l'Esprit de Dieu, qui a planté le germe de la foi en eux, les y pousse. Certes, cela ne veut pas dire qu'ils aient atteint un état de perfection au cours de leur vie présente, et ils sentent tous les jours combien leur nature héritée du premier Adam les pousse irrémédiablement vers la mort, mais en même temps, ils vivent avec la certitude que Dieu a déjà établi pour eux une autre destinée, délivrée de la puissance de la mort : c'est même avec confiance qu'ils voient s'approcher le jour de leur mort, car ce jour marquera la fin de l'état corruptible de leur nature terrestre, et le passage définitif vers cette nature céleste promise par le Dieu qui a ressuscité Jésus-Christ des morts et l'a revêtu d'un corps incorruptible.

LE CHRIST DES ÉVANGILES

Jésus-Christ a-t-il vraiment existé ? La question a-t-elle un sens, puisque des millions de croyants de par le monde croient en la personne et l'œuvre de Jésus-Christ ? Il faut pourtant la poser, car si nous ne pouvons avoir une certitude raisonnable que Jésus-Christ a bel et bien existé, notre foi en son œuvre et en sa personne n'a aucun sens. Elle ne repose alors que sur un mythe forgé par d'habiles experts en manipulation religieuse. Comme c'est justement ce que prétendent certains ennemis de la foi chrétienne, il nous faut relever le défi et entrer dans le vif du débat afin que le lecteur dispose des éléments qui lui permettent de juger par lui-même.

De quels documents, de quelles sources disposons-nous pour affirmer que Jésus-Christ a bien existé ? Il nous faut des témoignages directs de personnes ayant vécu à son époque, l'ayant côtoyé. Il nous faut des textes de l'époque (c'est-à-dire vieux de quelque deux mille ans déjà) provenant d'origine différente et qui se recourent suffisamment pour prouver cette existence. Or nous disposons, bien sûr, des quatre récits qu'on appelle « évangiles », et qui sont regroupés dans la deuxième partie de la Bible chrétienne, à savoir le Nouveau Testament. Ce sont les textes les plus complets qui nous parlent de Jésus-Christ. Ce ne sont pas à proprement parler des biographies de Jésus, car ils laissent dans l'obscurité beaucoup de détails (concernant par exemple la jeunesse de Jésus, ou sa description physique). De plus les évangiles sont des textes engagés, qui ont une portée théologique et qui maintiennent et cherchent à propager un point de vue de croyant sur la personne de Jésus-Christ. Leur témoignage peut-il être accepté comme tel ? Ces documents uniques dans leur style et dans leur genre littéraire sont-ils des preuves historiques fiables de l'existence de Jésus ? Laissons cette question pour le moment, et poursuivons notre recherche d'autres sources, citations et documents qui pourraient nous aider à trouver une réponse à la question posée.

Il y a deux mille ans, les territoires situés au bord de la mer Méditerranée étaient dominés, politiquement et militairement, par les Romains, qui

avaient peu à peu étendu leur empire sur une zone très vaste, allant de l'Arménie, à l'est, jusqu'à l'Espagne et l'Angleterre à l'ouest. Or les Romains ne tenaient pas le monde juif en grande estime. La province de Judée, soumise militairement durant le premier siècle avant notre ère, était certes très turbulente, et sa religion, la foi en Yahweh, le Dieu unique, avait certes fait beaucoup d'adeptes, de prosélytes, au sein de l'empire romain. Il n'en reste pas moins vrai que la Judée était une toute petite province dans l'empire. Les historiens romains ne s'y intéressaient pas outre mesure, ni à ses habitants. En dépit de ce fait, la mention de Christ et des premiers chrétiens apparaît bel et bien sous la plume de certains d'entre eux qui vivent et écrivent vers la fin du premier siècle de notre ère, et durant le premier quart du second siècle. Ainsi l'historien Suétone (v. 69 - v. 125) mentionne l'expulsion des juifs de Rome sous le règne de l'empereur romain Claude, et il en explique la raison (Vie de Claude, 25-4) : *Claude expulsa les Juifs de Rome à cause de leurs continuelles querelles sur l'instigation de Chrestus*. Il y a peu de doutes que le nom « Chrestus » soit mis pour « Christus », c'est-à-dire Christ; il y a peu de doutes aussi que les controverses entre juifs et chrétiens qui secouaient Rome aient été à l'origine de cette expulsion. On trouve dans le Nouveau Testament une mention de cet édit de l'empereur Claude, au livre des Actes des Apôtres (18:2) : *Paul trouva [dans la ville de Corinthe] un juif du nom d'Aquila, originaire du Pont, récemment arrivé d'Italie avec sa femme Priscille, parce que Claude avait ordonné à tous les juifs de s'éloigner de Rome*. À l'empereur Claude succéda Néron. En l'an 64, ce dernier fut soupçonné d'avoir fait brûler sa propre capitale, Rome, pour jouir du spectacle, semble-t-il, et la faire reconstruire à son gré. Afin de se dédouaner des soupçons qui pesaient sur lui, il accusa les chrétiens d'être à l'origine de cet incendie gigantesque. L'historien romain Tacite (55-120) décrivant cet événement dans ses Annales (xv, 44), ajoute ce qui suit :

Christ, dont [les Chrétiens] tiraient leur nom, avait été puni de mort sous le règne de [l'empereur] Tibère, et ce aux mains de l'un de nos procurateurs, Ponce Pilate. Or une superstition des plus malignes momentanément arrêtée de cette manière, se répandit de nouveau non seulement en Judée, la première source du mal, mais jusqu'à Rome, où se concentrent toutes les choses honteuses et hideuses venant du monde entier, qui y deviennent populaires.

Qu'aurait dit Tacite s'il avait su que quelque trois cents ans plus tard, le Christianisme deviendrait la religion officielle de l'empire romain... Quoiqu'il en soit, il faut admettre que même s'il n'y avait que ces passages des historiens non chrétiens Suétone et Tacite nous mentionnant l'existence de Jésus-Christ, nous n'aurions pas de raisons valables de douter de cette existence. La date de son exécution nous est fournie avec un certain degré de précision : sous le règne du second empereur romain, Tibère, et lorsqu'un procurateur répondant au nom de Ponce Pilate gouvernait la Judée pour le compte de l'empire romain. Notons que ces renseignements concordent parfaitement avec ceux que l'on trouve dans les évangiles, comme par exemple au début de l'évangile selon Luc (3:1-2). Les événements narrés par Luc se déroulent, selon ses propres mots, pendant

*la quinzième année du règne de Tibère César,
alors que Ponce Pilate était gouverneur de la Judée,
Hérode tétrarque de la Galilée, son frère Philippe
tétrarque de l'Iturie et du territoire de la Trachonite,
Lysanias tétrarque de l'Abilène, et du temps des
souverains sacrificateurs Anne et Caïphe.*

Un autre écrivain romain, Pline le Jeune (62 - v. 114), qui était aussi un haut fonctionnaire de l'empire romain, écrit à l'empereur Trajan vers l'an 111. Il lui décrit les pratiques et l'adoration des premiers chrétiens, signalant qu'ils ont l'habitude de se réunir avant l'aube un certain jour de la semaine, et de chanter en alternance des versets à Christ comme à un Dieu.

Mais laissons les historiens ou écrivains romains de côté, et intéressons-nous à la littérature juive non chrétienne du premier siècle. La conséquence de la révolte des Juifs contre les Romains vers l'an 66, fut la destruction de Jérusalem par les armées romaines. Avec elle quasiment tous les écrits juifs ayant pu porter sur le sujet qui nous intéresse, disparurent. La source la plus importante après l'an 70 demeure incontestablement l'historien juif Flavius Josèphe, qui fut d'abord un général juif luttant contre les romains, avant d'être fait prisonnier par eux et de passer à leur service. Flavius Josèphe était membre du parti des pharisiens, et le resta tout au long de sa vie, même après être passé dans le camp des Romains. Il demeura toujours très loyal vis-à-vis de la religion juive, qu'il voulut expliquer et défendre dans ses écrits. Dans son ouvrage historique intitulé « Les Antiquités Juives » (au livre dix-huit, chapitre trois) on lit le paragraphe suivant :

À peu près à cette époque apparut Jésus, un homme sage, si toutefois il est permis de l'appeler homme, car il accomplissait des œuvres merveilleuses et était un enseignant pour ceux qui reçoivent la vérité avec plaisir. Il attira à lui beaucoup de Juifs et aussi beaucoup de Grecs. Il était le Christ. Et quand Pilate, à l'instigation des chefs principaux parmi nous, le condamna à être crucifié, ceux qui l'avaient aimé dès le début ne cessèrent pas de le faire, car il leur apparut vivant le troisième jour, ce que les prophètes avaient prédit auparavant, avec dix mille autres choses merveilleuses le concernant. Et même aujourd'hui, la tribu des chrétiens, nommés après lui, n'a pas disparu.

Les écrits de Flavius Josèphe furent dès le départ préservés, et même chéris, par les chrétiens, car pour les juifs il était un renégat passé au service de l'ennemi, l'empereur romain. C'est la raison pour laquelle il existe une opinion répandue selon laquelle le passage sur Jésus qui vient d'être cité a été rajouté par des chrétiens de l'époque primitive au texte de Flavius Josèphe. Ce passage ne serait donc pas authentique. Il est possible que ce soit effectivement le cas, mais on ne peut pas non plus le prouver. Plus vraisemblablement, on peut penser que Josèphe a mentionné quelques faits marquants de l'existence de Jésus-Christ, et qu'une main ultérieure y a rajouté la confession de Jésus comme Messie telle qu'elle figure dans le texte dont nous disposons. À tout le moins, on peut dériver les faits suivants du témoignage de Flavius Josèphe: Jésus a bien existé, il a accompli des miracles et a rassemblé des disciples autour de lui, mais il a dû payer le prix de toutes ses innovations par la mort sur une croix. Par ailleurs, notons que Flavius Josèphe mentionne encore le nom de Jésus lorsqu'il parle de la manière dont le grand-prêtre du Temple de Jérusalem fit exécuter Jacques, qu'il décrit comme étant le frère de Jésus, qu'on appelait le Christ (Antiquités Judaïques, livre vingt, chapitre neuf).

Dans la littérature juive ultérieure, on trouve une masse d'allusions à Jésus sous la plume des rabbis, qui, en résumé, parlent de lui de la manière suivante: On sait avec certitude que son nom était Yeshua de Nazareth et qu'il pratiquait la sorcellerie (c'est-à-dire qu'il accomplissait des miracles); il a trompé Israël et l'a fait dévier de la bonne voie. Il se moquait des paroles des sages; il exposait l'Écriture de la même manière que les pharisiens; il avait cinq disciples; il disait qu'il n'était pas venu pour enlever ou rajouter

quoi que ce soit à la Loi. Il a été crucifié pour avoir enseigné de fausses doctrines, la veille de la Pâque, qui tombait cette année-là un jour de sabbat. Ses disciples guérissaient les malades en son nom.

Voilà en gros ce que l'on peut tirer des sources non chrétiennes concernant Jésus-Christ. Suffisamment d'une part pour répondre positivement à la question que nous avons posée au début de ce chapitre : oui, Jésus-Christ a bel et bien existé. Mais qui était-Il au juste ? Comment se fait-il que la vie de tant d'hommes et de femmes ait été radicalement changée par la connaissance de ce personnage hors du commun ? Pour répondre à cette question, les sources historiques romaines ou juives sont bien évidemment insuffisantes. Il nous faut inmanquablement nous tourner vers les évangiles, lesquels sont bien des documents historiques, mais sont bien plus que cela.

Continuons donc notre enquête sur les traces de Jésus-Christ, mais cette fois le Christ des évangiles, celui qui apparaît sur les pages de quatre documents d'époque essentiels pour connaître et comprendre sa personne et son œuvre. Rappelons toutefois ce que nous disions à leur propos : ces évangiles sont les textes les plus complets qui nous parlent de Jésus-Christ. Ce sont aussi des textes engagés qui cherchent à propager un point de vue de croyant sur la personne de Jésus-Christ. Ces documents uniques dans leur style et dans leur genre littéraire sont-ils des preuves historiques fiables de l'existence de Jésus ? De nos jours, beaucoup d'historiens sont sceptiques à ce sujet. Cela fait environ cent cinquante ans que l'on cherche à reconstituer la vie de Jésus (pensons à la fameuse « Vie de Jésus » d'Ernest Renan) en prenant des éléments des évangiles et en en laissant d'autres de côté, et qu'on s'efforce de remodeler le tout à l'aide de méthodes diverses, jamais dépourvues d'a priori. Certains s'attachent à retenir les discours de Jésus en laissant de côté le récit des miracles, jugés peu crédibles. D'autres rejettent les affirmations centrales des évangiles concernant Jésus, sur la base de ce qu'ils pensent être des contradictions entre ces témoignages. Pour de nombreux théologiens encore, il nous faut nous attacher au Jésus proclamé par l'Église, et ne pas nous attarder sur les détails historiques de son existence tels qu'ils nous sont rapportés par les quatre évangiles en question, car on ne saurait s'y fier. Ainsi crée-t-on un vide entre le Jésus proclamé, celui en qui on nous demande de croire, et le Jésus des évangiles. Il y a plusieurs décades, Rudolf Bultmann, un théologien allemand, déclarait qu'au siècle de la maîtrise de l'électricité, on ne pouvait de toute façon plus croire aux miracles ; selon lui la mentalité moderne ne peut plus se satisfaire de tels récits, qui appartiennent au monde pré-moderne, pré-scientifique. Ce monde-là se nourrissait de mythes pour structurer sa vision du monde et pour trouver un sens à l'existence.

C'était justifiable à l'époque, mais ne le serait plus aujourd'hui. Un tel point de vue appelle quelques remarques. Quelles que soient nos connaissances scientifiques actuelles, lesquelles nous permettent de comprendre certains phénomènes naturels, et quelle que soit notre maîtrise de tels phénomènes, avec toutes les applications technologiques qu'on leur trouve journallement, cela fait-il d'eux des phénomènes moins miraculeux, d'origine moins divine ? Notre connaissance d'une partie de ces phénomènes - partie infime du reste - implique-t-elle automatiquement l'exclusion du Créateur qui a institué les lois de la nature ? Prenons un exemple : la connaissance que nous avons de la conception humaine, depuis la rencontre d'un spermatozoïde et d'un ovule, avec la mise en commun de deux patrimoines génétiques, la connaissance du développement de l'embryon puis du fœtus dans l'utérus maternel, jusqu'à la naissance, cette connaissance réduit-elle tout ce processus à un phénomène banal ? N'avons-nous plus affaire à un miracle, le miracle de la vie ? Où est la logique qui déclare que l'action toute-puissante de Dieu se trouve soudain anéantie parce que j'en découvre petit à petit de nouveaux aspects, toujours plus étonnants d'ailleurs ? La réponse est simple : ce n'est nullement une question de logique rationnelle, c'est purement une question de foi ou d'in-crédulité. Pour revenir à ce théologien allemand, on pourrait lui rétorquer : par quelle logique peut-on soutenir que le Créateur des forces et des champs magnétiques, de l'électricité, de la vie organique, des espèces animales et des humains serait incapable de faire accomplir des miracles à son Fils incarné ?

Mais revenons à Jésus-Christ, et à la manière dont certains filtrent les évangiles pour les remodeler de façon acceptable à leurs yeux. En 1985, J.D. Crossan, un spécialiste américain du Nouveau Testament, fondait le « séminaire Jésus » pour collecter tout le matériel tiré de la Bible ou d'autres sources, et qui fait mention de Jésus, ceci afin de l'étudier et l'analyser en détail afin de déterminer si ce matériel est historiquement fiable, crédible. Faisant appel à une équipe de chercheurs, il leur proposait de voter pour chaque récit contenu dans les évangiles. Les membres de cette équipe devaient entourer à l'aide d'une couleur particulière tous les actes, paroles ou paraboles de Jésus. La couleur rouge entourant par exemple une parole donnée signifiait que selon l'opinion du chercheur, cette parole avait indubitablement été prononcée par Jésus-Christ. La couleur rose indiquait qu'il avait pu prononcer cette parole ; la couleur grise qu'Il n'avait certainement pas prononcé telle ou telle parole, mais que son contenu était très proche de ce qu'Il aurait pu dire. Quant à la couleur noire, elle indiquait que Jésus n'avait certainement pas prononcé ces mots. Les textes sélectionnés comprenaient aussi des évangiles écrits bien plus tardivement, comme l'évangile selon

Thomas, qui ne se trouve pas dans le Nouveau Testament. À la fin de ce processus, nos chercheurs concluaient que seulement dix-huit pour cent des paroles de Jésus avaient effectivement été prononcées par lui, et seulement seize pour cent des faits et actions attribués à Jésus étaient authentiques. Ils récrivaient alors une nouvelle version de l'Évangile en se fondant sur leurs conclusions. Cette version reposait d'ailleurs beaucoup plus sur des écrits tardifs tels que l'évangile selon Thomas ou l'évangile des Hébreux, que sur les quatre évangiles contenus dans le Nouveau Testament. Or ces derniers sont sans nul doute possible les plus anciens textes concernant Jésus, donc les plus proches de sa vie et de sa personne. Ils contiennent les témoignages directs de ceux qui l'ont approché ou qui ont vécu dans son intimité. Quoi qu'il en soit, on reste assez étonné, et extrêmement sceptique devant des conclusions dites scientifiques qui se basent sur l'opinion subjective des chercheurs, et se manifestent par un vote au moyen de couleurs. Sur quelle base factuelle, sur quel document s'appuyer pour accepter par exemple que les paroles de Jésus au paralytique dont il est question dans l'évangile selon Marc (2:5) seraient authentiques (*mon enfant tes péchés te sont pardonnés*) tandis que les paroles prononcées peu après durant ce même épisode (*Je te l'ordonne, lève-toi, prends ton lit et va dans ta maison*) ne le seraient pas ?

Quant à l'utilisation d'autres textes que les quatre évangiles du Nouveau Testament, on sait qu'il existe une foule d'écrits datant du second, ou du troisième siècle, et qui prétendent rapporter les faits et paroles de Jésus, notamment de son enfance. Ces évangiles, qu'on appelle apocryphes, et qui ont été rejetés comme n'ayant aucune autorité par les premiers docteurs de l'Église chrétienne, ne sont en réalité que des inventions tardives servant le plus souvent à justifier les doctrines de sectes ou de groupes dissidents chrétiens, comme par exemple les groupes gnostiques. De nombreuses légendes sans fondement ont été tirées de ces écrits, qui sont certes intéressants, voire curieux, mais ne possèdent aucune garantie de témoignages historiques fiables. Sans nous étendre davantage là-dessus, citons simplement les mots de conclusion d'une encyclopédie biblique très complète (*The International Standard Bible Encyclopedia*), offrant un panorama exhaustif sur les évangiles apocryphes :

Les évangiles apocryphes, même les plus anciens et les plus sobres, peuvent à peine être comparés aux évangiles canoniques. Ils sont tous clairement de seconde source, légendaires et nettement tendancieux (...) Commentant les évangiles de l'enfance,

un savant – Morton Enslin – conclut: Leur effet est de nous renvoyer vers les évangiles canoniques avec une approbation renouvelée pour leur sobre retenue qui n'essaie pas de gloser sur les années cachées de la vie de Jésus.

Deux chercheurs anglo-saxons qui ont publié un grand nombre de textes du début de l'ère chrétienne (A. Roberts et J. Donaldson), écrivent de leur côté ce qui suit :

Les évangiles apocryphes nous offrent de curieux aperçus sur l'état de la conscience chrétienne et sur les modes de pensée durant les premiers siècles de notre ère. L'impression dominante qu'ils laissent sur nos esprits est un sens profond de l'infinie supériorité, de la majesté et de la simplicité sans pareille des évangiles canoniques.

Ajoutons à ces mots de spécialistes compétents qu'il n'est peut-être pas impossible que quelques autres paroles authentiques de Jésus-Christ aient été compilées en dehors du Nouveau Testament. Mais comme il est extrêmement difficile de distinguer, dans la masse des paroles et faits compilés dans les évangiles apocryphes, quels sont ceux qui pourraient être attribués au Christ sans l'ombre d'un doute, la règle de sagesse est de s'en tenir aux évangiles canoniques, c'est-à-dire à ceux qui ont été reconnus par la tradition chrétienne la plus ancienne comme émanant de sources fiables.

Parlons donc plus en détail des évangiles du Nouveau Testament, et voyons en quoi leur témoignage concorde, même si un angle différent particulier à chacun se manifeste.

Matthieu, Marc, Luc et Jean : on pourrait dire avec F.F. Bruce, un spécialiste du Nouveau Testament, que nous avons avec ces quatre évangiles quatre portraits de Jésus : l'un étant une peinture à l'huile, l'autre une aquarelle, le troisième un dessin au crayon, le quatrième une esquisse au charbon. Quatre portraits uniques et d'une finesse remarquable. Mais dans ces quatre portraits nous reconnaissons sans l'ombre d'un doute le même sujet, le Jésus de l'histoire, même si le matériau de l'artiste n'est pas le même. Les trois premiers évangiles, Matthieu, Marc et Luc, possèdent beaucoup de traits en commun. On les appelle de ce fait les évangiles « synoptiques ». Le mot « synoptique » vient du grec, et signifie « voir ensemble ». Quant au quatrième évangile, celui

selon Jean, il possède des traits si uniques qu'il peut être interprété différemment, même si lui aussi s'attache à nous parler du Jésus de l'histoire.

Après l'existence terrestre de Jésus, tous les témoignages le concernant ont été recueillis et retransmis, avec la fidélité qui caractérise la tradition orale dans les pays du Proche et Moyen Orient. Il ne s'agissait pas, dans cette tradition orale, de construire des idées ou de bâtir des théories, mais de rappeler le souvenir des gestes et paroles de Jésus de Nazareth. On peut prendre comme point de comparaison la manière dont les rabbis juifs enseignaient leurs élèves à tout mémoriser avec une incroyable fidélité. Une telle tradition concernant Jésus était fiable seulement si elle provenait d'un disciple même de Jésus, ou de quelqu'un qui avait été le témoin oculaire des faits et paroles rapportés. Le tout début de l'évangile selon Luc est à cet égard très significatif: Luc adresse son écrit à un certain Théophile, qui avait déjà reçu des enseignements au sujet de Jésus. Il souhaite l'assurer que les enseignements que Théophile a reçus reposent sur une base véridique. Voici comment débute le troisième évangile :

Puisque plusieurs ont entrepris de composer un récit des événements qui se sont accomplis parmi nous, tels que nous les ont transmis ceux qui, dès le commencement en ont été les témoins oculaires et qui sont devenus serviteurs de la parole, il m'a semblé bon à moi aussi, après avoir tout recherché exactement depuis les origines, de te l'exposer par écrit d'une manière suivie, excellent Théophile, afin que tu reconnasses la certitude des enseignements que tu as reçus.

Ce court prologue nous offre une vue très claire sur la méthode et les buts poursuivis par l'auteur du troisième évangile: il a d'abord pris connaissance du travail de recherche effectué par d'autres (« plusieurs », dit-il). Il insiste sur la transmission fidèle provenant de témoins oculaires. Il déclare avoir à son tour effectué une recherche personnelle marquée par l'exactitude et la collection d'un aussi grand nombre de faits que possibles. Très importante également, la mention de « l'exposition suivie » des faits en question: Luc ne jette pas pêle-mêle des idées, des faits, des perceptions, il construit son récit, et il a un but bien précis: confirmer Théophile dans la foi qu'il a reçue, lui permettre de comprendre plus profondément encore la vérité de ce qui lui a été enseigné. Notons aussi que les « témoins oculaires » dont parle Luc, ne sont pas des gens neutres qui se sont contentés de rapporter

des faits avec exactitude : ils sont devenus « serviteurs de la Parole ». C'est là que réside l'incroyable force des évangiles : ceux qui ont vu et entendu tout les faits liés à la personne de Jésus-Christ, n'en sont pas restés là. Ils ne pouvaient que devenir des « serviteurs de la Parole », des personnes désormais motivées pour une proclamation qui avait radicalement transformé leur propre vie et pouvait de même transformer la vie de tous ceux qui l'entendraient. Il n'y avait pas de différence ni de séparation entre la transmission exacte des faits concernant Jésus, et la proclamation d'une parole de salut destinée à tous les hommes. Or, comme nous l'avons déjà dit, c'est bien une telle séparation que l'on cherche à introduire par tous les moyens de nos jours. Il y aurait d'une part le Jésus historique (qu'on pourrait à la rigueur reconstruire partiellement) et le Jésus de la proclamation, c'est-à-dire deux Jésus totalement différents : le premier étant un sujet intéressant pour la recherche scientifique et historiographique moderne, pouvant être analysé par la raison humaine, et le second étant l'objet d'une foi construite progressivement, mais ne reposant sur aucun fait exact. Dès le début du Christianisme, l'évangile selon Luc nous met en garde contre une telle séparation, tout aussi artificielle que mensongère.

Reprenons nos quatre évangiles un à un, en commençant par Matthieu : Matthieu nous parle avant tout de Jésus de Nazareth qui est le Messie, c'est-à-dire l'oint de Dieu. Le Jésus historique est celui que les prophètes de l'Ancien Testament attendaient. Matthieu s'accorde avec la pensée et les attentes juives de son temps. Une expression typique que l'on trouve dans cet évangile est : *Tout cela est arrivé afin que s'accomplisse la parole que le Seigneur avait prononcée par son prophète* (par exemple dans 1:22 ou 2:17). Jésus est l'agent attendu qui est venu établir le but de Dieu pour le monde et les hommes. Il est le fondateur du nouvel et vrai Israël du futur, c'est-à-dire l'Église chrétienne. La composition de l'évangile selon Matthieu est remarquable : au chapitre un et deux, la venue du Messie nous est rapportée, tandis que les chapitres 26 à 28 nous parlent de la souffrance, la mort et la résurrection du Messie. Entre ce début et cette fin, nous trouvons une division axée sur cinq discours de Jésus, précédés et suivis de commentaires qui leur sont reliés. Le premier de ces discours, connu sous le nom de « sermon sur la montagne », constitue la charte de l'enseignement du Christ. Prononcé sur une colline, il est en quelque sorte l'équivalent de la Loi donnée à Moïse sur le mont Horeb, au livre de l'Exode. Dans l'évangile selon Matthieu, la généalogie de Jésus remonte jusqu'à Abraham, le père du peuple d'Israël. Il demeure le maître et enseignant de son Église jusqu'à ce qu'il revienne.

L'évangile selon Marc, quant à lui, est considéré par beaucoup de spécia-

listes comme le plus ancien des quatre évangiles. Il aurait été écrit entre l'an soixante et l'an soixante-dix de notre ère. Beaucoup de spécialistes sont d'avis que les deux autres évangiles synoptiques, ceux de Matthieu et de Luc, sont dépendants de Marc, dont ils reprennent un grand nombre d'éléments, tout en ajoutant d'autres informations. D'après les plus anciennes traditions, Marc aurait directement recueilli le témoignage du disciple Pierre, dont il était un intime. Il aurait rédigé son évangile à Rome, capitale de l'empire romain, où se trouvait une jeune communauté chrétienne exposée à la persécution de la part des autorités romaines. L'évangile selon Marc est aussi le plus court des quatre évangiles. Il possède un rythme rapide, comme si son auteur nous présentait Jésus au pas de course, attaché à remplir sa mission au plus vite, concentrant toute son énergie sur le but final de sa venue sur terre : à savoir sa mort sur la croix et sa résurrection. Marc décrit avec précision les souffrances de Jésus lors de sa passion. L'annonce de la résurrection, quant à elle, est faite assez abruptement. On a en fait dit que la plus grande partie de l'évangile selon Marc est une introduction à ces événements. Au long de son récit, Marc se concentre sur les actes de Jésus, comme les guérisons miraculeuses, davantage que sur ses discours. Sur chaque page de son évangile Marc insiste sur le fait que Jésus est le Fils de Dieu. À dire vrai, la toute première phrase de son ouvrage commence de la manière suivante : *Commencement de l'Évangile de Jésus-Christ, le Fils de Dieu*. Au moment précis de la mort de Jésus sur la croix, l'officier romain qui se tenait sur place s'écrie (15:39) : *Cet homme était vraiment le Fils de Dieu*. Pourtant, dans l'évangile selon Marc, Jésus se présente aussi comme « le Fils de l'Homme », en particulier lorsqu'il annonce son retour et le jugement final comme dans le passage suivant (8:38) : *Si quelqu'un a honte de moi et de mes paroles au milieu des hommes de ce temps, qui sont infidèles à Dieu et qui transgressent sa Loi, le Fils de l'Homme, à son tour, aura honte de lui quand il viendra dans la gloire de son Père avec les saints anges*. En contraste, Jésus ne veut pas être couronné comme roi ou messie par les foules qui cherchent à s'emparer de sa personne pour qu'Il chasse les occupants romains de leur pays. Il se dérobe régulièrement à eux, et lorsque l'un de ceux qu'Il a guéris cherche à confesser son nom et à le proclamer Messie, Jésus lui intime de ne rien dire de tel en public. La raison en est que ceux qui veulent le proclamer Messie, ne comprennent pas sa mission et veulent surtout le récupérer pour des buts politiques purement humains. Or, la mission de Jésus-Christ, selon Marc, doit avant tout être comprise à la lumière de la relation filiale unique qu'Il entretient avec Dieu.

En ce qui concerne l'évangile selon Luc, nous avons évoqué l'intro-

duction de ce livre, qui est en fait une dédicace à un certain Théophile, un chrétien converti qui avait été catéchisé, c'est-à-dire instruit en ce qui concerne la foi en Jésus-Christ comme Fils de Dieu et Sauveur du monde. Luc souhaitait faire à Théophile un récit complet des événements historiques survenus en Palestine, et qui concernaient la naissance, le ministère, la mort et la résurrection de Jésus-Christ. Un second volume, lui aussi dédié à Théophile, sera ajouté par Luc à cet évangile : il s'agit du livre des Actes des Apôtres, qui commence par relater comment Jésus, peu avant son ascension, envoie ses disciples dans le monde entier pour proclamer la bonne nouvelle du salut à toutes les nations. Le livre des Actes nous retrace comment cet ordre prend forme dans le ministère des disciples, en particulier celui de l'apôtre Paul, le tout sous la conduite du Saint-Esprit de Dieu.

Luc est un historien remarquable. Dès le début de son évangile, il s'attache à faire le lien entre l'histoire de Jésus, puis celle de l'Église, avec l'histoire générale de l'époque. C'est à bon droit qu'il est considéré comme le premier historien chrétien. Le récit de la tempête et du naufrage du navire sur lequel Paul et Luc se trouvent, et qui se situe au chapitre vingt-sept du livre des Actes des Apôtres, est considéré par les spécialistes comme le récit le plus détaillé de son genre pour toute l'Antiquité. Les écrits de Luc sont aussi remplis de détails concernant la géographie physique ou politique de l'époque. Tout porte à croire qu'il était médecin. Dans sa lettre aux chrétiens de Colosses (4:14), l'apôtre Paul le qualifie d'ailleurs de tel : *Luc, le médecin bien-aimé, vous salue...* Sans qu'on trouve des termes médicaux spécialisés sous sa plume, il donne davantage de précisions que les autres évangélistes sur la condition physique des hommes ou des femmes guéris par Jésus. Luc accorde une place plus importante aux femmes et aux enfants que les autres évangiles. Cela concerne en particulier Marie, la mère de Jésus, auquel un ange apparaît pour lui annoncer qu'elle donnera naissance d'une manière absolument unique dans l'histoire de l'humanité à celui qu'on appellera « Fils du Très Haut » (1:32). Au moment de la crucifixion, Luc mentionne par deux fois la présence des femmes qui ont suivi Jésus depuis la Galilée, c'est-à-dire depuis le début de son ministère au nord de la Palestine.

Luc insiste à la fois sur Jésus comme serviteur du Seigneur, et sur le caractère universel de l'Évangile, destiné à atteindre les régions les plus lointaines. Il insiste également sur la naissance virginale de Jésus et sur sa résurrection physique. Il le fait probablement pour contrer des enseignements erronés sur la personne de Jésus qui commençaient à circuler dans certains cercles chrétiens. Bien que tout semble indiquer que Luc ait été un grec converti au Christianisme, et non un juif d'origine, il est très

sensible lui aussi à l'accomplissement des prophéties de l'Ancien Testament en Jésus-Christ. Au début de son ministère, Jésus se rend dans la ville de Nazareth, où Il a grandi, et entre dans la synagogue juive où Il lit un passage du prophète Ésaïe : après la lecture, Il explique le texte lu comme étant désormais accompli en sa personne. Jésus situe donc sa personne et son ministère dans la perspective de toute la révélation reçue par Israël jusqu'à présent. Il en est de même après la résurrection : apparaissant à deux de ses disciples qui cheminent vers le village d'Emmaüs et qui sont complètement abattus après la crucifixion, Jésus se met à leur expliquer dans toutes les Écritures ce qui le concerne. Un autre détail frappant dans l'évangile selon Luc, est le fait que celui-ci commence dans le temple de Jérusalem, et se termine dans le même lieu. Cela souligne le rôle de la prêtrise suprême exercée par le « Fils du Très-Haut », qui est le personnage central de l'Évangile. En effet le temple était le lieu où les prêtres offraient les sacrifices à Dieu. Jésus-Christ a offert le sacrifice définitif à Dieu, celui de sa propre personne, rendant caduques les sacrifices institués dans la Loi de Moïse. Ici aussi, la loi et les prophètes, c'est-à-dire tout l'Ancien Testament, ont été accomplis. Si le temple, ainsi que la ville de Jérusalem, revêtent une telle importance chez Luc, c'est aussi par rapport aux prophéties concernant la destruction imminente de cette ville, destruction intervenue en l'an 70 de notre ère. Jésus, qui se décrit comme la pierre principale de l'angle, le fondement en quelque sorte, cite l'Ancien Testament pour signifier qu'Il est rejeté par ceux-là même qui devraient le reconnaître comme la pierre principale. Pourtant, cette pierre rejetée deviendra bien la principale, et Jésus-Christ ressuscité deviendra lui-même le temple indestructible de Dieu, un temple qui n'est pas fait de mains d'hommes. Après sa résurrection, le temple de Jérusalem n'aura plus de raison d'être. Tout comme les sacrifices qu'on y effectuait, il sera devenu caduque. Cela sera confirmé par sa destruction ainsi que celle de Jérusalem par les Romains, destruction prophétisée par Jésus lui-même. Un dernier trait marquant de l'évangile selon Luc, est l'importance accordée au Saint-Esprit, présent et actif à la conception de Jésus, durant tout son ministère, et après sa résurrection.

Venons-en maintenant au quatrième évangile, celui selon Jean. Comme nous l'avons dit, il ne fait pas partie des évangiles synoptiques, c'est-à-dire des trois évangiles qui contiennent un certain nombre de passages communs. À la différence des évangiles synoptiques, celui de Jean est moins centré sur le développement progressif de l'enseignement de Jésus, et sur la montée de l'opposition à laquelle Jésus fait face, jusqu'à son arrestation, son procès et sa crucifixion. Au contraire Jean préfère se concentrer sur la

signification des événements qui se produisent ou sur ce que Jésus enseigne à un moment donné. Il est évident que l'évangile selon Jean a été écrit plus tardivement que les autres, très vraisemblablement en toute fin du premier siècle de notre ère. Jean insiste sur la filiation de Jésus-Christ avec Dieu ; Il est « la Parole devenue chair », c'est-à-dire le Fils de Dieu devenu homme. Le prologue de l'Évangile de Jean est à la fois d'une profondeur et d'une simplicité sans pareilles. Voici les quatorze premiers versets du premier chapitre, qui ont trait à Jésus-Christ, appelé la Parole et identifié à Dieu :

Au commencement était la Parole, et la Parole était avec Dieu, et la Parole était Dieu. Elle était au commencement avec Dieu. Tout a été fait par elle, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans elle. En elle était la vie, et la vie était la lumière des hommes. La lumière brille dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont pas accueillie. Il y eut un homme envoyé par Dieu, du nom de Jean. Il vint comme témoin pour rendre témoignage à la lumière, afin que tous croient par lui. Il n'était pas la lumière, mais il vint pour rendre témoignage à la lumière. C'était la véritable lumière qui, en venant dans le monde, éclaire tout homme. Elle était dans le monde, et le monde a été fait par elle, et le monde ne l'a pas connue. Elle est venue chez les siens, et les siens ne l'ont pas reçue; mais à tous ceux qui l'ont reçue, elle a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu, à ceux qui croient en son nom et qui sont nés, non du sang, ni de la volonté de la chair ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu. La Parole a été faite chair et elle a habité parmi nous, pleine de grâce et de vérité; et nous avons contemplé sa gloire, une gloire comme celle du Fils unique venu du Père.

Jean insiste donc tout au long de son Évangile sur l'identité de Jésus-Christ comme étant à la fois Dieu et homme. Chaque fois que Jésus dit : « Je suis... », comme dans *je suis le pain de vie* (6:35, 48), ou encore *je suis le chemin, la vérité et la vie* (14:6), c'est Dieu qui se manifeste aux hommes, comme il s'est manifesté au début du livre de l'Exode (3:14), en disant à Moïse : *Je suis celui qui est* (c'est-à-dire *Yahweh*, le nom du Dieu de l'Alliance dans l'Ancien Testament). Pour Jean, il s'agit alors de croire en celui qui dit

aussi : *Je suis le cep, vous êtes les sarments* (15:5). Il s'agit de croire et de croître en lui, une fois que l'on est devenu un des sarments greffés sur le cep, qui leur donne sa vie. Ceci n'apparaît nulle part plus clairement qu'au chapitre trois de l'évangile selon Jean, dans l'entretien que Jésus a avec Nicodème, un docteur de la loi juif, un théologien de l'époque en quelque sorte :

Car Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique afin que quiconque croit ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle. Dieu en effet n'a pas envoyé son Fils dans le monde pour juger le monde, mais pour que le monde soit sauvé par lui. Celui qui croit en lui n'est pas jugé; mais celui qui ne croit pas est déjà jugé, parce qu'il n'a pas cru au nom du Fils unique de Dieu.

Concluons en citant un des passages qu'on trouve vers la fin de l'évangile selon Jean (20:30-31). Il illustre ce qui a été dit au début de ce chapitre : les évangiles sont des textes engagés, qui ont une portée théologique et qui maintiennent et cherchent à propager un point de vue de croyant sur la personne de Jésus-Christ :

Jésus a encore fait, en présence de ses disciples, beaucoup d'autres miracles qui ne sont pas écrits dans ce livre. Mais ceci est écrit afin que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et qu'en croyant vous ayez la vie en son nom.

QU'EST-CE QUE L'IDOLÂTRIE ?

Qu'est-ce que l'idolâtrie ? Un texte du Nouveau Testament, extrait de la première lettre de Paul aux chrétiens de Corinthe (8:1-6), apporte une réponse concrète à cette question. Dans ce passage, Paul s'adresse à une jeune communauté de croyants du premier siècle de notre ère, qui se pose les questions suivantes : est-il permis ou non à un chrétien d'acheter et de manger de la viande vendue sur le marché après avoir été sacrifiée à des divinités païennes ? Et est-il permis à un chrétien de participer dans un temple païen à un repas de célébration durant lequel de la viande est sacrifiée à des idoles ? Certains chrétiens convertis, qui avaient précédemment pratiqué ce genre de rite religieux, estimaient qu'ayant accédé à la connaissance du vrai Dieu par Jésus-Christ, ils pouvaient encore s'associer aux rites païens car au fond de leur cœur ils n'y adhéraient plus vraiment. Ce n'était plus qu'une participation extérieure, qui ne les engageait pas au fond d'eux-mêmes. Ces rites revêtaient en effet une fonction sociale importante et même des chrétiens convertis ne voulaient manquer d'y assister pour ne pas être exclus de la vie sociale et professionnelle de leur ville. Ils se disaient que puisqu'ils savaient où était la vérité, et puisqu'ils étaient spirituellement forts, participer à ces sacrifices d'animaux dans les temples païens n'avait pas d'importance aux yeux de Dieu.

Voici donc ce que Paul écrit aux Corinthiens :

Pour ce qui concerne les viandes sacrifiées aux idoles, nous savons que tous, nous avons de la connaissance. – La connaissance rend orgueilleux, mais l'amour, lui, fait grandir dans la foi. Celui qui s'imagine avoir de la connaissance n'a pas encore connu comme il faut connaître. Mais celui qui aime Dieu, celui-là est connu de Dieu. Ainsi donc, sur la

question: « Peut-on manger des viandes sacrifiées aux idoles ? » nous savons qu'il n'existe pas d'idoles dans l'univers, et qu'il n'y a qu'un seul Dieu. Car quoiqu'il y ait ce qu'on appelle des dieux, soit dans le ciel soit sur la terre – et de fait il y a beaucoup de dieux et beaucoup de seigneurs – néanmoins en ce qui nous concerne, il n'y a qu'un seul Dieu: le Père, de qui toute chose vient, et pour qui nous vivons, et il n'y a qu'un seul Seigneur: Jésus-Christ, par qui tout existe et par qui nous sommes.

Pour revenir à notre question initiale on peut se demander comment il est possible qu'avec tous les témoignages et les signes de sa présence que Dieu déploie, les hommes aient pu inventer tant de fausses divinités. Le réformateur Jean Calvin a une fois décrit le cœur humain comme étant de tous temps une fabrique à forger des idoles. Ailleurs (au premier livre de son Institution de la Religion Chrétienne), il a employé cette autre image: *Tout comme les eaux font des gros bouillons à partir d'une large source, de la même façon une foule infinie de dieux est sortie du cerveau des hommes, à mesure que chacun s'égaré en pensant follement ceci ou cela.* Du temps de l'apôtre Paul, au premier siècle de notre ère, il existait en effet beaucoup de dieux et beaucoup de seigneurs. Si nous prenons seulement les Grecs et les Romains comme exemple, nous sommes mis en présence de leur panthéon de dieux qui vivaient sur le mont Olympe comme des hommes ou des femmes surnaturels. Mais sur la terre elle-même, les empereurs romains se faisaient adorer comme des demi-dieux. Les premières persécutions contre les chrétiens par les autorités romaines ont justement été déchaînées parce que les chrétiens refusaient d'adorer l'empereur comme une divinité (ce qui était considéré comme une menace contre l'ordre politique). Et pourtant, ces mêmes empereurs savaient bien qu'ils n'étaient pas des demi-dieux destinés à devenir des dieux à part entière après leur mort. Sur son lit de mort, l'un d'entre eux, Vespasien, qui se rendait bien compte qu'il allait retourner à la poussière sous peu, a poussé le soupir suivant: *Hélas, je deviens un dieu...* C'est avec une certaine ironie que Paul écrit aux Corinthiens: *et de fait il y a beaucoup de dieux et beaucoup de seigneurs...*

La question de l'idolâtrie est posée par le Catéchisme de Heidelberg, ce manuel d'instruction et de piété protestantes qui date du seizième siècle et est toujours en usage dans un grand nombre d'églises réformées de par le monde. Cette question se trouve dans la section concernant la loi de Dieu,

et plus particulièrement le premier commandement qui déclare : *Tu n'auras pas d'autre dieu devant ma face* (Exode 20:3). La réponse du catéchisme est courte et simple : *L'idolâtrie, c'est inventer ou avoir, à la place ou à côté du seul vrai Dieu qui s'est révélé dans sa Parole, quelque autre chose en quoi l'on met sa confiance*. Réponse courte et simple certes, mais qui mérite qu'on s'y arrête un moment. Après avoir souligné le fait que le seul vrai Dieu s'est révélé dans sa Parole, le catéchisme parle de quelque chose que l'on met « à côté » de Dieu pour y mettre sa confiance. Une idole n'est donc pas nécessairement quelque chose que l'on met « à la place » du seul vrai Dieu ; elle peut se trouver « à côté » de Dieu, en notre for intérieur. Le catéchisme oblige donc les chrétiens eux-mêmes à faire leur introspection, et à examiner s'ils ne nourrissent pas une forme quelconque d'idolâtrie dans leur vie. Si le problème de l'idolâtrie n'était que celui des païens et des incroyants, le catéchisme, s'adressant à des croyants, n'aurait pas besoin de le mentionner. Mais même les croyants, lorsqu'ils deviennent de plus en plus lucides sous l'action de l'Esprit Saint de Dieu en eux, s'aperçoivent de la force de certaines idoles modernes dans leur vie propre. Paul écrit : *Nous savons qu'il n'existe pas d'idoles dans l'univers, et qu'il n'y a qu'un seul Dieu*. Mais alors d'où vient cette puissance profane qui gouverne la vie de tant d'hommes, et qui se fait même sentir dans la vie des croyants par moments ? Pour pouvoir démasquer les idoles autour de soi et en soi-même, il faut chercher Dieu là où Il se révèle par excellence, dans sa Parole. Ce qui nous ramène bien évidemment à la réponse du catéchisme : *L'idolâtrie, c'est inventer ou avoir, à la place ou à côté du seul vrai Dieu qui s'est révélé dans sa Parole, quelque autre chose en quoi l'on met sa confiance*.

Mais quelle est l'origine des idoles ? Pour trouver une réponse adéquate à cette nouvelle question, il faut revenir au tout début de la Bible, au chapitre trois du livre de la Genèse. C'est là qu'on peut lire comment le tentateur a prononcé le mensonge originel en suggérant à la femme (3:5) : *Si vous mangez de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, vous serez comme Dieu, ou comme des dieux*. Cette affirmation impliquait naturellement qu'il puisse exister plus qu'un seul Dieu, et qu'à côté de Dieu il puisse y avoir d'autres dieux, même s'ils retiennent une forme humaine. Lorsqu'Adam et Ève ont cru en ce mensonge, ils ont fait d'eux-mêmes des idoles. Ils sont devenus des idoles pour eux-mêmes. Créatures en rupture d'obéissance, donc déchues, ils cherchaient désormais en eux-mêmes toutes les réponses aux questions qu'ils se posaient. N'avaient-ils pas en effet obtenu la connaissance du bien et du mal ? N'auraient-ils pas désormais accès, par eux-mêmes, à la connaissance de leur origine et de leur destinée ? Pourtant, loin de gagner cette connaissance, ils avaient bien plutôt perdu la notion de qui est le seul

vrai Dieu. Tout cela pour avoir cru qu'eux aussi pouvaient devenir comme des dieux. Et depuis la chute du premier couple humain, l'homme livré à sa raison naturelle est constamment à la recherche d'un dieu ayant la forme ou les traits d'une créature déchue. Il cherche un dieu qui lui ressemble dans sa misère, ou bien une fantaisie de lui-même qu'il élève au rang de divinité. La tentation du serpent demeure aujourd'hui encore la racine de l'idolâtrie : l'homme, que Dieu a créé à son image, se forge des dieux à son image, celle d'une créature déchue. On ne doit donc pas être surpris si tous les dieux des romains, des grecs ou de l'orient sont peints ou sculptés sous la forme d'une créature quelconque, humaine ou animale. Les plus belles créatures deviennent des objets d'adoration et de culte.

Le premier et le second commandements interdisent toute forme d'idolâtrie. Ils sont adressés au peuple d'Israël par l'intermédiaire de Moïse (Exode 20:1-6) :

*Alors Dieu prononça toutes ces paroles en disant :
Je suis l'Éternel, ton Dieu qui t'ai fait sortir du
pays d'Égypte, de la maison de servitude. Tu n'auras
pas d'autres dieux devant ma face.*

*Tu ne te feras pas de statue, ni de représentation
quelconque de ce qui est en haut dans le ciel, de ce qui
est en bas sur la terre, et de ce qui est dans les eaux plus
bas que la terre. Tu ne te prosterner pas devant elles,
et tu ne leur rendras pas de culte ; car moi, l'Éternel
ton Dieu, je suis un Dieu jaloux, qui punis la faute des
pères sur les fils jusqu'à la troisième et à la quatrième
génération de ceux qui me haïssent, et qui use de bien-
veillance jusqu'à mille générations envers ceux qui
m'aiment et qui gardent mes commandements.*

Il est clair que Dieu se révélant à son peuple proscrit tout culte rendu à des idoles ou à d'autres divinités qui n'existent que dans l'imagination corrompue de créatures aveuglées. Aujourd'hui, si l'on a moins affaire à des idoles de bois ou de pierre que dans le passé, cela ne veut pas dire que les idoles aient disparu de la vie des hommes, loin de là. Simplement, comme on le verra, elles revêtent des visages différents. Le culte rendu à des esprits, ceux des ancêtres ou autres, n'est lui aussi rien d'autre qu'une idolâtrie. C'est rechercher de l'aide ou un soutien quelconque dans des forces naturelles ou spirituelles par le biais de pratiques occultes le plus souvent destinées à faire du

mal à son prochain. C'est de toute façon révéler et appeler à l'aide quelqu'un d'autre que l'Éternel Dieu. C'est mettre sa confiance dans des forces qui sont appelées elles aussi à se soumettre à Dieu, et à lui obéir. L'invocation de ces forces et la soumission envers elles témoignent d'une obéissance non à Jésus-Christ, le seul médiateur entre Dieu et les hommes, mais à l'ennemi qu'Il a vaincu sur la croix de Golgotha, le tentateur originel et le grand adversaire, Satan. Qui pourrait nier l'existence de pratiques sataniques, magie noire et autres, sur tous les continents de la terre? Elles n'ont pas lieu seulement en Afrique, mais également en Europe ou en Amérique. Il suffit de voir le nombre de librairies spécialisées dans l'occultisme pour s'en rendre compte. On y reviendra au prochain chapitre. S'adonner à ces pratiques, avoir recours à l'invocation des esprits, s'est se dresser directement contre le Dieu tout-puissant et s'exposer à son jugement. C'est aussi tomber dans l'esclavage et la misère morale et spirituelle, car ces pratiques entraînent la destruction progressive de ceux qui s'y adonnent, tout comme l'alcool ou les drogues détruisent les corps et esprits de ceux qui en sont les prisonniers.

Paul, dans le texte cité plus haut, écrit sans ambages qu'il n'y a qu'un seul Dieu et qu'il n'y a pas d'idoles, au sens où ces divinités que les païens révèrent, n'ont pas d'existence propre. Mais d'un autre côté, il y a aussi de soi-disant dieux et seigneurs, et à dire la vérité, le monde en est plein. Puisque l'on parle d'idoles, il doit bien y avoir quelque chose qui répond à ce nom! Du temps de Paul, le bassin méditerranéen était rempli de temples consacrés à des divinités quelconques; nous avons vu que même les empereurs romains se faisaient vénérer comme des demi-dieux. Dans le passage de la lettre aux Corinthiens cité plus haut, nous voyons que les Corinthiens avaient justement demandé à Paul son avis sur la question des viandes sacrifiées aux idoles: était-il permis d'en manger ou non? Il doit donc bien y avoir une réalité derrière ces idoles! En fait, cette réalité n'est rien d'autre que la conséquence de la chute, de cet aveuglement dans lequel l'humanité toute entière est tombée avec Adam. Les idoles n'ont en elles-mêmes aucune réalité, mais le mensonge, la tromperie qui les a produites, sont bien, quant à eux, une réalité. Les conséquences d'une telle tromperie sur la vie de beaucoup sont bel et bien, elles aussi, une réalité: quiconque invente, fabrique et se confie en une idole devient rapidement l'esclave de sa propre imagination pervertie. Car les idoles ne sont pas des seigneurs ou des divinités qui libèrent: la puissance séductrice de notre imagination devient immédiatement un oppresseur qui détruit petit à petit notre vie et celle de ceux qui vivent autour de nous. Pensons par exemple à la pornographie, qui peut devenir une idole et faire de quelqu'un son esclave. Il n'y a pas si longtemps, on apprenait qu'en France des pédophiles ayant régulièrement

visionné du matériel pornographique avaient violé des enfants de moins d'un an. Et l'on sait qu'il existe en Amérique des centres de réhabilitation pour les personnes adonnées à la pornographie. Celle-ci n'a-t-elle donc pas toutes les caractéristiques d'un seigneur qui domine sur les pensées de ceux qui l'ont promue au rang de divinité, en se laissant asservir par elle ?

Passons justement aux idoles modernes, celles qui n'ont pas la forme des divinités grecques ou romaines de l'Antiquité. À chaque génération de nouvelles idoles prennent forme dans le cœur humain. Faisons le tour de quelques-unes d'entre elles. Qui pourrait de toute manière dresser une liste complète de toutes les idoles qu'on adore de par le monde ? Considérons tout d'abord quelques idoles qui peuvent sembler acceptables parce qu'on leur accorde une place sur terre, et non dans le ciel.

Les aliments, que beaucoup envisagent simplement comme leur pain quotidien, et même pour lesquels ils prient régulièrement, peuvent devenir une idole. *Les aliments sont faits pour le ventre, et le ventre pour les aliments*, disaient les Corinthiens. *Certes*, leur répond Paul dans la même lettre citée plus haut, *mais un jour, Dieu détruira l'un comme l'autre* (6:13). Pendant que beaucoup, dans certaines parties du monde, périssent faute de pouvoir s'alimenter suffisamment, dans d'autres parties du monde un grand nombre meurt de maladies liées à la consommation abusive de viandes et d'autres aliments. Les excès de table peuvent être qualifiés d'idolâtrie car ils expriment une foi en la nourriture comme source de vie et de plaisir en soi. Dieu n'est plus l'objet des remerciements pour les bienfaits matériels reçus, la table a pris sa place. À mesure que le glouton dévore, il se laisse lui-même dévorer par l'idole qui s'est emparée de son esprit et de ses sens. Au livre des Proverbes, dans l'Ancien Testament, on lit l'avertissement suivant (23:20-21) : *Ne soit pas parmi ceux qui s'enivrent de vin, parmi ceux qui font des excès de viande ; car l'ivrogne et celui qui fait des excès s'appauvrissent, et l'assoupissement fait porter des haillons.*

Or, si les effets des excès de nourriture se font voir sur un visage et un corps, un autre type de soin du corps peut lui aussi laisser percer une forme d'idolâtrie : l'obsession de la beauté extérieure, de la perfection physique, la culture du muscle, finalement le culte du corps au service d'une image de soi-même, autant de manifestations qui témoignent d'une volonté de paraître immortel. Le rêve d'une jeunesse éternelle est inculqué aux esprits par le biais de nombreux magazines. On s'occupe essentiellement de maquillage, de poudres et de cosmétiques. Oui, pour beaucoup, les cosmétiques sont devenus l'essentiel... Au reste, quelle illusion de croire en la permanence de la jeunesse et de la beauté au vu des couvertures de magazines féminins (ou masculins !) alors que si l'on prend un tant soit peu de recul, on doit bien se rendre à l'évidence : les mannequins dont

les photos font les couvertures et les pages intérieures des numéros d'il y a vingt ou trente ans ont entre-temps vieilli et sont devenus ridés. Dans bien des cas ils sont même enlaidis par des opérations de chirurgie esthétique aux effets désastreux à long terme. Les idoles d'antan se sont effondrées avec fracas... L'illusion ne dure que parce que de nouvelles générations de *cover-girls* se succèdent les unes aux autres. Il est juste de dire cependant que du temps de Paul, le culte du corps était bien connu, c'était presque une religion en soi. Les meilleurs athlètes, surtout les coureurs les plus rapides, étaient considérés comme des demi-dieux.

Parlons justement de la vitesse. N'est-elle pas devenue, de nos jours, une puissante idole? Tout doit aller toujours plus vite, le tempo des activités quotidiennes doit sans cesse accélérer. Des voitures sont fabriquées qui peuvent atteindre une telle vitesse que les fabricants les équipent d'un système automatique afin d'empêcher que les conducteurs n'atteignent cette vitesse maximale! Voilà bien la folie de l'idolâtrie. Une civilisation se considère développée si tout se déroule à la plus grande vitesse, et si l'on peut caser le plus grand nombre d'activités en un temps limité. Car la vitesse ne procure-t-elle pas des frissons agréables? Ne confère-t-elle pas un sens excitant de confiance en soi-même, de maîtrise du temps et de l'espace? Jusqu'à ce que cette civilisation dite développée se rende compte, à son grand dépit, qu'elle n'a fait que développer une vision en cul-de-sac. Aucune vitesse ne pourrait ouvrir ce cul-de-sac vers des horizons libérateurs. Souvenons-nous de la mort de la princesse Diana, fracassée contre le pilier d'un tunnel parisien à la vitesse déraisonnable de cent-quatre-vingt-seize kilomètres à l'heure... Rappelons-nous de la tristesse et du deuil porté par des millions d'hommes et de femmes de par le monde. Sur quoi tant de gens pleuraient-ils exactement? Peut-être davantage sur leurs rêves fracassés de jeunesse éternelle; sur leur propre condition d'hommes et de femmes condamnés eux aussi à mourir, et ne bénéficiant que d'un sursis. Peut-être pleuraient-ils sur la fragilité de leurs idoles: beauté, jeunesse, vitesse. Peut-être faisaient-ils le deuil de l'idole qu'ils avaient faite de la princesse, qu'ils auraient bien voulu voir immortelle, si cela avait été possible...

Notre tour des idoles modernes nous amène vers la tentation dangereuse de la puissance, de notre propre force ou puissance. Celle-ci ne veut rendre aucun compte au seul vrai Dieu. Elle méprise les commandements de Dieu. Tout est permis pour ce pouvoir et ces intérêts personnels ou collectifs, même l'anéantissement sanglant d'autres vies humaines. Cependant, ces formes d'idolâtrie du pouvoir peuvent être nourries et soutenues par d'autres idoles, plus subtiles, qui prétendent être respectables parce que, selon leurs adorateurs, elles reposent sur des principes: nous voulons parler des idéologies modernes qui donnent naissance à des systèmes politiques oppressifs, et qui figurent parmi les idoles les

plus dangereuses. Ces idéologies prétendent gouverner la société toute entière et la vie de chaque individu. Chacun ne peut vivre sa vie que dans les limites que l'idéologie lui prescrit : avec qui il peut avoir des contacts sociaux, où il peut aller, quel genre de métier il peut exercer. Avec une pleine confiance dans la validité de leur idéologie, ceux qui exercent le pouvoir à travers ce système de règles rigide-ment appliquées, décident pour les autres quelle est leur origine, quelle est le but de leur vie, quel doit être leur rôle dans la société. Personne n'a le droit de critiquer ou de mettre en doute ce système. Dans les idéologies, la connaissance du bien et du mal est déterminée par les hommes eux-mêmes, et non par la Parole de Dieu. L'utilisation officielle de la violence et sa justification sont possibles justement parce que les hommes ont placé toute leur confiance dans leur idéologie, qui est pour eux la vérité ultime. Tout est donc bon pour la défendre.

Voyons maintenant comment l'on peut avoir des idoles « à côté » de Dieu. Dieu et quelque chose ou quelqu'un d'autre : Dieu et mon pouvoir, oui, parfois même dans l'Église. Dieu et ma nation, Dieu et ma politique, Dieu et mon ego. Les idéologies dont nous venons de parler peuvent facilement contaminer le Christianisme, et égarer des chrétiens convaincus : une interprétation forcée de la Parole de Dieu au service d'une idéologie peut totalement corrompre le cœur de l'Évangile. Nous voilà soudain aveugles, incapables de comprendre et d'accepter les exigences que la Parole de Dieu met devant nous, et que nous refusons : l'amour du prochain, la justice sociale et tant d'autres exigences que l'on trouve exprimées clairement dans la Bible.

La tradition peut devenir elle aussi une idole pour des croyants : non pas que la tradition soit mauvaise en elle-même. Mais si la tradition tente d'étouffer la Parole vivante de Dieu qui recrée et renouvelle, alors nous avons en effet affaire à une idole. Une saine tradition chrétienne qui nous rapporte le riche héritage des générations passées et devient ainsi pour nous une source d'inspiration, peut malheureusement dégénérer en un traditionalisme qui ne tient plus compte de l'Esprit vivant de Dieu. Jaroslav Pelikan, penseur chrétien contemporain, l'a très bien exprimé par la phrase suivante : *La tradition est la foi vivante des morts ; le traditionalisme est la foi morte des vivants.*

Pire encore, la Bible elle-même peut devenir une idole. Car là où la Bible est lue d'une manière mécanique, et détournée de son sens sans que le lecteur y trouve la Parole de Dieu et la comprenne, nous avons bien affaire à une idole. Ainsi, dans certaines églises africaines très peu affermies dans la connaissance de la révélation divine, on place la Bible sur la tête des fidèles comme signe de bénédiction : peu importe que le message de l'Écriture soit étudié et compris ; si le livre en tant qu'objet a été placé sur la tête de ladite personne, alors, croit-on, cette bénédiction ne peut manquer

d'être reçue. Comme si le livre possédait en lui-même une force magique. On s'imagine que le Saint-Esprit n'a plus besoin de rendre les lecteurs, ou plutôt les utilisateurs de ce livre, réceptifs à l'Évangile.

Pourtant, certaines églises où la connaissance est bien plus développée, peuvent tomber dans l'orgueil, et être fières de leur connaissance, sans pour autant déployer les fruits que Dieu attend d'elles. Elles aussi peuvent tomber dans une forme d'idolâtrie. Paul avertit pourtant ses lecteurs dans le passage susmentionné : *Nous savons que tous nous avons la connaissance. Certes, mais la connaissance rend orgueilleux. L'amour, lui, fait grandir dans la foi. Celui qui s'imagine avoir de la connaissance ne connaît pas encore comme on doit connaître. Mais celui qui aime Dieu, celui-là est connu de Dieu.* Or, aimer Dieu, c'est obéir à ses commandements. Notre connaissance de la Bible peut très bien devenir une idole à nos propres yeux. La question que nous devons nous poser est la suivante : la Bible est-elle pour nous une Parole vivante qui exige l'obéissance à Dieu, ou bien sommes-nous en train d'en faire un veau d'or immobile et silencieux autour duquel nous nous agitions frénétiquement ? Si cette Parole demeure une lettre morte dans notre cœur, si nous refusons d'accorder aux autres l'amour qui seul édifie la foi, alors oui, la Bible est devenue pour nous une idole. Nous ne sommes alors pas meilleurs que ceux qui l'utilisent comme un objet magique. Or qu'arrive-t-il aux églises qui sont tombées dans ce piège ? En dépit de toute leur connaissance, elles ne s'intéressent plus à propager l'Évangile, elles considèrent le travail missionnaire comme une charge pesante, voire honteuse. Ce n'est guère étonnant car seule une Parole vivante et spirituelle peut être communiquée. Un veau d'or immobile, même s'il brille à nos yeux, ne peut guère être communiqué au dehors. Tout ce qu'on peut faire autour de lui, c'est danser et sauter sans but ni direction. Peut-être du reste bien des églises sont-elles devenues des idoles pour elles-mêmes. Car, disons-le sans ambages, à côté de Dieu, l'Église peut devenir une idole pour les chrétiens. Lorsque des règles humaines et leur application stricte commencent à remplacer la vision du Royaume de Dieu dans l'Église, alors l'Église est bel et bien devenue une idole. Il est remarquable de constater que durant son ministère terrestre, Jésus-Christ n'a pas blâmé les païens pour leur idolâtrie, mais bien plutôt les chefs religieux de son peuple qui avaient inventé des centaines de règles et qui, sous prétexte de religion et d'obéissance à Dieu, imposaient l'observance de ces règles aux autres. Comme si l'obéissance à ces règles humaines pouvait être agréable à Dieu. Pendant ce temps, ces mêmes chefs religieux refusaient de reconnaître dans cet homme qui s'adressait aux collecteurs d'impôts haïs et aux prostituées méprisées, le Messie promis par Dieu, le libérateur d'Israël. Pour

eux, Jésus était quelqu'un qui polluait leur soi-disant religion pure. L'un d'entre eux, répondant au nom de Saul de Tarse, allait férocement persécuter les premiers chrétiens. Et pourtant, plusieurs années plus tard, après une dramatique conversion, c'est ce même homme, également nommé Paul, qui pouvait écrire aux chrétiens de Corinthe : *Pour nous, il n'y a qu'un seul Dieu, le Père, de qui viennent toutes choses, et pour qui nous sommes, et un seul Seigneur, Jésus-Christ, par qui sont toutes choses et par qui nous sommes.*

Il nous faut nous poser une dernière question : qui est donc le seul vrai Dieu ? Paul vient de nous le dire : c'est le Père, de qui viennent toutes choses, et pour qui nous sommes. Il est le Père de Jésus-Christ, qu'Il a donné aux croyants comme seul Seigneur. Il se révèle dans sa Parole qui est digne de confiance. Par son Esprit, qui apporte la lumière, Il nous libère de la puissance oppressive des idoles que nous imaginons dans notre folie. Voilà pourquoi c'est lui seul qu'il faut adorer, car les croyants savent que tout ce qui dégage une odeur d'idolâtrie est le fruit du mensonge et de la tromperie, un facteur de mort et d'anéantissement. Avec le prophète Ésaïe, dans l'Ancien Testament (40 :18-26), ils peuvent s'exclamer :

À qui voulez-vous comparer Dieu ? Et quelle représentation dresserez-vous de lui ? C'est un artisan qui fond la statue, et c'est un orfèvre qui la couvre d'or et y soude des chaînettes d'argent. Celui qui est trop pauvre pour cette offrande choisit un bois qui résiste à la vermoulure ; il se procure un artisan capable, pour dresser une statue qui ne vacille pas. Ne le reconnaissez-vous pas ? Ne l'entendez-vous pas ? Ne vous l'a-t-on pas annoncé dès le commencement ? N'avez-vous pas compris ce que sont les fondements de la terre ? C'est lui qui habite au-dessus du cercle de la terre, dont les habitants sont comme des sauterelles ; il étend les cieux comme une étoffe légère, il le déploie comme sa tente, pour en faire sa demeure. C'est lui qui réduit les princes à rien et qui ramène au néant les juges de la terre ; ils ne sont même pas plantés, pas même semés, leur tronc n'a pas même de racine en terre ; qu'il souffle sur eux, et ils se dessèchent, un tourbillon les emporte comme le chaume. À qui me comparerez-vous, pour que je lui ressemble ? dit le Saint. Levez les yeux en-haut et regardez ! Qui a créé ces astres ? C'est lui qui

*fait marcher leur armée en bon ordre, qui les convoque
tous, les nommant par leur nom. Et grâce à sa puissance
et à sa sûre force, pas un ne fait défaut.*

C'est avec une jubilation pareille à celle du prophète que les chrétiens peuvent confesser le seul vrai Dieu, car Il est le Dieu vivant, et non une pièce de bois ou de métal, ou une simple fantaisie de l'esprit humain. Il est le Dieu fidèle qui n'abandonne jamais l'œuvre qu'Il a entreprise. Les chrétiens demeurent vigilants face aux idoles afin d'honorer le nom de Dieu, mais aussi par reconnaissance de ce qu'Il les a libérés de l'esclavage de l'idolâtrie. Voilà pourquoi il leur faut s'assurer qu'ils vivent chaque jour pour lui. Voilà aussi pourquoi, conduits par le Saint-Esprit, ils confessent que toutes choses viennent de lui. Ils rejettent comme idole tout ce qui prétend s'assurer le contrôle de leur volonté et veut les forcer à vivre pour lui. Ils rejettent comme idole tout ce qui prétend être la source de leur existence. C'est armés de cette vigilance que les croyants paraîtront au jour du jugement final devant Jésus-Christ: non pas grimés de cosmétiques fondant à la première chaleur, non pas couverts de quelques feuilles de vigne pour cacher leur nudité devant Dieu, mais revêtus de la connaissance vivante du seul vrai Dieu: car pour eux *il n'y a qu'un seul Dieu, le Père, de qui viennent toutes choses, et pour qui nous sommes, et un seul Seigneur, Jésus-Christ, par qui sont toutes choses et par qui nous sommes.*

FOI OU OCCULTISME ?

L'occultisme est parmi nous aujourd'hui comme hier. On peut même dire qu'il a pignon sur rue dans nos sociétés modernes, paradoxalement il est tout sauf caché, à l'inverse de ce que le mot même signifie. Alors que dans certaines parties du monde l'occultisme était jusqu'à présent relégué dans les coins et recoins obscurs de la société, il est actuellement de plus en plus en vogue, et se présente comme un phénomène bon et désirable auquel il convient de recourir pour ses besoins personnels. Les librairies regorgent de livres expliquant et encourageant les pratiques occultes les plus diverses, comme s'il s'agissait de choses anodines et toutes naturelles. On encourage la magie dite « blanche » qui n'aurait soi-disant pour but que d'amener quelque chose de bon sur ceux qui s'en servent ou sur ceux au bénéfice desquels elle est appliquée. Que penser de ces usages ? Sont-ils vraiment inoffensifs, peut-on y recourir tout en maintenant sa foi chrétienne ? Peut-on s'en servir comme de moyens auxiliaires pour faire du bien autour de soi, ou pour avertir quelqu'un de ce qui va lui arriver ? La Bible est très claire à ce sujet : toute forme d'occultisme ou de divination est formellement interdite et la condamnation divine attend ceux qui s'y adonnent. Un passage du livre du Deutéronome, dans l'Ancien Testament, est à cet égard explicite (18:9-13). Il s'agit des lois qui sont données au peuple de Dieu avant son entrée dans le pays que l'Éternel Dieu a promis de lui donner :

Lorsque vous serez entrés dans le pays que l'Éternel votre Dieu vous donne, n'allez pas imiter les pratiques abominables des peuples qui y habitent actuellement. Qu'on ne trouve chez vous personne qui immole son fils ou sa fille par le feu, personne qui pratique la divination, qui recherche les présages,

consulte les augures ou s'adonne à la magie, personne qui jette des sorts, consulte les spirites et les devins ou interroge les morts. Car le Seigneur a en abomination ceux qui se livrent à de telles pratiques, et c'est parce que les peuples qui habitent le pays où vous allez entrer s'y adonnent que l'Éternel votre Dieu va les déposséder en votre faveur. Quant à vous, soyez irréprochables envers l'Éternel votre Dieu.

Notons que ce passage, comme bien d'autres dans la Bible, ne nie pas l'existence des pratiques occultes comme si elles n'étaient que des fariboles. Il est clair que la divination, les rituels magiques et autres ne sont pas des histoires pour faire peur aux enfants, et que leurs effets sur la vie des êtres humains qui y sont exposés, sont bien réels. Cela, la Bible le reconnaît sans ambages. Les forces spirituelles obscures sont une réalité qu'il serait naïf de vouloir nier. Il est évident aussi que s'il n'y avait aucune réalité derrière de telles pratiques, elles ne susciteraient pas un tel intérêt. Mais ce que la Loi divine enjoint au peuple de Dieu, c'est de n'avoir rien à faire avec elles, de les éviter et de condamner ceux qui s'y adonnent. Notons aussi que dans ce passage, l'exercice de l'occultisme est avancé comme la raison principale pour laquelle Dieu dépossède les habitants du pays qu'Il va attribuer au peuple auquel Il a choisi de se révéler. Car il ne s'agit pas de favoriser une conquête militaire ayant pour but de bâtir un empire gigantesque, il s'agit de manifester le jugement de Dieu sur ces nations qui s'adonnent à la magie et la divination. L'interdiction de l'occultisme, est liée au premier des dix commandements (Exode 20:2-3): *Je suis l'Éternel ton Dieu qui t'ai fait sortir d'Égypte, du pays où tu étais esclave. Tu n'auras pas d'autre Dieu que moi.* S'adonner à l'occultisme, invoquer les esprits, c'est tout simplement tomber dans l'idolâtrie, s'en remettre à des puissances spirituelles inférieures, soumises au prince des démons. Satan, dont la Bible parle de manière répétée en avertissant contre ses manœuvres séductrices, n'a qu'un objectif: aliéner les hommes d'avec Dieu. Il le fait en les entraînant dans toutes sortes de rituels qui remplacent la foi en Dieu par la foi en les forces de la nature, les esprits de toutes sortes.

Toujours au chapitre dix-huit du Deutéronome (14-19), juste avant le passage qui vient d'être cité, Moïse s'adresse au peuple d'Israël:

Car ces nations que vous allez déposséder écoutent les faiseurs de présages et les devins; mais pour vous,

l'Éternel votre Dieu n'a rien voulu de pareil. Il suscitera pour vous un prophète comme moi, issu de votre peuple, l'un de vos compatriotes: écoutez-le. Cela est conforme à ce que vous avez demandé à l'Éternel votre Dieu le jour où vous étiez rassemblés au mont Horeb: « Nous ne voulons plus entendre la voix de l'Éternel notre Dieu, nous ne voulons plus voir ce grand feu! Nous ne voulons pas mourir! » Alors l'Éternel m'a dit: « J'approuve ce qu'ils disent là. Je vais leur susciter un prophète comme toi, l'un de leurs compatriotes. Je mettrai mes paroles dans sa bouche et il leur transmettra tout ce que je lui ordonnerai. Et si quelqu'un refuse d'écouter ce qu'il dira de ma part, je lui en demanderai compte moi-même. »

De qui s'agit-il? Beaucoup comprennent qu'une succession de prophètes est indiquée ici, le prophète étant celui que Dieu lui-même enverra afin qu'il parle de sa part à des moments variés de l'histoire de son peuple. Mais ce rôle prophétique trouvera son accomplissement parfait en la personne de Jésus-Christ, qui, à la différence des prophètes qui l'auront précédés, révélera Dieu de manière définitive. Donc Dieu ne veut pas que son peuple se tourne vers les démons, les esprits impurs. Il fournit lui-même des prophètes à son peuple, qui parleront en son nom. Il veut que l'on mette sa foi dans sa Parole révélée, qui est la vérité parfaite, par laquelle le monde a été créé, qui en soutient l'existence, et qui jugera tous les humains et toutes choses au jour décidé par lui. Il y a donc une grande différence entre la foi en Dieu et les pratiques occultes: en fait, elles s'excluent mutuellement. Quant à Jésus-Christ, durant son ministère terrestre Il a montré qu'Il avait autorité sur les démons et les esprits impurs, en guérissant un grand nombre d'hommes et de femmes qui en étaient tourmentés. Raison pour laquelle tout chrétien n'a aucune raison d'avoir peur des manœuvres occultes auxquelles des individus malintentionnés pourraient vouloir le soumettre: il n'a rien à craindre, car Jésus-Christ, en qui il a mis sa foi, le protège, le garde. Seulement, cette foi doit être solide et ne pas douter. Quiconque pense que le royaume de l'occulte peut vraiment l'atteindre et lui faire du mal, celui-là n'est pas bien gardé. Il tombera plus facilement.

Dans l'Ancien Testament, l'exercice de la divination et de l'occultisme n'est pas limité aux individus: il a cours au niveau national, comme arme politique. Par exemple, au livre du prophète Esaïe on lit le jugement suivant

sur la ville et l'empire de Babylone, grande puissance régionale de l'époque (47:8-14):

Maintenant donc, écoute, toi la voluptueuse, toi qui trônes, confiante, et qui dis en ton cœur: « Moi, moi et rien que moi! Je ne serai pas veuve et je ne serai pas privée de mes enfants! » Eh bien, ces deux maux-là fondront soudain sur toi: la privation de tes enfants et le veuvage. Le même jour, ils t'atteindront dans toute leur horreur malgré la multitude de tes enchantements, malgré tes sortilèges dont le nombre est immense! Tu plaçais ta confiance dans ta méchanceté, tu te disais: « Personne ne me voit ». Ta sagesse et ta science t'ont induite en erreur. Tu disais en ton cœur: « Moi, moi et rien que moi » mais le malheur fondra sur toi et tu ne sauras pas comment le conjurer. Oui, une catastrophe t'arrivera et tu ne pourras pas la détourner de toi, une dévastation dont tu n'as pas idée viendra subitement sur toi. Continue donc avec tes sortilèges, avec la multitude de tes enchantements pour lesquels, depuis ta jeunesse, tu t'es tant fatiguée! Peut-être pourras-tu en tirer un profit, peut-être sauras-tu te rendre redoutable! Tu t'es tant fatiguée à consulter tous tes devins... Qu'ils se présentent donc, et qu'ils te sauvent, ceux qui compartimentent des zones dans le ciel, qui lisent dans les astres, qui, aux nouvelles lunes, te font savoir d'avance ce qui va t'arriver! Les voilà devenus tous comme de la paille que consume le feu. Non, ils ne pourront pas sauver leur vie des flammes, ce ne sera pas une braise que l'on allume pour se réchauffer, ni un feu devant lequel on s'assoit.

En contraste avec ce passage, qui montre l'inutilité de se confier en toutes sortes d'agissements mauvais, en particulier la divination et l'occulte, le psaume premier décrit la paix et la solidité de celui qui se confie en la parole sûre et éprouvée de Dieu. En voici le texte en guise de conclusion :

Heureux l'homme qui ne marche pas selon le conseil des méchants, qui ne va pas se tenir sur le

chemin des pécheurs, qui ne s'assied pas en compagnie des moqueurs. Toute sa joie il la met dans la Loi de l'Éternel qu'il médite jour et nuit. Il prospère comme un arbre planté près d'un courant d'eau; il donne toujours son fruit lorsqu'en revient la saison. Son feuillage est toujours vert; tout ce qu'il fait réussit. Tel n'est pas le cas des méchants: ils sont pareils à la paille éparpillée par le vent. Aussi, lors du jugement, ils ne subsisteront pas, et nul pécheur ne tiendra au rassemblement des justes. Car l'Éternel veille sur la voie des justes; mais le sentier des méchants les mène à la ruine.

UN SEUL DIEU EN TROIS PERSONNES

Connaître Dieu en vérité, avons-nous écrit au cours du second chapitre, c'est le connaître dans et par sa Parole révélée, la Bible. C'est le connaître à travers le seul médiateur que Dieu nous ait donné, Jésus-Christ, le Fils éternel de Dieu qui est devenu homme et a habité sur terre, parmi les hommes, pour ouvrir aux hommes l'accès au Père éternel. C'est le connaître par la persuasion que le Saint-Esprit produit dans nos coeurs, et qui nous libère de l'esclavage de l'idolâtrie.

Ceci nous amène maintenant à parler du Dieu en trois personnes que la Bible révèle. Un des principaux réformateurs du seizième siècle, Heinrich Bullinger, a parlé de l'enseignement sur la Trinité en ces termes : *Le cœur et le fondement de notre religion*. Et il est certain que cet enseignement est absolument central dans la connaissance que nous avons de Dieu. Depuis les tous débuts de la vie de l'Église, les chrétiens sont connus comme des hommes et des femmes qui adorent le Père, le Fils et le Saint-Esprit comme le Dieu unique. Aujourd'hui comme de par le passé, des chrétiens sont persécutés dans de nombreux pays justement à cause de leur foi en le Dieu trinitaire. La foi en la Trinité ne distingue pas seulement les chrétiens des musulmans, mais aussi des hindous, qui ont tâché de combiner trois dieux en un seul : Brahma, Vichnou et Civa. Brahma, le créateur du monde et père de tous les autres dieux d'après l'Hindouïsme, fut d'abord considéré comme le plus grand d'entre eux. Pourtant, plus tard on lui a attribué une place de second rang auprès des deux autres dieux mentionnés. Mais ni Allah ni les trois dieux de l'Hindouïsme ne sauraient être assimilés ou confondus avec le Dieu trinitaire.

Assurons-nous d'abord que l'enseignement sur la Trinité provient bien de la Bible elle-même, puisque tel veut être le point de départ motivant et animant tous les sujets abordés au cours de ce livre. Aujourd'hui on entend souvent dire que cet enseignement n'est qu'un développement tardif dans

l'Église chrétienne, qui ne serait intervenu que plusieurs siècles après Jésus-Christ et aurait été formulé par les Pères de l'Église des quatrième et cinquième siècles de notre ère. Il s'agirait donc d'un système de pensée à moitié théologique et à moitié philosophique, fortement influencé par la philosophie de l'Antiquité, mais qu'on ne trouverait nulle part dans la Bible. Le mot « Trinité » n'apparaît certes nulle part sur ses pages, cependant cette formule théologique destinée à rendre compte de l'être de Dieu (apparue pour la première fois sous la plume de Tertullien au deuxième siècle après Jésus-Christ) est fidèle à ce que révèle la Bible, comme on le montrera ci-dessous à l'aide de nombreux exemples, tirés aussi bien de l'Ancien que du Nouveau Testament.

Comment peut-on parler d'un seul Dieu en trois personnes ? Encore une fois, il ne s'agit pas du fruit d'une imagination purement humaine, mais une révélation de Dieu sur son être qui devient claire au fur et à mesure qu'on étudie sa Parole. Le mot de Trinité rend bien compte de ce que l'être de Dieu n'est pas un bloc monolithique indistinct. Au contraire coexistent en Dieu trois personnes égales unies dans une communion éternelle et parfaite. Non pas trois dieux, ni trois parties ou modes d'existence de Dieu, mais un seul Dieu en trois personnes, toutes trois de même nature divine : Père, Fils et Saint-Esprit. Dans l'Ancien Testament, nous n'en avons que des allusions. Ainsi le mot Dieu en hébreu (*Elohim*), est un mot pluriel. L'Esprit de Dieu est mentionné dès le début du livre de la Genèse, lors du récit de la Création. Au livre de l'Exode (23:20-23), il est question de l'Ange de l'Éternel. Dieu parle au peuple qu'Il s'est choisi, et lui dit, par l'intermédiaire de Moïse :

Moi, j'envoie un ange devant toi, pour te garder en chemin et te faire arriver au lieu que j'ai préparé. Tiens-toi sur tes gardes en sa présence, obéis-lui ; ne lui cause pas d'amertume, parce qu'il ne pardonnera pas vos péchés, car mon nom est en lui. Mais si tu lui obéis, et si tu fais tout ce que je te dirai, je serai l'ennemi de tes ennemis et l'adversaire de tes adversaires. Mon ange marchera devant toi et te conduira chez les Amoréens, les Hittites, les Phéréziens, les Cananéens, les Héviens et les Yébousiens, et je les exterminerai.

Plus loin dans l'Ancien Testament, on trouve des allusions à la parole de Dieu comme pouvoir créateur, et même à la sagesse de Dieu présentée comme une personne. Au psaume trente-six (6), on peut lire : *Les cieux ont*

été faits par la parole de l'Éternel, et toute leur armée par le souffle de sa bouche. Le passage suivant, tiré du livre des Proverbes (8:12; 22-31), parle de la sagesse de Dieu présentée comme une personne au caractère distinct :

*Moi, la sagesse, j'ai pour demeure la prudence, et je sais trouver la connaissance de la réflexion (...)
L'Éternel me possédait au commencement de son activité, avant ses œuvres les plus anciennes. J'ai été établie depuis l'éternité, dès le commencement, avant l'origine de la terre. J'ai été enfantée quand il n'y avait point d'abîmes, point de sources chargées d'eaux; avant que les montagnes soient établies, avant les collines j'ai été enfantée; il n'avait encore fait ni la terre, ni les campagnes, ni le premier grain de la poussière du monde. Lorsqu'il disposa les cieux, j'étais là; lorsqu'il traça un cercle à la surface de l'abîme, lorsqu'il fixa les nuages en haut, et que les sources de l'abîme jaillirent avec force, lorsqu'il donna une limite à la mer, pour que les eaux n'en franchissent pas les bords, lorsqu'il traça les fondements de la terre, j'étais à l'œuvre auprès de lui, et je faisais de jour en jour ses délices, jouant devant lui tout le temps, jouant sur la surface de sa terre, et trouvant mes délices parmi les êtres humains.*

La sagesse éternelle de Dieu est ici présentée comme une personne ayant préexisté au monde, et contre qui on peut directement pécher. Selon Proverbes chapitre huit, elle ne fait pas partie de la Création, elle a été enfantée au commencement par Dieu, dans l'éternité, et elle est à l'œuvre dans le gouvernement du monde; elle est même au travail avec l'Éternel dans l'œuvre de la Création, comme un artisan puissant. C'est bien de cela que se fait écho le fameux prologue de l'évangile selon Jean, dans le Nouveau Testament, qui introduit la personne de Jésus-Christ comme le Fils éternel de Dieu (1:1-3): *Au commencement était la Parole, et la Parole était avec Dieu, et la Parole était Dieu. Elle était au commencement avec Dieu. Tout a été fait par elle, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans elle.*

Toujours dans l'Ancien Testament, un passage du livre du prophète Esaïe (48:16) approche de près une expression de la Trinité. Ici c'est Dieu qui prend directement la parole: *Approchez-vous de moi, écoutez! Dès le commencement,*

je n'ai point parlé en cachette, dès l'origine de ces choses j'étais là. Et maintenant, le Seigneur, l'Éternel m'a envoyé avec son Esprit. Dans ce passage, le Seigneur, l'Éternel, envoie une personne qui était là dès l'origine des événements rapportés, et Il l'envoie avec son Esprit. Ce verset reste mystérieux, mais, prononcé dans un contexte où la foi en un seul Dieu est tout-à-fait stricte, par proposition aux peuples païens qui adorent toutes sortes de divinités, il indique quelque chose de très profond : l'existence d'un serviteur venant de Dieu lui-même, et accompagné de l'Esprit de Dieu. Or un peu avant (46:9), Dieu a dit : *Souvenez-vous des premiers événements ; car je suis Dieu, et il n'y en a point d'autre, je suis Dieu et rien n'est semblable à moi.* Au chapitre quarante-deux du même livre (1-4), il est parlé du serviteur de l'Éternel en ces termes :

Voici mon serviteur auquel je tiens fermement, mon élu en qui mon âme se complait. J'ai mis mon Esprit sur lui ; il révélera le droit aux nations. Il ne criera pas, il n'élèvera pas la voix et ne la fera pas entendre dans les rues. Il ne brisera pas le roseau broyé et il n'éteindra pas la mèche qui faiblit ; il révélera le droit selon la vérité. Il ne faiblira pas ni ne s'esquivera, jusqu'à ce qu'il ait établi le droit sur la terre, et que les îles s'attendent à sa loi.

On pourrait passer beaucoup de temps à étudier tous les passages de l'Ancien Testament qui parlent de l'unité de Dieu et qui excluent absolument toute idée qu'il y aurait plusieurs dieux, et aussi ceux qui font d'une manière ou d'une autre allusion à plusieurs personnes au sein de la divinité unique. L'idée de Messie dans l'Ancien Testament, c'est-à-dire d'un envoyé de Dieu qui est bien plus qu'un ange, et qui est chargé de gouverner la Création avec justice, pointe aussi vers cette direction. Les rois d'Israël ou de Juda, en tant qu'oints de l'Éternel sur terre, portent bien le titre de Messie, mais lorsqu'on étudie les passages qui concernent le Messie, on s'aperçoit vite qu'ils ont une portée qui dépasse telle ou telle personne d'une lignée terrestre de rois humains. En ce sens, on peut dire qu'une personne comme le roi David, prototype de celui qui est oint par Dieu pour régner, est la figure, ou le type d'un Messie à venir qui sera, lui, parfait et éternel. Il est aussi clair d'après l'Ancien Testament que ce Messie, que les juifs attendaient avec impatience, serait un descendant direct du roi David, appartenant à la tribu israélite de Juda.

Mais c'est dans le Nouveau Testament que la révélation d'un seul Dieu en trois personnes devient tout à fait claire. Et c'est la venue sur terre du

Messie attendu, Jésus-Christ, qui rend cette révélation suffisante.

Plusieurs textes du Nouveau Testament confirment d'une part l'unicité de Dieu, et d'autre part clarifient la notion d'un seul Dieu en trois personnes. Dans sa lettre aux chrétiens de Rome, Paul écrit (3:29) : *Dieu est-il seulement le Dieu des Juifs ? Ne l'est-il pas aussi des païens ? Oui, il l'est aussi des païens, puisqu'il y a un seul Dieu qui justifiera en vertu de la foi les circoncis, et au moyen de la foi les incirconcis.* Dans la lettre du même Paul aux Galates (3:20), on lit : *Or le médiateur n'est pas médiateur d'un seul, tandis que Dieu est unique.* Cette confession de l'apôtre chrétien Paul vient en droite ligne de l'Ancien Testament, en particulier du livre du Deutéronome (6:4-5) : *Écoute Israël ! L'Éternel notre Dieu, l'Éternel est un. Tu aimeras l'Éternel, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta force.* Or ce même Paul qui se situe en droite ligne du Deutéronome, peut écrire dans sa première lettre aux chrétiens de Corinthe les paroles suivantes (8:5-6), abondamment commentées au cours du chapitre précédent :

Car, quoiqu'il y ait ce qu'on appelle des dieux, soit dans le ciel, soit sur la terre, – et de fait il y a beaucoup de dieux et beaucoup de seigneurs, – néanmoins pour nous, il n'y a qu'un seul Dieu, le Père, de qui viennent toutes choses, et un seul Seigneur, Jésus-Christ, par qui sont toutes choses et par qui nous sommes.

Donc Paul, qui affirme constamment qu'il n'y a qu'un seul Dieu, parle aussi de Jésus-Christ en terme de Seigneur, et ajoute même que c'est par lui que toutes choses existent, et que nous sommes. Or dire ceci c'est sans l'ombre d'un doute attribuer la divinité à Jésus-Christ, tout en affirmant qu'il y a un seul Dieu. En concluant sa seconde lettre aux Corinthiens, Paul les salue de cette manière (13:13) : *Que la grâce du Seigneur Jésus-Christ, l'amour de Dieu et la communion du Saint-Esprit soient avec vous tous !* Nous avons ici une formule trinitaire très claire. Concernant l'action de Dieu au sein de l'Église de Thessalonique, Paul, dans la première lettre qu'il lui adresse, articule le fait que le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont actifs dans la fondation et l'édification de cette jeune communauté chrétienne (1:1-10).

Un autre auteur du Nouveau Testament, l'apôtre Pierre, salue de la manière suivante ceux à qui il adresse sa première lettre (1:1-2) :

Pierre, apôtre de Jésus-Christ, aux élus qui sont étrangers dans la dispersion : au Pont, en Galatie, en

*Cappadoce, en Asie et en Bythinie, élus selon la prescience de Dieu le Père, par la sanctification de l'Esprit, pour l'obéissance et l'aspersion du sang de Jésus-Christ :
Que la grâce et la paix vous soient multipliées.*

Encore une belle formule trinitaire, sur laquelle on reviendra un peu plus loin afin d'en préciser la portée.

Mais que dit Jésus-Christ lui-même ? Deux passages de l'évangile selon Jean nous montrent Jésus en conflit avec les juifs au sujet de son identité. Le premier passage se trouve au chapitre cinq (17-23) :

Mais Jésus leur répondit : Mon Père travaille jusqu'à présent. Moi aussi, je travaille. À cause de cela, les Juifs cherchaient encore plus à le faire mourir, non seulement parce qu'il violait le sabbat, mais parce qu'il disait que Dieu était son propre Père, se faisant ainsi lui-même égal à Dieu. Jésus leur répondit donc : En vérité, en vérité, je vous le dis, le Fils ne peut rien faire par lui-même, mais seulement ce qu'il voit faire au Père ; et tout ce que le Père fait, le Fils aussi le fait également. Car le Père aime le Fils et lui montre tout ce qu'il fait ; il lui montrera des œuvres plus grandes que celles-ci, afin que vous soyez dans l'étonnement. En effet, comme le Père ressuscite des morts et les fait vivre, de même aussi le Fils fait vivre qui il veut. De plus le Père ne juge personne, mais il a remis tout jugement au Fils, afin que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père. Celui qui n'honore pas le Fils n'honore pas le Père qui l'a envoyé.

Il est clair d'après ce passage que tout en soulignant la relation de Père à Fils qui existe entre lui et Dieu, Jésus s'attribue des caractéristiques divines auxquelles aucune autre créature n'a le droit de prétendre : le même honneur qu'à Dieu, le pouvoir de ressusciter les morts, de juger, et une communion parfaite entre lui et Dieu, communion par laquelle le Père lui montre toutes ses œuvres.

Au chapitre huit de l'évangile de Jean (52-59), Jésus est de nouveau en dispute avec les juifs sur son identité. Il affirme qu'il existe avant Abraham,

et en prononçant les mots : *Avant qu'Abraham fût, moi, je suis* il s'attribue en fait une existence éternelle qui précède même la création du monde :

Maintenant, lui dirent les Juifs, nous savons que tu as en toi un démon. Abraham est mort, les prophètes aussi, et toi tu dis : Si quelqu'un garde ma parole, il ne goûtera jamais la mort. Es-tu plus grand que notre Père Abraham, qui est mort ? Les prophètes aussi sont morts. Qui prétends-tu être ? Jésus répondit : si je me glorifie moi-même, ma gloire n'est rien. C'est mon Père qui me glorifie, lui dont vous dites : Il est notre Dieu ! Et vous ne le connaissez pas ; moi je le connais. Si je disais que je ne le connais pas, je serais semblable à vous, un menteur. Mais je le connais et je garde sa parole. Abraham, votre père, a tressailli d'allégresse à la pensée de voir mon jour : il l'a vu et il s'est réjoui. Les Juifs lui dirent : Tu n'as pas encore cinquante ans, et tu as vu Abraham ? Jésus leur dit : En vérité, en vérité, je vous le dis, avant qu'Abraham fût, moi, je suis. Là-dessus, ils prirent des pierres pour les lui jeter ; mais Jésus se cacha et sortit du temple.

Pendant la fête juive de la Consécration, Jésus déclare à ses interlocuteurs (10:30) : *Moi et le Père, nous sommes un*. Dans la prière qu'il adresse au Père pour ses disciples, peu avant son arrestation et son procès, Jésus dit encore (17:22-23) :

Et moi je leur ai donné la gloire que tu m'as donnée, afin qu'ils soient un, comme nous sommes un – moi en eux, et toi en moi – afin qu'ils soient parfaitement un, et que le monde connaisse que tu m'as envoyé et que tu les as aimés, comme tu m'as aimé.

Tournons-nous maintenant vers l'évangile selon Matthieu. Il rapporte de la manière suivante ce qui s'est passé au moment du baptême de Jésus dans les eaux du Jourdain (3:16) :

Aussitôt baptisé, Jésus sortit de l'eau. Et voici : les cieux s'ouvrirent, il vit l'Esprit descendre comme

une colombe et venir sur lui. Et voici qu'une voix fit entendre des cieux ces paroles: Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toute mon affection.

Lors de ce baptême durant lequel Jésus est oint comme Messie, Dieu le Père, Jésus son Fils et le Saint-Esprit sont unis dans une même manifestation. Les mots entendus à cette occasion rappellent de manière frappante le passage tiré du chapitre quarante-deux du livre du prophète Ésaïe déjà cité: *Voici mon serviteur auquel je tiens fermement, mon élu, en qui mon âme se complait. J'ai mis mon Esprit sur lui.* Tout à fait à la fin de l'évangile selon Matthieu, les dernières paroles de Jésus à ses disciples nous présentent clairement la triade « Père, Fils et Saint-Esprit » (19-20): *Allez, faites de toutes les nations des disciples, baptisez-les au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et enseignez-les à garder tout ce que je vous ai prescrit. Et voici, je suis avec vous jusqu'à la fin du monde.*

En ce qui concerne la personne du Saint-Esprit en particulier, le Nouveau Testament offre beaucoup d'éléments qui permettent de souscrire sans hésitation à la pleine divinité de l'Esprit de Dieu. Dans l'évangile selon Jean, au chapitre quatorze (15-18), Jésus parle à ses disciples du Saint-Esprit comme d'une personne divine qui sera pour eux le Consolateur, après son départ. Il n'y a aucun doute d'après ces paroles qu'il s'agit bien d'une personne divine, et non d'une simple force spirituelle:

Si vous m'aimez, vous garderez mes commandements, et moi, je prierai le Père, et il vous donnera un autre Consolateur qui soit éternellement avec vous, l'Esprit de vérité, que le monde ne peut pas recevoir, parce qu'il ne le voit pas et ne le connaît pas; mais vous, vous le connaissez, parce qu'il demeure près de vous et qu'il sera en vous. Je ne vous laisserai pas orphelins, je viens vers vous.

Un peu plus loin au cours du même chapitre (25-26), nous lisons les paroles suivantes:

Je vous ai parlé de cela pendant que je demeure auprès de vous. Mais le Consolateur, le Saint-Esprit que le Père enverra en mon nom, c'est lui qui vous enseignera toutes choses et vous rappellera tout ce que moi je vous ai dit.

Le Saint-Esprit ne fait donc pas que consoler, Il enseigne en rappelant aux disciples l'enseignement de Jésus. Bien des passages triadiques dans le Nouveau Testament confirment ceci. Citons l'un d'entre eux, tiré de la seconde lettre de Paul aux Corinthiens (1:21-22): *Celui qui nous affermit avec vous en Christ et qui nous a donné l'onction, c'est Dieu. Il nous a aussi marqués de son sceau et a mis dans nos cœurs les arrhes de l'Esprit.* Au chapitre cinq du livre des Actes de Apôtres est rapporté le triste récit de la fausseté d'un certain Ananias et de sa femme Saphira, qui prétendirent faire don à l'Église d'une somme provenant de la vente d'une propriété, tout en retenant pour eux-mêmes une partie du prix obtenu. L'apôtre Pierre dénonce ce stratagème en ces termes (3-4):

Ananias, pourquoi Satan a-t-il rempli ton cœur au point de mentir à l'Esprit Saint et de retenir une partie du prix du champ? Lorsque tu l'avais, ne demeurerait-il pas à toi? Et après la vente le prix n'était-il pas à ta disposition? Comment as-tu mis en ton cœur une pareille action? Ce n'est pas à des hommes que tu as menti, mais à Dieu.

Il est clair, d'après ce passage, que mentir à l'Esprit Saint, c'est mentir à Dieu lui-même. Lorsque Saphira, femme d'Ananias, entre à son tour en présence des apôtres, Pierre lui dit: *Comment vous êtes-vous accordés pour tenter l'Esprit du Seigneur?* Ici aussi, c'est une personne divine qui nous est présentée, celle de l'Esprit du Seigneur, car seule une personne peut être tentée, tandis qu'une simple force ne saurait l'être. Certes, dans le Nouveau Testament, l'Esprit Saint n'est jamais l'objet d'adoration ou de prières, mais Il remplit des fonctions divines. Par exemple Il juge, comme en témoigne le passage suivant de l'évangile selon Jean (16:7-11), dans lequel Jésus parle à ses disciples de l'Esprit comme du Consolateur, ainsi qu'Il l'a fait un peu auparavant:

Il est avantageux pour vous que je parte, car si je ne pars pas, le Consolateur ne viendra pas vers vous; mais si je m'en vais, je vous l'enverrai. Et quand il sera venu, il convaincra le monde de péché, de justice et de jugement: de péché parce qu'ils ne croient pas en moi; de justice parce que je vais vers le Père, et que vous ne me verrez plus; de jugement, parce que le prince de ce monde est jugé.

L'Esprit Saint répand l'amour de Dieu dans le cœur des croyants d'après la lettre de Paul aux Romains (5:5): *Or l'espérance ne trompe pas, parce que l'amour de Dieu est répandu dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné.* L'Esprit Saint donne aussi la justice la paix et la joie, comme l'écrit Paul aux Romains dans une autre formule triadique (14:17): *Car le royaume de Dieu, c'est non pas le manger ni le boire, mais la justice, la paix et la joie, par le Saint-Esprit. Celui qui sert Christ de cette manière est agréable à Dieu et approuvé des hommes.* Au cours de la même lettre (8:26-27), Paul a présenté l'Esprit Saint comme celui qui intercède pour les croyants :

De même aussi l'Esprit vient au secours de notre faiblesse, car nous ne savons pas ce qui convient de demander dans nos prières. Mais l'Esprit lui-même intercède par des soupirs inexprimables; et celui qui sonde les cœurs connaît quelle est l'intention de l'Esprit: c'est selon Dieu qu'il intercède en faveur des saints.

D'après Jésus, il est aussi possible de blasphémer contre le Saint-Esprit, ce qui est un péché impardonnable, comme on le lit dans l'évangile selon Marc (3:28-30), et dans les passages parallèles des autres évangiles :

En vérité, je vous le dis, tous les péchés seront pardonnés aux fils des hommes, ainsi que les blasphèmes qu'ils auront proférés; mais quiconque blasphème contre le Saint-Esprit n'obtiendra jamais de pardon: il est coupable d'un péché éternel. C'était parce qu'ils disaient: Un esprit impur est en lui.

Dans le Nouveau Testament, le blasphème est un acte consistant à injurier verbalement une personne divine. Dans le contexte de l'épisode dont il est question, les scribes venus de Jérusalem pour enquêter sur les faits et dires de Jésus, l'accusaient de chasser les démons par le pouvoir de Beelzebul, nom populaire accordé à Satan. Ils voyaient donc en Jésus un être possédé par le diable, et non par la puissance du Saint-Esprit (les accusations de sorcellerie à l'encontre de Jésus se retrouvent d'ailleurs dans la littérature rabbinique ultérieure, comme on l'a signalé au cours du chapitre sept). En opérant une confusion entre le Saint-Esprit et Satan, qui plus est en divorçant l'action du Fils d'avec celle du Saint-Esprit, ces scribes se coupaient donc totalement de Dieu et de toute forme de pardon de sa part.

LA CONFESSION TRINITAIRE DE L'ÉGLISE UNIVERSELLE

Les textes bibliques présentés au cours précédent chapitre ne sont certes pas les seuls dans le Nouveau Testament qui indiquent clairement qu'un seul Dieu n'est pas incompatible avec trois personnes égales vivant dans une unité et une communion divines parfaites. Ces textes ont amené les premiers docteurs de l'Église à tenter une formulation de la doctrine de la Trinité. Tous ont reconnu qu'il demeure un profond mystère dans cette révélation de Dieu sur lui-même, et que nos esprits humains ne sauraient jamais comprendre totalement l'être de Dieu (car nous ne sommes que de simples créatures, et de plus aveuglées par notre état de Chute). Mais, afin de rester fidèle aux données bibliques, il fallait néanmoins combattre deux tendances qui se manifestaient à propos de cette question : la première (qu'on appelle « modalisme ») ne voulait voir dans la révélation du Nouveau Testament que trois modes d'existence du Dieu unique, par lequel il se manifeste aux hommes tantôt comme Père, tantôt comme Fils, tantôt comme Saint-Esprit sans qu'on puisse parler de personnes coéternelles. L'autre tendance penchait vers ce qu'on appelle le trithéisme, c'est-à-dire plutôt trois dieux qu'un seul, même s'ils étaient considérés comme étant extrêmement proches l'un de l'autre. Au cours de conciles successifs, ces deux tendances ont été écartées, et l'enseignement d'un seul Dieu en trois personnes, ou agents distincts de même essence, de même volonté et travaillant aux mêmes œuvres sans que la divinité soit aucunement divisée, cet enseignement a été affirmé comme l'enseignement orthodoxe, c'est-à-dire véritable et conforme à la révélation biblique. Ne pas souscrire à cet enseignement c'était inmanquablement se couper de la communion de l'Église, et ne pas avoir accès au salut. La doctrine de la Trinité demeure un enseignement fondamental du Christianisme, et ne saurait être reléguée

au second plan. Car ce Dieu-là, et nul autre, est celui que les chrétiens adorent. Seul le Dieu un en trois personnes vivant en communion et unité parfaites peut être le Dieu dont l'apôtre Jean dit, dans sa première lettre (4:8): *Dieu est amour*. Car l'amour parfait est manifesté en lui dans la communion parfaite qui existe entre les trois personnes de la Trinité (on reviendra sous peu sur cet aspect essentiel). Ceux qui cherchent à expliquer l'unité de Dieu à l'aide de leur raison naturelle, et refusent l'enseignement de la Trinité en invoquant des termes purement mathématiques, disant qu'on ne peut diviser ce qui est un, se trompent complètement sur le point suivant: ils cherchent à expliquer le Dieu qui est au-dessus de la Création en prenant comme modèle ce qui vient de la Création. Or si nous partons de ce que nous voyons dans la Création au lieu de prendre comme point de départ la révélation de Dieu, nous serons immanquablement amenés à concevoir des idoles, comme c'est le cas de tant d'hommes et de femmes égarés dans leur propre imagination. On entend parfois dire: $1 + 1 + 1 = 3$ et ne peut, en termes mathématiques, jamais faire 1. On peut parfaitement rétorquer que $1 \times 1 \times 1 = 1$ et donc que même la logique humaine peut trouver une analogie tirée de l'expérience mathématique pour rendre compte de la Trinité.

Posons à présent la question suivante: quelles sont les conditions pour qu'un amour véritable puisse se manifester? Ne faut-il pas au moins deux personnes, car l'amour est une relation qui se manifeste entre des personnes qui sont distinguées l'une par rapport à l'autre, tout en apportant une merveilleuse unité entre elles? Pensons à l'amour qui unit un homme et une femme psychologiquement, affectivement et physiquement. Pour qu'un véritable amour puisse se manifester, il faut donc qu'il y ait une relation entre des personnes distinguées entre elles. Or, l'amour qui peut exister entre des humains est conditionné par l'amour éternel qui existe entre les trois personnes de la Trinité, le Dieu unique en trois personnes distinguées comme Père, Fils et Saint-Esprit. Seul le Dieu trinitaire est la source d'un amour véritable, puisqu'Il vit éternellement en lui-même cette relation d'amour entre les personnes du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Il la vit dans une unité parfaite qui fait de lui un Dieu unique (et non pas trois dieux ou même un dieu avec trois modes d'existence alternés). Lorsque Dieu a créé l'univers, Il a imprimé sur sa Création la marque de son être, une unité et une diversité qui doivent à tous moments vivre en parfaite harmonie l'une avec l'autre, sans que l'unité soit vécue au détriment de la diversité, et sans que la diversité soit vécue au détriment de l'unité. C'est là la marque la plus parfaite de l'amour véritable, c'est en accord avec cette

marque que les relations humaines (ainsi que toutes les autres) peuvent être vécues dans une parfaite harmonie. Seul le Dieu unique en trois personnes en est la source. On reviendra plus en détail là-dessus au cours du prochain chapitre. Exprimant l'amour qui l'unit à son Père, Jésus-Christ a ainsi prié Dieu en faveur de ses disciples, avant de se livrer et de donner sa vie pour eux (Jean 17:20-26, texte partiellement cité plus haut) :

Ce n'est pas pour eux seulement que je prie, mais encore pour ceux qui croiront en moi par leur parole, afin que tous soient un : comme toi, Père, tu es en moi, et moi en toi, qu'eux aussi soient un en nous, afin que le monde croie que tu m'as envoyé. Et moi je leur ai donné la gloire que tu m'as donnée, afin qu'ils soient un comme nous sommes un – moi en eux, et toi en moi – afin qu'ils soient parfaitement un, et que le monde connaisse que tu m'as envoyé et que tu les as aimés, comme tu m'as aimé. Père, je veux que là où je suis ceux que tu m'as donnés soient aussi avec moi, afin qu'ils contemplent ma gloire, celle que tu m'as donnée, parce que tu m'as aimé avant la fondation du monde. Père juste, le monde ne t'a pas connu : mais moi je t'ai connu, et ceux-ci ont connu que tu m'as envoyé. Je leur ai fait connaître ton nom, et je leur ferai connaître, afin que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux, et que moi, je sois en eux.

Redisons-le : l'enseignement chrétien concernant la Trinité n'est pas quelque chose qui peut être présenté logiquement, comme si la raison humaine pouvait par elle-même comprendre le mystère de l'être de Dieu. Toute tentative pour utiliser une telle logique est vouée à l'échec. Dieu ne peut être réduit à une conception mathématique de l'unité, car toute notion mathématique présente dans l'univers dérive son existence de Dieu lui-même et ne le précède pas. Et pourtant, ce mystère, qui est progressivement révélé par Dieu lui-même dans l'Écriture Sainte, est parfaitement acceptable pour la raison justement parce qu'il concerne la personne de Dieu et qu'il donne sens à tous les aspects de l'existence humaine, comme par exemple la nature de l'amour véritable. C'est pourquoi, loin de le considérer comme une spéculation théologique risquée, il faut constamment revenir sur la nature et l'œuvre du Dieu trinitaire, puisqu'Il se révèle

comme tel dans la Parole qu'Il a adressée aux hommes au cours de l'histoire. Comme on l'a vu plus haut, Jésus-Christ a même envoyé ses disciples pour annoncer la Bonne Nouvelle de l'Évangile en leur commandant de baptiser les hommes et femmes au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Les disciples fidèles du Christ ne peuvent proclamer un autre Dieu que celui-là. Les confessions de foi les plus anciennes sont formulées et structurées autour de la confession de la Trinité. La plus connue de ces confessions de foi s'appelle le Symbole des Apôtres. Elle n'a pas été rédigée par les apôtres de Jésus-Christ comme son nom pourrait le faire penser, mais a été établie dans sa forme finale vers l'an sept cents, il y a donc mille trois cents ans (une confession plus ancienne, qui date probablement de la deuxième moitié du deuxième siècle, lui a sans doute servi de base):

Je crois en Dieu, le Père Tout-puissant, créateur du ciel et de la terre. Je crois en Jésus-Christ, son Fils unique, notre Seigneur, qui a été conçu du Saint-Esprit et qui est né de la vierge Marie. Il a souffert sous Ponce Pilate. Il a été crucifié, Il est mort, Il a été enseveli; Il est descendu aux enfers; le troisième jour Il est ressuscité des morts; Il est monté au ciel; Il s'est assis à la droite de Dieu le Père tout-puissant; Il viendra de là pour juger les vivants et les morts. Je crois en l'Esprit Saint; je crois la sainte Eglise universelle, la communion des saints, la rémission des péchés, la résurrection de la chair et la vie éternelle.

La confession dite de Nicée-Constantinople est plus ancienne que le Symbole des Apôtres, même si sa forme finale date de la fin du premier millénaire. Au concile de Nicée convoqué par l'empereur romain chrétien Constantin en l'an 325, quelque trois cents évêques ont affirmé sans ambiguïté la pleine divinité de Jésus-Christ Fils de Dieu, qui n'est pas une création de Dieu le Père, comme le soutenait les partisans d'un certain Arius. Les ariens soutenaient que Jésus-Christ, aussi digne et élevé soit-il, n'avait pas toujours existé et était d'une nature certes similaire à celle du Père, mais tout de même pas de même nature. La position doctrinale des ariens fut donc rejetée au Concile de Nicée (lieu situé sur le Bosphore, non loin d'Istanbul). Pourtant les ariens continuèrent à propager cet enseignement anti-trinitaire tout au long du quatrième siècle. L'exceptionnel père de l'Église Athanase, évêque d'Alexandrie, combattit par ses écrits la

position arienne ; il dut payer ce combat de sa personne, étant réduit à l'exil cinq fois au cours de sa remarquable carrière, sans jamais cependant faiblir dans sa lutte pour maintenir l'affirmation doctrinale de Nicée, qu'il avait lui-même contribué à faire accepter. Quelques années après sa mort un autre large concile de l'Église, tenu en l'an 381 dans la capitale de l'empire romain Constantinople, allait réaffirmer la confession de Nicée tout en y ajoutant une large section concernant la divinité et l'œuvre du Saint-Esprit. Plus tard, un ajout apparemment mineur mais en fait de grande importance serait la cause principale de la séparation entre l'église d'occident et l'église d'orient, en l'an 1054: l'église orthodoxe grecque (suivie par bien d'autres églises orientales, comme l'église orthodoxe russe) se séparerait des églises dirigées par l'évêque de Rome, ayant rejeté l'affirmation selon laquelle le Saint-Esprit procède non seulement du Père, mais aussi du Fils. Voici ce symbole de Nicée-Constantinople tel qu'il est encore aujourd'hui confessé par un très grand nombre d'églises chrétiennes de par le monde :

Je crois en un seul Dieu, Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre, de toutes les choses visibles et invisibles. Je crois en un seul Seigneur, Jésus-Christ, le Fils unique de Dieu, né du Père avant tous les siècles, lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu, engendré et non créé, d'une même substance que le Père et par qui tout a été fait, qui, pour nous les hommes et pour notre salut, est descendu des cieux et s'est incarné par le Saint-Esprit dans la vierge Marie et a été fait homme. Il a été crucifié pour nous sous Ponce-Pilate, Il a souffert, Il a été enseveli, Il est ressuscité des morts le troisième jour, d'après les Écritures, Il est monté aux cieux, Il s'est assis à la droite du Père. Il reviendra pour juger les vivants et les morts. Son règne n'aura pas de fin.

Je crois en l'Esprit Saint, qui règne et donne la vie, qui procède du Père et du Fils, qui a parlé par les prophètes, qui avec le Père et avec le Fils est adoré et glorifié. Une seule Eglise sainte et apostolique. Je confesse un seul baptême pour la rémission des péchés, J'attends la résurrection des morts et la vie du siècle à venir.

Une autre confession de foi largement acceptée par les églises chrétiennes, le symbole dit d'Athanase, porte le nom du grand père de l'Église, bien que là aussi il s'agisse d'une attribution fautive. C'est en fait trois siècles après la mort d'Athanase qu'on allait commencer à attribuer cette confession à l'évêque d'Alexandrie. Elle apparaît pour la première fois dans un sermon prononcé vers l'an 500 au sud de la Gaule. Elle affirme de manière beaucoup plus articulée que les deux précédents symboles l'enseignement concernant la Trinité. À l'aide de quarante propositions chacune divisée en deux sections bien distinctes, elle définit la foi universelle, appelée catholique tout au long de ce texte (du mot grec qui a précisément la signification d'*universel*):

Voici quelle est la foi catholique: vénérer un seul Dieu dans la Trinité et la Trinité dans l'unité, sans confondre les personnes et sans diviser la substance.

La personne du Père est une, celle du Fils est une, celle du Saint-Esprit est une; mais le Père, le Fils et le Saint-Esprit ne forment qu'un seul Dieu. Ils ont une gloire égale et une majesté co-éternelle, tel est le Père, tel est le Fils, tel est le Saint-Esprit.

Le Père est non créé, le Fils est non créé, le Saint-Esprit est non créé. Le Père est immense, le Fils est immense, le Saint-Esprit est immense. Le Père est éternel, le Fils est éternel, le Saint-Esprit est éternel: et cependant il n'y a pas trois éternels, mais un seul éternel, de même qu'il n'y a pas trois non créés, ni trois immenses, mais un seul non créé et un seul immense. De même le Père est Dieu, le Fils est Dieu, le Saint-Esprit est Dieu; et cependant il n'y a pas trois dieux mais un seul Dieu, parce que de même que la vérité chrétienne nous oblige de confesser que chaque personne séparément est Dieu et Seigneur, de même la religion catholique nous défend de dire trois Dieux ou trois Seigneurs.

Le Père ne tient son existence d'aucun être; il n'a été ni créé ni engendré. Le Fils tient son existence du Père seul; il n'a été ni fait, ni créé, mais engendré. Le Saint-Esprit n'a été ni fait, ni créé, ni engendré par le Père et le Fils, mais il procède du Père et du Fils. Il y a donc un seul Père, non trois Pères, un seul

Fils, non trois Fils, un seul Saint-Esprit, non trois Esprits Saints. Et dans cette Trinité, il n'y a ni passé, ni futur, ni plus grand; mais les trois personnes tout entières sont coéternelles et coégales; de sorte qu'en tout, comme il a été dit déjà, on doit adorer l'unité dans la Trinité et la Trinité dans l'unité. Celui donc qui veut être sauvé doit avoir cette croyance de la Trinité. Mais il est encore nécessaire pour le salut éternel de croire fidèlement l'incarnation de notre Seigneur Jésus-Christ. La foi exacte consiste donc à croire et à confesser que notre Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, est Dieu et homme. Il est Dieu, étant engendré de la substance du Père avant tous les temps; il est homme, étant né dans le temps de la substance de sa mère; Dieu parfait et homme parfait, composé d'une âme raisonnable et d'une chair humaine; égal au Père selon la divinité; inférieur au Père selon l'humanité. Et bien qu'il soit Dieu et homme, il n'est pas néanmoins deux personnes mais un seul Christ; il est un, non que la divinité ait été changée en humanité, mais parce qu'il a pris l'humanité pour l'unir à la divinité; un enfin, non par confusion de substance, mais par unité de personne; car comme l'âme raisonnable et le corps sont un seul homme, de même Dieu et l'homme sont un seul Christ qui a souffert pour notre salut, est descendu aux enfers, est ressuscité le troisième jour, est monté aux cieux, est assis à la droite de Dieu le Père tout-puissant, d'où il viendra pour juger les vivants et les morts.

À son avènement, tous les hommes doivent ressusciter avec leur corps et ils rendront compte de leurs propres actions. Et ceux qui auront fait le bien iront dans la vie éternelle; ceux qui auront fait le mal, dans le feu éternel.

Telle est la foi catholique: quiconque ne la croit pas fidèlement ne pourra être sauvé.

Le symbole dit d'Athanase s'attache à exclure toute forme de polythéisme: il n'y a pas trois dieux, mais un seul Dieu. Les trois personnes de

la Trinité ne sont pas chacune un tiers de Dieu, qui ensemble formeraient la totalité de la divinité, mais chacune est pleinement Dieu, avec tous ses attributs divins : éternité, immensité, toute puissance. Comme on l'a signalé plus haut, le modalisme (une erreur répandue à l'époque consistant à croire que Dieu se révèle tantôt comme Père, tantôt comme Fils, tantôt comme Saint-Esprit, donc selon différents modes d'action et de manifestation) cherchait justement à satisfaire la logique humaine : la nature indivisible du Dieu unique empêchait, selon les modalistes, que l'on puisse parler de trois personnes à la fois distinctes et coéternelles. Une autre attaque contre la Trinité provenait, comme on l'a également vu, du parti des ariens : selon eux il y aurait deux natures divines différentes, celle du Père et celle du Fils, la seconde créée par le Père, et subordonnée à lui.

Dans la seconde partie du symbole dit d'Athanase se trouve exprimée la foi de l'Église dans l'incarnation du Fils de Dieu, devenu pleinement homme sans que la nature divine du Fils ait disparu de la personne de Jésus-Christ. La nature divine et la nature humaine du Christ ont été unies ensemble en une seule personne, sans que ces deux natures disparaissent, soient diminuées ou soient confondues pour autant. Le symbole des apôtres comme celui de Nicée l'affirmaient déjà, en accord avec ce qu'on lit dans le Nouveau Testament (l'évangile selon Luc en particulier) : *Il a été conçu du Saint-Esprit et est né de la vierge Marie*. Jésus-Christ a connu à la fois une conception divine et une naissance humaine. Pour certains, Jésus-Christ avait une seule nature ; pour d'autres sa nature humaine était incomplète ; pour les ariens la nature divine de Jésus-Christ était inférieure à celle du Père. Pour d'autres enfin, l'union des deux natures signifiait que l'une d'entre elles se trouvait absorbée par l'autre, ou disparaissait simplement. Le symbole d'Athanase rejette clairement tous ces enseignements. Relisons un passage de cette confession :

Et bien qu'il soit Dieu et homme, il n'est pas néanmoins deux personnes mais un seul Christ ; il est un, non que la divinité ait été changée en humanité, mais parce qu'il a pris l'humanité pour l'unir à la divinité ; un enfin, non par confusion de substance, mais par unité de personne.

Lorsqu'on lit les confessions de foi de l'Église universelle, comme le symbole dit des Apôtres, celui de Nicée-Constantinople ou encore le symbole dit d'Athanase, on se rend vite compte que leur structure centrale, la manière dont elles sont organisées, est avant tout trinitaire. À l'intérieur

de cette organisation se trouve exposée la foi en l'incarnation du Fils de Dieu devenu homme pour le salut de l'humanité. La foi chrétienne est bien celle-ci : croire au Dieu qui s'est révélé comme Dieu unique en trois personnes distinctes, et croire que le Père a envoyé sur la terre son Fils éternel pour réconcilier avec lui une humanité perdue et lui insuffler une vie nouvelle par l'action du Saint-Esprit. Comme le dit le Symbole dit d'Athanasie : *Celui donc qui veut être sauvé doit avoir cette croyance de la Trinité. Mais il est encore nécessaire pour le salut éternel de croire fidèlement l'incarnation de notre Seigneur Jésus-Christ.* Et il conclut par cet avertissement solennel : *Telle est la foi catholique (c'est-à-dire universelle) : quiconque ne la croit pas fidèlement ne pourra être sauvé.*

Un sermon sur la Trinité de Léon, évêque de Rome au cinquième siècle, parle éloquemment de ce mystère. En voici un court extrait :

La majesté du Saint-Esprit n'a jamais été séparée de la Toute Puissance du Père, et du Fils : tout ce que la divine providence opéra pour le gouvernement du monde, ce sont des actions de la Très Sainte Trinité, qui agit indivisiblement. C'est la même miséricorde qui nous fait grâce, c'est la même justice qui nous condamne ; il n'y a rien de divisé dans l'action, il n'y a aucune différence dans la volonté... Nous ne disons pas que le Père, voire le Fils ou l'Esprit, coopère avec la Divinité puisque celle-ci est indivisible, mais nous disons que le Père a quelques actions qui lui sont propres ; que le Fils et le Saint-Esprit en ont de même, car ces actions concourent à notre rédemption ; le Père a eu la compassion de nos malheurs, le Fils s'est chargé d'y remédier, le Saint-Esprit a tout enflammé par le feu de sa charité.

VIVRE UNE SPIRITUALITÉ TRINITAIRE

Comme il a été souligné à plusieurs reprises au cours du chapitre précédent, il est certain que nous ne pouvons en aucune manière connaître le Dieu trinitaire, si ce n'est au travers de sa Révélation spéciale faite aux hommes, à travers la Bible qui est pour les chrétiens une règle, un canon de la connaissance vraie et de l'adoration de Dieu. Dans la Révélation générale de Dieu, c'est-à-dire par l'observation de la nature et de sa cohésion extraordinaire, l'homme sent bien qu'il existe un être suprême, peut-être même un dieu qui entretient sa Création. Mais pour le connaître tel qu'Il est, le Dieu trinitaire éternel et tout-puissant, il faut se laisser illuminer et enseigner par l'Écriture Sainte et son auteur premier, le Saint-Esprit. La confession de foi qu'on appelle Belgica, et qui date du seizième siècle, le déclare de la manière suivante à l'article 9: *Cette doctrine dépasse l'entendement humain, cependant nous la croyons maintenant par la Parole, en attendant d'en avoir la pleine connaissance et jouissance au ciel.* On reviendra plusieurs fois sur l'enseignement de la confession Belgica au cours de ce chapitre, en particulier sur les articles 8 et 9 de ce grand texte chrétien composé en français en 1561 par Guido de Brès au sud des Pays-Bas d'alors (l'actuelle Belgique, d'où son nom), car ils exposent plus en détail la doctrine de la Trinité, sur la base de la révélation de Dieu dans sa Parole. Ce qu'il faut cependant bien saisir, c'est que même si cette doctrine dans sa totalité et sa grandeur dépasse complètement l'entendement humain, les implications de la foi au Dieu trinitaire pour l'Église aussi bien que pour la société en général sont d'une importance cardinale. Nous le montrerons en nous appuyant sur des passages choisis de la Bible, comme le quatrième chapitre de la lettre de Paul aux Éphésiens ou le chapitre quatorze de l'évangile selon Jean.

Penchons-nous plus spécialement sur un autre passage du Nouveau Testament, le tout début de la première lettre de Pierre, cité au chapitre dix. Cette lettre est adressée à des croyants dispersés en Asie Mineure à

la suite de persécutions qu'ils ont subies. Pierre commence sa lettre en se présentant tout d'abord, puis en nommant les personnes auxquelles il s'adresse et en les saluant de la part du Dieu trinitaire :

Pierre, apôtre de Jésus-Christ, salue ceux que Dieu a choisis et qui vivent en étrangers, dispersés dans les provinces du Pont, de Galatie, de Cappadoce, d'Asie et de Bithynie. Dieu le Père vous a choisis d'avance, conformément à son plan et vous lui avez été consacrés par l'Esprit, pour obéir à Jésus-Christ et être purifiés par l'aspersion de son sang. Que la grâce et la paix vous soient abondamment accordées.

Trois personnes, le Père, Jésus-Christ et le Saint-Esprit sont ici nommées, qui travaillent dans une parfaite unité et pour le même but. Toutes les trois ont des attributs divins, ce qui ne peut cependant pas laisser penser que nous avons affaire à trois dieux, mais bien à trois personnes en un seul Dieu. Pierre mentionne le Dieu trinitaire par rapport à son œuvre de salut pour l'Église, qui sont les élus mentionnés auxquels il s'adresse. Considérons l'œuvre de la Trinité en vue de l'avènement d'une nouvelle Création, qui commence ici bas par l'Église.

Commençons par Dieu le Père : *Il vous a choisis d'avance*, écrit Pierre à ses lecteurs, leur signifiant donc qu'Il a déterminé d'avance qu'ils croiraient en lui. Qui d'autre que Dieu pourrait accomplir ceci ? Dieu est éternel, élevé au-dessus de notre existence temporelle. Cela signifie que demain, après demain et chaque événement depuis le début du temps jusqu'à la fin des temps lui est connu et est placé sous son contrôle. Jésus-Christ a dit qu'il ne peut même pas tomber un cheveu de notre tête sans la volonté du Père qui est dans les cieux (évangile selon Matthieu, 10:30).

Mais, nous dit ce passage de la lettre de Pierre, Dieu le Père accomplit quelque chose de plus spécial encore : *Il vous a choisis d'avance en vue d'être sanctifiés* [c'est-à-dire consacrés] *par le Saint-Esprit, pour obéir à Jésus-Christ et être purifiés par l'aspersion de son sang*. Contrairement à ce que beaucoup pourraient penser après ce qui vient d'être dit, l'élection par Dieu d'hommes et de femmes qui lui appartiennent comme ses enfants et le fait qu'Il connaisse et gouverne tous nos pas, n'est pas du tout semblable à une force aveugle et implacable qu'on pourrait appeler le destin et dont on devrait avoir peur. Car Dieu a en fait un plan bien particulier pour ses enfants : c'est de les consacrer à lui pour lui obéir et l'adorer comme Père céleste.

Il les sanctifie par son Esprit Saint, c'est-à-dire qu'Il les consacre à lui en les rendant purs. Notons bien que Dieu le Père ne travaille pas seul à cette œuvre : car la purification, la sanctification est opérée par son Esprit Saint, sur la base de l'œuvre accomplie sur la croix de Golgotha par son Fils Jésus-Christ. Le Saint-Esprit travaille et opère le changement dans la vie de ceux que Dieu s'est choisis pour lui appartenir, et Il le fait en leur appliquant la purification, le lavement nécessaire pour être saints et purs devant Dieu. Il applique une purification que le Fils éternel de Dieu, Jésus-Christ, a accomplie une fois pour toutes lorsqu'Il s'est rendu semblable aux hommes pour les laver de leurs fautes devant Dieu, par le sang qu'Il a versé sur la croix. Sans ce lavement, qu'on ne peut recevoir que par la foi, il n'est pas possible d'être réconcilié avec Dieu. En résumé, la purification a sa source dans le choix des élus par Dieu le Père, avant même que le monde ait été créé, mais elle est opérée par Jésus-Christ et par le Saint-Esprit. Comme l'exprime l'article 8 de la Confession Belgica : *Le Père est la cause, origine et commencement de toutes choses, tant visibles qu'invisibles*. Cela signifie qu'Il est la cause, l'origine et le commencement du salut de tous ceux qu'Il a élus afin qu'ils lui appartiennent.

Ce même article 8, parlant du Fils, poursuit : *Le Fils est la Parole, la sagesse et l'image du Père*. Mais, demandera-t-on, quel témoignage biblique existe-t-il pour justifier une telle formulation ? Le début de la lettre aux Hébreux, déjà cité au cours des chapitre deux et six, énonce ceci au sujet du Fils :

Dieu nous a parlé par le Fils en ces jours qui sont les derniers. Ce Fils, qui est le rayonnement de sa gloire et l'expression de son être, soutient toutes choses par sa parole puissante ; après avoir accompli la purification des péchés, il s'est assis à la droite de la majesté divine dans les lieux très hauts.

L'article 9 de la confession Belgica, affirme : *Le Fils est notre Sauveur et Rédempteur, par son sang*. Il a délivré les siens de l'esclavage du péché lorsqu'Il a été crucifié, mais Il les appelle aussi à ressembler de plus en plus à son image. D'ailleurs, lorsque dans sa lettre aux Ephésiens il parle des dons que Jésus-Christ a accordés à son Église (4:15), l'apôtre Paul les associe à la croissance des chrétiens vers l'image parfaite de Jésus-Christ : *En vivant selon la vérité dans l'amour, écrit-il, nous grandirons à tous égards vers celui qui est la tête : le Christ*. Un peu auparavant, il a écrit à ses lecteurs (4:13) : *Ainsi nous parviendrons tous ensemble à l'unité dans la foi et dans la connaissance du Fils*

de Dieu, à l'état d'adultes, à un stade où se manifeste toute la plénitude qui nous vient du Christ. En d'autres termes tous ceux qui forment l'Église du Christ sont appelés à ressembler de plus en plus à l'image parfaite de Jésus-Christ, qui lui-même reflète parfaitement l'image de son Père céleste. C'est lui qui a parfaitement révélé le Père, et a réconcilié les siens avec Dieu. Si le Fils éternel n'était pas venu vivre sur terre sous une forme semblable à la nôtre, il ne pourrait être question de croître vers son image parfaite. On n'aurait eu personne à contempler pour croître plus près de Dieu; de fait tous tomberaient sous le jugement de la loi parfaite de Dieu, parce que personne n'est en soi capable de l'accomplir parfaitement. Mais le Fils de Dieu a justement pris une forme humaine semblable à la nôtre en venant vivre sur terre, et ceci pour révéler à l'humanité la Parole éternelle de Dieu de manière parfaite. Il l'a fait de telle manière que désormais, purifiés par son sang versé sur la croix de Golgotha, les croyants peuvent contempler le Père céleste sans crainte d'être condamnés à cause de leurs imperfections et de leurs fautes.

La confession des chrétiens est trinitaire, disons-nous: le Père, le Fils et le Saint-Esprit. La Bible enseigne que c'est par l'opération du Saint-Esprit que l'œuvre du Fils est appliquée dans la vie des croyants. L'article 8 de la Confession Belgica l'énonce comme suit: *Le Saint-Esprit est la vertu et la puissance éternelle procédant du Père et du Fils*. L'article 9 ajoute: *Le Saint-Esprit est notre sanctificateur, par sa demeure en nos cœurs*. Cet enseignement trouve sa source dans la Bible elle-même. Dans l'Évangile selon Jean (14:15-17, cité plus amplement au chapitre dix) Jésus déclare à ses disciples, au sujet du Saint-Esprit: *Quant à vous, vous le connaissez, car il demeure auprès de vous, et il sera en vous*. La sanctification, c'est-à-dire cette mise à part des croyants par Dieu en vue de l'obéissance à Dieu, ne peut jamais prendre place, sauf si le Saint-Esprit habite dans le cœur du croyant. La croissance du croyant vers l'image parfaite de Jésus-Christ ne peut jamais avoir lieu, sauf si le Saint-Esprit vient transformer la vie du croyant. Tout cela ne peut se produire d'aucune autre manière, pas même en essayant soi-même d'accomplir toutes sortes d'œuvres bonnes. Notre sanctification ne peut avoir lieu que si le Saint-Esprit vient prendre possession de notre vie, et nous pousse alors à accomplir des œuvres conformes à la Parole qu'Il a inspirée. Insistons ici sur le fait que les œuvres qu'Il nous pousse à accomplir sont en conformité avec sa Parole. Car dans bien des communautés chrétiennes on abuse du nom du Saint-Esprit pour accomplir toutes sortes d'œuvres qui n'ont rien à voir avec la volonté de Dieu révélée dans sa Parole. En certains lieux on se démène et on se tortille, on s'agite beaucoup, on pousse des hurlements, la vie de l'Église se déroule dans le plus grand

désordre, le tout soi-disant sous l'inspiration du Saint-Esprit. Or si le Saint-Esprit nous conduit à ressembler de plus en plus à l'image de Jésus-Christ, on ferait bien de contempler l'exemple donné par Jésus-Christ, tel que n'importe qui peut le lire dans les évangiles du Nouveau Testament : où lit-on que Jésus-Christ est entré en transes, s'est agité et a poussé toutes sortes de hurlements, s'est comporté comme un magicien païen ? C'est faire un grand déshonneur à Jésus-Christ que de se comporter de cette manière en prétendant lui ressembler. Écoutons plutôt ce que dit l'apôtre Paul au sujet du Saint-Esprit dans sa deuxième lettre aux Corinthiens (3:17-18) :

Le Seigneur c'est l'Esprit et là où est l'Esprit du Seigneur, là règne la liberté. Et nous tous qui, le visage découvert contemplons comme dans un miroir, la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en son image dans une gloire dont l'éclat ne cesse de grandir. C'est là l'œuvre du Seigneur, c'est-à-dire de l'Esprit.

Comme on le voit, Paul qualifie le Saint-Esprit de Seigneur : il est en effet Seigneur au même titre que Jésus-Christ. C'est lui qui doit venir régner dans notre vie qu'Il illumine d'une lumière parfaite et merveilleuse. C'est lui, et nul autre, qui nous transforme et nous fait ressembler de plus en plus à Jésus-Christ en nous faisant contempler son image parfaite, sans qu'un voile nous cache la face du Sauveur parfait. Bien sûr, comme Paul l'implique en parlant d'une gloire dont l'éclat ne cesse de grandir, cette transformation est progressive, elle se déroule tout au long de la vie du croyant sanctifié. Écoutons encore comment Paul, au chapitre quatre de cette même lettre aux Corinthiens (3-6), parle de l'illumination qui prend place dans la vie des croyants, en contraste avec ceux qui ne croient pas et restent aveuglés par leurs propres pensées :

Si notre Évangile, écrit-il, demeure « voilé », il ne l'est que pour ceux qui vont à la perdition, pour les incrédules. Le dieu de ce monde a aveuglé leur esprit et les empêche ainsi de voir briller la lumière de la Bonne Nouvelle qui présente la glorieuse lumière du Christ, qui est l'image même de Dieu. Ce n'est pas nous-mêmes que nous mettons en avant dans notre prédication, c'est le Seigneur Jésus-Christ. Nous-mêmes, nous sommes vos serviteurs à cause de Jésus. En effet, le même Dieu

qui, un jour, a dit: « Que la lumière brille du sein des ténèbres », a lui même brillé dans nos coeurs pour y faire resplendir la connaissance de la gloire de Dieu qui rayonne du visage de Jésus-Christ.

On verra maintenant à la lumière de l'enseignement de la Bible quelles sont les implications pour la vie de l'Église de cette spiritualité trinitaire. On verra aussi que ces implications ne s'arrêtent pas à la vie de l'Église, mais s'étendent à la vie toute entière, à toutes les sphères d'activités sociales, culturelles et autres. Tout prend sa source dans le Dieu Trinitaire, tout doit aussi lui être soumis et être transformé à son image parfaite. C'est là seulement que réside la restauration des liens brisés, la fin des tensions et oppressions de toutes sortes, la restauration aussi de notre image humaine abîmée par le péché, déformée et martyrisée par nos propres agissements.

Quels sont les fruits d'une spiritualité trinitaire pour la vie de l'Église? On a vu que Dieu est Un en Trois personnes distinguées l'une de l'autre mais qui agissent en toutes choses dans un parfait accord divin. L'Article 8 de la Confession de foi Belgica, exprime ce qui suit à ce sujet: *Cependant une telle distinction n'implique pas que Dieu soit divisé en trois, étant donné que l'Écriture nous enseigne que le Père, le Fils et Saint-Esprit ont chacun sa propre subsistance distinguée par ses propriétés, de sorte toutefois que ces trois personnes ne sont qu'un seul Dieu.* L'Église, qui est la nouvelle création de Dieu, reflète désormais ses propriétés ici sur terre. Tout d'abord l'unité. L'apôtre Paul écrit dans sa lettre aux Éphésiens (4:4): *Il y a un seul corps et un seul Esprit, comme aussi vous avez été appelés à une seule espérance.* Un seul corps, dont l'unité ne se trouve qu'en Jésus-Christ, le Fils éternel du Père, qui en est la tête, le seul chef. Mais, tout comme il n'y a pas qu'une seule personne dans la Trinité, mais trois, de même il y a dans l'Église une diversité de dons et de services qui doit être mise au service de la croissance de ce corps unique. Si l'Église essaie de marcher de l'avant avec un seul ministère, une seule forme de service, jamais elle ne reflétera l'être du Dieu trois fois un, et ne pourra croître. Si l'un des ministères ou des services que Jésus-Christ a institués pour son Église tente de dominer les autres, au lieu de remplir sa vocation en harmonie et coordination avec les autres ministères - comme le font les trois personnes de la Trinité - alors l'Église ne reflète pas l'image du Dieu trois fois un, mais celle d'un faux dieu. L'unité est alors placée au-dessus de la diversité. Or, parlant de Jésus-Christ (Ephésiens 4:16) Paul ajoute: *C'est de lui que le corps tout entier tire sa croissance pour s'affermir dans l'amour, sa cohésion et sa forte unité lui venant de toutes les articulations*

dont il est pourvu, pour assurer l'activité attribuée à chacune de ses parties. Au cas où chaque ministère chercherait son indépendance vis-à-vis des autres ministères, l'Église ne refléterait pas non plus l'être du Dieu trois fois un. C'est la diversité qui se trouverait placée au-dessus de l'unité. Dans l'Église, on agirait comme si Dieu était divisé: le ministère des diacres servant le dieu des diacres, le ministère des anciens servant le dieu des anciens! En pratique, l'Église vivrait comme les païens qui ont toute une panoplie de dieux, ou plutôt d'idoles, chacune servant un but spécifique: chaque idole est censée protéger celui ou celle qui l'adore...

L'unité et la diversité ne sont totalement réconciliées qu'au sein du Dieu trinitaire. Ce n'est que dans cette réconciliation que l'amour véritable est possible. L'amour véritable trouve sa source dans le Dieu trinitaire car les trois personnes de la Trinité s'aiment de manière parfaite, comme on l'a souligné à maintes reprises. Remarquons bien que cet amour parfait au sein de la Trinité repose sur la distinction de rôle de chacune des trois personnes. *Car, déclare l'article 8 de la Confession Belgica, le Père n'a pas revêtu une chair humaine ni le Saint-Esprit, mais seulement le Fils; le Père n'a jamais été sans son Fils ni sans son Saint-Esprit parce que tous trois sont d'éternité égale en une même essence. Il n'y a ni premier, ni dernier, car tous trois sont un en vérité et en puissance, en bonté et en miséricorde.* Cette égalité n'exclut pas que, par exemple, le Fils se soit complètement soumis à la volonté de son Père, même au moment le plus douloureux de son existence terrestre, à Géthsémané juste avant son arrestation, sa condamnation à mort et sa crucifixion (Luc 22:42): *Père, a-t-il prié, si tu le veux, éloigne de moi cette coupe. Toutefois que ce ne soit pas ma volonté, mais ta volonté qui soit faite.* De cela nous apprenons aussi que tous n'ont pas reçu la même vocation en ce qui concerne le type de service à rendre dans l'Église de Jésus-Christ. Égalité devant le chef de l'Église, Jésus-Christ, ne signifie pas que chacun puisse agir comme s'il ou elle avait le droit de remplir la fonction ou le rôle d'un autre. Tous ne sont pas pasteurs ou évêques, tous ne sont pas diacres, tous ne sont pas évangélistes, tous ne sont pas docteurs. Sans soumission volontaire (comme Jésus en a donné l'exemple à ses disciples), il ne peut y avoir d'amour véritable. En même temps, tous peuvent se prévaloir d'une égalité devant le trône de la Grâce divine. Aussitôt que la vraie connaissance du Dieu trinitaire s'efface ou est méconnue, les hommes ne peuvent que tomber dans leurs tentatives désespérées d'oppression et de dictature (en plaçant l'unité au dessus de la diversité) ou dans le chaos et l'anarchie (en plaçant la diversité au-dessus de l'unité).

Cela dit, l'enseignement sur la Trinité et l'obéissance ou la désobéissance

au Dieu trinitaire ont des implications beaucoup plus larges que sur la vie de l'Église. Car le Dieu trinitaire a imprimé sa marque sur toutes les facettes de la réalité et de la vie humaine. À chaque pas que nous accomplissons dans la vie, nous rencontrons à la fois l'unité et la diversité : l'univers - le cosmos - est un, mais il comprend à tous les échelons la diversité. Toutes les unités plus petites que nous rencontrons sont elles aussi composées d'une grande diversité d'éléments (pensons par exemple aux espèces animales, composées de plusieurs branches). Ce que nous avons écrit sur les rôles et fonctions différentes au sein de l'Église, et la soumission réciproque qui est de mise, vaut aussi pour la société en général. En même temps l'égalité de tous devant la loi doit être respectée, sans préjudice ou favoritisme, sans pressions indues. Ceci est d'ailleurs un principe clairement énoncé par la Loi (dans l'Ancien Testament). Or, si l'on observe comment fonctionnent les sociétés humaines, on ne voit le plus souvent que distorsions, oppression et violence, justement à cause du refus de se soumettre au Dieu trinitaire : au nom de l'unité un parti politique s'empare de tout l'appareil de l'État et empêche toute autre opinion que la sienne de s'exprimer ; sous prétexte de diversité le chaos et la division règnent au sein d'un même gouvernement parce que chaque ministère veut appliquer sa politique sans tenir compte des intérêts des autres départements. De sanglants conflits ethniques surgissent parce qu'on nie la diversité que Dieu a créée au sein de l'humanité et qu'on dénie le droit de vivre à ceux qui font partie d'un autre groupe ou clan que le sien. Et pourtant le Dieu unique n'a créé qu'une seule espèce humaine, avec toute sa diversité. L'oppression culturelle sévit parce que les dons que Dieu a accordés à certaines de ses créatures sont jugés inférieurs à d'autres : on veut forcer chacun à prendre part aux mêmes activités culturelles. La confusion sexuelle sévit lorsque les sexes masculin et féminin – une distinction que le Dieu trinitaire a établie dans sa Création – sont méconnus dans leur complémentarité : on s'acharne à atteindre la complémentarité en niant justement ce qui l'amène et en la remplaçant par l'uniformité. On pourrait continuer à loisir cette liste de distorsions et d'oppressions... Au cours de l'histoire humaine, le pendule oscille constamment d'un extrême à l'autre, causant bien des souffrances.

La vocation de l'Église au sein du Royaume de Dieu est de développer une spiritualité trinitaire, c'est-à-dire une spiritualité qui reflète l'être du Dieu trinitaire. L'Église est appelée à vivre une telle spiritualité en paroles et en actes, c'est-à-dire dans son témoignage et dans sa marche, par exemple lorsque les dons de chaque membre où les services institués dans l'Église sont pris en compte et s'exercent pour la croissance et le bien-être de tous. L'exercice d'une telle spiritualité trinitaire dans l'Église est alors projeté

dans la société, en vue de guérir les relations brisées et, par un tel exemple, en vue de réformer les modèles politiques et sociaux qui soit oppressent, soit provoquent le chaos. Car quand on oppresse, on favorise en fin de compte l'éruption du chaos, et quand on laisse s'établir le chaos, on amène en fin de compte l'oppression. Voilà le témoignage que Dieu attend de sa nouvelle Création sur terre, l'Église de son Fils Jésus-Christ: le témoignage rendu au Royaume parfait du Dieu trinitaire.

CHRIST OU MAHOMET ?

L'Islam est avec nous depuis quelque mille quatre cents ans : aujourd'hui, plus d'un milliard de musulmans repartis en majorité sur les continents asiatique et africain (dans une moindre mesure sur le continent européen) rendent la présence et l'influence de l'Islam déterminantes dans la vie de nombreuses sociétés. Si en Europe l'Islam provoque souvent des réactions de rejet plus ou moins avouées de la part des non-musulmans, en Afrique en revanche, il semble se marier assez bien avec les religions traditionnelles animistes : paganisme et monothéisme musulman se mêlent dans une forme de synthèse, de syncrétisme, et cela alors même qu'originellement l'Islam rejette toute forme de paganisme. Reconnaissons cependant que cet Islam « populaire » n'est pas le seul dans son genre : en Afrique l'on peut malheureusement voir de tels mélanges et une telle confusion dans bien des milieux qui officiellement se disent chrétiens...

Mais tâchons d'abord de raconter de manière succincte quels ont été les débuts de l'Islam : le Christianisme était connu depuis six cents ans lorsque l'Islam a fait son apparition sur la scène religieuse du monde, avec la personne de Mahomet. Les derniers livres qui composent le Nouveau Testament étaient écrits depuis cinq siècles déjà, et ils étaient répandus dans une grande partie de l'Europe, de l'Afrique du Nord, du Proche et Moyen-Orient. Des traductions de la Bible en plusieurs langues existaient déjà : en langue copte, en arménien, en latin, en syriaque, en gothique. La traduction syriaque était d'ailleurs utilisée par des tribus arabes vivant au sud de la péninsule arabique. La foi chrétienne était définie par des confessions de foi admises par la majorité des chrétiens, même si pour certains subsistaient des conceptions différentes au sujet de Jésus-Christ. Mahomet, né en Arabie vers l'an 570 et mort en 632, a eu dans sa jeunesse des contacts avec des chrétiens et a recueilli des informations sur la doctrine chrétienne par leur intermédiaire. Mais tout semble indiquer que ceux

qu'il a rencontrés n'étaient eux-mêmes pas très instruits et n'ont pas su lui parler de Jésus-Christ comme l'Évangile le présente. De son vivant il y avait également trois importantes tribus de juifs en Arabie, dans la ville de Médine, qui disposaient du texte de l'Ancien Testament et le lisaient entre eux. Ils étaient culturellement et économiquement bien au-dessus des tribus arabes, mais ils n'étaient pas enclins à partager leur connaissance avec ceux qui ne faisaient pas partie de leur groupe. De son côté, Mahomet recherchait Dieu et savait où il pouvait apprendre auprès de ceux qui disposaient des Écritures sacrées et les lisaient régulièrement. Cependant il n'a pas fait d'efforts pour aller soit en Syrie, soit en Éthiopie ou au sud de l'Arabie pour s'enquérir plus avant du contenu de la Bible. Il déclarera pourtant plus tard que tout ce que les Écritures enseignent est vrai et digne de foi.

Déjà du vivant de Mahomet, La Mecque était un centre religieux très important pour les Arabes. La Qa'aba, un bâtiment cubique, était considérée comme la maison d'Allah, c'est-à-dire de Dieu. Allah était vénéré comme le dieu suprême, mais à côté de lui un grand nombre d'images d'autres divinités étaient adorées dans la Qa'aba. Les Arabes venaient à La Mecque à l'occasion des grandes foires commerciales qui s'y tenaient, et ils accomplissaient les rites habituels, comme de tourner sept fois autour de la Qa'aba, et de toucher la pierre noire enchâssée dans un des murs. Cette pierre était une météorite à laquelle on attachait une grande signification religieuse.

Mahomet avait l'habitude d'aller se recueillir de temps en temps dans une grotte aux environs de La Mecque pour y méditer. D'après la tradition musulmane, il se trouvait dans cette grotte un jour de l'an 610, et c'est là que l'ange Gabriel lui serait apparu pendant qu'il dormait, lui commandant par trois fois de réciter ses paroles. À son réveil, grandement troublé par cette apparition, Mahomet se demandait ce qu'elle signifiait, et si elle lui était venue de Dieu (déjà nommé Allah) ou des génies, ces créatures du désert supposées inspirer les devins. Il avait entendu dire que Dieu avait envoyé des prophètes au peuple d'Israël, mais savait qu'aucun prophète n'avait jamais été envoyé aux descendants d'Ismaël, c'est-à-dire aux Arabes. Se pouvait-il qu'Allah l'envoie vers son peuple comme prophète et apôtre ? Se confiant à son épouse, il reçut d'elle des encouragements et se vit conforté dans l'idée qu'il venait de recevoir une vocation prophétique. Ce n'est pourtant que deux ans plus tard qu'il recommença à recevoir des révélations sous diverses formes : dans des rêves, sous forme de pensées, par le biais d'une voix. Ces messages lui venaient toujours en langue arabe, et souvent au milieu de transes. Il les répétait et ils étaient mis par écrit par ceux qui les recueillaient de sa bouche. On pense généralement que Mahomet était analphabète, comme en témoigne du reste

le verset cent cinquante-sept de la septième sourate du Coran : *Croyez en Dieu et en son envoyé, le prophète illettré, qui croit lui aussi, en Dieu et sa parole.*⁴ Ce n'est qu'après sa mort que tous ces messages furent incorporés dans le Coran, mot qui en arabe signifie « récitation ». Mahomet était en effet convaincu que les paroles qu'il avait reçues n'étaient pas les siennes, mais celles de Dieu, et qu'il n'en était que le récitant. Ainsi, les musulmans croient que le Coran n'est pas le livre de Mahomet, mais celui de Dieu.

Quel est le cœur du message du Coran ? Il tient en quelques points : il n'y a qu'un seul Dieu, Allah, créateur du ciel et de la terre et de tout ce qu'ils contiennent. Mahomet est son prophète, le dernier des prophètes envoyés par Dieu, celui qui apporte la révélation finale de la part de Dieu. L'homme est l'esclave de Dieu et son devoir est avant tout de se soumettre à Allah et de lui obéir. Allah est miséricordieux, ce qu'on peut voir par le fait qu'il pourvoit aux besoins des hommes. Ceux-ci doivent lui être reconnaissants. Un jour terrible de jugement vient, durant lequel Allah fera revivre les morts pour les juger. Ceux qui l'adorent et font de bonnes œuvres seront récompensés en allant dans un paradis fait de plaisirs sensuels, et ceux qui commettent de mauvaises œuvres seront condamnés au feu de l'enfer :

Ceux qui craignent Dieu seront dans les jardins et dans les délices, savourant les présents dont vous gratifie votre Seigneur. Leur Seigneur les a préservés du supplice du feu. Mangez et buvez en bonne santé, c'est le prix de vos actions. Accoudés sur des lits rangés en ordre, nous les avons mariés à des filles aux grands yeux noirs. (sourate LII, versets 17-20)

La pire des mauvaises actions que peuvent commettre les hommes c'est d'associer d'autres divinités à Allah : *Dieu ne pardonnera point le crime d'idolâtrie ; il pardonnera les autres péchés à qui il voudra, car celui qui associe à Dieu d'autres créatures commet un crime énorme* (IV, 51). On peut percevoir derrière ces doctrines une certaine influence du Judaïsme et du Christianisme. Tout aussi important, l'Islam (mot qui signifie « soumission ») est autant une forme de régime politique qu'une religion. La vie entière des musulmans doit être réglée par les préceptes de l'Islam. Autrement, il n'y a pas vraiment de soumission. En arabe, le mot « musulman » signifie justement « celui qui se soumet ».

4. La traduction des extraits du Coran présentés au cours de ce chapitre est celle de Kasimirski, éditions Garnier-Hachette, 1970.

Les efforts de Mahomet et de ses disciples pour convertir les habitants de La Mecque à cette nouvelle religion furent vains. On se moqua d'abord d'eux, puis ils furent ouvertement persécutés, ce qui amena Mahomet à aller se réfugier dans la ville de Médine au nord de La Mecque. Il y reçut un accueil plus favorable et y fit des disciples en nombre croissant. En l'an 622, il se rendit de nouveau à La Mecque pour tenter de détourner ses habitants de l'idolâtrie, et les convertir à la nouvelle religion qu'il proclamait. S'attirant l'hostilité déclarée de la population locale, il dut, avec ses compagnons, se cacher et s'enfuir, retournant finalement à Médine. C'est cette fuite à Médine que l'Islam appelle l'hégire. Aujourd'hui encore, l'année 622 marque le début du calendrier musulman. Au début Mahomet avait déclaré qu'aucune conversion à l'Islam ne devrait se faire par la force : *Dis à ceux qui ont reçu les Écritures et aux hommes dépourvus de toute instruction : vous résignerez-vous à Dieu ? S'ils le font, ils seront dirigés sur la droite voie ; s'ils tergiversent, tu n'es chargé que de la prédication. Dieu voit ses serviteurs* (III, 19). Cependant, à mesure que ses disciples augmentaient et que les tribus arabes environnantes lui prêtaient serment d'allégeance, il eut recours à la force pour étendre son pouvoir politico-religieux. Entre autres, les tribus juives demeurant à Médine, ville dont il était devenu le chef, furent dépossédées de leurs biens lorsqu'elles refusaient de se convertir. Certains furent même massacrés, des femmes et des enfants furent vendus comme esclaves. Seuls les chrétiens du sud de l'Arabie purent conserver leur religion, en échange d'un lourd tribut. On trouve un écho de cette discrimination dans la quatrième sourate, au verset cinquante, qui s'adresse aux gens de l'Écriture :

Vous qui avez reçu des Écritures, croyez à ce que Dieu a fait descendre du ciel pour confirmer vos livres sacrés, avant que nous effacions les traits de vos visages et que nous les rendions unis comme le derrière de vos têtes. Croyez avant que nous vous maudissions comme nous avons maudit ceux qui violaient le sabbat ; l'ordre de Dieu fut aussitôt accompli.

Les adeptes de Mahomet battirent les troupes des mecquois une première fois, après avoir pillé plusieurs de leurs caravanes. Les habitants de La Mecque, effrayés par le pouvoir montant de Mahomet, envoyèrent à leur tour une armée de dix mille hommes contre lui et remportèrent une grande victoire, le blessant même, sans toutefois parvenir à écraser ses forces. Après un conflit de plusieurs années, Mahomet parvint à entrer dans

La Mecque, dont les habitants se soumirent sans résistance à son pouvoir politico-religieux. Il y instaura le nouveau culte dont il était le prophète, en commençant par détruire les images des idoles qui se trouvaient dans la Qa'aba, tout en préservant certaines coutumes du passé, et en donnant à ses adeptes la forme définitive du pèlerinage à La Mecque. Mahomet tomba gravement malade en l'an 632 et mourut peu après. Sa mort fut immédiatement suivie par des luttes de succession entre son gendre Ali et son ami Abou Bakr, luttes marquées par de nombreux assassinats. Ceci n'empêcha pas les armées musulmanes de se lancer à la conquête du monde, battant les armées perses et byzantines, conquérant la Syrie et l'Égypte, occupant toute l'Afrique du nord qui jusque là avait été chrétienne. Ils occupèrent même la plus grande partie de l'Espagne, où les Arabes demeurèrent pendant plusieurs siècles. Leur avance en Europe occidentale fut arrêtée exactement un siècle après la mort de Mahomet, en l'an 732, lorsque les armées franques commandées par Charles Martel les refoulèrent au-delà des Pyrénées.

Examinons maintenant ce que l'Islam enseigne sur la personne de Jésus-Christ, et de manière plus générale encore, comment le Coran cite la Bible. Rappelons d'abord que Mahomet, ayant vécu aux alentours de l'an six cents de notre ère, ne connaissait que de manière fragmentaire aussi bien l'Ancien Testament que le Nouveau Testament. Il avait eu des contacts aussi bien avec des juifs qu'avec des chrétiens, mais ces contacts ne lui avaient pas permis de s'informer suffisamment en profondeur sur l'enseignement de la Bible. Il semble en particulier qu'il ait été déçu dans ses rapports avec les tribus juives d'Arabie. On se rend compte aussi en lisant le Coran, que Mahomet connaissait certaines traditions juives ainsi que certains commentaires des rabbis juifs sur l'Ancien Testament, mais pas nécessairement le texte de l'Ancien Testament lui-même.

Le Coran mentionne l'Ancien Testament sous le nom de Taurat, et l'Évangile sous le nom d'Injil. Il parle des deux avec beaucoup de respect, les considérant comme Écritures sacrées provenant de Dieu et ayant été révélées par lui-même à ses prophètes d'antan. Les plus grands de ces prophètes, d'après le Coran, sont Adam, Moïse, David et Jésus. Voici quelques citations du Coran qui confirment ceci. Dans la deuxième sourate, au verset cent trente, on peut lire :

Tu diras: Nous croyons en Allah, et en la révélation qui nous a été donnée ainsi qu'à Abraham, Ismaël, Isaac, Jacob et aux douze tribus; nous croyons aussi à celle qui a été donnée à Moïse et Jésus et à

tous les prophètes de leur Seigneur. Nous ne faisons aucune différence entre l'une ou l'autre d'entre elles.

Au second verset de la troisième sourate, le Coran dit ceci : *Il t'a envoyé le livre contenant la vérité et qui confirme les Écritures qui t'ont précédé. Avant lui, il fit descendre le Pentateuque et l'Évangile pour servir de direction aux hommes. Il a fait descendre le livre de la Distinction.* (Le Pentateuque est le nom donné aux cinq premiers livres de l'Ancien Testament, dans la Bible). Dans la quatrième sourate du Coran, on lit aussi : *O croyants ! Croyez en Dieu, en son apôtre, au livre qu'il lui a envoyé, aux Écritures descendues avant lui. Celui qui ne croit pas en Dieu, en ses anges, à ses livres, à ses apôtres et au jour dernier est dans un égarement lointain.* Le verset soixante-douze de la cinquième sourate dit encore : *Dis aux hommes des Écritures : Vous ne vous appuyerez sur rien de solide tant que vous n'observerez pas le Pentateuque, l'Évangile et ce que Dieu a fait descendre d'en haut.* On pourrait ainsi multiplier les citations du Coran qui font référence à la Bible, Ancien et Nouveau Testament, enjoignant les musulmans à croire au message révélé par Dieu aux prophètes et aux apôtres. D'après toutes ces citations, il est clair que Mahomet considérait les Écritures que lisaient juifs et chrétiens de son époque, comme étant inspirées par Dieu. Rien n'indique qu'il ait mis en doute leur authenticité ou la préservation intacte des textes des Écritures lus par juifs et chrétiens. À maintes reprises, le Coran ordonne aux musulmans de suivre ces Écritures et d'obéir à leur contenu. Il ne peut évidemment s'agir que des textes des Écritures que ses contemporains avaient à leur disposition :

Dieu a acheté des croyants leurs biens et leurs personnes pour qu'il leur donnât en retour le paradis ; ils combattront dans le sentier de Dieu, ils tueront et seront tués. La promesse de Dieu est vraie ; il l'a faite dans le Pentateuque, dans l'Évangile, dans le Coran ; et qui est plus fidèle à son alliance que Dieu ? Réjouissez-vous du pacte que vous avez contracté, c'est un bonheur ineffable (IX, 112).

Pourtant, Mahomet a été rapidement confronté au fait que ni les juifs ni les chrétiens auxquels il s'adressait, ne voulaient le suivre ou accepter comme divinement inspirées les paroles qu'il prononçait. Aussi leur a-t-il reproché de tordre le sens des Écritures. On trouve une allusion très claire à cette accusation au soixante-douzième verset de la troisième sourate du Coran :

Quelques uns d'entre eux torturent les paroles des Écritures avec leurs langues pour vous faire croire que ce qu'ils disent s'y trouve réellement. Non, ceci ne fait point partie des Écritures. Ils disent: Ceci vient de Dieu. Non, cela ne vient point de Dieu. Ils prêtent sciemment des mensonges à Dieu.

Le Coran rapporte de nombreux événements ou paroles qu'on trouve dans la Bible, que ce soit à propos d'Adam, d'Abraham, de Moïse, de Jésus-Christ. Pourtant, on est frappé de voir les différences qui existent entre les récits ou paroles bibliques et la manière dont ces même récits ou paroles sont rapportés dans le Coran. Ces différences ne sont pas seulement des variations, mais présentent souvent des versions totalement incompatibles des faits et paroles en question. Comment expliquer ou justifier de telles différences, sachant, encore une fois, que Mahomet considérait aussi bien l'Ancien que le Nouveau Testament comme Écritures inspirées de Dieu, Écritures que ses propres disciples devaient accepter au même titre que le Coran? Quelle version de ces faits ou de ces paroles rapportés par le Coran et repris à la Bible est la version authentique? Pendant environ quatre cents ans après la mort de Mahomet, aucun théologien musulman n'a sérieusement mis en doute l'authenticité des textes bibliques tels qu'ils étaient connus et préservés à l'époque de Mahomet. Au contraire, des historiens ou théologiens musulmans reconnus comme Al-Mas'udi, Ali at-Tabari ou le célèbre Al-Ghazzali (mort en l'an 1111) reconnaissaient cette authenticité. Cette vue fut partagée par le grand savant perse Avicenne (980-1037). Un autre théologien musulman, Bukhari (mort en 870), cita même le Coran pour prouver que le texte de la Bible n'avait pas été falsifié. C'est Ibn-Khazem, ayant vécu au onzième siècle à Cordoue, dans le sud de l'Espagne conquis par les Arabes quelque trois cents ans plus tôt, qui introduisit l'idée que le texte des évangiles avait été falsifié. Les contradictions entre le Coran et les évangiles étaient de telle nature qu'il lui fallait trancher: si le Coran disait la vérité, alors les évangiles ne pouvaient dire la vérité. Mais comme Mahomet enjoint de croire en ce que disent les évangiles, alors, pensait Ibn-Khazem, la logique voulait qu'ils aient été falsifiés à un moment donné. Un des faits les plus difficiles à réconcilier entre le Coran et les évangiles, concerne la crucifixion de Jésus-Christ. Le verset cent cinquante-six de la quatrième sourate du Coran dit en effet ceci :

Ils disent : nous avons mis à mort le Messie, Jésus fils de Marie, l'apôtre de Dieu. Non, ils ne l'ont point tué, ils ne l'ont point crucifié; un autre individu qui lui ressemblait lui fut substitué, et ceux qui disputaient à son sujet ont été eux-mêmes dans le doute. Ils n'en avaient pas de connaissance précise, ce n'était qu'une supposition. Ils ne l'ont point tué réellement. Dieu l'a élevé à lui, et Dieu est puissant et sage.

Pour Ibn-Khazem, une telle contradiction ne pouvait être résolue logiquement qu'en soutenant que les évangiles avaient été falsifiés. Selon lui, les chrétiens avaient perdu l'Évangile, à l'exception de quelques traces que Dieu a laissées intactes pour servir d'argument contre eux. Cependant, la logique d'Ibn-Khazem n'était fondée sur aucune preuve historique. Il est en revanche clair sur le plan historique que la version du Coran concernant la mort de Jésus est empruntée aux textes docètes et gnostiques du second siècle, textes postérieurs à la rédaction du Nouveau Testament (cf ci-dessous p.317).

Qu'enseigne le Coran sur la personne de Jésus ? La sourate dix-neuf parle de l'annonciation de la naissance de Jésus faite à Marie et de la conception de Jésus. Dans la quatrième sourate, il est aussi nommé le Messie. Le mot « Messie » n'est pas défini dans le Coran, et doit probablement être compris au sens que la Bible lui accorde. En revanche, l'idée de Jésus-Christ comme Fils de Dieu est inacceptable pour le Coran, car Dieu ne peut engendrer de fils comme les pères humains : *Dieu ne peut pas avoir d'enfants. Loin de sa gloire ce blasphème ! Quand il décide d'une chose, il dit : Sois, et elle est (XIX, 36).* Telle n'est bien sûr pas l'idée que se font les chrétiens de la filiation divine de Jésus-Christ, qui est appelé Fils de Dieu selon une filiation éternelle, et non par analogie à une filiation humaine. Le verset soixante-seize de la cinquième sourate rejette la divinité du Christ en ces termes :

Infidèle est celui qui dit : Dieu, c'est le Messie, fils de Marie. Le Messie n'a-t-il pas dit de lui-même : O enfants d'Israël, adorez Dieu qui est mon Seigneur et le vôtre ? Quiconque associe à Dieu d'autres dieux, Dieu lui interdira l'entrée du jardin, et sa demeure sera le feu. Les pervers n'auront plus de secours à attendre.

L'idée d'un Dieu unique en trois personnes égales en divinité, éternité et

toute puissance est également inacceptable pour le Coran, au nom de l'unicité d'Allah. C'est ce qu'exprime la sourate quatre au verset cent soixante-neuf :

O vous qui avez reçu les Écritures, ne dépassez pas les limites dans votre religion, ne dites de Dieu que ce qui est vrai. Le Messie, Jésus fils de Marie, est l'apôtre de Dieu et son verbe qu'il jeta dans Marie : il est un esprit venant de Dieu. Croyez donc en Dieu et à ses apôtres, et ne dites point : Il y a Trinité. Cessez de le faire. Ceci vous sera plus avantageux. Car Dieu est unique. Loin de sa gloire qu'il ait eu un fils. À lui appartient tout ce qui est dans les cieux et sur la terre. Son patronage suffit ; il n'a pas besoin d'un agent.

Notons au passage que Jésus est ici décrit comme le verbe, ou l'expression de Dieu. On retrouve ceci au verset quarante de la troisième sourate : *Les anges dirent à Marie : Dieu t'annonce son Verbe. Il se nommera le Messie, Jésus fils de Marie, honoré dans ce monde et dans l'autre, et un des confidentes de Dieu.* Jésus vient pour confirmer le Pentateuque (V, 50) : *Après les autres prophètes, nous avons envoyé Jésus, fils de Marie pour confirmer le Pentateuque. Nous lui avons donné l'Évangile qui contient la lumière et la direction, et qui confirme le Pentateuque, et qui sert d'admonition à ceux qui servent Dieu.* Juste auparavant, le verset quarante-huit a également attribué lumière et direction au Pentateuque : *Nous avons fait descendre le Pentateuque ; il contient la lumière et la direction. Les prophètes, vrais croyants résignés devant Dieu, devaient juger d'après les parties du livre de Dieu, dont ils avaient le dépôt ; ils étaient comme les témoins de la loi vis-à-vis des juifs.* Cependant, le Coran se présente comme la révélation finale venant compléter les Écritures données précédemment, comme l'indique le verset cinquante-deux de la même sourate : *Nous t'avons envoyé le livre contenant la vérité, qui confirme les Écritures qui l'ont précédé, et qui les met à l'abri de toute altération.*

Jésus est aussi décrit comme saint, ou sans péché, dans la sourate dix-neuf, une caractéristique qui n'est attribuée à aucun autre personnage mentionné dans le Coran, pas même à Mahomet lui-même. Adam, Abraham, Moïse, Jonas, David, Mahomet ont péché, et ont besoin de se repentir devant Dieu, mais pas Jésus-Christ. Dans le Coran, sa mission est décrite dans les termes suivants, toujours selon la troisième sourate - au verset quarante-trois - (on retrouve à nouveau dans cette description des traces des évangiles apocryphes postérieurs au Nouveau Testament) :

Dieu lui enseignera le livre et la sagesse, le Pentateuque et l'Évangile. Jésus sera son envoyé auprès des enfants d'Israël. Il leur dira: Je viens vers vous accompagné de signes du Seigneur; je formerai de boue la figure d'un oiseau; je soufflerai dessus, et par la permission de Dieu l'oiseau sera vivant; je guérirai l'aveugle de naissance et le lépreux; je ressusciterai les morts par la permission de Dieu; je vous dirai ce que vous aurez mangé et ce que vous aurez caché dans vos maisons. Tous ces faits seront autant de signes pour vous, si vous êtes croyants. Je viens pour confirmer le Pentateuque que vous avez reçu avant moi; je vous permettrai l'usage de certaines choses qui vous ont été interdites. Je viens avec des signes de la part de votre Seigneur. Craignez-le et obéissez-moi. Il est mon Seigneur et le vôtre. Adorez-le: c'est le sentier droit.

Un peu plus loin (au verset quarante-huit), le Coran déclare :

Les Juifs imaginèrent des artifices contre Jésus. Dieu en imagina contre eux; et certes Dieu est le plus habile. Dieu dit à Jésus: Je te ferai subir la mort et je t'élèverai à moi; je te délivrerai des infidèles, et j'élèverai ceux qui t'ont suivi au-dessus de ceux qui ne croient pas, jusqu'au jour de la résurrection. Vous retournerez tous à moi, et je jugerai vos différends.

Résumons les différents traits attribués par le Coran à Jésus-Christ: Jésus est le Messie de Dieu, son Verbe, né de la vierge Marie. Il accomplit des miracles qui servent de signes de la part du Seigneur. Il a même le pouvoir de ressusciter les hommes. Ceux-ci doivent lui obéir. Il est saint, sans péché. Les juifs s'opposent à lui, Dieu lui fait subir la mort, mais l'élève à lui (c'est l'Ascension). Le Coran déclare aussi que Jésus reviendra sur terre, au jour du jugement final. Tous ces éléments indiquent la place très spéciale que le Coran accorde à Jésus. Il est le serviteur par excellence de Dieu.

Cependant le Nouveau Testament, dont les premiers textes (la lettre de Paul aux Galates en particulier) ont été rédigés moins de vingt ans après le ministère du Christ, nous enseigne beaucoup d'autres choses sur la personne

de Jésus. C'est là que l'on trouve le récit de son ministère. Il faut lire l'Évangile pour aller à la source la plus fiable concernant la personne de Jésus-Christ. Il déclare que tous les hommes sont des pécheurs devant Dieu, et ont besoin de Jésus-Christ pour les mener vers Dieu et les réconcilier avec lui. Que ce soient Adam, Abraham, Moïse, David ou Mahomet, tous sont des pécheurs et ne peuvent par leurs propres mérites être justifiés devant le Dieu saint et parfait. Seul un médiateur saint et parfait peut donner accès à Dieu.

Venons-en au caractère de Mahomet, d'après ce que nous rapporte la tradition musulmane. Nous contrasterons sa personne et son œuvre avec celle de Jésus-Christ.

Commençons d'abord par revenir sur un aspect de la vie de Mahomet, celui de ses relations avec les femmes et de ses mariages. D'abord marié à Khadija, une riche veuve pour laquelle il travaillait, et qui le soutint sans faille dans ses combats, il ne prit pas d'autre femme tant qu'elle vécut. C'est seulement après sa mort qu'il prit pour lui de nombreuses autres épouses et concubines. Après avoir épousé sa sixième femme, il souhaita prendre la belle Zainab, femme de son fils adoptif Zaid, comme septième épouse. Comme la coutume arabe interdisait un tel mariage, même si le fils adoptif divorçait son épouse, Mahomet déclara avoir reçu une révélation annulant cette disposition dans ce cas spécial, après quoi Zaid divorça pour permettre à son père adoptif d'épouser Zainab. D'après les historiens musulmans, à la fin de sa vie, Mahomet avait douze femmes et deux concubines, dont une esclave chrétienne copte qui lui avait été donnée par le roi d'Égypte. Cette pratique de la polygamie par Mahomet est du reste en contradiction avec les enseignements du Coran, puisque celui-ci ne permet aux hommes de prendre que deux, trois ou quatre femmes. Rappelons que le Christianisme, quant à lui, rejette sans équivoque le principe même de la polygamie. Par ailleurs, le Coran permet aux hommes de prendre plusieurs femmes, mais pas aux femmes de prendre plusieurs hommes. Pourtant, même des biographes musulmans du prophète de l'Islam reconnaissent implicitement la supériorité morale du mariage monogame. La vie de Mahomet fournit des exemples frappants de cette supériorité : ses épouses sont allées jusqu'à comploter contre sa vie, car il lui arrivait souvent d'ignorer certaines d'entre elles, et de témoigner de favoritisme à l'égard d'autres, ce qui rendait les premières jalouses. L'antagonisme était arrivé à un tel point qu'il pensa un moment en divorcer quelques unes. Cet aspect de la vie de Mahomet vient jeter une lumière particulière sur son caractère moral. Même si, par rapport à ses contemporains, Mahomet était généralement une personne morale (dans un milieu de commerçants païens où déformer la vérité était chose

courante), il paraît extrêmement difficile de le considérer comme l'exemple moral parfait, un homme n'ayant jamais commis de péché majeur. C'est bien pourtant ce que prétendent nombre de ses biographes, ou plutôt hagiographes, dans la tradition – *sirah* – qui commence dès le huitième siècle avec Ibn Ishaq (mort en 773), et qui se poursuit aujourd'hui (ainsi la récente biographie du prophète par Tarik Ramadan: *Muhammad, Vie du Prophète – Les enseignements spirituels contemporains*. Presses du Châtelet, 2006). Voici un extrait de ce qu'écrivait l'un d'entre eux :

Mahomet est l'être humain doué des plus grandes faveurs, l'apôtre le plus honoré, le prophète de la miséricorde (...) Il est le meilleur des prophètes, et sa nation est la meilleure des nations; (...) il était d'une intelligence parfaite, d'origine noble. Il avait une forme absolument gracieuse, une générosité totale, une bravoure parfaite, une humilité excessive, une connaissance utile, une crainte de Dieu parfaite et une piété sublime. Il était le plus éloquent et le plus parfait des humains, abondant en toutes sortes de perfections.

Posons néanmoins la question suivante: un homme peut-il être un exemple moral parfait lorsqu'il édicte une règle pour les autres - comme le fait d'avoir quatre épouses au maximum - et s'en exempte lui-même en ayant trois fois plus d'épouses que le commun des mortels? Bien sûr, le Coran contient un passage qui exempte Mahomet de la règle générale et que les musulmans acceptent comme étant une révélation spéciale lui ayant été faite. Voici le passage en question (XXXIII, 47):

O prophète! Il t'est permis d'épouser les femmes que tu auras dotées, les captives que Dieu a fait tomber entre tes mains, les filles de tes oncles et de tes tantes maternels et paternels qui ont pris la fuite avec toi, et toute femme fidèle qui livrera son cœur au Prophète, si le Prophète veut l'épouser. C'est un privilège que nous t'accordons sur les autres croyants. Nous connaissons les lois du mariage que nous avons établies pour les croyants. Ne crains point de te rendre coupable en usant de tes droits. Dieu est indulgent et miséricordieux.

Notons en passant qu'aussi bien ici que dans d'autres parties du Coran, l'esclavage se trouve justifié; les hommes peuvent prendre pour épouses les femmes qui auraient été prises comme butin sur leurs ennemis. Un passage du Coran (IV, 28) est explicite à cet égard: *Il vous est défendu d'épouser des femmes mariées, excepté celles qui seraient tombées entre vos mains comme esclaves. Telle est la loi de Dieu.* Autre exemption notable faite à Mahomet: alors que le reste du Coran enjoint aux maris de satisfaire toutes leurs épouses, sans favoritisme aucun, Mahomet, lui, reçoit la permission d'agir avec elles comme bon lui semble, même s'il vaudrait mieux qu'il suive lui aussi la règle générale. Le favoritisme dont Mahomet fit preuve à l'égard de certaines de ses épouses produisit d'ailleurs des conséquences néfastes dans sa maisonnée:

Tu peux à ton gré accorder ou refuser tes embrassements à tes femmes. Il t'est permis de recevoir dans ta couche celle que tu en avais rejetée, afin de ramener la joie dans un cœur affligé. Tu ne seras coupable d'aucun péché en agissant ainsi; mais il serait plus convenable qu'elles fussent toutes satisfaites, qu'aucune d'elles n'eussent à se plaindre, que chacune reçût de toi ce qui peut la contenter. Dieu connaît ce qui est dans vos cœurs; il est savant et humain. (XXXIII, 49)

Toujours au chapitre des relations entre hommes et femmes, Mahomet énonce sans ambages la supériorité des hommes sur les femmes, affirmation qu'on ne trouve nulle part dans l'Évangile (mais bien dans certains évangiles apocryphes gnostiques, comme celui de Thomas, dont on fait grand cas de nos jours). Dans le Coran (IV, 38), on lit ceci:

Les hommes sont supérieurs aux femmes à cause des qualités par lesquelles Dieu a élevé ceux-là au dessus de celles-ci, et parce que les hommes emploient leurs biens pour doter les femmes. Les femmes vertueuses sont obéissantes et soumises; elles conservent soigneusement pendant l'absence de leurs maris ce que Dieu a ordonné de conserver intact.

Au même verset, le prophète de l'Islam permet aux hommes de battre leurs femmes: *Vous réprimanderez celles dont vous aurez à craindre l'inobéissance; vous les reléguerez dans des lits à part, vous les battrez; mais*

aussitôt qu'elles vous obéissent, ne leur cherchez point querelle. Dieu est élevé et grand. Est-il crédible, à la lumière de ces passages et de biens d'autres, d'écrire, comme le fait un auteur musulman: Il est évident que Mahomet non seulement honora la femme plus que quiconque, mais qu'il l'éleva au statut qui réellement lui appartient – réalisation que seul Mahomet a été capable d'accomplir jusqu'à présent? Est-il possible d'ajouter foi aux paroles d'un autre auteur musulman: L'Islam a accordé à la femme des droits et des privilèges dont elle n'a jamais joui sous d'autres religions ou constitutions?

Quoi qu'il en soit, le Coran lui-même range Mahomet au rang des hommes pécheurs. Deux passages attestent qu'il lui fallait lui aussi demander pardon à Dieu pour ses péchés (XL, 57; XLVII, 21):

Prends donc patience, Muhammad, car les promesses de Dieu sont la vérité même; implore auprès de lui le pardon de tes péchés, et célèbre les louanges de ton Seigneur le soir et le matin. (...) Sache donc qu'il n'y a pas d'autre dieu qu'Allah, et demande pardon pour tes péchés, ainsi que pour les hommes et femmes qui croient.

Au tout début de la sourate quarante-huit (intitulée *La Victoire*) on peut aussi lire ces paroles adressées à Mahomet: *Nous t'avons accordé une victoire éclatante afin que Dieu ait l'occasion de te pardonner tes fautes anciennes et récentes, afin qu'il accomplisse ses bienfaits envers toi et te dirige vers le chemin droit.* Ces affirmations du caractère moral imparfait de Mahomet tirées du Coran sont par elles-mêmes suffisantes pour relativiser l'appréciation tout à fait exagérée des auteurs musulmans sur sa perfection et ses vertus. Mais si l'on compare ce qui nous est dit à propos de Jésus-Christ dans les évangiles, et ce que nous savons de Mahomet, on verra que la perfection attribuée à Christ est d'un tout autre ordre. À ceux qui s'opposaient à son enseignement, Jésus-Christ pouvait sans crainte demander: *Lequel de vous me convaincra de péché?* (Jean 8:46); au moment de son procès, même ses accusateurs, ayant produit des faux témoins pour servir leur cause, avaient du mal à se mettre d'accord sur le chef d'accusation. Le gouverneur romain Ponce Pilate, devant lequel on avait amené Jésus, ne parvenait pas à trouver quoi que ce soit en lui qui justifie sa condamnation. Ce n'est que sous la pression de la foule qu'il leur livra Jésus pour être crucifié. Jésus-Christ n'a jamais proclamé que son Royaume viendrait par la force militaire, ou en dépouillant de leurs biens ceux qui ne croiraient pas en lui, ou en les vendant

comme esclaves voire même en les exterminant. Même si beaucoup l'ont fait au cours de l'histoire en se prévalant de son nom, cela doit être mis à leur compte, pas au sien. Pour comprendre la foi chrétienne, il faut revenir à sa source, Jésus-Christ lui-même, et à l'Évangile. Il en va de même pour l'Islam : pour le comprendre on est obligé de revenir à Mahomet, à ses enseignements et à sa vie. **Jésus a bien connu la tentation du pouvoir, qui lui était offert, mais au lieu de saisir ce pouvoir terrestre, Il a choisi de donner sa vie pour les siens.** Mahomet, quant à lui, a tout de suite saisi le pouvoir politique et religieux qui lui était offert dans la ville de Médine et il est peu à peu devenu le chef politique incontesté de toutes les tribus arabes. Peu à peu, dans ses actions, la fin a justifié les moyens. Les massacres ou assassinats des rebelles à son pouvoir ont bientôt suivi. Et c'est cet exemple-là, celui du Jihad, que dans plusieurs passages le Coran invite les musulmans à suivre, comme au verset vingt-neuf de la neuvième sourate :

Faites la guerre à ceux qui ne croient point en Dieu ni au jour dernier, qui ne regardent point comme défendu ce que Dieu et son apôtre ont défendu, et à ceux d'entre les hommes des Écritures qui ne professent pas la vraie religion. Faites-leur la guerre jusqu'à ce qu'ils payent le tribut de leurs propres mains et qu'ils soient soumis.

Jésus n'a pas non plus constitué un harem de femmes dont Il pourrait jouir comme bon lui semble. Il a pratiqué parfaitement ce qu'Il enseignait aux autres et n'a pas édicté des règles spéciales pour sa propre gouverne. Jésus-Christ n'a pas recherché pour lui-même un pouvoir politique terrestre, mais Il a avant tout exécuté la volonté de son Père céleste. Son Royaume se manifeste en premier lieu par la transformation des cœurs et des intelligences de ceux qui croient en lui, et par les fruits qu'une telle transformation produit non seulement dans leur vie, mais également dans la vie des cultures et des sociétés où l'Évangile a pris solidement racine.

Penchons-nous maintenant sur l'idée du salut de l'homme tel que l'Islam l'enseigne, et du salut en Jésus-Christ que l'Évangile chrétien annonce. Puis nous aborderons la question de la rédaction du Coran, ainsi que d'autres textes fondamentaux de l'Islam, tels que le Hadith, la Sunna et la Shariah.

Pour l'Islam, l'accomplissement quotidien de certains rites fixes est essentiel. Par exemple, le musulman doit prononcer cinq fois par jour la même prière, sans variation. Cinq fois, et non pas quatre ou six. De même

les ablutions rituelles requises se font toujours de la même façon : on se lave certaines parties du corps dans un ordre invariable. C'est la purification extérieure du corps qui compte. Cette répétition mécanique remonte à la première parole que Mahomet dit avoir reçue : « répète ». Il lui fallait répéter, réciter les paroles qui lui étaient transmises. L'accent n'est pas placé sur la compréhension et le changement de cœur et d'attitude, mais sur la répétition pure. Un régime alimentaire très strict fait aussi partie des œuvres que le musulman doit accomplir. La volonté d'Allah est de suivre toutes ces pratiques. Leur signification spirituelle importe peu, et ne fait pas non plus l'objet de raisonnements. Il ne sert de rien d'entreprendre une réflexion profonde à leur sujet. Il faut simplement répéter les gestes rituels que prescrit le Coran.

Contrairement à l'enseignement de la Bible, le Coran n'accorde pas d'importance à l'idée de chute, au fait que les hommes sont totalement éloignés de Dieu et que lui seul peut les réconcilier avec lui-même. La nécessité d'une transformation personnelle profonde, le besoin d'un salut radical qui nous fasse vivre dans la présence aimante de Dieu n'existe pas. D'ailleurs selon l'Islam on ne peut pas avoir la certitude qu'on est sauvé. On ne peut faire que de son mieux, en obéissant aux prescriptions et obligations qu'impose le Coran, et Allah, qui est miséricordieux, nous acceptera sans doute. Mais cela ne veut jamais dire qu'on puisse être sûr et certain au plus profond de soi-même que Dieu nous aime et nous accepte totalement, en dépit de toutes nos fautes. L'idée de la justice divine est exprimée comme suit dans la septième sourate (5-8) :

Nous demanderons compte aux peuples à qui nous avons envoyé des prophètes ; nous demanderons compte aux prophètes même. Nous leur raconterons leurs propres actions avec connaissance parfaite ; car nous n'étions point absents. Ce jour-là, la balance sera tenue avec équité ; ceux qui feront pencher la balance seront bien heureux. Ceux qui n'auront pas fourni le poids auront perdu leurs âmes, parce qu'ils ont été injustes envers nos enseignements.

La Bible, elle, annonce que l'humanité toute entière est éloignée de Dieu, privée de sa présence, incapable de le connaître par ses propres moyens, mais que par amour, Dieu s'abaisse vers ses créatures pour les ramener à lui, comme des brebis qui se sont égarées dans la montagne et à la recherche desquelles le berger plein de sollicitude part, quels que

soient les risques de sa randonnée. La Bible annonce cette bonne nouvelle : Dieu lui-même s'est fait homme, en la personne de Jésus-Christ, et est devenu ce bon berger. C'est uniquement sur la base du sacrifice expiatoire parfait offert par Jésus-Christ sur la Croix que le pardon divin est offert aux hommes. Qui pourrait autrement y avoir accès ?

Ce qui est demandé par l'Évangile, ce n'est pas d'accomplir jour après jour les rites répétitifs prescrits par quiconque, mais de se laisser prendre dans les bras du bon berger, de lui faire confiance, d'avoir la foi en lui, car lui seul peut ramener les brebis saines et sauvées au bercail. Cette foi transforme la vie de ceux qui l'ont confiée à Jésus-Christ. Une foi réelle en l'Évangile, et non mêlée de superstitions ou de formalisme, fait accomplir non pas des œuvres rituelles répétitives et mécaniques, mais des œuvres qui reflètent l'amour que Dieu a manifesté en Jésus-Christ. Il ne s'agit pas ici de nier que beaucoup de musulmans soient sincères et habités de convictions qui reflètent ce que dit le Coran. Il faut néanmoins se demander si cette sincérité et ces convictions peuvent vraiment rapprocher quiconque de Dieu et lui faire goûter son salut.

Venons-en maintenant au texte du Coran, et à sa rédaction. Pour les musulmans, le Coran est une parole éternelle dans la mesure où elle existe comme archétype dans le ciel, en arabe, et a été dictée mot à mot par l'ange Gabriel à Mahomet. C'est aussi la raison pour laquelle le Coran doit être mémorisé en langue arabe (qu'on le comprenne ou non, du reste). Les traductions du Coran ne sont pas considérées comme acceptables, comme porteuses de la parole d'Allah. Pourtant, plusieurs sourates du Coran contiennent des phrases dont le sujet est Mahomet, ou une autre personne qu'Allah. On trouve aussi des fautes de grammaire dans certains passages du Coran. Faut-il les attribuer au texte archétype qui se trouve dans le ciel, donc à Allah ? Les sourates les plus longues se trouvent au début du Coran, et datent de la période de Médine, c'est-à-dire de la fin de la vie de Mahomet. Elles contiennent des lois sociales ou politiques, ainsi que des *révélation*s qui exemptent Mahomet des règles générales. On voit par là que c'est le Mahomet chef politique et religieux qui parle, et organise la communauté des fidèles. Les sourates les plus courtes (elles ne contiennent que trois ou quatre versets) se trouvent à la fin. Elles datent de l'époque de La Mecque, donc du début. Ce sont des messages frappants, parlant surtout du jugement à venir. Elles ont un contenu plus religieux, pourrions-nous dire.

Quant aux sources de la tradition biblique que Mahomet a empruntées, elles proviennent surtout de commentaires de l'Ancien Testament (la Mishna, le Talmud, parfois cités mot à mot) et des évangiles apocryphes.

Le tout se trouve mélangé avec des éléments de zoroastrianisme, religion orientale ancienne. Le Coran semble être une collation de textes et de traditions venant d'auteurs différents. On n'y trouve pas de fil conducteur, d'unité. À la fin de la vie de Mahomet, le Coran tel que nous le connaissons aujourd'hui, n'existait pas. La plupart des passages étaient mémorisés par les disciples de Mahomet, certains étaient déjà mis par écrit. Mais du temps de Mahomet il n'y a jamais eu de tentative de réduire le tout en un seul livre. La collation des diverses paroles a été entreprise par son successeur immédiat, Abou Bakr, lequel a confié cette tâche à un des scribes de Mahomet. Mais d'autres traditions ont donné lieu à d'autres transmissions des paroles de Mahomet. À un moment donné, il existait jusqu'à quarante-sept versions différentes de ces paroles. Certaines d'entre elles, comme celle de Bassorah en Iraq, étaient déjà largement acceptées et répandues. Le troisième successeur de Mahomet, Othman, décida d'unifier toutes les traditions en une seule, et de faire détruire toutes celles qui ne seraient pas conformes à celle-là. Mais ces autres traditions ont tout de même été préservées. Pour compliquer le tout, il faut faire mention de la doctrine musulmane de l'abrogation, qui veut que durant la vie de Mahomet un certain nombre de paroles d'Allah aient pu être abrogées et remplacées par d'autres versets, supposés être de meilleures révélations. Par exemple, au départ la prière devait être dirigée vers Jérusalem. Ensuite, c'est la ville de La Mecque qui est devenue le point géographique vers lequel les musulmans doivent se tourner pour réciter leurs prières.

Il faut aussi signaler que le Hadith, tradition des faits et gestes de Mahomet lui-même, rapporte des sourates contenant plus de deux cents versets, alors qu'aujourd'hui ces mêmes sourates n'en contiennent qu'une soixantaine. Ce Hadith est nécessaire pour comprendre de nombreux passages du Coran, autrement inintelligibles. Six collections de Hadith sont considérées comme authentiques. Mais il faut préciser que les Hadith ont été écrits en Iraq (vers Bassorah) deux à trois cents ans après la mort de Mahomet. Ils contiennent de nombreux embellissements et additions à ce que l'on sait autrement sur la vie de Mahomet. Des écoles coraniques étudient les Hadith en leur attribuant la même valeur qu'au Coran lui-même. Il en va de même pour un autre recueil de traditions concernant Mahomet, la Sunna. Celle-ci parle des actes et des habitudes de Mahomet, toutes choses devant être imitées par les musulmans, puisque Mahomet doit leur servir d'exemple parfait. Dans la pratique populaire de l'Islam, le Hadith et la Sunna sont plus importantes que le Coran lui-même. Pour beaucoup de musulmans, suivre strictement la Sunna assure l'accès au paradis.

Enfin un autre écrit, la Shariah est constitué de lois morales, civiles et criminelles. Quatre rédacteurs principaux, nés entre l'an sept cents et sept cent quatre-vingt en sont les auteurs. La Shariah contient des sujets moraux, des règles concernant les punitions, les devoirs légaux, et parle aussi du fameux Djihad, ou guerre sainte. Les cheikhs sont des juges et conducteurs spirituels spécialistes de la Shariah. La Shariah énonce le principe de l'obéissance absolue, sans contestation possible. Allah a donné toutes les règles de manière inscrite, c'est-à-dire sans qu'aucune interprétation ou réflexion ne soit nécessaire. Il suffit d'appliquer ces règles telles qu'elles sont énoncées. Dans le monde de l'Islam, il existe une frange de musulmans qui souhaiteraient voir la Shariah appliquée dans le monde entier. Cette application ne dépendrait pas du consentement de tous, mais tous devraient s'y soumettre. Pour cette tendance de l'Islam, entrer dans le royaume d'Allah n'est pas une question de choix personnel. Il faut soit se soumettre, soit perdre la vie. Différents passages du Coran sont cités pour justifier ce point de vue. Au fond, pour eux le but politique final de l'Islam en terre non-musulmane n'est pas nécessairement de faire de chaque personne un musulman convaincu, mais de faire que tous les pays deviennent musulmans, et que chacun se soumette aux lois islamiques, de bon ou de mauvais gré.

La foi chrétienne, quant à elle, ne peut se concevoir sans l'adhésion personnelle de celui qui a été saisi par l'Esprit du Christ et lui appartient. Au tout début du Christianisme, les chrétiens ont été brutalement persécutés par les autorités romaines. Le fait que le Christianisme soit devenu religion officielle de l'empire romain après trois siècles de persécution n'est pas dû aux prouesses militaires des chrétiens ou à des chevauchées de conquérants, mais au témoignage de ceux qui n'ont pas hésité à donner leur vie pour une foi qu'ils considéraient comme supérieure à tout autre bien.

Intéressons-nous à présent aux sources occultes du Coran, et aux pratiques magiques dans l'exercice de l'Islam populaire. Il est cependant opportun de lire auparavant quelques passages de l'évangile selon Jean qui parlent de la lumière divine, en particulier de Jésus-Christ comme la lumière de Dieu venue briller dans le monde. Au début de l'évangile de Jean (1:1-5) Jésus-Christ est appelé la Parole de Dieu, c'est-à-dire sa sagesse et sa puissance éternelles :

Au commencement était la Parole, et la Parole était avec Dieu, et la Parole était Dieu. Elle était au commencement avec Dieu. Tout a été fait par elle, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans elle. En elle

*était la vie, et la vie était la lumière des hommes.
La lumière brille dans les ténèbres, et les ténèbres ne
l'ont pas accueillie.*

À maintes reprises au cours de l'évangile selon Jean, Jésus-Christ affirme être la lumière du monde, comme dans les passages suivants : *Jésus leur parla de nouveau et leur dit : Moi je suis la lumière du monde ; celui qui me suit ne marchera point dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie* (8:12). Peu après, il déclare à ses disciples, après qu'ils aient vu un homme aveugle de naissance : *Il nous faut travailler, tant qu'il fait jour, aux œuvres de celui qui m'a envoyé ; la nuit vient ou personne ne peut travailler. Pendant que je suis dans le monde, je suis la lumière du monde* (9:4-5). Peu avant son arrestation et sa condamnation à mort, Jésus dit encore aux foules qui le suivaient (12:35-36) :

*La lumière est encore pour un peu de temps parmi
vous. Marchez pendant que vous avez la lumière,
afin que les ténèbres ne vous surprennent pas : celui qui
marche dans les ténèbres ne sait pas où il va. Pendant
que vous avez la lumière, croyez en la lumière, afin
que vous deveniez des enfants de lumière.*

C'est à la *lumière* de ces paroles qu'il nous faut aborder les racines du Coran, et des pratiques occultes dans l'Islam populaire. Beaucoup de musulmans accordent au Coran des pouvoirs mystiques. Un exemplaire du Coran, en tant qu'objet, se voit attribuer des pouvoirs magiques. Mahomet connaissait les forces occultes, le Coran lui-même en parle. La croyance en les esprits du désert, les génies ou djinns, était très répandue de son temps. Ce qu'on appelle le Sir, ou Siruh, est en fait la pratique magique telle qu'elle était connue avant Mahomet et aussi de son temps. La tradition musulmane rapporte que sa mère elle-même avait eu des expériences occultes. Elle rapporte également que lorsqu'il a commencé à avoir des révélations, il a d'abord cru qu'elles lui venaient des djinns : il entra en transe, tombait à terre. C'est sa femme Khadija qui l'a persuadé que tel n'était pas le cas, mais que ses révélations lui venaient d'ailleurs. Pourtant, dans la branche mystique de l'Islam, le soufisme, on retrouve cette présence des esprits du désert. Il faut également noter que les tout premiers missionnaires musulmans avaient recours à des pratiques magiques pour impressionner les foules. L'Islam populaire tel qu'il est pratiqué dans maints pays africains, est fortement marqué par le recours à l'invocation des esprits. On croit que

certains « saints » de l'islam ne sont pas véritablement morts, mais que leurs pouvoirs sont encore disponibles. En Éthiopie par exemple, la tombe du Cheikh Hussein est devenue un lieu de pèlerinage: ce saint de l'islam devient un sauveur de substitution qui peut apporter la « baraka », c'est-à-dire des bénédictions à ceux qui invoquent son esprit. Comme l'islam ne connaît pas de sauveur et de médiateur entre Allah et les hommes, l'invocation de l'esprit de ces saints sert de pont pour essayer d'établir un contact plus personnel avec Dieu, qui autrement reste très éloigné. Ce contact recherché par le biais des forces occultes aboutit en fait non pas à rapprocher l'homme de Dieu, mais à créer une atmosphère de peur. On veut exorciser la peur due à l'éloignement de Dieu, et en fait on ne fait que l'accroître en invoquant les esprits des morts. Ceux-ci sont aussi appelés à la rescousse pour susciter la peur chez d'autres, comme dans les religions animistes. Il existe donc un mélange, un *syncretisme*, entre l'islam et ces croyances animistes. Les pratiquants de cet islam populaire veulent aussi avoir accès à une personne qui dispose de pouvoirs spéciaux pour guérir des maladies ou prédire l'avenir. De tels médiateurs gagnent le respect et l'estime des musulmans, car ils peuvent procurer la baraka tant recherchée, en fait bien plus recherchée que la vérité elle-même. Il existe aussi une croyance selon laquelle ceux qui ont fait le pèlerinage à La Mecque ramènent avec eux de la baraka, car celle-ci se trouve concentrée en grande quantité à La Mecque. Il est donc avantageux de se faire des amis avec ceux qui ont fait le pèlerinage.

Pour la foi chrétienne, en revanche, aucun pèlerinage n'est nécessaire, aucune invocation des morts, aucun rituel mécanique, mais seulement une foi vivante qui veut louer Dieu et vivre en conformité avec sa volonté bonne et parfaite. On peut alors savoir sans le moindre doute que l'on est enfant de Dieu, et que l'on peut s'adresser à lui comme à un Père bon et miséricordieux. Le Dieu qui s'est révélé pleinement en Jésus-Christ, sans qu'on ait besoin d'y ajouter quoi que ce soit, est un Dieu d'amour. Un des textes bibliques les plus explicites à cet égard est certainement le quatrième chapitre de la première lettre de Jean (7-12):

Bien-aimés, aimons-nous les uns les autres; car l'amour est de Dieu, et quiconque aime est né de Dieu et connaît Dieu. Celui qui n'aime pas n'a pas connu Dieu, car Dieu est amour. Voici comment l'amour de Dieu a été manifesté envers nous: Dieu a envoyé son Fils unique dans le monde afin que nous vivions par lui. Et cet amour consiste non pas en ce que nous

avons aimé Dieu, mais en ce qu'il nous a aimés et qu'il a envoyé son Fils pour apaiser, par son sacrifice pour nos péchés, sa colère contre nous. Bien-aimés, si Dieu nous a tant aimés, nous devons, nous aussi, nous aimer les uns les autres. Personne n'a jamais vu Dieu. Si nous nous aimons les uns et les autres, Dieu demeure en nous, et son amour est parfait en nous.

Ces paroles sublimes ne sauraient être dépassées : c'est Dieu qui a aimé les hommes le premier, c'est lui qui a initié leur salut, en n'hésitant pas à envoyer son Fils unique et éternel, en lui faisant porter le poids de leurs fautes et la condamnation qui devait les frapper. C'est sur la base de cet amour que Jean peut écrire : *Bien-aimés, aimons-nous les uns les autres ; car l'amour est de Dieu, et quiconque aime est né de Dieu et connaît Dieu.* Car Jésus-Christ incorpore en lui, par le lien de son Esprit, tous ceux qui reçoivent son amour et en vivent. En lui, Dieu n'est pas lointain, Il est tout proche, Il est *notre Père qui es aux cieux*. Point n'est besoin d'accomplir des œuvres extraordinaires pour avoir accès à Dieu, puisque c'est Dieu lui-même qui a accompli l'acte extraordinaire d'envoyer son Fils nous visiter et nous réconcilier avec lui.

Le Coran, quant à lui, présente Allah comme un Dieu miséricordieux. Mais lisons plutôt comment il ordonne de traiter ceux qui ne veulent pas se soumettre à l'Islam et à ce qu'enseigne Mahomet (V, 37-39) :

Voici quelle sera la récompense de ceux qui combattent Dieu et son apôtre, et qui emploient toutes leurs forces à commettre des désordres sur la terre : vous les mettez à mort ou vous leur ferez subir le supplice de la croix ; vous leur couperez les mains et les pieds alternés ; ils seront chassés de leur pays. L'ignominie les couvrira dans ce monde, et un châtement cruel dans l'autre, sauf ceux qui se seront repentis avant que vous les ayez vaincus ; car sachez que Dieu est indulgent et miséricordieux. O croyants ! Craignez Dieu : efforcez-vous de mériter un accès auprès de lui ; combattez pour sa religion, et vous serez heureux.

Alors, quel amour préférer ? Celui de Christ, ou celui de Mahomet ? Un amour qui déclare que Dieu nous a aimés le premier, ou un amour qui nous demande de nous efforcer de mériter un accès auprès de lui, quitte à commettre des exactions sur ceux qui sont jugés « infidèles » ? Et si l'on choisit

cette seconde voie, comment avoir la certitude que l'on s'est suffisamment efforcé pour mériter cet accès à Dieu? Quand pourra-t-on se reposer de cet effort, en ayant la certitude que Dieu nous a acceptés? La foi chrétienne, elle, enseigne que nous n'accomplissons pas des œuvres bonnes pour obtenir accès à Dieu, mais plutôt par reconnaissance à son égard, parce qu'Il nous a aimés le premier. Ce sont des œuvres libérées de toute crainte, car elles proviennent d'un cœur libéré par l'amour que Dieu a manifesté en Jésus-Christ. Le chrétien n'a pas à craindre que Dieu, mesurant ses bonnes et ses mauvaises actions au jour du jugement, ne trouve que ses mauvaises actions sont en plus grand nombre, et ne le condamne, car par la foi, il sait que Dieu lui attribue la perfection des œuvres de Jésus-Christ, comme s'il était aussi parfait que son Fils l'a été. Le chrétien sait donc qu'il est déjà passé au travers du jugement de Dieu, et que malgré tous ses errements, Dieu l'a gracié, uniquement à cause des œuvres parfaites accomplies par Jésus-Christ. Cette foi vivante le pousse à accomplir les œuvres bonnes que Dieu demande, non par crainte, mais par reconnaissance pour le salut que Dieu lui a gratuitement accordé.

Et quel combat préférer? Combattre pour répandre la vraie religion en punissant de mort et en coupant des mains et des pieds, ou bien appelant les hommes et les femmes à croire en suivant ce que l'apôtre Paul écrit aux chrétiens de Rome (10:14-15):

Mais comment feront-ils appel à lui s'ils n'ont pas cru en lui? Et comment croiront-ils en lui s'ils ne l'ont pas entendu? Et comment entendront-ils s'il n'y a personne pour le leur annoncer? Et comment y aura-t-il des gens pour l'annoncer s'ils ne sont pas envoyés? Aussi est-il dit dans l'Écriture: « Qu'ils sont beaux les pas de ceux qui annoncent de bonnes nouvelles! »

Rappelons, aussi les paroles du Christ à ses disciples que l'on trouve dans l'évangile de Jean (15:9-11):

Comme le Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés. Demeurez dans mon amour. Si vous gardez mes commandements, vous demeurerez dans mon amour comme j'ai gardé les commandements de mon Père et que je demeure dans son amour. Je vous ai parlé ainsi, afin que ma joie soit en vous et que votre joie soit complète.

Il y a bien, dans ces paroles, un élément conditionnel : *Si vous gardez mes commandements...* Cet élément conditionnel est en même temps un appel adressé aux disciples du Christ, génération après génération, à revenir à son enseignement, à l'Évangile. S'en écarter un tant soit peu, c'est risquer de sombrer dans une forme de *coranisation* de l'Évangile. Réformer l'Église et la vie chrétienne en général, c'est toujours retourner à la source, à l'Évangile. En revanche, retourner à la source de l'Islam, à Mahomet, pour réformer la pratique musulmane, aboutira inmanquablement à prendre au sérieux les injonctions jihadistes déjà clairement exprimées dans le Coran. Ceux qui se lamentent sur le fait que l'Islam semble se radicaliser au lieu de se réformer dans nombre de régions du monde, ne comprennent pas (ou ne veulent tout simplement pas comprendre) que cette radicalisation est justement le fruit d'une réforme intrinsèque consistant à revenir aux sources du Coran et du Hadith. Ce retour aux sources dénonce comme impure toute forme d'adoucissement apportée aux enseignements du prophète, tels qu'ils les lui-même a pratiqués au cours de sa carrière.

CHRIST OU BOUDDHA ?

Comme on l'a souligné au cours du second chapitre, notre époque souhaite volontiers confondre toutes les croyances, toutes les religions, et faire comme si toutes menaient au même but par des voies apparemment différentes, mais au fond très semblables les unes aux autres. La popularité des religions et spiritualités orientales est devenue une marque de la culture occidentale, tandis que le Christianisme semble de plus en plus désaffecté à l'ouest. En particulier, le Bouddhisme Zen, popularisé par de nombreuses vedettes d'Hollywood, est devenu très à la mode auprès des nouvelles générations. L'ironie est que, pendant ce temps, la foi chrétienne se répand rapidement dans un pays comme la Chine, malgré les restrictions voire les persécutions dont elle fait l'objet : on compte au bas mot quatre-vingt millions de chrétiens dans ce vaste pays, ce qui constitue certes une bien petite minorité au sein de la population globale de la Chine, mais en soi une communauté très large en nombre, qui plus est une communauté en croissance exponentielle.

Parlons donc du Bouddhisme, et d'abord de son fondateur, Gautama Siddharta, auquel ses disciples ont donné le nom de Bouddha. Il vécut entre 563 et 483 avant Jésus-Christ. Fils de roi, il fut élevé en Inde, à trois cents kilomètres de la ville de Patna. À l'âge de vingt-neuf ans, il abandonna secrètement sa femme et la cour du roi son père pour aller à la recherche de l'illumination et d'une voie qui répondrait aux problèmes de la souffrance. Il se dirigea vers le fleuve Gange, mais ne trouva pas cette voie auprès des brahmanes lettrés. La tradition rapporte qu'il l'aurait trouvée en méditant sous un arbre, une sorte de figuier. Il prêcha cette voie pendant quarante ans au cours d'une vie d'errance, et mourut à l'âge de quatre-vingts ans. Il fut incinéré, et, d'après la légende, ses cendres furent divisées en huit lots conservés dans huit pays différents. Après sa mort, le Bouddhisme se répandit dans toute l'Inde, sur l'île de Ceylan, puis le sud-est du continent asiatique, atteignant la Chine au deuxième siècle après Jésus-Christ, ainsi

que la Corée, le Japon, le Tibet et la Mongolie. De nombreuses variantes du Bouddhisme se sont développées en s'adaptant aux cultures locales. On peut néanmoins distinguer deux branches principales du Bouddhisme : La Voie Majeure (appelée *Mahayana*) et la Voie Mineure (appelée *Hinayana*). La première soutient que l'illumination est accessible à tous les hommes, la seconde qu'elle ne l'est qu'à un petit nombre d'adeptes.

Quelles sont les croyances de base du Bouddhisme, quelle que soit sa forme ou variante locale ? Il y a en premier lieu deux enseignements que Bouddha a repris de la tradition indienne : tout d'abord la croyance en la réincarnation, c'est-à-dire que tous les êtres vivants renaissent après la mort et traversent une série d'existences parmi les hommes, les animaux, les dieux ou les damnés. En second lieu, à chacune de ces existences successives est attribuée une part de bonheur ou de malheur, selon la valeur morale des actes accomplis durant les vies précédentes. Il existe une justice inéluctable et automatique qui détermine cette valeur morale et qui fait transiter l'existence dans ces différentes formes humaines, animales ou spirituelles. L'étape finale de cette migration s'appelle le *Nirvâna*, c'est-à-dire l'absence de tout désir, de toute émotion. C'est à proprement parler le Néant, un état de béatitude éternelle inconcevable à l'esprit des hommes.

En plus de ces croyances de base, le Bouddhisme enseigne ce qu'il nomme les Quatre Vérités Nobles :

La première Vérité Noble est que la vie consiste en la souffrance, malgré les instants de bonheur. La vie est pénible et décevante, et n'apporte aucune plénitude.

La seconde Vérité Noble est que rien n'est permanent dans le monde, tout change. Or, les êtres humains souffrent parce qu'ils désirent justement ce qui n'est pas permanent.

La troisième Vérité Noble est que la seule voie pour se libérer, consiste à éliminer tout désir pour ce qui n'est que temporel. C'est le début de l'Éveil.

La quatrième Vérité Noble est que cet Éveil peut être réalisé en développant la sagesse, la conduite morale et la discipline mentale. Il y a huit points pour progresser dans cette voie, comme le discours juste, la pensée juste, l'action juste, le mode de vie juste, l'effort juste, la méditation juste. Ce sont des attitudes et des actions qui doivent être développées simultanément.

Le Bouddhisme ne reconnaît pas un Dieu créateur, ni la nécessité d'un salut pour les hommes, salut que Dieu seul peut effectuer. Il n'y a pas non plus de justice divine pour le Bouddhisme, mais seulement une justice inhérente aux actes effectués par les hommes.

Peu à peu, la vénération pour Bouddha et ses disciples s'est trans-

formée en culte. Les bouddhistes contemplent des images de Bouddha, non seulement pour y voir la source de l'illumination, mais en considérant ce culte comme une bonne action qui permet d'accumuler des mérites pour le cycle des réincarnations. On offre des fleurs, des parfums, des lampes allumées, de la musique et des chants de louange, on récite des textes sacrés attribués à Bouddha. Des pèlerinages sur les lieux saints, le culte des reliques se sont ajoutés à ces rites.

La forme la plus connue du Bouddhisme en Occident est le Bouddhisme Zen, qui date du cinquième siècle de notre ère. Il est avant tout panthéiste, c'est-à-dire qu'il insiste sur l'unité de la nature, et sur le fait que les êtres humains doivent devenir un avec la nature. Il n'est pas facile d'expliquer brièvement et clairement les croyances du Bouddhisme Zen. Tâchons pourtant d'en résumer l'essentiel : pour ce courant, il faut dépasser le stade du raisonnement logique, de la compréhension et de l'intellect, et pénétrer directement dans l'identité de l'esprit de Bouddha. En dehors de cela, il n'y a pas de réalité. Le Bouddhisme Zen n'a pas de rites, pas de dieu, pas d'âme. Qu'est-ce donc que le Zen ? D'après l'un de ses promoteurs, le professeur Suzuki de l'université de Columbia, aux États-Unis, le Zen c'est l'océan, c'est l'air, c'est la montagne, l'éclair et le tonnerre, la fleur printanière, la chaleur de l'été et la neige de l'hiver. Plus encore que tout cela, le Zen, c'est l'homme. Chaque acte accompli par l'homme dans la vie est Zen. Aucune discussion compliquée n'est nécessaire, ni aucune explication. Dieu n'est pas de l'autre côté et l'homme de ce côté-ci ; dieu est l'homme, et l'homme est dieu. Plus encore, toutes les choses sont dieu, et dieu est toutes choses. Il y a une unité absolue de toutes choses, et c'est là que réside le Zen. Tout procède de cette unité qui est Esprit, et il n'y a pas d'autre réalité que cet Esprit. Il ne s'agit pas de l'esprit individuel, mais d'un Esprit qui a toujours existé, qui n'est pas né et qui ne mourra pas. Le monde que nous percevons en dehors de nous n'a pas de réalité finale, il n'est que relatif. Tant que les choses que nous percevons sont considérées individuellement, séparées du tout, elles sont illusoire et vides. Seul existe l'Esprit, si même on peut parler d'existence. Les zen-bouddhistes ne veulent pas appeler cette réalité ultime Dieu, par crainte de confusion avec le Dieu des chrétiens. C'est la raison pour laquelle des noms divers sont donnés à cette réalité ultime.

Comment évaluer le Bouddhisme Zen selon une perspective chrétienne ? Y a-t-il des points de rencontre entre cette croyance et la foi chrétienne, par exemple l'abandon des intérêts égoïstes, le combat contre la souffrance ? Pour répondre à cette question, il est nécessaire de comparer les vues respectives de l'homme selon la Bible et selon le Bouddhisme. On verra qu'elles diffèrent sur

des points essentiels. Le premier est, bien sûr, que d'après la Bible, l'homme a été créé à l'image de Dieu, et que cette relation le définit. En second lieu, d'après la Bible, la souffrance humaine n'est pas liée à une illusion dont il faille s'échapper en abandonnant sa propre individualité. Cette souffrance est le fruit d'un état général provoqué par une séparation d'avec Dieu, une aliénation dont les conséquences ont affecté l'univers tout entier.

Nous avons considéré en particulier deux enseignements que Bouddha a repris de la tradition indienne : tout d'abord la croyance en la réincarnation, c'est-à-dire que tous les êtres vivants renaissent après la mort et traversent une série d'existences parmi les hommes, les animaux, les dieux ou les damnés. Ensuite, la croyance selon laquelle à chacune de ces existences est attribuée une part de bonheur ou de malheur, selon la valeur morale des actes qui ont été accomplis durant les vies précédentes. Ce qu'on appelle la *karma* est un type de rétribution inéluctable qui fait transiter chaque être vivant dans différentes formes humaines, animales ou spirituelles. En Thaïlande, on distribue aux touristes étrangers une brochure présentant cet enseignement de manière très simple, accompagné d'illustrations évocatrices. La page de gauche vous présente un effet ou une situation qui pourrait vous concerner, et la page de droite vous déclare la cause de cet effet, sur la base de ce que vous auriez accompli dans une vie précédente. Donnons quelques exemples tirés de cette brochure : *pourquoi votre vie sera-t-elle brève au cours de votre existence présente?* (et l'illustration nous montre un motard gisant sur le bas côté de la route à la suite d'un accident mortel). La page de droite vous en donne la cause : *c'est parce que vous avez trop tué dans une vie précédente* (et l'illustration accompagnant le texte nous montre un cuisinier en train d'égorger un serpent à des fins culinaires, avec un poisson et un poulet morts reposant à côté d'une marmite en train de cuire sur le feu). Autre exemple : sur la page de gauche on lit *pourquoi êtes-vous aveugle dans cette vie présente?* et l'on voit un aveugle se cognant la tête contre une enseigne dans la rue, tandis qu'un jeune homme rit de lui sur le côté. Sur la page de droite, la cause de cette cécité nous est présentée en ces termes : *c'est parce que dans une vie antérieure vous avez déformé la vérité et induit d'autres en erreur*. Une autre séquence demande : *pourquoi êtes-vous né cochon ou chien dans cette vie présente?* Réponse : *parce que vous avez trompé et fait du mal aux autres dans une vie précédente*. Les conséquences positives d'actions effectuées dans une autre vie sont aussi montrées au lecteur : *pourquoi êtes-vous doué d'une bonne vue dans la vie présente?* Réponse : *parce que dans une vie précédente vous avez donné de l'huile pour alimenter les bougies placées devant l'autel de Bouddha*. La naïveté, voire l'absurdité de cette présentation populaire est évidente (comme

le fait de demander *pourquoi êtes-vous né chien ou cochon dans la vie présente ?*, comme si les chiens ou les cochons pouvaient s'intéresser à la loi du karma qui les affecte en lisant le livre en question). Cela dit cette loi du *karma*, centrale dans la croyance en la réincarnation, y apparaît avec toutes ses implications : ce que l'on sème dans la vie présente, on le récolte dans une vie future.

Sans développer davantage l'enseignement du Bouddhisme sur la réincarnation, notons que certains chrétiens tentent de combiner cette croyance avec l'enseignement de la Bible : pour eux, le cycle des réincarnations donne la possibilité aux individus de parvenir à la foi en Jésus-Christ au cours de vies successives. De cette manière Dieu ne force personne à croire, il ne fait que donner davantage de temps aux hommes pour qu'ils parviennent à la vraie foi. Ainsi, à la fin, tous les hommes seraient sauvés. Disons-le clairement : il n'y a absolument rien, dans la Bible, qui garantisse une telle croyance. La responsabilité de chacun vis-à-vis de l'appel divin, de l'obéissance à la loi de Dieu, est placée ici et maintenant devant soi. Cette responsabilité n'est pas transférable à une hypothétique vie qui suivrait celle-ci.

Cependant la croyance en la réincarnation pose encore d'autres problèmes insolubles : si dans notre vie présente nous supportons les conséquences d'actes commis dans une vie précédente sans nous rappeler ce que nous avons pu faire dans cette vie antérieure, nous serons désespérés de ne pas comprendre la raison de notre punition présente. Comment même savoir dans quelle vie antérieure telle ou telle action a été commise, dont nous payons aujourd'hui le prix ? On est amené à tenter vainement de remonter le cycle de toutes ses vies passées pour comprendre l'état dans lequel on se trouve à présent. Si encore le *karma* était un code moral permettant de se référer à une loi juste et universelle, applicable à tous les hommes. Mais tel n'est pas le cas ! Le *karma* n'est qu'un système rigide de rétributions ou de récompenses qui ne nous prescrit pas ce qu'il faut faire ou ne pas faire. Il n'y a pas d'éthique claire et encore moins de place pour le pardon ou la Grâce, qui est le centre de l'Évangile chrétien. En fait, selon la loi du *karma*, toute souffrance est méritée, et on ne peut y échapper. De plus, combien d'actions sont-elles nécessaires pour vous assurer que vous ne régresserez pas dans une forme de vie peu enviable, celle d'un cochon ou d'un moustique ? Nous voici plongés dans le royaume de l'incertitude et de la crainte. Quand aurai-je accompli suffisamment d'œuvres bonnes ? Quand atteindrai-je l'état de béatitude totale ?

La Bible enseigne bien autre chose. D'abord, nous ne sommes pas inéluctablement voués à payer dans une série de vies futures les erreurs ou fautes que nous avons commises. La Bible enseigne que la Grâce divine, c'est le pardon que Dieu offre gratuitement à tous ceux qui croient que le sacrifice

accompli par son Fils Jésus-Christ sur la croix est suffisant pour expier toutes les fautes commises, sans crainte d'une rétribution inéluctable. Le pardon chrétien est le contraire du *karma* bouddhiste, et rend la croyance en la réincarnation tout à fait inutile. Ensuite, alors que cette croyance suppose que l'on revienne dans un corps mortel et corruptible (qu'il soit humain ou animal), la Bible proclame la résurrection des morts, une seule fois, et dans le même corps qui est aujourd'hui le nôtre. Le corps des croyants ne sera alors plus mortel ni imparfait, mais incorruptible et parfait, à l'image de celui de Jésus-Christ à sa résurrection. Il ne s'agira donc pas d'une étape intermédiaire, menant à une autre étape intermédiaire dans une succession interminable d'états transitoires en vue d'un perfectionnement; il s'agira d'un état ultime parfait dont nous serons revêtus et que nous pouvons attendre aujourd'hui dans une espérance sans faille, car il est promis à tous les croyants par Dieu lui-même. Jésus-Christ a ouvert ce chemin et en garantit l'accès libre. La fin du neuvième chapitre de la lettre aux Hébreux, dans le Nouveau Testament, exprime ceci sans ambiguïté, en disant que Jésus-Christ a paru une seule fois pour abolir la faute des hommes par son sacrifice (26-28): *et, ajoute l'auteur de cette lettre, comme il est réservé aux hommes de mourir une seule fois – après quoi vient le jugement – de même aussi le Christ, qui s'est offert une seule fois pour porter les péchés d'un grand nombre, apparaîtra une seconde fois, sans qu'il soit question du péché, pour ceux qui l'attendent en vue de leur salut.*

Jésus lui-même rejette l'idée que dans cette vie on paye pour une faute commise par ses parents ou par soi-même avant même notre naissance. Lorsque ses disciples lui ont demandé si un tel était né aveugle en raison de ce que ses parents ou lui-même avait fait, il a catégoriquement nié que ce soit le cas: *Ce n'est pas que lui ou ses parents aient péché, mais c'est afin que les œuvres de Dieu soient manifestées en lui*, leur a-t-il répondu avant de rendre la vue à cet homme (Jean 9:3).

Dans le cycle du *karma* bouddhiste, l'étape ultime, ce qu'on appelle le *Nirvâna*, représente la libération de toute tension logique, éthique ou autre. Tous les concepts, les abstractions, les mots, ont disparu; on est alors en union avec l'Un. Dans le Bouddhisme Zen, la méditation joue un rôle essentiel pour approcher cette union. Par méditation, il ne faut pas comprendre des pensées formulées logiquement, car toute forme de logique repose sur l'affirmation que si quelque chose est vrai, son contraire est faux. Or le Bouddhisme Zen veut surpasser toute opposition logique. Dans l'unité recherchée, il n'y a pas de place pour le vrai ou le faux, une chose et son contraire ne sont pas en opposition. Dans une forme de Bouddhisme Zen connue sous le nom de *Rinzai*, on peut par exemple

demander: *Quel bruit fait une seule main qui frappe?* ceci pour nous faire échapper à la contrainte logique qui veut qu'il faille au moins une paire de mains pour frapper des mains. Le Bouddhisme récusé la logique parce qu'il ne reconnaît pas le Dieu créateur qui a imprimé à sa Création des lois d'intelligibilité. Le Christianisme, en revanche, reconnaît la perfection et l'intelligence parfaites de Dieu dans sa Création, tout comme il aborde l'univers en y voyant reflétées les perfections invisibles de Dieu.

Comment se traduit cet enseignement dans la vie des adeptes du Bouddhisme? Il y a quelques années, un magazine féminin populaire (*Marie-Claire*, juillet 2002) présentait un reportage intitulé « Les filles oubliées de Bouddha », reportage consacré à la vie de nonnes bouddhistes en Birmanie. Ces femmes, adeptes du Bouddhisme Theravada, se rasant la tête, renoncent à toute vie de couple, dorment volontairement sur une paillasse, et croient fermement qu'en suivant ce régime, elles reviendront sous la forme plus parfaite d'homme dans une vie suivante, car être née femme fait partie du cycle des réincarnations. Il leur faut seulement être patientes. Lorsqu'elles vont faire le pèlerinage vers le Rocher d'Or, considéré comme le lieu le plus saint du pays, elles ne peuvent toucher ce rocher, tandis que les hommes, eux, le peuvent, car ils sont considérés comme plus parfaits (qu'ils soient d'ailleurs moines ou non). Des gardes placés devant ce site s'assurent qu'aucune femme ne touche le Rocher. On croit que celui-ci est maintenu en place par un cheveu du Bouddha; tous les jours, des milliers de pèlerins viennent de très loin pour méditer et présenter des offrandes devant le Rocher d'Or, après un voyage interminable souvent effectué dans des conditions très difficiles. Autre croyance dans cette forme de Bouddhisme: faire l'aumône à une nonne n'apporte pas autant de *karma* que faire l'aumône à un moine (cf p.315, note 38).

Là encore, l'Évangile enseigne tout à fait autre chose. Les femmes ne sont pas inférieures aux hommes, et il n'est guère besoin d'aller faire des pèlerinages à droite ou à gauche pour augmenter son *karma* en vue d'une vie terrestre prochaine. *Dieu est Esprit, et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité*, a déclaré un jour Jésus-Christ à une femme samaritaine qui le questionnait sur l'endroit où il fallait aller adorer Dieu (Jean 4:24). Par ailleurs, dans la foi chrétienne, la vérité se définit par opposition au mensonge. Jésus-Christ est le chemin, la vérité et la vie, selon ses propres paroles (Jean 14:6). Satan, lui, est le père de tous les mensonges, c'est lui qui trompe, induit en erreur, déforme la vérité, parfois de manière très subtile. Et certes, le mensonge est présent à tous les niveaux de l'existence, de la vie aussi bien individuelle que communautaire. Peut-on d'ailleurs nier ceci

sans mentir? Entre Jésus-Christ et Satan se livre un combat de dimension cosmique dont chaque parole, chaque pensée et chaque acte humain est partie prenante. À cet égard il ne peut y avoir de réconciliation entre Christ et Satan. Mais la foi chrétienne enseigne aussi que la victoire sur Satan a déjà été remportée par Jésus-Christ, lors de sa mort sur la croix. C'est en effet là que - suprême paradoxe - Satan a été vaincu, car ce qu'il cherchait à empêcher de toutes ses forces, la réconciliation entre Dieu et les hommes, y a été parfaitement accompli. C'est là le sens de la dernière parole prononcée par Jésus-Christ sur la croix, dans l'évangile selon Jean (19:30): *Tout est accompli*. Depuis Satan bat en retraite, même s'il est encore actif dans le monde et cherche à détruire, effacer, faire oublier ou ridiculiser l'espérance chrétienne. Le monde demeure donc un immense champ de bataille dont l'enjeu final, au-delà de toutes les péripéties de ce combat, est l'Évangile (et non, du reste, l'économie de marché contre un système dirigiste, les démocraties contre les dictatures, les pays dits développés contre les pays dits non développés, le nord contre le sud, l'équipe des bleus contre celle des verts etc.). L'Évangile ne nous demande du reste pas de quitter le champ de bataille en nous retirant dans un lieu sûr et protégé de tout danger, lieu qui d'ailleurs n'existe nulle part, car le combat entre Christ et Satan se déroule bien souvent dans notre for intérieur. Non, la Bible n'appelle pas les hommes à être des déserteurs, mais à vivre ce combat dans l'assurance que la victoire a déjà été remportée par Jésus-Christ. Et ce qui attend les soldats de l'armée victorieuse n'est pas l'anéantissement dans l'Un, la disparition de toutes les émotions, de tous les désirs, mais une jouissance parfaite de la nouvelle terre et des nouveaux cieux promis par Christ dont le retour amènera l'avènement. Cette assurance peut dès aujourd'hui faire vivre les croyants dans un état d'esprit apaisé, cela même au milieu des plus grands combats: elle doit aussi les amener à travailler à la réforme des sociétés selon les normes de l'Évangile.

Le Bouddhisme recherche la paix, l'abolition de toute tension qui engendre de la souffrance, mais il le fait en tâchant d'échapper à la réalité, en aspirant à l'anéantissement. Rien n'est plus contraire au message de la Bible. La paix, dans la Bible, ne peut être atteinte que par la réconciliation avec Dieu qui, à l'origine, a créé l'univers bon et parfait. L'état dans lequel le monde se trouve actuellement, état de déchéance et de corruption, n'est pas destiné à demeurer pour toujours. Dieu est à l'œuvre, et travaille au rétablissement de toutes choses. Il ne le fait pas comme une créature soumise au temps et à ses aléas, incertaine sur l'issue de ses entreprises. Il le fait comme le Dieu éternel qui n'a ni commencement, ni fin. Il exerce un contrôle divin sur le cours temporel de l'histoire, qu'Il connaît et dirige vers

la fin qu'Il lui a assignée. Tous les jours de l'histoire humaine et de la vie de chacun, ceux d'hier comme ceux de demain, lui sont connus. Le cours de l'histoire des nations est entre ses mains. Ce Dieu n'est cependant pas une force impersonnelle, brutale et aveugle, Il est éminemment personnel puisqu'Il se révèle comme un Père à travers Jésus-Christ, son Fils éternel qu'Il a envoyé dans l'histoire des hommes au moment qu'Il avait choisi, afin que justement ceux-ci apprennent à le connaître comme Père céleste, et soient réconciliés avec lui. C'est dans cette foi-là que la paix est possible, non dans l'oubli de la réalité, ou l'aspiration à se dégager de notre enveloppe charnelle. Nous ne pouvons faire l'expérience de la paix que par l'assurance que quelqu'un d'infiniment plus grand et plus puissant que nous a remporté la victoire sur toutes les forces du mal à l'œuvre dans ce monde. Il s'agit de paix, non pas de résignation. Ce sont deux états d'esprit bien différents. Ces nonnes bouddhistes de Birmanie dont il a été question plus haut sont résignées à attendre une vie prochaine durant laquelle elles reviendront sous forme masculine, jugée plus parfaite. Mais cela constitue-t-il vraiment une paix intérieure, ou bien plutôt l'acceptation résignée de quelque chose qu'on ne remet pas en question? Cela revient à dire : *Je suis née femme, je n'y peux rien, c'est un état imparfait, mais j'espère que cela ira mieux dans une autre vie. Je n'ai pas la certitude totale de renaître un jour sous forme masculine, mais je peux essayer dans ma vie présente de faire ce qu'il faut pour cela. Quel progrès, quelles avancées peut-on attendre d'un état d'esprit aussi résigné? Comment sortir de l'immobilisme engendré par une telle vision du monde?*

Certes, le Christianisme ne prêche pas la révolte ou la révolution, mais il contemple en Jésus-Christ la norme parfaite de l'amour et de la justice divine, et il est toujours ramené par l'Évangile vers cette norme parfaite, qu'il doit refléter sous peine de perdre son identité. C'est pourquoi, en dépit de nombreuses chutes au cours de son histoire, le Christianisme a apporté une civilisation dynamique, remettant en cause des situations figées, se réformant souvent et se repentant des erreurs accomplies en son nom. Cela a été possible parce que l'Esprit de Jésus-Christ a animé des myriades de chrétiens qui se sont mis à l'écoute de leur maître et sauveur : lui qui a dénoncé l'hypocrisie et l'injustice, la fausse religion et la soif de pouvoir, lui qui a guéri tant de malades et donné une espérance indestructible à ses disciples hier et aujourd'hui. Selon les mots mêmes de l'apôtre Paul (Colossiens 1:19-20) :

Car c'est en lui que Dieu a désiré que toute plénitude ait sa demeure. Et c'est par lui que Dieu a

*voulu réconcilier avec lui-même l'univers tout entier :
ce qui est sur la terre et ce qui est au ciel, en instaurant
la paix par le sang que son Fils a versé sur la croix.*

LA DEMEURE DE DIEU SUR TERRE

Dans la recherche de Dieu qui caractérise les hommes à toutes les époques, il est courant de rencontrer ce qu'on appelle le panthéisme. On trouve ce courant de pensée religieuse dans des religions orientales telles que l'Hindouisme, mais également dans la pensée occidentale, avec toutes sortes de tentatives pour combiner ou réconcilier les deux pôles - oriental et occidental - dans une synthèse fructueuse. Dieu, soutient-on, n'est pas celui qui préexiste de toute éternité au cosmos, qu'il a créé à partir de rien, par sa Parole toute-puissante ; il n'est pas, dans son être, totalement différent de l'univers, le gouvernant de manière continue depuis une sphère totalement séparée, qu'en langage chrétien on appelle les cieux ; il ne se révèle pas non plus aux hommes de manière spéciale au cours de leur histoire. Au contraire il habite dans la nature même, il lui est totalement conjoint. Dieu, dit-on, est la force qui anime la nature dans toutes ses parties, il se confond avec elle. Comme l'indiquent les racines grecques du mot panthéisme, tout est Dieu, rien n'existe en dehors de lui. Idée séduisante et assez naturelle, si l'on peut dire, car on pense être facilement à même d'établir le contact avec Dieu puisqu'il est si proche : il est ici, tout près, dans les éléments mêmes de la nature. Les êtres humains eux-mêmes sont alors constitutifs de ce Dieu immanent à la nature : chacun d'eux est envisagé comme une partie de la divinité, et devrait être respecté à cause de cela. Retrouvons le sens de notre propre divinité, et tout ira bien, pense-t-on. Apprenons à vivre en harmonie avec la nature, respectons-la, et la divinité sera servie comme elle se doit, permettant à la vie de continuer sur terre, et à l'existence dans le cosmos. Nous accepterons même la mort comme partie inhérente et nécessaire de ce processus divin à l'œuvre dans la nature, nous nous soumettrons à ses lois pour le bien de la survie de l'univers. Point n'est besoin d'aller chercher dans un au-delà hypothétique et spéculatif ce qui est à portée de la main...

De nombreux écrivains ou penseurs au cours des siècles se sont faits les avocats d'une forme quelconque de panthéisme (car il existe plusieurs variantes de cette croyance qu'il n'est pas de notre propos ici d'énumérer et de décrire une à une) : pensons seulement à Goethe ou à Tolstoï au dix-neuvième siècle. Albert Einstein parlait volontiers de Dieu en termes panthéistes : pour lui l'harmonie universelle qui devait être formulée en des théories satisfaisantes aussi bien pour l'intellect humain que pour son sens esthétique, témoignait d'un dieu immanent au cosmos, d'une force ou d'un esprit parfait à l'œuvre dans toutes les parties de l'univers, ne se contredisant jamais dans ses manifestations. En tant que physicien, Einstein cherchait à retrouver cet ordre parfait, quitte à remettre en question les théories de ses prédécesseurs les mieux acceptées, comme celle du temps et de l'espace absolus avancée par Newton, ou encore celle de l'éther inamovible constituant l'espace interstellaire. On peut du reste reconnaître le génie scientifique d'Einstein, et noter l'importance incontestable de son influence sur les sciences physiques contemporaines, sans pour autant verser dans la croyance au panthéisme.

Car il n'est pas difficile de voir que le panthéisme se rapproche singulièrement du paganisme, quand il ne se confond pas avec lui. Quel est en effet le dénominateur commun de toutes les formes de paganisme ? C'est la confusion entre la créature et le Créateur. Les deux sont indissociables, ce qui aboutit nécessairement à l'adoration de la créature, sous forme symbolisée ou autre : statue de bois ou d'or, représentation visuelle quelconque. Si, par exemple, l'on cherche à dompter et maîtriser les forces de la mer, on se forge une image qui revêt – symboliquement ou figurativement – les caractéristiques de la mer. Dans l'Antiquité, les Philistins, mentionnés à maintes reprises dans l'Ancien Testament, habitaient sur la côte de la mer Méditerranée. Leur dieu Dagon avait une face humaine, mais un tronc de poisson, symbolisant toutes les forces naturelles à l'œuvre dans les flots puissants. Toujours dans l'Antiquité païenne, pour s'approprier les vertus de la fertilité sans laquelle la vie ne peut bien évidemment se renouveler, on adorait entre autres le dieu Baal sous forme de taureau, ou encore l'on s'adonnait à des rites de fertilité fondées sur la promiscuité sexuelle dans des temples consacrés à cet effet. Dans certaines cultures, toutes les jeunes femmes avaient l'obligation de se prostituer dans de tels temples à des saisons données. Puisqu'on observait de manière cultuelle le cycle des saisons, et l'arrivée de nouvelles formes de vie au printemps après la mort, on pouvait aller jusqu'à sacrifier des êtres humains pour appeler le renouvellement de la vie.

Tout cela ne saurait être plus éloigné de l'enseignement biblique. Il convient cependant de réfléchir plus avant sur la question du panthéisme.

Tous ses adeptes ne vont certes pas jusqu'à adorer des statuettes de métal ou de bois, ou à s'adonner à la prostitution sacrée. Bien sûr ni Goethe, ni Tolstoï ni Einstein ne sont tombés dans ces formes de paganisme. Mais il nous faut nous demander quelle sorte de dieu les panthéistes invoquent. S'il est la sagesse et la force suprême commandant le cours du cosmos à partir de ce cosmos même, s'il se confond ou est imbriqué en tant que substance avec chaque atome de l'univers, il connaît à chaque instant un nombre infini de morts ou de transformations avec la matière dont il fait partie. Il ne peut non plus échapper à la loi physique universelle d'entropie selon laquelle toute quantité d'énergie utilisable dans un système clos décroît progressivement. Il n'est donc ni invariable, ni interchangeable dans son essence. Arracher une feuille d'un arbre, cueillir une fleur, tuer un moustique c'est nécessairement porter gravement atteinte à son être même. En outre, être panthéiste implique nécessairement croire que le monde n'a pas eu de commencement, pas même ce qu'on appelle le Big-Bang, car dans un tel cas le dieu panthéiste aurait lui aussi connu un commencement. Or ceci contredit les données de la physique contemporaine qui, d'une manière ou d'une autre, ne peut échapper à la constatation qu'il y a bien eu un commencement de l'univers, quelle que soit l'explication qu'on tâche d'en donner. Un autre aspect propre au panthéisme est le fait que son dieu n'a pas de personnalité. Il représente l'unité de l'univers dans sa simplicité absolue. Tout ce qui est personnalité, intellect, conscience n'est qu'une émanation secondaire beaucoup moins élevée de la divinité. D'ailleurs, dans certaines formes de panthéisme, il n'y a pas d'autre être que dieu, la réalité en tant que telle n'existe pas : tout est dieu, vous et moi en faites partie, donc vous et moi ne pouvez avoir de personnalité propre. On l'aura constaté, on se rapproche ici singulièrement du Bouddhisme évoqué au cours du chapitre précédent.

Le panthéisme cherche donc à expliquer la totalité de la réalité en termes de dieu, et voit en celui-ci un être qui n'est pas détaché de l'univers. Le Christianisme aussi d'ailleurs. Mais pour ce dernier l'engagement de Dieu dans sa Création n'exige nullement, en fait il exclut une confusion entre le Créateur et l'ordre créé. À tout instant, par sa Providence, par sa Parole puissante qui soutient toutes choses, par son Esprit qui insuffle la vie à chaque créature, Dieu est à l'œuvre avec chaque élément de l'univers. S'il y a une identification parfaite entre Dieu et les hommes, elle intervient avec l'incarnation de son Fils Jésus-Christ : Il est descendu des sphères célestes et est venu vivre parmi eux, non d'ailleurs pour que Dieu abandonne ses prérogatives divines au profit des hommes, mais afin de ramener les hommes à lui et les restaurer dans une communion avec lui, communion brisée par un acte de révolte.

Mais alors, Dieu habite-t-il au ciel ou sur terre? Expliquons-nous. Si Dieu habite au ciel (c'est-à-dire, bien sûr, pas sur un nuage, entre deux étoiles, dans un trou noir ou sur une galaxie particulière, mais au-delà de l'univers physique) comment peut-il être présent sur terre, au milieu des hommes qui sont une entité microscopique absolument infime dans l'univers qu'Il a créé? Si, au contraire, Il habite avec les hommes sur terre, comment peut-Il être au ciel, au-delà de la réalité créée?

Disons tout d'abord que si Dieu, qui est élevé au-dessus de toutes choses, s'était désintéressé du sort de ses créatures infimes et microscopiques, Il n'aurait pas pris la peine de parler aux hommes et de se révéler à eux au cours de leur histoire. Or Il l'a fait, en s'accommodant à leur niveau et en parlant de manière accessible à la compréhension humaine, c'est-à-dire en s'abaissant bien au-dessous de sa majesté divine afin que les humains connaissent leur Créateur et apprennent à l'aimer et à lui obéir en toutes choses. Que le Dieu éternel et transcendant se soit ainsi abaissé, qu'Il se soit accommodé à la capacité humaine, qu'Il ait révélé suffisamment sur lui-même et sur l'état de la condition humaine au travers des écrits rassemblés au cours des siècles dans ce livre unique qu'est la Bible, demeure certes un mystère: on peut l'accepter par la foi, se mettre à son écoute et par là comprendre le sens et l'extraordinaire unité du message salvateur que porte la Bible, ou bien rester sceptique et déclarer, comme le fait la majorité des hommes, qu'une telle révélation est tout simplement impossible, inimaginable. Dieu ne pourrait jamais faire une telle chose, à cause même de sa transcendance, son élévation au-dessus de toutes choses - de l'univers même -. C'est le point de vue agnostique. Notons cependant avec ironie que ce point de vue - l'affirmation qui déclare Dieu inconnaissable - prétend tout de même connaître quelque chose sur Dieu avec certitude: Dieu n'est pas capable de se révéler, ou en tous cas Il ne l'a jamais fait. Le point de vue agnostique, point de vue humain, établit donc arbitrairement des limitations à Dieu. En cela il cherche à se placer au-dessus de Dieu... Et l'on peut conclure avec assurance qu'un tel point de vue ne parviendra bien évidemment jamais à connaître quoi que ce soit de Dieu, ayant commencé par vouloir usurper sa place!

Mais revenons à la Bible, qui nous parle à maintes reprises de la demeure de Dieu sur terre: dans l'Ancien Testament, au chapitre trente-trois du livre de l'Exode (7-11), se trouve mentionnée la Tente de la Rencontre, que le chef du peuple d'Israël, Moïse, avait installée en dehors du camp des Israélites. Ils vivaient dans le désert après leur sortie d'Égypte, et l'Éternel Dieu, qui les en avait délivrés, les accompagnait dans leur marche:

Moïse prit la tente et la dressa pour lui hors du camp, à quelque distance; il l'appela tente de la Rencontre; et quiconque voulait consulter l'Éternel sortait vers la tente de la Rencontre, qui était hors du camp. Lorsque Moïse sortait vers la tente, tout le peuple se levait et chacun se tenait à l'entrée de sa tente et suivait des yeux Moïse jusqu'à ce qu'il soit entré dans la tente. Lorsque Moïse entrait dans la tente, la colonne de nuée descendait, et s'arrêtait à l'entrée de la tente, et l'Éternel parlait avec Moïse. Tout le peuple voyait la colonne de nuée s'arrêter à l'entrée de la tente, alors tout le peuple se levait et se prosternait chacun à l'entrée de sa tente. L'Éternel parlait avec Moïse face à face, comme un homme parle à son ami. Puis Moïse retournait au camp; mais son jeune assistant, Josué, fils de Noun, ne bougeait pas de l'intérieur de la tente.

Dans l'Exode, Dieu est donc présent au milieu du peuple qu'Il s'est choisi et qu'Il accompagne au cours de ses pérégrinations. Il se laisse consulter par son serviteur Moïse, même si la tente préparée à cet effet est située en dehors du camp.

Plus tard dans l'histoire d'Israël, probablement autour de l'an 960 avant Jésus-Christ, le roi Salomon bâtit dans sa capitale Jérusalem un Temple pour l'Éternel Dieu. Il l'érigea sur Sion, la colline située sur le côté est de la ville, donc cette fois au milieu de la communauté. Le Psaume cent trente-deux, toujours dans l'Ancien Testament, en parle en ces termes (13-15):

Oui, l'Éternel a choisi Sion, il l'a désirée pour son habitation: « C'est mon lieu de repos à toujours; j'y habiterai, car je l'ai désirée; je comblerai de bénédictions ses ressources, je rassasierai de pain ses pauvres; je revêtirai de salut ses sacrificateurs, et ses fidèles pousseront des cris de joie. »

Donc l'Éternel habite plus près de son peuple que cela n'était le cas dans le désert. Cependant, dans tout l'Ancien Testament il est dit très clairement que la demeure de Dieu est au ciel, et que même le ciel ne peut

le contenir. Salomon lui-même, le bâtisseur du Temple, l'exprime dans la prière qu'il prononce au moment de la dédicace du Temple (premier livre des Rois, 8:27-30):

Mais quoi? Dieu habiterait-il véritablement sur la terre? Voici que les cieux des cieux ne peuvent te contenir; combien moins cette maison que je t'ai bâtie! Toutefois, Éternel, mon Dieu, sois attentif à la prière de ton serviteur et à sa supplication pour écouter le cri et la prière que ton serviteur t'adresse aujourd'hui. Que tes yeux soient nuit et jour ouverts sur cette maison, sur le lieu dont tu as dit: «Là sera mon nom!» Daigne écouter ma supplication et celle de ton peuple Israël lorsqu'il viendra prier ici. Depuis le lieu où tu demeures, depuis le ciel, entends notre prière et veuille pardonner!

Dieu, donc, s'accommode à son peuple. Son immensité, son éternité, sa divinité ne l'empêchent pas de s'abaisser vers ses créatures pour s'adresser à elles. Dans son Temple ses prêtres offrent les sacrifices qu'Il a prescrits. Des musiciens y louent son nom par leur chant et avec les instruments de musique. La communion avec lui peut y être recherchée et trouvée par les justes.

Pourtant, au fil du temps les prophètes témoignent du jugement qui va tomber sur les chefs du peuple corrompus, ainsi que sur les prêtres et ceux qui servent dans le Temple, eux aussi corrompus. Dieu va exercer un jugement sur son peuple et se détourner complètement de sa demeure. Le prophète Michée l'annonce comme suit au troisième chapitre de sa prophétie (9-12), écrite plus de deux cents ans après la construction du Temple, quelque part entre l'an 740 et l'an 730 avant Jésus-Christ:

Écoutez donc ceci, chefs de la maison de Jacob et princes de la maison d'Israël, vous qui rendez abominable le droit et qui pervertissez toute droiture, vous qui bâtissez Sion avec le sang versé, et Jérusalem avec la méchanceté. Ses chefs rendent leurs jugements contre des pots-de-vin, et ses prêtres se font payer pour dispenser l'enseignement, et ses prophètes prédisent l'avenir pour de l'argent. Et ils s'appuient sur l'Éternel en disant: «L'Éternel n'est-il pas au

milieu de nous ? Par conséquent, aucun malheur ne pourra nous atteindre. » Aussi, par votre faute, Sion sera labourée comme un champ, et Jérusalem deviendra un tas de ruines ; la montagne du Temple sera une colline couverte de broussailles.

Or c'est effectivement ce qui est arrivé en l'an 587 avant Jésus-Christ, lorsque tout Jérusalem, le Temple y compris, a été détruit par l'armée du roi babylonien Néboukadnetsar. Soixante-dix ans plus tard, entre 520 et 516 avant Jésus-Christ, le Temple sera reconstruit par la communauté des juifs revenus d'exil, sous la direction de leur chef Zerubbabel. Les livres d'Esdras, d'Aggée et de Zacharie dans l'Ancien Testament, témoignent de cette reconstruction. Quelque trois cent cinquante ans plus tard, en l'an 167 avant Jésus-Christ, ce second Temple fut profané par le roi grec Antiochus Épiphane : celui-ci fit ériger un autel en l'honneur du dieu païen Zeus Olympus à l'endroit même où se trouvait l'autel où l'on offrait les sacrifices prescrits par l'Éternel. On trouve la mention de cette profanation au livre du prophète Daniel (11:31) :

Des troupes se présenteront sur son ordre ; elles profaneront le sanctuaire, la forteresse, elles aboliront le sacrifice perpétuel et dresseront l'abomination du dévastateur. Il séduira par des flatteries les traîtres de l'alliance. Mais le peuple de ceux qui connaissent leur Dieu agiront avec fermeté.

Trois ans plus tard, les juifs reprendront le contrôle du Temple et celui-ci, après avoir été purifié, sera de nouveau dédicacé. Cent ans plus tard, en 63 avant Jésus-Christ, une nouvelle profanation aura lieu lorsque le général romain Pompée s'emparera de Jérusalem et fera du petit royaume de Juda, qui avait connu un siècle d'indépendance, une partie de l'empire romain. Trente ans plus tard, en 37 avant Jésus-Christ, Hérode le Grand causera des dégâts dans les murs du Temple lors de son propre assaut contre Jérusalem pour s'installer au pouvoir, sous l'égide des Romains. Dix-sept ans plus tard, en l'an 20 ou 19 avant Jésus-Christ, ce roi iduméen entreprendra un travail colossal de reconstruction du Temple, afin de plaire aux juifs et de gagner leur faveur. Ce nouveau Temple, auquel on travaillera encore quarante-six ans plus tard, sera cependant démoli en l'an 70 après Jésus-Christ, suite à une révolte des juifs contre les autorités romaines. C'est le jeune Titus, fils de l'empereur romain Vespasien, qui dirigera les opérations militaires. Les

trois évangiles synoptiques (Matthieu 24:1-2, Marc 13:1-2 et Luc 21:5-6) rapportent la prophétie de Jésus à ses disciples à ce sujet: *Comme quelques-uns disaient du temple qu'il était orné de belles pierres et d'objets apportés en offrandes, Jésus dit: « Les jours viendront où, de ce que vous voyez, il ne restera pas pierre sur pierre qui ne soit renversée ».*

Depuis, le Temple de Jérusalem n'a jamais été reconstruit, et sur son emplacement se trouve aujourd'hui une grande mosquée musulmane, même si des vestiges de ses murs sont encore présents. Les juifs de Jérusalem et du monde entier viennent régulièrement y prier.

Qu'est-il donc arrivé à la demeure de Dieu sur terre? A-t-elle disparu à tout jamais? Faut-il penser, comme le font certains, à reconquérir cet emplacement pour y reconstruire à nouveau un Temple où Dieu sera adoré comme au temps de l'Ancien Testament? Ou bien faut-il conclure de toutes ces destructions que Dieu n'habite pas avec les hommes, qu'il n'a de toutes manières jamais habité avec eux, que tout cela n'a jamais été que la fantaisie religieuse d'êtres humains perpétuellement en quête du divin?

Entre-temps s'était cependant produit l'événement le plus décisif de l'histoire de l'humanité. Un événement qui allait donner un caractère indestructible au Temple de Dieu sur terre. La lettre aux Hébreux, dans le Nouveau Testament, commence par ces mots, déjà cités au cours de chapitres précédents: *À bien des reprises et de bien des manières, Dieu a parlé autrefois à nos ancêtres par les prophètes. Et maintenant, dans ces jours qui sont les derniers, c'est par son Fils qu'il nous a parlé.* Un événement décisif car le Fils de Dieu a révélé le Temple de Dieu final et parfait: l'Évangile l'appelle Emmanuel, c'est-à-dire « Dieu avec nous », en la personne duquel a eu lieu le sacrifice final et parfait mettant fin à tous les sacrifices qui se déroulaient dans le Temple de Jérusalem. Dans l'évangile selon Jean (2:19-21) Jésus lui-même disait aux juifs:

« Démolissez ce Temple et je le rebâtirai en trois jours. » Alors les juifs lui répondirent: « Comment? Il a fallu quarante-six ans pour reconstruire le Temple, et toi tu serais capable de le reconstruire en trois jours! » Mais en parlant du « temple », Jésus faisait allusion à son propre corps. Plus tard, lorsque Jésus fut ressuscité, ses disciples se souvinrent qu'il avait dit cela, et ils crurent à l'Écriture et à la parole que Jésus avait dite.

Le corps de Jésus-Christ, de « Dieu avec nous », la demeure de Dieu sur terre, a bien été détruit lorsqu'il est mort crucifié sur la croix de Golgotha. Il y a cependant une différence fondamentale entre cette destruction et celle des temples de pierre : ce que des hommes ont fait intentionnellement au Temple vivant de Dieu sur terre pour le profaner, Dieu l'a transformé en un sacrifice parfait et définitif pour la réconciliation des hommes avec lui. Cette crucifixion a été à la fois l'accomplissement d'un jugement de Dieu sur la rébellion des hommes contre lui, et l'instrument d'une réconciliation parfaite. La différence avec les temples de pierre consiste aussi en ce que cette fois-ci, c'est Dieu lui-même, et non des hommes, qui a relevé son Temple vivant sur terre, en faisant ressusciter son fils Jésus-Christ des morts, en le relevant et le faisant sortir vainqueur de la mort et du tombeau. Depuis, la place du Temple incorruptible de Dieu n'est plus sur une colline située à l'est de Jérusalem, soumise à toutes sortes d'attaques et de profanations. Jésus-Christ, le chef, se trouve à la droite de Dieu le Père, et à travers son Esprit il habite dans son corps ici sur terre : *Il est lui-même et la tête et le chef de son corps* : de l'Église écrit Paul dans sa lettre aux chrétiens de la ville de Colosse (1:18). À une autre communauté chrétienne, celle des Éphésiens, il a aussi écrit (2:19-21) :

Vous avez été édifiés sur le fondement des apôtres et des prophètes, Jésus-Christ, lui-même étant la pierre de l'angle. En lui, tout l'édifice bien coordonné s'élève pour être un Temple saint dans le Seigneur. En lui, vous aussi, vous êtes édifiés ensemble pour être une habitation de Dieu en Esprit.

Le privilège des croyants est de savoir qu'ensemble ils forment un Temple saint pour le Seigneur, un Temple dont la pierre centrale est Jésus-Christ lui-même, qui règne sur toutes choses depuis sa demeure céleste. C'est ce que signifie l'expression *il siège à la droite de Dieu* que l'on trouve dans les anciennes confessions de foi chrétiennes.

Au chapitre quatre de sa lettre aux Éphésiens, écrite depuis la prison où il se trouve enchaîné, Paul décrit maintenant le Temple de Dieu sur terre, son Église, en termes d'un corps de croyants indissociablement uni à sa tête céleste. Ce corps, ce temple vivant, s'édifie progressivement, croissant toujours davantage vers la tête, alors même que celle-ci est la cause et l'agent de cette croissance :

Efforcez-vous de conserver l'unité que donne l'Esprit, dans la paix qui vous lie les uns aux autres. Il y a un seul corps et un seul Esprit; de même, Dieu vous a appelés à une seule espérance lorsqu'il vous a fait venir à lui. Il y a un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême, un seul Dieu et Père de tous qui règne sur tous, qui agit par tous et qui est en tous. Cependant, chacun de nous a reçu la grâce de Dieu selon la part que le Christ lui donne dans son œuvre. (...) C'est lui qui a fait don de certains comme apôtres, d'autres comme prophètes, d'autres comme évangélistes, et d'autres encore comme pasteurs et enseignants. Il a fait don de ces hommes pour que ceux qui appartiennent à Dieu soient rendus aptes à accomplir leur service en Christ. Ainsi nous parviendrons tous ensemble à l'unité de la foi et dans la connaissance du Fils de Dieu, à l'état d'adultes, à un stade où se manifeste toute la plénitude qui nous vient du Christ. De cette manière, nous ne serons plus des petits enfants ballottés comme des barques par les vagues et emportés çà et là par le vent de toutes sortes d'enseignements, à la merci d'hommes habiles à entraîner les autres dans l'erreur. Au contraire, en vivant selon la vérité dans l'amour, nous grandirons à tous égards vers celui qui est la tête: le Christ. C'est de lui que le corps tout entier tire sa croissance pour s'affermir dans l'amour, sa cohésion et sa forte unité lui venant de toutes les articulations dont il est pourvu, pour assurer l'activité attribuée à chacune de ses parties.

On aura remarqué que le Temple de Dieu sur terre est d'abord caractérisé par l'unité: *Il y a un seul corps*. Là où Satan, l'adversaire de Jésus-Christ, cherche systématiquement à diviser, Dieu a instauré l'unité spirituelle, c'est-à-dire l'unité dans son Esprit. Ceux que Dieu a appelés à lui, Il les a amenés dans son Église pour former une unité; les croyants sont appelés à la maintenir. Cela dit, exprimer cette unité, la vivre au quotidien n'est pas une chose qui va de soi. Plusieurs personnes, chacune ayant un bagage différent, une histoire et des traditions différentes, des tempéraments et des idées différentes, ne forment pas facilement une telle unité. Des disputes

ou des conflits peuvent facilement surgir entre elles, car tous sont pécheurs, personne non plus ne dispose d'une sagesse parfaite. Il peut facilement arriver que certains essaient d'imposer leurs vues aux autres. C'est pourquoi il faut bien comprendre que l'unité dont il est question ici ne provient pas des hommes en tant que tels, mais de Dieu qui les a appelés: *Il y a un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême, un seul Dieu et Père de tous qui règne sur tous, qui agit par tous et qui est en tous*. La confession de foi commune des croyants est la toute première expression visible de cette unité. Les membres de l'Église confessent une foi qui ne diffère pas selon les uns ou les autres: *Il y a une seule foi*, écrit Paul. Le baptême est une autre expression de cette unité. Le baptême n'est pas administré aux uns et aux autres avec une signification différente à chaque fois. Les promesses divines qui sont comprises dans le baptême valent de la même manière pour tous: *Il n'y a qu'un seul baptême*, écrit encore Paul. Soulignons-le une fois de plus, c'est Dieu qui instaure l'unité de son Temple sur terre, et ce que cette Église confesse publiquement, devant le monde, ce ne sont pas ses propres œuvres mais ce que Dieu a fait et a donné, dans l'unité de ce don. Cela dit, le peuple de la Nouvelle Alliance, l'Église de Jésus-Christ, est appelé à vivre et à donner une expression visible à cette unité. Et la manière principale, écrit Paul aux Ephésiens, c'est de vivre en paix et en harmonie les uns avec les autres, par delà les différences qui pourraient provoquer des divisions ou des conflits: *Soyez toujours humbles, aimables et patients, supportez-vous les uns les autres avec amour. Efforcez-vous de conserver l'unité que donne l'Esprit, dans la paix qui vous lie les uns aux autres (4:2-3)*. Cela exige de chacun de demeurer humble et empreint de sagesse; cela demande souvent de renoncer à certains intérêts personnels, à certains désirs ou idées à cause de la croissance du corps dans son entier et son unité. Avant toutes choses, cela exige de chacun des croyants de garder les yeux fixés sur la perfection de Jésus-Christ, car, écrit Paul au même chapitre: *En lui, tout l'édifice bien coordonné s'élève pour être un Temple saint dans le Seigneur*. Lorsque cette perspective est perdue de vue, lorsque toutes sortes de priorités et de considérations personnelles ou pragmatiques prennent le dessus, alors l'unité avec le Christ, qui conditionne l'unité des membres de son corps entre eux, se perd graduellement.

Résumons: Jésus-Christ constitue le Temple parfait de Dieu sur terre, après que les temples de pierre érigés par les hommes en son honneur aient été détruits les uns après les autres. Si Jésus-Christ lui-même a été crucifié, et son corps détruit à Golgotha, c'est Dieu lui-même qui a relevé son Temple vivant en ressuscitant son Fils et en l'élevant vers lui pour qu'il règne désormais sur toutes choses. Mais ce Temple vivant ne se trouve pas

seulement au ciel, au delà de la réalité créée. Il est présent sur terre dans le corps du Christ, son Église, lui étant lié par un lien indestructible, celui de l'Esprit de Dieu. Jésus-Christ est la tête, et l'Église le corps. Ce corps est d'abord marqué par l'unité que Dieu lui a conférée. Mais cette unité est rendue possible par la diversité des dons que Jésus-Christ a faits à son Église. Unité et diversité ne sont pas contradictoires, comme nous l'avons souligné précédemment. En fait, l'expression de l'unité spirituelle dans l'Église est seulement possible lorsque les dons différents que Jésus-Christ lui-même a distribués, sont combinés pour l'édification de la demeure spirituelle où habite Dieu. Car tous n'ont pas reçu tous les dons à la fois: *Chacun de nous a reçu la grâce de Dieu selon la part que le Christ lui donne dans son œuvre*, a écrit Paul un peu auparavant. Mais de quels dons parle-t-il exactement? Il nomme très spécifiquement certains services au sein de l'Église destinés à équiper tous les membres du corps avec la parole du Seigneur.

Apôtres et prophètes: c'est par eux que Dieu a parlé et a consigné sa Révélation aux hommes de toutes époques, de toutes situations, de toutes catégories. Évangélistes: ce sont eux qui répandent la bonne nouvelle de l'Évangile, qui la proclament en tous lieux. Pasteurs et enseignants: leur vocation est de faire en sorte que les membres de l'Église soient régulièrement nourris par la parole de Dieu et que tout au sein de l'Église se déroule conformément à cette Parole parfaite. On le voit, l'édification de la demeure spirituelle de Dieu sur terre se fait tout premièrement par la proclamation, la prédication et l'enseignement de la parole de Dieu, qui n'est autre que Jésus-Christ lui-même, lui qui est la pierre d'angle du Temple de Dieu et la tête du corps de l'Église.

On n'insistera jamais assez sur le fait que Jésus-Christ et lui seul est le but principal de la croissance de l'Église, de toutes ses actions et manifestations. Par l'application des dons et des services qu'Il a donnés à son Église, celle-ci doit croître régulièrement et continuellement, jusqu'à ce que, écrit Paul aux Ephésiens, *nous parvenions tous ensemble à l'unité de la foi et dans la connaissance du Fils de Dieu, à l'état d'adultes, à un stade où se manifeste toute la plénitude qui nous vient du Christ*. Combien de fois n'arrive-t-il pas, dans la vie des églises, dans leurs actions et manifestations, que Jésus-Christ soit mis de côté, et qu'Il soit remplacé par toutes sortes de plans et de stratégies qui négligent de le considérer dans toute sa gloire? Comme s'Il devait passer au second plan, comme s'Il comptait moins que d'autres considérations, matérielles, personnelles ou politiques; comme si par eux-mêmes les hommes pouvaient devenir adultes et obtenir la plénitude spirituelle. Combien de fois n'arrive-t-il pas que les hommes veuillent contrôler et

diriger les affaires de l'Église à l'aide de toutes sortes de méthodes très sophistiquées, comme si l'Église leur appartenait, et n'était pas sa propriété exclusive? Comme si son Esprit et sa Parole n'étaient pas suffisants pour nourrir et conduire l'Église, et qu'il faille leur substituer des inventions humaines, quand ce ne sont pas des manipulations éhontées...

À l'opposé d'une telle attitude, dans le commentaire qu'il a écrit sur tout ce passage de la lettre aux Éphésiens, le réformateur français du seizième siècle Jean Calvin a écrit ce qui suit et par lequel on conclura ce chapitre:

Saint Paul a voulu exposer quelle est la vraie foi et en quoi elle consiste: à savoir, quand le Fils de Dieu est connu. Car la foi doit regarder à lui seul, dépendre de lui, se reposer et être enclose en lui. Si elle passe outre, elle s'évanouira; elle ne sera plus foi, mais tromperie. Souvenons-nous donc que la vraie foi est tellement enclose en Christ, qu'elle ne sait rien d'autre que Christ et ne souhaite savoir rien d'autre.

LE VASE ET LE POTIER

Ce chapitre a trait à la question tant de fois posée de la liberté de l'homme vis-à-vis de Dieu. On pourrait poser cette question de la façon suivante: si Dieu est tout-puissant et qu'Il détermine le cours des événements, des destinées individuelles et collectives, peut-on parler de liberté humaine véritable? Si Dieu décide, puis-je encore décider? La volonté de Dieu n'exclut-elle pas celle de l'homme? Comment imaginer que Dieu et l'homme puissent agir ensemble? Leurs actions se contrediraient toujours mutuellement. Ou bien nous faut-il imaginer un Dieu passif, éloigné, impuissant ou indifférent, et dans ce cas seulement, l'homme peut encore avoir sa place dans le monde comme créature libre, déterminant le cours de sa destinée? Mais dans un tel cas, il nous faudra envisager un dieu déchu de ses prérogatives divines, amputé de tout ce qui fait qu'on l'appelle Dieu. Beaucoup le pensent ou le disent haut et fort: un tel dieu n'a sa place dans leur vie que pour combler les vides de leur théories sur l'origine et l'organisation de l'univers. C'est le dieu des philosophes déistes, de tous ceux qui ont du mal à concevoir le monde sans un être suprême: sa seule raison d'être est de leur permettre de trouver une explication à tout ce qu'ils ne parviennent pas à expliquer autrement. Mais il n'est pas question d'avoir une relation personnelle avec ce dieu-là, on ne peut ni le prier ni s'attendre à être exaucé. Il n'y a rien à craindre ou à espérer de sa part.

Si au contraire on veut parler de Dieu comme étant souverain et tout-puissant, on peut tomber dans l'autre excès: celui de penser que l'homme n'est qu'un robot, une simple machine obéissant mécaniquement aux ordres divins, sans exercer aucune responsabilité véritable. Une telle créature ne peut donc être tenue pour responsable de ses agissements. On entend parfois certains criminels dire devant la cour de justice qui les juge: *Ce n'est pas moi qui suis responsable, c'est Dieu qui m'a poussé à agir de la sorte.* À partir

de là, naturellement, tout devient possible, les crimes les plus abominables peuvent être justifiés sous prétexte que Dieu l'aurait voulu.

La Bible ne parle de Dieu ni de cette manière, ni de la précédente. D'une part le Dieu de la Bible n'est pas la simple projection de l'imagination des hommes en quête d'un être suprême, sans que cela implique aucune responsabilité ou obéissance de notre part vis-à-vis de lui. D'autre part Il n'est pas davantage ce tyran qu'on présente parfois, et qui ne laisse aucune liberté à ses créatures, ne faisant que les manipuler comme des machines.

La première indication de la relation qui existe entre Dieu et ses créatures, se trouve dans le livre de la Genèse, lorsqu'il est dit que l'homme et la femme ont été créés à l'image de Dieu (Genèse 1:27). Il nous faut brièvement revenir sur cet enseignement biblique fondamental concernant l'homme, abondamment commenté au cours du chapitre six.

La création de l'homme à l'image de Dieu exclut dès le début l'idée d'un robot impuissant ne disposant pas d'une volonté propre. De quelle image serions-nous les porteurs, si nous n'étions que des machines impuissantes ? Il nous faudrait alors dire que Dieu lui-même n'est qu'un robot ou une machine, et que nous ne faisons que refléter ces caractéristiques en portant son image ! Mais chacun sait bien que la vie quotidienne est marquée par des choix et des décisions de toutes sortes qui demandent de réfléchir, de s'informer, de mesurer les conséquences des décisions à prendre. Rien de mécanique dans tout cela.

Un second texte, toujours dans l'Ancien Testament, nous éclaire encore davantage sur la question de la liberté humaine et sur le plan de Dieu pour sa créature : ce texte se trouve vers la fin du livre du Deutéronome (30:11-20). Le peuple d'Israël se trouve à l'orée de la terre promise, et Dieu lui enjoint de vivre en communion avec lui, en suivant ses prescriptions et commandements. Le fait que Dieu donne un commandement clair à son peuple et lui enjoigne d'obéir à ce commandement, établit la responsabilité d'Israël. Notons que ce mot de « **responsabilité** » contient en lui le mot « **réponse** ». Être responsable devant Dieu, c'est lui répondre. C'est lui qui parle en premier lieu, et les hommes, créés à son image, lui répondent ensuite, dans l'obéissance. Ce faisant ils exercent leur *responsabilité*. Le passage en question n'exclut pas que le peuple de Dieu désobéisse aux prescriptions et commandements divins, mais il décrit clairement les conséquences d'une telle désobéissance :

En effet ce commandement que je te prescris aujourd'hui n'est certainement pas au-dessus de tes forces ni hors de ta portée. Il n'est pas dans le ciel pour

que tu dises: Qui montera pour nous au ciel, nous l'apportera et nous le fera entendre, afin que nous le mettions en pratique? Il n'est pas de l'autre côté de la mer, pour que tu dises: Qui passera pour nous de l'autre côté de la mer, nous l'apportera et nous le fera entendre, afin que nous le mettions en pratique? Cette parole, au contraire, est tout près de toi, dans ta bouche et dans ton cœur, afin que tu la mettes en pratique.

Vois, je mets aujourd'hui devant toi la vie et le bien, la mort et le mal. Car je te commande aujourd'hui d'aimer l'Éternel, ton Dieu, de marcher dans ses voies et d'observer ses commandements, ses prescriptions et ses ordonnances, afin que tu vives et que tu multiplies, et que l'Éternel, ton Dieu, te bénisse dans le pays où tu vas entrer pour en prendre possession. Mais si ton cœur se détourne, si tu n'obéis pas et si tu es poussé à te prosterner devant d'autres dieux et à leur rendre un culte, je vous annonce aujourd'hui que vous périrez, que vous ne prolongerez pas vos jours dans le territoire où tu vas entrer pour en prendre possession, après avoir passé le Jourdain. J'en prends aujourd'hui à témoin contre vous le ciel et la terre; j'ai mis devant toi la vie et la mort, la bénédiction et la malédiction. Choisis la vie, afin que tu vives, toi et ta descendance, pour aimer l'Éternel ton Dieu, pour obéir à sa voix et pour t'attacher à lui; c'est lui qui est ta vie et qui prolongera tes jours, pour que tu habites le territoire que l'Éternel a juré de donner à tes pères, Abraham, Isaac et Jacob.

Le début de ce passage montre bien la proximité de Dieu avec son peuple, puisqu'Il lui donne sa parole et la rend tout à fait accessible. Nul ne pourra dire qu'il ne sait pas ce que Dieu veut de lui. Cette proximité illustre le fait que l'homme a été créé à l'image de Dieu. Porteur de cette image, il reçoit et comprend la parole de son créateur. Sa désobéissance n'est pas due au fait qu'il n'a pas bien saisi ce que lui enjoignait Dieu, ou qu'il a été tenu dans l'ignorance, mais seulement à sa propre rébellion. Ensuite, il est clair d'après ce texte que Dieu place l'homme devant un choix: celui de l'obéissance ou de la désobéissance. Dieu, le Créateur qui initie un dialogue

de père à enfants avec ses créatures, exige l'obéissance à sa volonté. Il décrit les conséquences de la désobéissance : c'est, tout simplement, la mort. Le même avertissement se trouve au début de la création de l'homme, tel qu'elle nous est décrite au chapitre deux du livre de la Genèse (15-17) :

L'Éternel Dieu prit l'homme et le plaça dans le jardin d'Éden pour le cultiver et le garder. L'Éternel Dieu donna ce commandement à l'homme: Tu pourras manger de tous les arbres du jardin; mais tu ne mangeras pas de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, car le jour où tu en mangeras, tu mourras.

Dieu, donc, place son peuple en face d'un choix, celui du bien et du mal, de la vie et de la mort, mais il n'en reste pas là : il indique très clairement le bon choix !

La liberté de l'homme, aux yeux de Dieu, ne se trouve jamais dans la désobéissance au commandement divin, mais dans une vie de communion avec lui, marquée par la confiance et l'obéissance. Ce rapport de père à enfants qui portent son image ne sera brisé par l'homme qu'à son propre détriment. Pour revenir sur l'idée de liberté telle qu'elle est généralement conçue par les hommes en rébellion contre Dieu, on peut dire qu'elle consiste bien en un choix opéré par l'homme, mais un tel choix n'amène avec lui que misère et aliénation, qui sont déjà la marque du jugement de Dieu sur sa créature rebelle. Car il est impossible d'échapper à son jugement. Celui-ci se manifeste de plusieurs manières ; on peut aussi dire qu'il est provisoirement tempéré, car la patience de Dieu est encore à l'œuvre. Le jugement final sur toute créature doit encore être prononcé et exécuté. C'est maintenant le temps de l'appel à la repentance, à la conversion, le temps du retour au bercail des enfants aliénés de l'amour paternel par leur propre volonté.

Nous voyons de cette manière comment la Bible envisage la liberté des hommes face à Dieu : il n'est question ni d'un dieu éloigné et impersonnel, qui ne mettrait pas sa créature face à sa Parole et à sa Loi, ni d'un dieu qui présenterait sa Parole et sa Loi à son peuple mais en rendrait l'obéissance facile et automatique, sans aucun exercice de la responsabilité de ce peuple. Au contraire, ce que nous voyons, c'est que l'homme créé à l'image de Dieu est appelé à lui répondre en recherchant une vie de communion avec son Créateur : c'est en effet ce qu'exige de lui l'image de Dieu dont il est le porteur. Se priver de cette communion en désobéissant, c'est tout simplement travailler à effacer l'image de Dieu que nous portons, et cela ne peut

avoir pour conséquence que notre mort. Il en va comme si, en détruisant l'image de Dieu en nous, nous nous détruisions nous-mêmes. Nous ne vivons pas de manière autonome et toute prétention à cette autonomie aboutit en fin de compte à une aliénation : non seulement par rapport au Dieu créateur, mais également par rapport à nous-mêmes.

Pourtant, il nous faut encore pénétrer plus loin le sens de la révélation biblique sur la nature de nos rapports avec ce Dieu tout-puissant qui nous appelle à devenir ses enfants. Il est tout-puissant, et le fait que ses créatures puissent volontairement lui désobéir, et choisir la mort plutôt que la vie, n'enlève rien à ses prérogatives divines. Le jugement divin sur l'iniquité humaine n'est pas annulé, quoiqu'en pensent ceux qui croient pouvoir agir impunément en transgressant les commandements divins. Le passage suivant du livre du prophète Ésaïe, dans l'Ancien Testament, l'affirme on ne peut plus clairement (29:15-16):

Malheur à ceux qui se cachent de l'Éternel pour cacher leur projet, leurs œuvres se font dans les ténèbres, et ils disent: Qui nous voit et qui nous connaît? Quelle perversité est la vôtre! Le potier doit-il être considéré comme de l'argile, pour que l'ouvrage dise de l'ouvrier: Il ne m'a pas fait? Pour que le pot dise au potier: il n'a pas d'intelligence?

Il est clair que le potier, c'est Dieu, et l'argile, ou l'ouvrage du potier, ce sont les humains. Le potier sait parfaitement ce que vaut l'argile. La souveraineté de Dieu est encore affirmée dans le passage suivant, toujours tiré du livre du prophète Ésaïe (45:9-12):

Malheur à qui conteste avec celui qui l'a façonné! Vase parmi les vases de terre! L'argile dit-elle à celui qui la façonne: « Que fais-tu? Et ton œuvre ne vaut rien? » Malheur à qui dit à un père: « Pourquoi engendres-tu? » Et à une femme: « Pourquoi enfantes-tu? » Ainsi parle l'Éternel, le Saint d'Israël, celui qui l'a façonné: veut-on me questionner sur l'avenir, me donner des ordres sur mes fils et sur l'œuvre de mes mains? C'est moi qui ai fait la terre et qui sur elle ai créé l'homme; c'est moi, ce sont mes mains qui ont déployé les cieux, et c'est moi qui commande toute leur armée.

Ici, le prophète affirme que Dieu revendique son statut de potier, de créateur, tandis que le vase ne le reconnaît pas comme tel. Mais il y a en même temps dans ce passage un appel pressant à la conversion, à la repentance. Ce n'est pas comme si le potier renversait la situation sans en appeler à la créature en qui il a mis sa propre image. Au contraire il s'adresse à elle avec passion. Un tel passage est en fait un cri divin pour la reconnaissance de la souveraineté de Dieu. Un peu plus loin au cours du même chapitre (22-25), ce cri éclate dans toute sa force, adressé non seulement au peuple rebelle, qui se tourne si volontiers vers des idoles faites de bois ou de pierre, mais à toutes les nations :

Tournez-vous vers moi, et soyez sauvés, vous, tous les confins de la terre ! Car je suis Dieu, et il n'y en a point d'autre. Je le jure par moi-même, de ma bouche sort ce qui est juste, une parole qui ne sera pas révoquée : tout genou fléchira devant moi, toute langue prêterait serment par moi. En l'Éternel seul, dira-t-on, résident pour moi les actes de justice et la force ; à lui viendront, honteux, tous ceux qui étaient en rage contre lui. Par l'Éternel seront justifiés et se glorifieront tous les descendants d'Israël.

Comment lire un tel texte et prétendre que le Dieu de la Bible abdique sa souveraineté ? Il l'affirme au contraire sans équivoque, mais Il le fait dans un appel qui prend au sérieux ceux auxquels il est adressé. Comment prétendre que le Dieu de la Bible ne parle pas un langage accessible aux humains, qu'Il ne cherche pas à se faire comprendre mais nous manipule comme des cailloux sans vie ? Ni l'un ni l'autre n'est vrai. Ce qui est vrai c'est que la voix du prophète nous fait entendre celle de Dieu dans un langage destiné à pénétrer le cœur de son peuple et à y apporter un changement radical, une conversion et un retour à Dieu dans une communion restaurée entre le potier et le vase d'argile.

Dans le passage suivant du livre d'Ésaïe (64:7-11), c'est au tour du vase d'argile d'invoquer le potier, et de le supplier d'avoir pitié de son ouvrage. L'obstination d'Israël, sa désobéissance continuelle aux commandements divins ont eu pour conséquence l'accomplissement des menaces proférées à son encontre par l'intermédiaire du prophète : voici Israël en exil, soumise à de puissantes nations étrangères, en proie à l'humiliation. L'heure du retour à Dieu a sonné pour le vase d'argile qui se croyait autonome et prétendait maintenir une relation vivante avec Dieu tout en violant sa loi sainte :

Cependant, Éternel, tu es notre Père; nous sommes l'argile et c'est toi notre potier, nous sommes tous l'ouvrage de tes mains. Ne te mets pas dans une indignation extrême, ô Éternel, et ne te souviens pas à toujours de la faute; regarde donc, nous sommes tous ton peuple, tes villes saintes sont devenues un désert, Jérusalem une désolation. Notre temple saint et splendide, où nos pères célébraient tes louanges, est devenu la proie des flammes; tout ce que nous avions de précieux a été ruiné. Devant tout cela, Éternel, te contieras-tu? Est-ce que tu te tairas et nous humilieras à l'excès?

La parole de Dieu s'est réalisée, et au-delà de la mise à exécution de la menace proférée tant de fois par le Dieu souverain, nous sommes frappés par la faculté de Dieu d'atteindre le cœur de son peuple rebelle. Voilà ce dernier retourné vers lui, soumis, enfin prêt à répondre positivement à l'appel divin. Il a d'abord choisi le mal et la mort, contre l'ordre de son Créateur, et a subi les conséquences mortelles inévitables de son propre choix. Mais la souveraineté de Dieu se manifeste par un acte de Grâce inexprimable, par le fait que Dieu le rappelle à la vie en le rappelant d'exil. Le retour de Juda sur sa terre ancestrale, après soixante-dix ans d'exil, ne pouvait être compris par la communauté juive que comme l'acte gracieux et souverain du Dieu qui accomplit sa parole.

Deux autres passages de l'Ancien Testament, tirés des livres du prophète Jérémie et du prophète Ézéchiël, nous éclairent encore davantage sur la manière d'agir de Dieu vis-à-vis de son peuple. Au chapitre trente et un du livre de Jérémie (33-34), Dieu lui-même dit mettre sa loi dans le cœur de ses enfants :

Mais voici l'alliance que je conclurai avec la maison d'Israël, après ces jours-là, - Oracle de l'Éternel: je mettrai ma loi au-dedans d'eux, je l'écrirai sur leur cœur; je serai leur Dieu et ils seront mon peuple. Celui-ci n'enseignera plus son prochain, ni celui-là son frère en disant: Connaissez l'Éternel! Car tous me connaîtront, depuis le plus petit d'entre eux jusqu'au plus grand, - oracle de l'Éternel; car je pardonnerai leur faute et je ne me souviendrai plus de leur péché.

Le mot « alliance », ici prononcé, établit la nature de la relation restaurée entre Dieu et Israël : c'est dans le pardon de Dieu qu'une vraie connaissance de sa personne devient possible. Il prend l'initiative de pardonner, d'écrire sa loi dans le cœur de son peuple, et une vraie connaissance de son nom s'ensuit. Cela signifie-t-il que le vase d'argile est manipulé mécaniquement de manière à répondre désormais à la voix de son potier ? Non, certes. Car les fruits portés par le peuple de la nouvelle alliance telle qu'elle est ici décrite sont des fruits de justice, de paix, d'amour qui n'ont rien à voir avec une réponse mécanique. Au contraire, l'humanité retrouve le sens plein et entier de son existence dans cette relation restaurée. Dieu fait de nous des créatures nouvelles, dans lesquelles son image reluit comme jamais auparavant. Le passage parallèle qu'on trouve au chapitre trente-six du livre d'Ézéchiel (24-27) ne dit pas autre chose :

Je vous retirerai d'entre les nations, je vous rassemblerai de tous les pays et je vous ramènerai sur votre territoire. Je ferai sur vous l'aspersion d'une eau pure, et vous serez purifiés ; je vous purifierai de toutes vos souillures et de toutes vos idoles. Je vous donnerai un cœur nouveau et je mettrai en vous un esprit nouveau ; j'ôterai de votre chair le cœur de pierre et je vous donnerai un cœur de chair. Je mettrai mon Esprit en vous et je ferai que vous suiviez mes prescriptions et pratiquiez mes ordonnances.

Notons en particulier le contraste entre le cœur de pierre et le cœur de chair. Dieu transforme en véritable humanité la déshumanisation intervenue dans la vie de son peuple qui désobéit à sa loi : cette déshumanisation est exprimée au moyen de l'image du cœur de pierre. Voilà bien, pour la Bible, le fruit de la fausse liberté qui se moque de la parole de Dieu : l'homme devient dur, mécanique, insensible, tout sauf une créature porteuse de l'image de Dieu. En contraste, le cœur de chair symbolise l'humanité restaurée par son Esprit. La vie nouvelle est caractérisée par l'obéissance aux prescriptions de Dieu, elle est restaurée moralement, elle est porteuse de paix, elle exprime dans la joie toutes les facultés dont le Créateur l'a douée.

Ainsi s'exprime la souveraineté de Dieu : dans une alliance de Grâce qui initie et suscite une humanité nouvelle. Les hommes ne sauraient être transformés par eux-mêmes, ils ne sauraient revenir de leurs mauvaises voies par leurs propres forces, car sans l'initiative du potier divin, l'argile ne peut de lui-même trouver la forme du vase idéal.

La liberté humaine trouve donc son accomplissement lorsque l'homme devient partie intégrante de l'alliance avec Dieu, alliance marquée par ses actes rédempteurs vis-à-vis de son peuple. Par son Esprit, Dieu inscrit sa Loi dans le cœur des hommes. C'est donc par une initiative souveraine de Dieu, par un acte de pure grâce, que l'homme retrouve sa liberté d'enfant de Dieu, restauré dans la communion avec son Créateur. Il est désormais en mesure de choisir la vie lorsque le choix entre la vie et la mort, entre le bien et le mal, lui est proposé. Ce n'est pas pour rien que nous lisons par deux fois, dans le Nouveau Testament, qu'il s'agit d'une loi de liberté. Jacques (1:25) énonce ce qui suit: *Celui qui a plongé les regards dans la loi parfaite, la loi de liberté, et qui persévère, non pas en l'écoutant pour l'oublier, mais en la pratiquant activement, celui-là sera heureux dans son action même.* Un peu plus loin (2:12-13), on lit également: *Parlez et agissez en hommes qui doivent être jugés selon une loi de liberté, car le jugement est sans miséricorde pour qui n'a pas fait miséricorde. La miséricorde triomphe du jugement.* L'obéissance à la loi parfaite, à la loi de liberté, sont devenues les marques de la vie nouvelle dans l'alliance de Dieu. Dieu a libéré sa créature en lui faisant miséricorde: au cœur de pierre des hommes éloignés de lui, même quand ils prétendent le servir, il a substitué un cœur de chair, comme en témoigne l'appel de Jacques à exercer la miséricorde. Résumons donc ce que nous voulons dire: pour la Bible, la véritable liberté de l'homme n'est atteinte qu'avec l'intégration de celui-ci dans l'alliance de Grâce initiée par Dieu, et qui se traduit par une vie de communion avec le Créateur, dans l'obéissance à sa loi.

Puisque nous en sommes au Nouveau Testament, examinons ensemble d'autres textes qui nous éclairent sur la véritable liberté de l'homme face au Dieu souverain.

Il faut tout d'abord insister sur le fait que parler de liberté, dans le cas de l'homme aliéné de Dieu, prisonnier de lui-même et de ses mauvais désirs, n'a de sens que si l'on parle de libération. Une libération doit d'abord intervenir avant que la liberté puisse être exercée. Cette libération ne peut être le fait de ceux qui sont prisonniers et incapables d'obtenir la délivrance par eux-mêmes, mais plutôt de celui qui les délivre. La souveraineté de Dieu se manifeste en ce qu'Il initie lui-même, une fois de plus, cette libération: Il vient lui-même vers les hommes, en la personne de son Fils éternel Jésus-Christ qui est le médiateur de la Nouvelle Alliance. Seule l'œuvre de Jésus-Christ lors de son ministère terrestre, son sacrifice d'expiation pour que la dette des hommes vis-à-vis de Dieu soit payée, permettent à la Nouvelle Alliance telle que nous l'avons décrite, d'entrer en vigueur. Christ, le médiateur de l'Alliance, appelle alors tous les hommes à y entrer.

Il les appelle à avoir part à ce que l'apôtre Paul appelle, dans sa lettre aux chrétiens de Rome, *la liberté glorieuse des enfants de Dieu* (8:21).

Pourtant, si tous sont appelés, peu sont élus, comme le dit sans ambiguïté Jésus-Christ lui-même dans l'évangile selon Matthieu (22:14). Ici encore se manifeste la souveraineté de Dieu, le potier qui façonne l'argile. La foi en Jésus-Christ, médiateur de l'Alliance, est le lien par lequel on entre dans cette Alliance avec Dieu. Or cette foi ne provient pas de soi-même, mais de Dieu, comme nous le lisons dans la lettre de Paul aux Éphésiens (2:8): *C'est par la Grâce en effet que vous êtes sauvés, par le moyen de la foi. Et cela ne vient pas de vous, c'est le don de Dieu.* La foi la plus forte, la plus assurée, la plus riche en fruits et en obéissance est toujours celle de ceux qui savent, au plus profond, que Dieu seul en est l'auteur, et que par eux-mêmes ils ne sauraient croire aux promesses divines ou entrer dans l'alliance de Grâce. On peut décrire une telle foi comme l'acte de Dieu par lequel Il scelle ses promesses et sa parole dans le cœur de ceux qu'Il attire vers Jésus-Christ. Celui-ci le disait d'ailleurs sans ambages à une foule rassemblée autour de lui (Jean 6:44): *Nul ne peut venir à moi si le Père qui m'a envoyé ne l'attire.* Une telle foi ne cesse de répondre ensuite à la grâce divine avec un cœur reconnaissant; les fruits que la foi véritable porte sont alors des œuvres d'obéissance à la loi parfaite de Dieu. Quelle est donc la logique de l'appel à croire? Qui peut croire? Jésus-Christ a dit un peu auparavant à ceux qui le questionnaient (Jean 6:37): *Tout ce que le Père me donne viendra à moi, et je ne jetterai point dehors celui qui vient à moi.* L'appel est là, et ceux qui l'ont entendu ne peuvent pas dire qu'ils ne savaient pas, qu'ils sont restés dans l'ignorance. Car ils sont appelés à exercer leur responsabilité, c'est-à-dire, comme on l'a vu, à répondre positivement à cet appel. Pour paraphraser le passage du chapitre trente du Deutéronome, on ne peut pas dire que l'Évangile est dans le ciel pour qu'on dise: *Qui montera pour nous au ciel, nous l'apportera et nous le fera entendre, afin que nous le mettions en pratique?* Non, une fois entendu, l'Évangile est clair et simple. L'apôtre Paul le résume parfaitement dans sa lettre aux chrétiens de Rome (10:9-13):

Si tu confesses de ta bouche le Seigneur Jésus, et si tu crois dans ton cœur que Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, tu seras sauvé. Car en croyant du cœur on parvient à la justice, et en confessant de la bouche on parvient au salut, selon ce que dit l'Écriture: « Quiconque croit en lui ne sera pas confus. » Il n'y a pas de différence, en effet, entre le juif et le

grec : ils ont tous le même Seigneur, qui est riche pour tous ceux qui l'invoquent. Car quiconque invoque le Seigneur sera sauvé.

Aucun de ceux qui ont entendu l'appel de l'Évangile ne peut dorénavant s'excuser et l'oublier ou le rejeter, car ce faisant, il ou elle choisirait la mort. Tel est le message de la Bible : croyez, car Dieu vous offre une communion avec lui dans son alliance de Grâce. Beaucoup sont appelés, mais dans sa souveraineté, Dieu est libre d'accorder à qui il veut le don de la foi. Et on le voit bien tous les jours, puisque tant d'hommes et de femmes choisissent quotidiennement de rejeter le don gratuit de Dieu. Ceux qui refusent d'exercer leur responsabilité en répondant positivement à l'appel de Dieu, seront-ils tenus pour innocents ? Pourront-ils dire : Je n'étais pas libre de croire en la vérité des promesses de Dieu en Jésus-Christ ? Accepter la Grâce, le pardon et la miséricorde divines était pour moi trop difficile ? L'Évangile était trop compliqué pour ma petite intelligence ? De telles excuses ne prévaudront pas au jour du jugement. Comprenons bien comment se manifeste le don de la foi par le Dieu souverain, qui l'accorde à qui Il veut sans pour autant que ceux qui rejettent Jésus-Christ soient tenus pour innocents ou irresponsables. Et pour bien le comprendre, il convient de conclure par la lecture d'un extrait de la lettre de Paul aux chrétiens de Rome (9:14-24). Paul utilise ici l'image du potier et de l'argile, qui a constitué un leitmotiv au cours de ce chapitre. Lui qui appelle tous ses lecteurs à croire, et qui n'a eu de cesse de prêcher l'Évangile partout où Dieu l'a envoyé, afin que le plus grand nombre accède au salut, qu'ils soient juifs ou païens, parle ici du Dieu souverain. Dieu n'abdique aucune de ses prérogatives divines, et sa volonté s'exerce sans être contrée par qui que ce soit. Ces paroles sont particulièrement réconfortantes pour ceux qui ont cru, car elles les assurent que leur foi n'est pas un simple mouvement du cœur, instable et fragile, mais au contraire qu'elle est ancrée dans l'acte souverain et irrévocable du Dieu tout-puissant :

Que dirons-nous donc ? Y a-t-il en Dieu de l'injustice ? Certes non ! Car il dit à Moïse : « Je ferai miséricorde à qui je ferai miséricorde, et j'aurai compassion de qui j'aurai compassion. » Ainsi donc, cela ne dépend ni de celui qui veut, ni de celui qui court, mais de Dieu qui fait miséricorde. Car l'Écriture dit à Pharaon : « Je t'ai suscité tout exprès pour

montrer en toi ma puissance et pour que mon nom soit publié par toute la terre. » Ainsi, il fait miséricorde à qui il veut, et il endure qui il veut. Tu me diras donc : « Qu'a-t-il encore à blâmer ? Car qui résiste à sa volonté ? » Toi plutôt, qui es-tu pour discuter avec Dieu ? Le vase modelé dira-t-il au modelleur : « Pourquoi m'as-tu fait ainsi ? » Le potier n'est-il pas maître de l'argile, pour faire avec la même pâte un vase destiné à l'honneur et un vase destiné au mépris ? Et si Dieu, voulant montrer sa colère et faire connaître sa puissance, a supporté avec une grande patience des vases de colère formés pour la perte ? Et s'il a voulu faire connaître la richesse de sa gloire à des vases de miséricorde qu'il a d'avance préparés pour sa gloire ? C'est nous qui sommes les objets de sa grâce, nous qu'il a appelés non seulement d'entre les juifs, mais aussi d'entre les non-juifs.

ÊTRE PRÊT À MOURIR

*N'est-ce que le temps qui passe
ou est-ce moi qui me lasse ?*

*Sont-ce les jours qui repassent
ou n'est-ce pas moi qui ressasse ?*

*Et s'ils me passent et me repassent à satiété
l'habit passé qui me décline en société*

*n'est-ce pas qu'enfin il faut que je me dépasse,
et qu'enfin devant Toi, je m'abaisse et m'efface ?*

Aucun texte, dans la Bible, ne parle de notre condition mortelle de manière plus éloquente que le psaume quatre-vingt-dix. Texte d'une profondeur sans pareille, qui non seulement contraste de manière absolue l'éternité divine avec la condition humaine mortelle, mais qui affirme que notre condition mortelle est la conséquence du courroux de Dieu contre sa créature. Le psaume débute avec un court titre, attribuant à Moïse sa rédaction :

Prière de Moïse, l'homme de Dieu.

*O Seigneur, d'âge en âge tu as été notre refuge.
Avant que soient nées les montagnes, et que tu aies
créé la terre et l'univers, de toute éternité et pour
l'éternité, toi, tu es Dieu.*

*Tu fais retourner l'homme à la poussière, et tu dis
aux humains : « Retournez-y ! »*

*Car mille ans, à tes yeux, sont comme le jour d'hier
qui est déjà passé, comme une seule veille au milieu
de la nuit.*

Tu balaies les humains comme un peu de sommeil qui

s'efface à l'aurore. Ils sont pareils à l'herbe qui fleurit le matin, qui passe et qui, le soir, se fane et se flétrit. Nous sommes consumés par ta colère, ta fureur nous effraie: tu as mis devant toi tous nos péchés, et tu mets en lumière tout ce qui est caché. Tous nos jours disparaissent par ta colère, et nos années s'effacent comme un murmure...

Le temps de notre vie? C'est soixante-dix ans, au mieux: quatre-vingts ans pour les plus vigoureux; et leur agitation n'est que peine et misère. Car le temps passe vite et nous nous envolons.

Qui peut connaître l'intensité de ta colère, qui te respecte assez pour tenir compte de ton courroux?

Apprends-nous donc à bien compter nos jours, afin que notre cœur acquière de la sagesse!

Tourne-toi de nouveau vers nous, ô Éternel! Jusques à quand tarderas-tu encore? Aie pitié de tes serviteurs!

Rassasie-nous tous les matins de ton amour, et nous crierons de joie, pleins d'allégresse, tout au long de nos jours.

Rends-nous en jours de joie les jours de nos épreuves, et en années de joie nos années de malheur!

Que ton œuvre apparaisse envers tes serviteurs! Et que leurs descendants découvrent ta grandeur! Que la tendresse du Seigneur, notre Dieu, repose sur nous tous!

Fais prospérer pour nous l'ouvrage de nos mains! Oh oui! Fais prospérer l'ouvrage de nos mains!

Notons comment cette invocation qu'est le psaume quatre-vingt-dix, allie la conscience extrêmement aiguë de la finitude de la vie humaine, à un appel intense adressé au Créateur afin qu'Il soutienne et donne sens à l'existence. Cette conscience de la finitude de la vie humaine se manifeste d'abord dans le contraste radical qui existe entre cette même vie humaine et l'éternité qui caractérise Dieu: *Avant que soient nées les montagnes, et que tu aies créé la terre et l'univers, de toute éternité et pour l'éternité, toi, tu es Dieu.* Et, un peu plus loin: *Car mille ans, à tes yeux, sont comme le jour d'hier qui est déjà passé, comme une seule veille au milieu de la nuit.* Cependant, aussi éloignées l'une de l'autre qu'elles puissent sembler, l'éternité divine et la

finitude humaine sont liées, au sens où la seconde est conditionnée par la première. Le début du psaume fait une constatation qui dépasse l'expérience immédiate du psalmiste : *O Seigneur, d'âge en âge tu as été notre refuge*. Dieu est un refuge non pas pour un seul individu, mais pour une succession de générations humaines qui le connaissent. Le psaume débute donc sur une note de confiance, fondée sur une constatation, celle de la fidélité de Dieu qui transcende les générations humaines. Pourtant, immédiatement après, vient le constat suivant, qui semble en choquant contraste avec le précédent : *Tu fais retourner l'homme à la poussière, et tu dis aux humains : « Retournez-y ! »* Comment le psalmiste peut-il commencer en faisant état de la fidélité de Dieu de génération en génération, tout en déclarant que c'est ce même Dieu qui balaie les humains et les fait retourner à la poussière ? Ce Dieu n'est-il donc qu'une force aveugle, cruelle et arbitraire ? La raison est en fait fournie un peu plus loin : *Nous sommes consumés par ta colère, ta fureur nous effraie : tu as mis devant toi tous nos péchés, et tu mets en lumière tout ce qui est caché*. La finitude de la vie humaine, notre condition mortelle, sont la conséquence du jugement divin sur nos fautes. C'est un thème qui traverse toutes les pages de la Bible, depuis le livre de la Genèse, au début de l'Ancien Testament, jusqu'à l'Apocalypse, à la fin du Nouveau Testament. Notre condition mortelle n'est pas un simple fait naturel, mais avant tout un fait relationnel caractérisé par une rupture qui amène sur toute génération le jugement divin. La conséquence ? *Tous nos jours disparaissent par ta colère, et nos années s'effacent comme un murmure... Le temps de notre vie ? C'est soixante-dix ans, au mieux : quatre-vingts ans pour les plus vigoureux ; et leur agitation n'est que peine et misère. Car le temps passe vite et nous nous envolons*. Le psalmiste exprime une angoisse existentielle liée au caractère inéluctable du temps qui s'écoule tel le sable qui, dans un sablier, s'écoule sans qu'on puisse en arrêter le cours. On se sent envahi par un sentiment d'impuissance : impuissance à arrêter cette marche inéluctable vers la mort, tout en se posant la question du pourquoi de notre vie, comme le fait aussi l'Ecclésiaste dans l'Ancien Testament. Pourtant, ce qui pourrait apparaître comme une perspective désespérée, menant au nihilisme, débouche sur une quête de la sagesse, sagesse qui consiste à connaître et respecter Dieu comme Juge et à apprendre à compter nos jours : *Qui peut connaître l'intensité de ta colère, qui te respecte assez pour tenir compte de ton courroux ? Apprends-nous donc à bien compter nos jours, afin que notre cœur acquière de la sagesse !* L'apprentissage de cette sagesse mène d'ailleurs à un appel intense adressé au Créateur afin qu'Il soutienne et donne sens à l'existence. Cet appel pressant constitue la dernière partie du psaume, et manifeste une

confiance au Dieu invoqué qui n'est pas une force obscure et chaotique, mais bien un Dieu personnel qui peut sauver.

L'amour de Dieu n'est pas une réalité dont il est impossible de faire l'expérience, puisque le psalmiste l'implore. La joie et l'allégresse qui en découlent ne sont pas non plus hors de portée; elles peuvent très bien caractériser le cours d'une vie renouvelée par la présence divine, puisqu'elles sont ardemment recherchées. Même si notre vie ici bas reste marquée par la finitude, par la perspective de la mort, elle peut tout aussi bien retrouver un sens et même être caractérisée par la joie. Au fond, le psaume quatre-vingt-dix est une incitation à persévérer dans la prière, au milieu de la plus grande détresse. Car le même Dieu qui *balaie les humains comme un peu de sommeil qui s'efface à l'aurore*, est celui qui peut rendre en jours de joie les jours de nos épreuves, et en années de joie nos années de malheur. Il peut opérer ce renversement, du sein de son éternité divine. D'ailleurs, s'Il ne l'avait pas fait au cours des générations précédentes, le psalmiste aurait-il pu commencer en disant: *O Seigneur, d'âge en âge tu as été notre refuge*? Il se place justement dans cette succession d'hommes et de femmes qui en ont fait l'expérience dans l'humilité et la reconnaissance de ce que l'humanité pécheresse tombe bien sous la coupe du jugement divin, mais peut aussi faire appel à la Grâce divine. C'est cette œuvre de Grâce qu'il s'attend à voir lorsqu'il implore: *Que ton œuvre apparaisse envers tes serviteurs!* Sur cette base il peut conclure avec confiance en réitérant par deux fois la supplication suivante: *Fais prospérer pour nous l'ouvrage de nos mains! Oh oui! Fais prospérer l'ouvrage de nos mains!* C'est reconnaître que rien de ce que nous entreprenons ne peut aboutir, ou revêtir une solidité à l'épreuve du jugement divin, si ce n'est ce que Dieu lui-même a béni, et sur lequel il importe d'invoquer la bénédiction. Aucune de nos œuvres ne peut échapper au sort de *l'herbe qui fleurit le matin, qui passe et qui, le soir, se fane et se flétrit*, si ce n'est ce qui est en conformité de caractère avec l'œuvre de Dieu, œuvre que le psalmiste aspire tant à voir apparaître aux yeux des serviteurs de Dieu. L'œuvre du Dieu éternel et les œuvres humaines destinées à résister au feu du jugement divin sont bien liées dans une relation étroite: celle de la Grâce divine.

Voilà bien une leçon de sagesse divine accessible à tous. Et pourtant, peu sont ceux qui y prêtent attention, qui ont appris à bien compter leurs jours pour acquérir la vraie sagesse. Combien sont-ils ceux qui craignent le courroux divin en reconnaissant leur état de misère tout en persévérant à invoquer la Grâce divine? Combien ont vu leurs années de malheur remplacées par des années de joie, et ce par la présence de la Grâce ineffable de Dieu? Combien peuvent dire, avec le psalmiste: *O Seigneur, d'âge en âge tu as été notre refuge*?

Suis-je prêt à mourir ? À mourir dans l'heure qui vient s'il le faut ? Voilà une question surprenante et même menaçante, diront la plupart. *Pourquoi faudrait-il y réfléchir si urgemment ? On a bien le temps d'y penser, occupons-nous plutôt de choses pratiques concernant notre vie présente.* Voilà bien la sottise humaine. S'il y a une question qui devrait retenir notre attention, nous préoccuper, nous faire réfléchir et méditer, c'est celle de notre condition mortelle, qui que nous soyons. Mourir, ce n'est pas l'affaire des autres, c'est avant tout la mienne. Peu importe que je sois jeune ou vieux, riche ou pauvre, homme ou femme, européen ou africain, je puis mourir dans l'heure qui vient, car mes jours sont comptés, et non par moi-même, mais par celui qui les a faits. La mort est inéluctable depuis le commencement de la vie ; elle est même programmée depuis notre conception. C'est le fait qui rassemble tous les êtres vivants, par delà toutes leurs différences. Tout le monde sait cela, bien sûr, ce n'est pas une grande découverte que de le dire. Et pourtant, l'attitude de la plupart des vivants par rapport à la mort reflète une grande négligence. Non pas que les vivants ne tâchent de se protéger contre la mort tant qu'ils le peuvent. On organise de manière collective l'instinct de survie, on cherche à établir toutes sortes de mesures de sécurité que la loi rend obligatoire, on vaccine à tour de bras, on réprime les conduites jugées dangereuses pour la vie des autres. Rien de mal à cela, bien entendu. La vie, don de Dieu, doit être protégée, et en particulier celle des êtres les plus fragiles et les plus démunis. Mais reconnaissons que, dans les sociétés occidentales en tous cas, on cherche surtout à anesthésier la mort, à gentiment l'apprivoiser.

Or le problème soulevé, le véritable problème, n'est pas là. Il s'agit plutôt de faire face de manière réaliste au fait qu'un jour ou l'autre, j'atteindrai le seuil de la mort quelles que soient les précautions légitimes prises pour ne pas faire face trop tôt à cette échéance obligatoire. Ni l'accumulation de mes richesses personnelles ni le nombre de mes succès n'y changera quoi que ce soit. Il vaut la peine de prêter attention à la parabole du riche insensé que Jésus dit un jour à son auditoire (Luc 12:16-21) :

La terre d'un homme riche avait beaucoup rapporté. Il raisonnait en lui-même et disait : « Que ferai-je ? Car je n'ai pas de place pour amasser mes récoltes. Voici, dit-il, ce que je ferai : j'abattrai mes greniers, j'en bâtirai de plus grands, j'y amasserai tout mon blé et mes biens, et je dirai à mon âme : Mon âme, tu as beaucoup de biens en réserve pour plusieurs années ; repose-toi, mange, bois et réjouis-toi. » Mais Dieu lui

*dit: « Insensé! cette nuit même ton âme te sera redemandée; et ce que tu as préparé, à qui cela sert-il? »
Il en est ainsi de celui qui accumule des trésors pour lui-même, et qui n'est pas riche pour Dieu.*

Cette parabole attire notre attention sur le fait que la vie toute entière est une préparation à la mort, ou en tous cas devrait l'être : notre style de vie, nos priorités, notre conduite devraient toujours refléter cette conscience de notre mortalité telle que la parabole de Jésus l'exprime : *Insensé! cette nuit même ton âme te sera redemandée*. La mort en effet ne constitue pas la fin de notre existence de manière absolue, elle est plutôt un seuil qui nous fait quitter la vie terrestre et nous confronte à l'ensemble de nos actes, à la totalité du cours de notre vie, dont nous devons rendre compte. Aucune anesthésie ne pourra nous éviter cette confrontation. Pour reprendre les termes par lesquels Jésus conclut sa parabole, avons-nous accumulé des trésors pour nous-mêmes ou avons-nous été riches pour Dieu ? C'est cela dont chacun devra rendre compte au terme de son existence terrestre. L'apôtre Paul se fait l'écho de ces paroles de Jésus au cours de sa seconde lettre aux chrétiens de Corinthe (5:9-10) :

Aussi, que nous restions dans ce corps ou que nous le quittions, notre ambition est de plaire au Seigneur. Car nous aurons tous à comparaître devant le tribunal du Christ et chacun recevra ce qui lui revient selon les actes, bons ou mauvais, qu'il aura accomplis par son corps.

On est loin ici de l'idée que se faisaient de la mort certains épicuriens dans l'Antiquité, cherchant à en conjurer la peur : ils disaient en effet qu'on ne devrait jamais avoir peur de la mort, car avant de mourir on est toujours en vie, donc on n'a rien à redouter, tandis qu'une fois mort on ne sait ni ne connaît plus rien, donc il n'y a rien à redouter non plus. Pour la Bible, on ne devrait certes pas avoir peur de la mort, mais sur un tout autre fondement : la mort physique étant non pas un simple phénomène *naturel* mais plutôt la conséquence d'un état spirituel hérité depuis la séparation entre l'homme et Dieu, c'est cet état spirituel qu'il faut confronter. Alors, comment le faire ? Puis-je rectifier par moi-même une situation apparaissant d'emblée comme désespérée ? Ma conduite et mes œuvres peuvent-elles changer le cours inéluctable qui me rapproche chaque jour de l'échéance fatale ? Certes, non, cela ne peut constituer la base sur laquelle ma déchéance spirituelle

peut être combattue et ma vie restaurée, arrachée à l'aiguillon de la mort. La mort rédemptrice d'un autre, celui-là même qui disait cette parabole à ses auditeurs, sa mort constitue le seul fondement sur lequel ma vie peut aboutir à autre chose qu'à une mort spirituelle. Car la mort du Fils de Dieu incarné est inséparable de sa résurrection, lui qui ne pouvait rester enfermé dans les liens de la mort. C'est seulement lorsque l'on est mis au bénéfice de sa mort et de sa résurrection par la foi, que l'on peut confronter sa véritable condition spirituelle et être riche pour Dieu. Je puis faire face à la mort qui m'attend en sachant que dès maintenant je vis d'une vie autre que simplement naturelle : je vis de la vie du Ressuscité, me préparant à la mort tout en sachant que j'ai déjà hérité la vie éternelle qui est la sienne, travaillant pour acquérir non des richesses qui m'éloignent de Dieu, mais en devenant riche pour Dieu. La comparution devant le tribunal du Christ qui m'attend après ma mort, ne sera pas la dénonciation de ma faillite spirituelle, mais l'inauguration de la vie de plénitude accordée par le Ressuscité.

Car voilà en effet le grand paradoxe de la vie et de la mort : on peut être vivant physiquement, et en même temps mort spirituellement ; tout à la fois vivant et même très actif, et déjà enterré dans une vie qui a manqué son but. Ceci parce que cette vie est coupée de sa source profonde, de Dieu qui l'initie, qui lui donne sens, et qui peut la reprendre à tout moment. C'est cela la mort spirituelle qui aboutira au jour de la comparution devant le tribunal du Christ à une condamnation sans appel. C'est cela sur quoi tous devraient méditer jour après jour.

Pourquoi donc parler particulièrement du tribunal du Christ ? C'est parce que celui qui a donné sa vie pour que la nôtre revête un sens, et qui n'a pu le faire que parce qu'Il était revêtu d'une nature divine, même dans sa chair humaine, demandera à chacun des comptes quant à la mort qu'Il a consentie sur la Croix : qu'en aurai-je fait, moi qui puis être mis au bénéfice de sa mort car j'en connais la nature et le but ? L'aurai-je embrassée, avec la résurrection qui l'a suivie, pour enterrer avec lui ma propre mort spirituelle et sortir victorieux de la tombe avec lui dans une vie renouvelée dès aujourd'hui, une vie destinée à être riche pour Dieu ? Ou l'aurai-je méprisée, ignorée, comme le font hélas la vaste majorité de ceux qui entendent l'Évangile et le rejettent ? Ne nous y trompons pas : ce choix est le choix fondamental qui attend chacun lors de l'échéance inéluctable de sa comparution devant le tribunal du Christ après la mort physique.

L'apôtre Paul, au sixième chapitre de sa lettre aux chrétiens de Rome (5-11), met ses lecteurs en face de la réalité et du sens ultimes de la vie, rapportés à la mort et à la résurrection de Jésus-Christ :

Car si nous avons été unis à lui par une mort semblable à la sienne, nous le serons aussi par une résurrection semblable à la sienne. Comprenons donc que l'homme que nous étions autrefois a été crucifié avec le Christ afin que le péché dans ce qui fait sa force soit réduit à l'impuissance et que nous ne servions plus le péché comme des esclaves. Car celui qui est mort a été déclaré juste: il n'a plus à répondre du péché. Or, puisque nous sommes morts avec le Christ, nous croyons que nous vivrons aussi avec lui. Car nous savons que le Christ ressuscité des morts ne meurt plus; la mort n'a plus de pouvoir sur lui. Il est mort et c'est pour le péché qu'il est mort une fois pour toutes. Mais à présent, il est vivant et il vit pour Dieu. Ainsi, vous aussi, considérez-vous comme morts pour le péché, et comme vivants pour Dieu dans l'union avec Jésus-Christ.

PERSÉVÉRER DANS L'ESPÉRANCE

Parler d'espérance au milieu d'une société matérialiste et sécularisée nécessite quelques précautions. Il ne s'agit pas d'espérer recevoir une petite augmentation de salaire en fin de mois, ou espérer qu'il fera beau ce week-end, mais espérer que les vicissitudes de la vie, la perspective de notre mort qui s'approche à pas lents mais sûrs, l'épuisement des ressources de la planète et tant d'autres problèmes aigus ne constituent pas l'horizon ultime de notre existence. À vues purement humaines, cette existence présente à la fois de très nombreux aspects enthousiasmants, fascinants et merveilleux, mais ils sont tous marqués par la dégradation, par l'échéance inéluctable de la disparition, ils sont rongés par un mal qui semble incurable. Sans parler de la laideur, de l'injustice ou de la souffrance qui heurtent notre sensibilité à chaque pas de la vie, que nous en soyons les spectateurs, les victimes voire la cause directe ou indirecte. Que vaut donc la vie sans espérance ? Pas grand-chose, avouons-le. D'un autre côté, une espérance mal placée ou illusoire ne nous consolera pas non plus. Travailler à améliorer nos conditions matérielles d'existence, à allonger la durée de notre vie de quelques années grâce à la prise de tel ou tel médicament, cela nous tient-il lieu d'espérance ? Car ne nous y trompons pas, allonger la durée de notre vie nous donne davantage de temps pour méditer sur notre mort prochaine, sur les maux et misères de la vie. Et même si l'amélioration de nos conditions matérielles apporte un soulagement à notre existence quotidienne, quelque chose de profondément ancré en nous réclame davantage, ce qu'aucune condition matérielle ne peut nous offrir : une perspective libératrice sur notre vie qui débouche sur l'éternité, la paix, le repos et la joie. Est-ce un leurre que de rechercher cette perspective ? Est-ce une chimère, une utopie tout-à-fait hors de notre portée ? Pour certains, ce ne peut être au mieux que le sujet ou le thème d'œuvres d'art, qui embellissent notre vie en idéalisant, ou en stylisant nos attentes et nos perceptions de la réalité ; ces œuvres d'art

apportent un élément de beauté formelle, elles témoignent d'une créativité qui fait apparaître la réalité sous un jour inattendu, nouveau, parfois étrange et insoupçonné. Et certes les œuvres d'art les plus réussies reflètent quelque chose de très profond qui résonne puissamment en notre for intérieur; elles nous parlent à leur manière de ce à quoi nous aspirons le plus ardemment.

Cependant pour qu'il y ait une espérance qui soit autre chose qu'une chimère, il faut un objet, un but à cette espérance. Il faut quelque chose ou quelqu'un qu'on puisse s'approprier, vers quoi l'on tende; quelque chose ou quelqu'un à la fois extérieur à nous-même et capable de nous habiter et de nous transformer en profondeur. Car si nous faisons de nous-mêmes, de nos ambitions et de nos plaisirs l'objet de notre espérance, nous retomberons toujours dans notre propre misère, celle qui nous caractérise naturellement. Tâcher de nous élever en prenant notre propre personne comme point de mire nous fera toujours retomber au plus bas par l'effet d'une loi de gravité incontournable.

Une espérance solide et indéradicable ne peut être ancrée en personne d'autre qu'en Dieu, celui qui a créé chacun de nous, celui qui nous accorde la vie, l'être et le mouvement jour après jour. Voici ce qu'en dit le psaume soixante et onze (5-6): *O Seigneur Éternel, en toi j'espère, car, depuis ma jeunesse, toi, tu es mon appui! Oui, tu fus mon soutien dès ma naissance. Depuis que je suis né, tu me protèges. J'ai sans cesse motif de te louer.* Mais l'espérance doit pouvoir être exprimée dans les moments de la plus grande affliction, lorsque justement rien ne semble ici-bas nous reconforter. Un autre psalmiste, l'auteur du psaume quarante-deux, dont l'âme est abattue et qui se souvient des jours heureux qui ne sont plus, écrit, quant à lui (5-6):

Avec quelle émotion je me souviens du temps où, avec le cortège, je m'avançais en marchant à sa tête vers le temple de Dieu, au milieu de la joie et des cris de reconnaissance de tout un peuple en fête. Pourquoi donc, ô mon âme, es-tu si abattue et gémiss-tu sur moi? Mets ton espoir en Dieu! Je le louerai encore car il est mon Sauveur.

Et il conclut par ces mots (11-12): *Mes membres sont meurtris, mes ennemis m'insultent, sans cesse, ils me demandent: « Ton Dieu, où est-il donc? » Pourquoi donc, ô mon âme, es-tu si abattue, et gémiss-tu sur moi? Mets ton espoir en Dieu! Je le louerai encore, mon Sauveur et mon Dieu.*

Il peut paraître surprenant d'exprimer son espérance au moment où rien

ne semble la justifier. Cela n'est possible que parce que l'objet de cette espérance transcende les circonstances de notre vie ; cet objet se trouve au-delà de nous-même sans être pour autant inaccessible. Qui plus est, la Bible enseigne à plusieurs reprises que l'objet de l'espérance des croyants, Dieu, en est en même temps l'auteur ! C'est lui qui la fait naître et la soutient dans le cœur de ceux qui lui font confiance. C'est lui qui définit l'objet de cette espérance en présentant à la vue des croyants son Fils bien-aimé, Jésus-Christ. Contempler Jésus-Christ par la foi, l'embrasser de tout son cœur, l'attendre comme l'épouse attend l'époux qui lui a été promis, c'est cela le cœur de l'espérance chrétienne. L'apôtre Paul encourage ses lecteurs à persévérer dans cette espérance lorsqu'il écrit dans sa seconde lettre aux chrétiens de la ville de Thessalonique (2:16-17) : *Notre Seigneur Jésus-Christ lui-même, et Dieu, notre Père, nous ont témoigné tant d'amour, et, par grâce, nous ont donné une source éternelle de réconfort et une bonne espérance. Qu'ils vous remplissent de courage et vous accordent la force de pratiquer toujours le bien, en actes et en paroles.* La nature de l'espérance chrétienne est telle qu'elle ne se contente pas d'attendre le secours divin en toutes circonstances ; assuré de ce secours, de la présence divine quotidienne auprès de soi, le croyant motivé par cette foi et cette espérance entre en action, il pratique le bien. L'espérance contemple les actes de Dieu dans le passé, sa fidélité, sa grandeur et sa toute-puissance ; elle se repose sur lui pour le présent comme pour le futur et cette contemplation fait porter des fruits au croyant, elle motive ses actes et l'encourage au milieu des épreuves de toutes sortes. Il ne se laisse pas entraîner sur des voies glissantes qui reflètent la chute du genre humain car il garde le regard fixé sur une réalité plus haute, ferme et incorruptible. L'espérance ne peut donc être séparée ni de la foi ni de l'amour. Car elle n'existe que fondée sur les promesses prononcées par Dieu au cours de l'histoire des hommes, et ces promesses ne peuvent être saisies que par la foi. Ce lien entre la foi et l'espérance est exprimé on ne peut mieux par l'auteur de la lettre aux Hébreux, dans le Nouveau Testament (11:1-2) : *La foi, écrit-il, est une façon de posséder ce qu'on espère, c'est un moyen d'être sûr des réalités qu'on ne voit pas. C'est parce qu'ils ont eu cette foi que les hommes des temps passés ont été approuvés par Dieu.* Sans la foi, l'espérance n'aura aucune solidité, car elle perdra de vue son objet, celui qu'elle attend comme l'épouse attend son époux ; elle doutera qu'il vient vraiment vers elle, elle perdra cette vision du futur promis et investira son regard vers des objets passagers qui en fin de compte la décevront.

Le livre de l'Apocalypse, le dernier livre du Nouveau Testament, conclut avec ces paroles qui résument l'objet de l'espérance chrétienne, lequel n'est

rien moins que le retour du Christ, l'époux promis (20-21) : *Le témoin qui affirme ces choses déclare : « Oui, je viens bientôt ! » Amen : Viens Seigneur Jésus ! Que le Seigneur Jésus accorde sa grâce à tous.*

Il ne peut y avoir d'espérance sans quelque chose ou quelqu'un qui nous soit donné à saisir comme objet de cette espérance, venons-nous d'écrire. Or, nous révèle la Bible, Dieu, par son Esprit Saint, est à la fois celui qui suscite l'espérance dans le cœur des croyants et celui qui en est l'objet, en la personne de son Fils Jésus-Christ. Et si l'espérance reste vivante en dépit de toutes les circonstances adverses, c'est aussi parce que le Saint-Esprit de Dieu en ranime la flamme dans le cœur des croyants. Dans sa lettre aux Galates (5:5), l'apôtre Paul écrit ceci : *Quant à nous, notre espérance, c'est d'être déclarés justes devant Dieu au moyen de la foi. Telle est la ferme attente que l'Esprit fait naître en nous.*

Mais, avons-nous également écrit, cette espérance est fondée sur des promesses que Dieu a faites aux hommes au cours de l'histoire, et qui demeurent fermes. Sans la connaissance de ces promesses, de cet héritage promis qui en forme le nœud, l'espérance ne peut prendre racine en l'homme. Un très beau texte, tiré du début de la première lettre de l'apôtre Pierre, dans le Nouveau Testament (1:3-8) commence par louer Dieu pour l'espérance du salut accordée aux croyants :

Loué soit Dieu, le Père de notre Seigneur Jésus-Christ. Dans son grand amour, il nous a fait naître à une vie nouvelle, grâce à la résurrection de Jésus-Christ d'entre les morts, pour nous donner une espérance vivante. Car il a préparé pour nous un héritage qui ne peut ni se détruire, ni se corrompre, ni perdre sa beauté. Il le tient en réserve pour vous dans les cieux, vous qu'il garde par sa puissance, au moyen de la foi, en vue du salut qui est prêt à être révélé au moment de la fin. Voilà ce qui fait votre joie, même si, actuellement, il faut que vous soyez attristés pour un peu de temps par diverses épreuves : celles-ci servent à éprouver la valeur de votre foi. Le feu du creuset n'éprouve-t-il pas l'or qui pourtant disparaîtra un jour ? Mais beaucoup plus précieuse que l'or périssable est la foi qui a résisté à l'épreuve. Elle vous vaudra louange, gloire et honneur, lorsque Jésus-Christ apparaîtra. Jésus, vous ne l'avez pas vu, et pourtant vous

l'aimez; mais en plaçant votre confiance en lui sans le voir encore, vous êtes remplis d'une joie glorieuse qu'aucune parole ne saurait exprimer, car vous obtenez votre salut qui est le but de votre foi.

Pierre décrit l'espérance comme un héritage incorruptible qui a pour nom notre salut. Cette espérance se situe entre deux pôles, l'un qui a pris place, l'autre qui doit encore prendre place: le premier, c'est le fait historique de la résurrection de Jésus-Christ, qui est la source de cette espérance, qui la met en branle en quelque sorte. Par cette résurrection, les croyants ont déjà acquis une vie nouvelle car par la foi en Christ ils sont ancrés, greffés en lui et vivent déjà de sa vie. Cependant ils attendent la manifestation complète de cette vie nouvelle avec la venue du second pôle, qui est l'apparition du Christ à la fin des temps établis par Dieu. Cette apparition signifiera l'avènement de la vie de plénitude promise aux croyants, déjà inaugurée par la résurrection du Christ. Il en est le garant, par la vie incorruptible dont il a été revêtu à sa résurrection et qui est le sceau indestructible de l'espérance chrétienne. L'apôtre Paul, à la fin de sa première lettre aux Corinthiens, s'oppose à ceux qui prétendaient au sein de cette jeune église qu'il n'y avait pas de résurrection des morts. Il leur démontre que si tel est le cas, alors Christ lui-même n'est sûrement pas ressuscité; il n'y a donc plus aucune raison d'espérer (15:17-20):

Or, si le Christ n'est pas ressuscité, votre foi n'est qu'une illusion, et vous êtes encore sous le poids de vos péchés. De plus, ceux qui sont morts unis au Christ sont à jamais perdus. Si c'est seulement pour la vie présente que nous avons mis notre espérance dans le Christ, nous sommes les plus à plaindre des hommes. Mais, en réalité, le Christ est bien revenu à la vie et, comme les premiers fruits de la moisson, il annonce la résurrection des morts.

Avoir la foi en Jésus-Christ ne consiste pas à l'admirer, à le considérer comme un grand prophète et chercher à suivre l'exemple moral qu'Il a donné et vécu dans ses actes et paroles, comme tant de courants au sein de l'Église ont voulu faire croire aux fidèles depuis plus de deux siècles. Cette foi-là, qui moralise à l'excès et veut finalement faire de nous-mêmes les agents de notre propre salut, nous rend en fait les plus à plaindre des hommes, car elle nous

prive tout bonnement de l'espérance glorieuse promise et scellée par sa résurrection. Au contraire, la foi en Jésus-Christ regarde et tend vers le futur de la vie glorieuse à venir; c'est justement ce qui en fait une espérance vivante.

C'est donc entre ces deux pôles, entre le *déjà* et le *pas encore*, que se déroule la vie des croyants: d'une part elle est marquée par la foi en les promesses faites, par la semence de cette vie incorruptible déjà plantée dans leur cœur, mais d'autre part, avant le retour du Christ elle reste marquée par les vicissitudes de la vie, par des épreuves de toutes sortes. Pourtant, nous dit Pierre dans le texte cité plus haut, ces épreuves servent de creuset à la foi marquée par l'espérance. Alors que la tendance naturelle serait de les considérer comme inutiles, nuisibles et même opposées au plan de salut qui fait l'objet de l'espérance chrétienne, la Bible au contraire assigne à ces épreuves un rôle nécessaire d'épuration pour la foi du croyant: il s'agit bien d'une course d'obstacles, car il n'y a pas de victoire pour celui qui refuse de prendre part à la course ou se dérobe aux épreuves de cette course. Une victoire facile, sans effort ni lutte, ne vaut ni louange, ni gloire ni honneur à celui qui la remporte au prix du moindre effort. Jésus-Christ a-t-il atteint la victoire de la résurrection sans aussi remporter l'épreuve de la souffrance et de la crucifixion? Le disciple ne peut certes être plus grand que son maître. Or un des obstacles, écrit Pierre à ses lecteurs, est constitué par le fait qu'ils n'ont pas vu Jésus de leurs propres yeux. Ils ont cru au message annoncé à son sujet par ceux qui ont été les témoins directs du ministère de Jésus, mais ils n'en ont pas été eux-mêmes les témoins. Il en va de même pour nous deux mille ans plus tard. D'où l'actualité des paroles de l'apôtre Pierre: *En plaçant votre confiance en lui sans le voir encore, vous êtes remplis d'une joie glorieuse qu'aucune parole ne saurait exprimer, car vous obtenez votre salut qui est le but de votre foi.* On peut dire que faire l'expérience de la joie glorieuse dont parle Pierre, c'est manifester qu'on a déjà obtenu le salut promis, même si c'est encore au milieu de grandes épreuves. À partir de là, nous sommes en état de persévérer au milieu même de grandes afflictions, car nous savons que le Dieu et Père de Jésus-Christ ne nous lâchera jamais. Persévérer dans l'espérance, c'est l'appel adressé aux croyants par Dieu, un appel qui éclate sur toutes les pages de la Bible. Paul, dans sa lettre à son jeune ami Tite, expose à la fois le contenu de cette espérance et les fruits qu'elle porte chez ceux qui la nourrissent (2:11-15):

En effet, la grâce de Dieu s'est révélée comme une source de salut pour tous les hommes. Elle nous éduque et nous amène à nous détourner de tout mépris de

Dieu, à rejeter les passions des gens de ce monde. Ainsi nous pourrons mener, dans le temps présent, une vie équilibrée, juste et pleine de respect pour Dieu, en attendant que se réalise notre bienheureuse espérance : la révélation de la gloire de Jésus-Christ, notre grand Dieu et sauveur. Il s'est livré lui-même en rançon pour nous, afin de nous délivrer de l'injustice sous toutes ses formes et de faire de nous, en nous purifiant ainsi, un peuple qui lui appartienne et qui mette toute son ardeur à accomplir des œuvres bonnes. Voilà ce que tu dois enseigner, dans quel sens il te faut encourager et reprendre les gens. Fais-le avec une pleine autorité. Que personne ne te traite avec mépris.

Parler de l'espérance chrétienne ne serait cependant pas complet si l'on n'évoquait les nouveaux cieux et la nouvelle terre promis par Dieu à l'avènement de Jésus-Christ, lors de son retour dans la gloire. On le fera ici simplement en citant le livre de l'Apocalypse (21:1-8) qui en parle symboliquement en ces termes :

Puis je vis un ciel nouveau et une terre nouvelle, car le premier ciel et la première terre avaient disparu, et la mer n'existait plus. Je vis la ville sainte, la nouvelle Jérusalem, descendre du ciel, d'auprès de Dieu, belle comme une mariée qui s'est parée pour son époux. Et j'entendis une forte voix, venant du trône, qui disait : « Voici la Tente de Dieu avec les hommes. Il habitera avec eux ; ils seront ses peuples et lui, Dieu avec eux sera leur Dieu. Il essuiera toute larme de leurs yeux. La mort ne sera plus et il n'y aura plus ni deuil, ni plainte, ni souffrance. Car ce qui était autrefois a définitivement disparu. » Alors celui qui siège sur le trône déclara : « Voici : je renouvelle toutes choses. » Il ajouta : « Écris que ces paroles sont vraies et entièrement dignes de confiance. » Puis il me dit : « C'en est fait ! Je suis l'Alpha et l'Omega, le commencement et le but. À celui qui a soif, je donnerai, moi, à boire gratuitement à la source d'où coule l'eau de la vie. Tel sera

*l'héritage du vainqueur. Je serai son Dieu et il sera mon
fils. Quant aux lâches, aux infidèles, aux dépravés,
meurtriers et débauchés, aux magiciens, aux idolâtres
et à tous les menteurs, leur part sera l'étang ardent de
feu et de soufre, c'est-à-dire la seconde mort. »*

DEUXIÈME PARTIE

VIVRE PAR L'ESPÉRANCE

PAR QUELLE PUISSANCE ?

La recherche du pouvoir ou du maintien au pouvoir est un des motifs qui gouvernent l'humanité depuis toujours. Un pouvoir dominateur, souvent oppressif, qui témoigne d'une volonté de contrôle sur les autres et qui s'exprime de différentes manières : par la force brutale, par l'argent, par l'intimidation et la menace, par la manipulation émotionnelle, par un verbe puissant qui fascine les autres et les amène à l'obéissance, par la ruse idéologique... Beaucoup aussi cherchent à se laisser dominer dans une sorte d'arrangement féodal par quelqu'un qui leur semble fort, puissant, et donc à même de les protéger ou de favoriser leurs intérêts. Certaines cultures exaltent le pouvoir tel qu'il vient d'être décrit, alors qu'en fait il prouve toujours être destructeur à plus au moins long terme. Il détruit non seulement ceux qui lui sont soumis malgré eux, mais également ceux qui s'y soumettent volontairement ; en fin de compte un tel pouvoir finit aussi par détruire ceux-là mêmes qui l'exercent. Car l'oppression engendre la révolte et celle-ci mène à un contre-pouvoir qui finit lui-même par ressembler à celui qu'il a détrôné. Cercle vicieux caractéristique de l'histoire de bien des communautés humaines, livrées aux pouvoirs destructeurs successifs qui n'engendrent que malheur et souffrance. Ce cercle vicieux est-il une fatalité ? Dans l'optique de la Bible il ne l'est pas, pourvu que l'on reconnaisse et s'abaisse devant celui à qui tout pouvoir a été remis par Dieu lui-même : son Fils Jésus-Christ, l'homme parfait qui s'est volontairement abaissé pour servir ceux vers qui Il a été envoyé.

Jésus-Christ fournit la clé à la question du pouvoir, de sa nature, de son origine et de son but. Il nous montre aussi comment et à quelle fin utiliser le pouvoir qui peut nous être confié dans telle ou telle circonstance. Apparaissant devant le procureur romain Ponce Pilate, qui s'étonne de ce qu'Il ne réponde pas à ses questions, et lui dit : *Tu ne sais donc pas que j'ai le pouvoir de te relâcher et celui te de crucifier ?*, Jésus répond : *Tu n'aurais*

aucun pouvoir sur moi, s'il ne t'avait été donné d'en haut. Voilà pourquoi celui qui me livre entre tes mains est plus coupable que toi (Jean 19:10-11). L'origine de tout pouvoir vient d'en haut, de Dieu lui-même. Jésus reconnaît devant Pilate que même le gouvernement romain sur les juifs vient de Dieu; or les juifs haïssaient ce gouvernement car il les privait de leur indépendance, ce que leur fierté nationaliste ne pouvait supporter. Dans sa Providence éternelle, Dieu a cependant établi que les Romains gouverneraient aussi cette partie du monde à un moment donné, en vue de l'accomplissement du plan divin concernant Jésus-Christ et la diffusion de l'Évangile à partir du monde gréco-romain. Cependant tout pouvoir est en même temps lié à l'obligation de l'exercer en conformité avec les normes divines: les autorités sont redevables devant Dieu de la manière dont elles exercent ce pouvoir. En ce sens elles sont plus qu'un pouvoir, elles sont appelées à devenir justement une autorité, un pouvoir autorisé, responsable au sens où il est une réponse à un appel, à un mandat qui à la fois les constitue et leur confère la nécessaire légitimité pour leur exercice. Cette légitimité en tant qu'autorité devant Dieu demeure cependant soumise au test d'une responsabilité exercée au sens donné ci-dessus. Jésus déclare au procureur romain sa propre culpabilité à cet égard, puisqu'il est prêt à livrer à une foule déchaînée un homme qu'il sait innocent. Cela signifie-t-il qu'il est légitime aux hommes de renverser un pouvoir parce qu'il ne se soumet pas aux normes divines? Certes non, car ceux qui entreprendraient une telle action se situeraient d'emblée dans le même sillage, usurpant le pouvoir et une légitimité qu'ils s'attribueraient à eux-mêmes.

La plus importante déclaration de Jésus-Christ concernant le pouvoir, est certainement celle qu'Il a faite à ses disciples après sa résurrection. Elle est rapportée juste à la fin de l'évangile selon Matthieu (28:18-20), et sert de fondement à l'entreprise missionnaire qu'Il leur confie:

*J'ai reçu tout pouvoir dans le ciel et sur la terre.
Allez donc dans le monde entier, faites des disciples
parmi tous les peuples, baptisez-les au nom du Père,
du Fils et du Saint-Esprit et apprenez-leur à obéir
à tout ce que je vous ai prescrit. Et voici, je suis moi-
même avec vous chaque jour, jusqu'à la fin du monde.*

Cette déclaration par laquelle Jésus rend clair que tout pouvoir lui a été remis, peut certainement être considérée comme politique, à condition que l'on comprenne bien qu'il ne s'agit pas d'une politique humaine cherchant

à bâtir une république, un royaume ou un empire temporels. Il s'agit de la politique du Royaume de Dieu, qui dépasse toutes les autres, et à laquelle toutes les autres devraient se soumettre. *Mon royaume n'est pas de ce monde*, avait-Il déclaré au même procureur romain Ponce-Pilate (Jean 18:36). Phrase souvent citée à mauvais escient par ceux qui voudraient que les chrétiens cantonnent leur foi à la sphère privée et qu'ils s'abstiennent de réfléchir ou de s'exprimer sur le domaine de la chose publique ou sur l'exercice des responsabilités à la lumière de l'autorité universelle de Jésus-Christ. Reprenons cette petite phrase à la signification si large: par elle Jésus a signifié que ce ne sont pas des hommes qui pourraient le nommer roi, cherchant à l'introniser comme tel en vue de leurs desseins purement humains; afin surtout d'utiliser à leur profit le pouvoir qu'ils le voyaient exercer sur les démons, les forces de la nature ou les maladies. Or, c'était justement ce à quoi l'incitaient les révolutionnaires zélotes qui l'entouraient, et c'est d'ailleurs pour ce motif officiel qu'Il a été crucifié par les autorités romaines. On y reviendra au cours de ce chapitre. Or, comme on vient de le voir, Jésus a récusé sans ambages un tel motif devant Pilate lui-même: le pouvoir universel qu'Il a reçu ne lui est pas remis par des hommes, mais par son Père céleste. En enjoignant à ses disciples d'aller vers toutes les nations et de leur enseigner à obéir tout ce qu'Il leur a commandé, Jésus-Christ rend clair que cet enseignement commence avec la proclamation de sa royauté universelle. Autrement, au nom de quoi pourrait-on enseigner aux hommes et femmes du monde entier à obéir à tout ce qu'Il a prescrit? Il ne s'agirait que d'un abus de pouvoir de plus, venu d'un quelconque chef de secte parmi bien d'autres. Cette déclaration met donc en soi un frein à toute velléité de pouvoir absolu ou abusif de la part d'autorités humaines. Car elle ne s'adresse pas qu'aux petits, aux humbles ou à ceux qui n'ont apparemment aucun pouvoir, elle s'adresse tout autant aux grands de ce monde, à ceux qui sont en charge des affaires publiques ou qui exercent des responsabilités importantes. Tout pouvoir trouve son origine en Dieu, et est appelé à se soumettre à la politique du Royaume universel de Jésus-Christ, puisant de celui-ci les normes qui guident son exercice.

Mais quelles sont ces normes? Tournons-nous à nouveau vers Jésus-Christ, qui nous éclaire là-dessus, notamment dans un passage de l'évangile selon Luc, tiré du chapitre vingt-deux (24-27):

Les disciples eurent une vive discussion: il s'agissait de savoir lequel d'entre eux devait être considéré comme le plus grand. Jésus intervint: Les rois des

nations, dit-il, dominent leurs peuples, et ceux qui exercent l'autorité sur elles se font appeler leurs « bienfaiteurs ». Il ne faut pas que vous agissiez ainsi. Au contraire, que le plus grand parmi vous soit comme le plus jeune, et que celui qui gouverne soit comme le serviteur. À votre avis, qui est le plus grand ? Celui qui est assis à table, ou celui qui sert ? N'est-ce pas celui qui est assis à table ? Eh bien moi, au milieu de vous, je suis comme le serviteur...

Jésus explique à ses disciples, emportés dans un débat futile et vaniteux, quelle est la nature de l'autorité : elle est avant tout service, et lui-même en montre l'exemple le plus parfait. Il s'abaisse volontairement pour le salut des hommes, par amour pour eux. Son autorité et son pouvoir universels ne sont pas en contradiction avec cet amour, en fait ils expriment cet amour. Son exemple doit servir de modèle aux disciples dans leur relation mutuelle. Or, lorsque ceux-ci sont appelés à enseigner toutes les nations à garder ce que leur maître leur a prescrit, il est évident que cet enseignement particulier en fait partie. Ceux à qui un pouvoir ou une autorité ont été confiés, sont là pour servir. Servir avec autorité, cela est-il contradictoire ? Non, si l'autorité et le pouvoir dont on est revêtu ont en vue un bien général, l'intérêt commun qui dépasse soit les intérêts particuliers, soit ceux de la personne qui détient un tel pouvoir. Pour cela, il faut savoir s'abaisser, regarder plus haut que soi-même, être habité par une vision large, et surtout savoir qu'en toutes choses l'on doit se soumettre à l'autorité universelle de Jésus-Christ qui s'est lui-même abaissé pour le salut des hommes.

Au fond il existe deux modèles d'exercice du pouvoir : celui de Jésus-Christ, qui l'a reçu légitimement de Dieu le Père et qui l'a exercé conformément à la volonté du Père, c'est-à-dire en s'abaissant volontairement et en servant avec un amour parfait ; et celui de Satan, qui l'usurpe et cherche à l'exercer en violation constante avec les normes divines. Ce modèle d'exercice du pouvoir est hélas celui que les hommes suivent le plus souvent, provoquant ainsi destruction et malheur. La parole de Dieu leur enjoint, quels qu'ils soient, de reconsidérer cet exercice tels qu'ils le pratiquent et de le réformer dans le sens de l'exemple donné par Jésus-Christ à ses disciples. D'une telle réformation on ne peut attendre que des fruits bénéfiques. On pensera peut-être que cela revient à prêcher qu'il faut devenir faible pour exercer le pouvoir. Or, au contraire, il ne s'agit pas de faire preuve de faiblesse, mais plutôt d'une véritable force, celle qui sait se contrôler et se mettre au service

des autres, assurant une base durable pour l'autorité fondée non pas sur l'oppression, mais sur la recherche du bien commun à travers le service.

Pour confirmer cet enseignement, Paul parle de l'abaissement volontaire de Jésus-Christ au second chapitre de sa lettre aux Philippiens (3-11), afin que les disciples du Christ vivent de manière similaire et donnent ainsi au monde un exemple à suivre :

Ne faites donc rien par esprit de rivalité, ou par un vain désir de vous mettre en avant ; au contraire, par humilité, considérez les autres comme plus importants que vous-mêmes ; et que chacun regarde, non ses propres qualités, mais celles des autres. Tendez à vivre ainsi entre vous, car c'est ce qui convient quand on est uni à Jésus-Christ. Lui qui, dès l'origine, était de condition divine, ne chercha pas à profiter de l'égalité avec Dieu, mais il s'est dépouillé lui-même, et il a pris la condition du serviteur. Il se rendit semblable aux hommes en tous points, et tout en lui montrait qu'il était bien un homme. Il s'abassa lui-même en devenant obéissant, jusqu'à subir la mort, oui, la mort sur la croix. C'est pourquoi Dieu l'a élevé à la plus haute place et il lui a donné le nom qui est au-dessus de tout nom, pour qu'au nom de Jésus tout être s'agenouille dans les cieux, sur la terre et jusque sous la terre, et que chacun déclare : Jésus-Christ est Seigneur à la gloire de Dieu le Père.

La question brûlante de l'exercice de l'autorité publique mérite qu'on y réfléchisse sérieusement, car elle affecte la vie de tous. Une juste compréhension de ce rôle tel qu'il est défini dans la parole de Dieu peut apporter des bénédictions innombrables à des nations entières, tandis qu'une distorsion de ce rôle amène bien des épreuves sur ces mêmes nations. Un texte clé dans la Bible nous parle du rôle de l'autorité publique et de la manière dont tout sujet est tenu de la respecter. Ce texte se trouve au chapitre treize de la lettre de Paul aux chrétiens de Rome (1-7). Le voici :

Que tout homme se soumette aux autorités supérieures, car il n'y a pas d'autorité qui ne vienne de Dieu, et celles qui existent ont été mises en place par

Dieu. C'est pourquoi celui qui s'oppose à l'autorité lutte contre une disposition établie par Dieu, et ceux qui sont engagés dans une telle lutte recevront le châtement qu'ils se seront attiré. Car ce sont les malfaiteurs, et non ceux qui pratiquent le bien, qui ont à redouter les magistrats. Tu ne veux pas avoir peur de l'autorité? Fais le bien, et l'autorité t'approuvera. Car l'autorité est au service de Dieu pour ton bien. Mais si tu fais le mal, redoute-la. Car ce n'est pas pour rien qu'elle porte l'épée. Elle est, en effet, au service de Dieu pour manifester sa colère et punir celui qui fait le mal. C'est pourquoi il est nécessaire de se soumettre à l'autorité, non seulement par peur de la punition, mais surtout par motif de conscience. C'est pour les mêmes raisons que vous devez payer vos impôts. Car ceux qui les perçoivent sont aussi au service de Dieu, dans l'exercice de leurs fonctions. Rendez donc à chacun ce qui lui est dû: les impôts et les taxes à qui vous les devez, le respect et l'honneur à qui ils reviennent.

On peut dégager trois motifs principaux dans ce texte, qui doivent chacun être expliqués en détail. Le premier motif, c'est que l'autorité ou le pouvoir public, sous quelque forme que ce soit, n'est pas un pur arrangement humain, une simple invention des hommes qui n'a rien à voir avec Dieu, mais au contraire l'expression d'une institution établie par Dieu. Le second motif, qui découle du premier, est que les autorités publiques ont pour mission divine d'assurer le bien public. Elles sont un service aux hommes à cet effet, service qui a des comptes à rendre à Dieu. Le troisième motif, qui découle des deux précédents, est que chacun est appelé à se soumettre à ces autorités, car ne pas le faire c'est résister Dieu lui-même, puisque c'est rejeter l'ordre qu'Il a établi.

Quelques questions cruciales surgissent immédiatement: les autorités qui pratiquent notoirement le mal en oppressant leurs sujets, ont-elles aussi été établies par Dieu? Est-on appelé à leur obéir? Jusqu'où doit aller cette obéissance? Et que dire des autorités qui ont été mises en place après le renversement, parfois violent, d'un régime précédent par le biais d'un coup d'état ou d'une révolution? Sont-elles légitimes? Questions délicates en effet, mais auxquelles on peut apporter un début de réponse. Tâchons d'examiner les deux premiers motifs mentionnés, c'est-à-dire l'État comme institution établie par Dieu, et son rôle au service du bien.

Il est clair dès le départ que l'État est considéré par la Bible comme une institution fondamentale pour la société humaine, destinée à assurer la paix civile et la justice. Dans un monde marqué par le péché, par la désobéissance à l'ordre parfait créé par Dieu au tout début, l'État a pour tâche de préserver l'ordre et la justice entre les hommes. Mais pour assurer cette tâche correctement, l'État doit comprendre ce qu'est le bien à la lumière de la révélation divine. Certes, lorsque Paul écrivait sa lettre aux chrétiens de Rome, l'État romain était tout sauf chrétien. En leur disant : *Fais le bien, et l'autorité t'approuvera; car l'autorité est au service de Dieu pour ton bien*, Paul savait très bien que le régime politique en question ne reconnaissait pas le Dieu révélé comme la source de toute norme. Ce régime, Paul le considère néanmoins comme légitime car dans son essence même, il a pour mandat d'assurer l'ordre et la justice. Et l'État romain le faisait à sa manière, aussi imparfaite fût-elle. Tout État qui ne prend pas au sérieux ce mandat mine sa propre existence: s'il provoque lui-même le désordre, il en sera à plus ou moins brève échéance la victime. S'il dénie à ses sujets la justice, il provoque par la même un désordre qui aura à plus ou moins long terme les mêmes effets. Le règne de la peur ne peut indéfiniment remplacer l'ordre et la justice. Cependant, pour saisir ce que sont l'ordre et la justice, et donc assurer le bien de tous, l'État doit se tourner vers les normes révélées par Dieu dans sa Parole: normes concernant la protection de la vie et des biens privés ou publics, notion de l'équité; toutes choses qui doivent être exprimées au moyen du droit et d'une législation appropriée. Cette législation doit prendre en compte les situations qui changent, tout en gardant les yeux fixés sur les principes de base de l'équité et de la justice. La conséquence logique de ce qu'écrivait Paul aux chrétiens de Rome, c'est que l'État est appelé à se réformer de manière toujours plus conforme aux normes divines afin d'assurer le bien de ses sujets. Le premier élément d'une telle réforme de l'État, c'est bien sûr la reconnaissance par ce dernier qu'il est au service de Dieu pour le bien de ses sujets. Il n'est pas à son propre service, il ne tire pas sa légitimité première de lui-même, de son pouvoir ou de sa force, ni même en premier lieu de ses sujets, mais de Dieu qui l'a institué. Le second élément de cette réforme c'est, répétons-le, la juste compréhension de ce que sont l'ordre et la justice pour le bien de tous. Non pas le bien d'un petit groupe, d'une clique, des membres du parti politique au pouvoir, d'une famille ou d'un groupe ethnique, mais de tous sans exception, à commencer par les plus petits et les plus démunis. Dans la Bible, la veuve et l'orphelin représentent par excellence ces petits et ces démunis qui doivent pouvoir compter sur la protection et la justice de l'État. Tout État qui recherche ce

bien et cette justice publics s'honore donc en remplissant son mandat. De même, la prérogative de punir ceux qui font le mal fait partie des attributs de l'État; or, selon les mots même de Paul, cela peut aller jusqu'à punir avec le glaive ou l'épée, c'est-à-dire en appliquant la peine de mort dans les cas jugés extrêmes. Un État qui n'accomplit pas ce devoir particulier ne remplit pas son mandat. Il favorise ainsi le désordre et à plus ou moins longue échéance, il se condamne à en subir les conséquences. Bien entendu, la répression du mal doit se faire selon les normes de la justice et de l'équité. Il ne s'agit pas de réprimer ceux qui sont jugés dangereux pour le maintien d'un groupe au pouvoir, ou ceux qui protestent contre les abus de pouvoir de l'État, ou encore ceux dont l'État cherche à s'emparer des biens. Une telle répression n'est évidemment que du désordre et de l'injustice perpétrés par l'État. Il s'agit de punir ceux qui détruisent la propriété des autres, menacent la vie des gens paisibles, ceux qui représentent un danger public. Inutile de dire que dans la pratique, bien des États confondent volontairement les vrais criminels avec ceux qui militent pour une vraie justice.

Les autorités publiques sont au service de Dieu pour le bien des hommes, ce qui signifie qu'elles ont des comptes à rendre vis-à-vis de celui qui les a instituées à cette charge. Bien sûr, dire qu'elles sont au service de Dieu ne signifie pas que les sujets, quant à eux, ne sont pas au service de Dieu. Chacun est au service de Dieu dans la mesure de la vocation qu'il ou elle a reçue. Mais ce qui est particulier aux autorités, c'est que ce service a des implications pour une communauté nationale toute entière, implications bonnes ou mauvaises, voire désastreuses, justement dans la mesure où les autorités acceptent ou refusent de se considérer au service de Dieu. Et dans la mesure où elles modèlent leurs politiques sur les normes générales concernant le bien qui sont révélées par Dieu dans sa Parole éternelle, parole valide pour tous les hommes, tous les temps et toutes les circonstances, même si la manière d'appliquer ces normes universelles varie en fonction des situations (c'est du reste en quoi consiste l'activité politique).

Mais quelle est la nature de l'obéissance attendue des sujets? Faut-il accepter d'être réduit à l'état le plus servile, sans entreprendre quoi que ce soit pour changer une situation politique totalement insatisfaisante? Soulignons à nouveau que la relation entre gouvernants et gouvernés définie par Paul dans sa lettre aux chrétiens de Rome implique des deux côtés la reconnaissance de la suprématie de Dieu et de sa Parole dans la vie de tous. La relation entre gouvernants et gouvernés, souvent difficile, est appelée à croître harmonieusement dans la mesure de cette reconnaissance et soumission des deux côtés. Cela dit, Paul ne dit nullement qu'il faille

attendre que les autorités publiques aient totalement accepté leur mandat et leur responsabilité vis-à-vis de Dieu avant que les sujets se soumettent à ces autorités. Cela est clair du fait même que Paul écrit sa lettre à des chrétiens qui vivent sous le régime d'un état païen, l'empire romain, qui ira même jusqu'à déclarer que son chef, l'empereur, est un dieu. Cet empire n'était certes pas destiné à subsister éternellement (en fait, tout au moins en ce qui concerne sa partie occidentale, il s'effondrerait quatre siècles plus tard); il était néanmoins l'expression passagère d'une institution voulue par Dieu pour que l'ordre et la justice soient manifestés au sein d'une communauté humaine. Un jour viendrait d'ailleurs où, après avoir persécuté ses sujets chrétiens de la manière la plus violente, cet empire deviendrait lui-même chrétien en la personne de son empereur, vaincu par une force supérieure à toutes ses légions : à savoir l'Évangile de Jésus-Christ. On a rappelé le fait que c'est sous le régime de l'empire romain païen et avec le consentement d'un de ses représentants officiels, Ponce Pilate, que Jésus-Christ a injustement été mis à mort après un procès inique, étant faussement accusé de sédition par ceux qui voulaient le faire crucifier. Or jamais Jésus-Christ n'a prêché la rébellion contre une autorité publique, mais il a affirmé sa royauté éternelle par-dessus toute autorité humaine. Quant à Paul, il serait décapité par l'autorité romaine, celle-là même à laquelle il demandait à ses lecteurs de se soumettre. Ces exemples montrent clairement que la voie de la révolution violente, même lorsque l'injustice est commise par les autorités publiques, n'est pas celle voulue par Dieu. Là cependant où s'arrête l'obéissance due aux autorités, c'est lorsque celles-ci exigent d'être servies et adorées comme Dieu. Une résistance passive est attendue des chrétiens, qui ne sauraient renier ouvertement le seul Dieu qu'ils confessent, le Dieu trinitaire Père, Fils et Saint-Esprit, si ce n'est au prix de leur salut éternel. Mais cela n'implique nullement un droit à la révolution et au renversement des autorités en place.

Tout ce qui a été dit jusqu'à présent ne suppose pas une attitude de passivité et de non engagement dans la vie politique, bien au contraire. Tout comme chaque personne est appelée à la conversion et à la réforme selon la parole de Dieu qui demeure l'autorité suprême, l'État est appelé à se réformer selon les normes révélées par Dieu. Les chrétiens sont appelés à contribuer à une telle réforme par leur engagement dans la vie publique à tous les niveaux. Un tel engagement n'est pas là pour assurer des avantages personnels, mais pour promouvoir le bien public. C'est, en vérité, une tâche exaltante, même si semée d'embûches à tous les niveaux. La première responsabilité des chrétiens, c'est d'approfondir leur compréhension de la

nature de l'État et de l'autorité publique. Il faut comprendre à la fois à quoi elle ressemble dans les faits, et vers quoi elle est appelée à se réformer. Il faut comprendre les mécanismes et les étapes nécessaires pour une telle réforme. Une réflexion très sérieuse menée non seulement personnellement, mais aussi par la communauté chrétienne, doit être entreprise, tenant compte à la fois des situations particulières et des normes et principes généraux révélés. Il ne sert à rien de s'engager tout feu tout flamme dans une action organisée quelconque, sans qu'auparavant une telle réflexion ait été menée au moins jusqu'à un certain point. De telles actions entreprises sans préparation spirituelle adéquate, sans effort intellectuel pour cerner la nature des problèmes et questions auxquels on fait face, sont vouées à l'échec et n'aboutiront qu'à discréditer la cause même qu'on cherche à promouvoir.

Il n'est pas facile d'entrer en politique, encore moins de s'y maintenir avec intégrité. Les manœuvres, combines et traîtrises en tous genres pavent en général la route d'une telle carrière. Cela dit, la vie publique doit être administrée. La question est donc : par qui le sera-t-elle ? Par des hommes et des femmes sans scrupule, cherchant avant tout leur propre profit et celui de leurs proches, cherchant à se maintenir au pouvoir coûte que coûte ? Ou bien par des hommes et des femmes intègres habités par un idéal supérieur, celui du bien commun, et prêts à y travailler avec toute l'énergie et les dons qu'ils ont reçu de leur Créateur, même s'ils ont leurs défauts et leurs limitations, comme tout un chacun ? Par des hommes et des femmes qui méprisent le droit, ou bien par des personnes respectueuses de la légalité cherchant en même temps à réformer avec ordre ce qui doit l'être pour que la justice publique progresse ? Le chrétien qui voudra entrer en politique devra être bien entouré, faire partie d'une équipe solide et fiable : si l'on n'est pas capable de surmonter les dissensions internes, si l'on préfère la dispute et les chamailleries, par tempérament par orgueil ou par culture, on n'arrivera jamais à rien, si ce n'est à discréditer l'idéal dont on se veut le porteur. Certains pays ont une tradition de réflexion et d'action politique chrétiennes forgée au cours de longues décennies, voire de plusieurs siècles. Cette tradition se maintient et se développe même si elle n'est pas aux commandes des affaires publiques. Pensons en particulier aux Pays-Bas. Dans une telle tradition il est plus important de s'exprimer publiquement sur les affaires du pays et de faire entendre une voix chrétienne distincte sur tel ou tel sujet, que de chercher par tous les moyens à se faire élire. Une voix claire et sensée qui sait se faire entendre et respecter par le contenu de ce qu'elle dit, même si elle-même n'est pas au pouvoir, pourra influencer favorablement ceux qui sont aux commandes de l'État, et leur indiquer des méthodes ou des

approches valables. Par ce biais, le chrétien en politique peut aussi atteindre ses objectifs, même si ce n'est que partiellement. Beaucoup d'expérience dans un certain nombre de domaines est aussi nécessaire : le droit public et constitutionnel, l'économie, les relations internationales... Avant toutes choses, il faut savoir faire confiance à Dieu et être prêt à faire un travail de longue haleine de manière progressive. Dieu gouverne le monde par sa Providence, en dépit de tous les tumultes et les crises de toutes sortes ; le servir en politique implique de considérer la réalité présente à la lumière de son éternité et d'avoir une vision claire de la nature du Royaume annoncé et inauguré par son Fils Jésus-Christ. Il n'existe pas en politique de recette toute faite, de manuel infaillible qu'il suffirait de sortir d'une cachette pour l'appliquer magiquement à toutes les situations avec l'assurance de résoudre tous les problèmes. Pour les chrétiens, même s'ils ne seront pas toujours d'accord entre eux sur la nature des problèmes qui se posent et la manière exacte de gérer les affaires de l'État, il y a cependant des grands principes dont on devrait chercher l'application dans des situations particulières : ces grands principes concernent avant tout la nature de la justice publique et le rôle de l'État pour la garantir. Comment maintenir l'unité de l'État tout en protégeant de manière équilibrée les groupes divers qui composent la société ? Comment protéger la famille, fondation sociale irremplaçable qui est aujourd'hui attaquée de toutes parts dans son essence même ? Comment faire respecter dans tous les domaines l'*imago Dei*, l'image de Dieu portée par chaque homme ou femme qui fait partie de la communauté nationale ? Comment favoriser par une législation adéquate les initiatives personnelles bénéfiques à la communauté nationale, sans tomber dans le laisser-faire anarchique en échange de pots-de-vin ? Comment empêcher le développement d'activités nuisibles à la communauté nationale sans limiter les libertés publiques nécessaires à l'expression de la vie sociale et culturelle ? Comment limiter l'emprise de l'État sur tous les domaines de la vie afin qu'il ne se prenne pas pour la Providence divine, ce qui est hélas une tendance actuelle très prononcée ? Comment définir le rapport entre l'État et les religions diverses en respectant la liberté de conscience tout en promouvant une vision chrétienne de la société ? Comment gérer de manière juste les problèmes de sécurité et la protection des personnes et des biens sans tomber soit dans le laxisme soit dans le militarisme outrancier ? Par quels moyens assurer l'indépendance nationale sans faire preuve d'agressivité vis-à-vis des pays voisins ? Comment mettre en œuvre une politique de l'environnement soucieuse de préserver le patrimoine naturel sans toutefois bloquer le développement économique et humain du pays ?

Commencer à réfléchir sur ces questions et leur application à la lumière des normes bibliques concernant la justice publique, s'informer et se documenter sur l'histoire politique de son pays, sur les modèles chrétiens développés ailleurs et sur la manière dont ils ont fonctionné, tout ceci constitue le point de départ nécessaire d'une telle action politique. Soulignons que cette réflexion et cette action devraient être nourries par une piété personnelle qui reconnaît en Jésus-Christ le souverain de la Création toute entière. Lui seul incarne la justice parfaite et nous offre le seul modèle qu'il faille suivre. Non pas qu'Il soit venu instaurer sur terre un régime politique particulier (c'est d'ailleurs - on l'a vu - ce que beaucoup attendaient de lui, et ils ont été extrêmement déçus de ce qu'Il ne l'ait pas fait, alors qu'Il semblait être parfaitement à même d'instaurer un tel régime), mais parce que son autorité s'est manifestée par un service unique rendu aux hommes et femmes de toutes les nations : bien que partageant la condition de Dieu, Il s'est montré en toutes choses le serviteur obéissant de son Père céleste pour cette mission unique de salut. Jésus a connu la tentation zélote, celle de la révolution violente prônée par les nationalistes messianiques juifs. Il l'a repoussée en toutes occasions suscitant l'inimitié et la déception au sein de ses plus proches. Cette tendance zélote était en effet fortement représentée parmi les disciples que lui-même avait choisis. Si certains l'avaient suivi, c'est justement parce qu'ils espéraient le voir utiliser ses pouvoirs exceptionnels au service de leur cause : renverser le pouvoir romain et instaurer la domination universelle d'Israël en tant que nation élue par l'Éternel. Paradoxalement, c'est bien comme zélote, comme rebelle, que Jésus a été - évidemment tout à fait injustement - condamné par l'autorité civile romaine, en la personne du procureur Ponce Pilate, alors que celui-ci n'était en fait pas du tout convaincu que Jésus représentât une menace quelconque pour Rome. Mais, comme le rapporte l'évangéliste Luc dans le récit de la Passion (23:20-24), les cris de la foule ont eu raison de l'impartialité de l'autorité publique :

Pilate, qui désirait relâcher Jésus, adressa de nouveau la parole à la foule, qui se mit à crier : « Crucifie-le! Crucifie-le! » – « Mais enfin, leur demanda-t-il pour la troisième fois, qu'a-t-il fait de mal? Je n'ai trouvé en lui aucune raison de le condamner à mort. Je vais donc lui faire donner le fouet puis le remettre en liberté. » Mais ils devinrent de plus en plus pressants et exigèrent à grands cris sa crucifixion. Finalement, leurs cris l'emportèrent.

Pilate décida alors de satisfaire à leur demande. Il relâcha donc celui qu'ils réclamaient, celui qui avait été emprisonné pour une émeute et pour un meurtre, et leur livra Jésus pour qu'ils fassent de lui ce qu'ils voulaient.

L'autorité de Jésus-Christ ne s'exprime donc pas par une forme d'oppression, comme c'est si souvent le cas avec ceux qui exercent le pouvoir et se font appeler bienfaiteurs du peuple, mais par la restauration de vies brisées, par la réconciliation avec Dieu de ceux qui en étaient aliénés, par l'exercice parfait de la justice. Service, restauration, réconciliation, justice, voilà bien les maîtres mots d'une action politique chrétienne fondée sur la personne et l'œuvre de Jésus-Christ. Il ne s'agit bien sûr pas de vouloir recréer d'emblée le paradis sur terre, comme le veulent les révolutionnaires de tous poils, lesquels donnent bien plutôt un avant-goût de l'enfer quand ils s'emparent du pouvoir par la violence, mais de reconquérir progressivement ces notions de service, de justice, de réconciliation et de restauration modelées sur la personne et l'œuvre de Jésus-Christ. Est-il besoin de dire que là où les églises n'enseignent pas fidèlement la parole de Dieu et comment elle s'est parfaitement incarnée en Jésus-Christ, il ne faudra pas s'attendre à ce que se lève une génération d'hommes et de femmes motivés et équipés pour entreprendre une telle réflexion et une telle action politiques...

Un passage du premier livre des Rois dans l'Ancien Testament (3:6-13), mérite d'être cité assez largement en tant qu'il présente un rapport avec ce qui vient d'être dit. Le jeune roi Salomon, à peine parvenu sur le trône de son père David, s'adresse à Dieu en ces termes :

Tu as témoigné une grande bienveillance à ton serviteur David mon père, parce qu'il vivait fidèlement selon ta volonté, de façon juste et avec un cœur droit. Tu lui as conservé cette grande bienveillance et tu lui as accordé un fils qui siège aujourd'hui sur son trône. Maintenant, Éternel mon Dieu, c'est toi qui m'as fait régner, moi ton serviteur, à la place de mon père David, alors que je ne suis encore qu'un tout jeune homme et que je ne sais pas gouverner. Voilà ton serviteur au milieu de ton peuple que tu as toi-même choisi, un peuple nombreux qui ne peut être dénombré ni compté, tant il est nombreux. Veuille donc donner à ton serviteur l'intelligence nécessaire

pour administrer la justice pour ton peuple, afin qu'il sache discerner entre le bien et le mal! Sans cela, qui pourrait administrer la justice pour ton peuple qui est si nombreux? Cette demande de Salomon plut au Seigneur. Alors Dieu lui dit: Puisque c'est là ce que tu demandes, et que tu ne demandes pour toi ni longue vie, ni richesse, ni la mort de tes ennemis, mais l'intelligence nécessaire pour exercer la justice avec droiture, eh bien, je vais réaliser ton souhait. Je te donnerai de la sagesse et de l'intelligence comme à personne dans le passé, ni dans l'avenir. De plus, je t'accorde ce que tu n'as pas demandé: la richesse et la gloire, de sorte que pendant toute ta vie aucun roi ne t'égalera.

À ce texte font écho de nombreux psaumes de l'Ancien Testament. Même écrits il y a de nombreux siècles, ils demeurent d'une actualité brûlante. Citons tout d'abord un passage du psaume soixante-douze (1-7), qui est une prière pour le roi, donc pour celui qui exerce l'autorité sur un peuple, au nom de Dieu :

O Dieu, accorde au roi de juger comme toi et donne au fils du roi ton esprit de justice! Qu'il rende la justice à l'égard de ton peuple selon ce qui est juste, à l'égard des pauvres selon ce qui est droit; la paix descende des montagnes et la justice des collines pour tout le peuple! Qu'il sauve les enfants des pauvres et qu'il écrase l'oppresseur! Alors ils te vénéreront tant que durera le soleil, tant que la lune apparaîtra, à travers tous les âges. Le roi sera comme une pluie qui descend sur un pré fauché, et comme des ondes désaltérant la terre. Que tous les justes soit prospères tant que son règne durera, que ce soit sa prospérité tant que la lune brillera!

On le voit, cette prière pour le roi énonce les bénédictions que reçoivent ceux qui font le bien, lorsque ce roi gouverne et rend la justice selon les normes établies par Dieu. Le psaume cinquante-huit, en revanche, condamne sans ambiguïté les mauvais dirigeants, ceux qui pervertissent la justice pour des motifs malhonnêtes. L'auteur de ce psaume appelle même des malédictions terribles sur cette classe d'hommes corrompus :

Vraiment, est-ce en vous taisant que vous rendez la justice ? Jugez-vous les hommes en toute droiture ? Non, vous commettez sciemment l'injustice ! Vous propagez sur la terre la violence de vos mains. Dès le ventre de leur mère, les méchants s'égarent, depuis leur naissance ils profèrent des mensonges. Ils sont venimeux comme des serpents, ils se bouchent les oreilles comme la vipère sourde qui ne veut pas écouter la voix des charmeurs et de l'enchanteur expert dans son art. O Dieu, brise-leur les dents dans la bouche : Éternel, arrache les crocs de ces lions ! Que ces gens-là disparaissent comme les eaux qui s'écoulent ! Rends leurs flèches sans effet quand ils tirent de leur arc. Qu'ils périssent en bavant comme la limace ! Comme les enfants mort-nés, qu'ils ne voient pas le soleil ! Et avant que leurs épines ne deviennent des buissons, pendant qu'ils sont encore verts qu'un tourbillon les emporte ! Pour le juste, quelle joie de voir les méchants punis. Dans leur sang, il se lavera les pieds. Et les hommes pourront dire : Oui, ceux qui sont justes trouvent une récompense. Il y a un Dieu qui exerce la justice sur la terre.

On objectera peut-être que ce qui a été dit au cours de ce chapitre est bien vague et ne se distingue pas clairement (dans l'approche préconisée) des conceptions généralement admises sur la justice et l'intérêt publics, la bonne gouvernance, l'équilibre des pouvoirs etc. Outre que l'objectif recherché ici n'est pas de fournir des recettes particulières ou une analyse spécialisée de tel ou tel problème d'ordre politique, il faut attirer l'attention sur le point suivant : si, dans les sociétés occidentales, les conceptions qui viennent d'être mentionnées ont pu dans une certaine mesure s'implanter et croître sur le terrain social et politique, c'est parce que ce terrain était - ou avait été - culturellement fertilisé par une conception de l'homme marquée avant tout par cette notion d'*imago Dei*, d'image de Dieu dont l'homme est porteur, et qui est la prérogative du Christianisme, son héritage particulier. À l'heure où l'on parle beaucoup de *déshumanisation*, il conviendrait de se pencher avec sérieux sur la signification de cette *imago Dei* pour toute activité politique, culturelle ou sociale. La restauration ou la redécouverte de la valeur et de la dignité humaines passent avant tout par la redécouverte de l'humanité restaurée en et par la personne de Jésus-Christ, qui est lui-même l'image parfaite de Dieu.

À partir de là on pourra commencer à comprendre que sa réponse au procureur Ponce Pilate: *Mon Royaume n'est pas de ce monde* a tout à voir avec un ordre humain restauré qui ne prend pas sa source dans un monde dévoyé, mais dans une dimension éternelle au caractère avant tout réconciliateur.

Nulle part ailleurs que dans le passage suivant de la seconde lettre de Paul aux Corinthiens (5:17-21) n'éclate avec davantage de force l'appel à cette réconciliation, qui doit se manifester sur tous les terrains de l'existence, et dont l'apôtre a été fait le messenger spécial, l'ambassadeur :

Si quelqu'un est en Christ, il est une nouvelle créature. Les choses anciennes sont passées; voici, toutes choses sont devenues nouvelles. Et tout cela vient de Dieu, qui nous a réconciliés avec lui par le Christ, et qui nous a donné le service de la réconciliation. Car Dieu était en Christ, réconciliant le monde avec lui-même, sans tenir compte aux hommes de leurs fautes, et il a mis en nous la parole de la réconciliation. Nous sommes donc ambassadeurs pour Christ, comme si Dieu exhortait par nous; nous vous en supplions au nom du Christ; Soyez réconciliés avec Dieu! Celui qui n'a pas connu le péché, il l'a fait devenir péché pour nous, afin que nous devenions en lui justice de Dieu.

JUSTIFIER LA VIOLENCE ?

L'époque à laquelle nous vivons n'est pas essentiellement différente de celle à laquelle nos parents ou nos ancêtres ont vécu : malgré les bouleversements de toutes sortes auxquels nous devons faire face, comme les innovations technologiques, ou l'avènement du « village global », on retrouve inchangés au cours des âges certains problèmes qui affectent notre vie ou celle de nos proches. L'un de ces problèmes est la violence. Parlons plus particulièrement de la violence politique. Les tensions nationales ou internationales, le terrorisme justifié par certains au nom d'une cause ou d'une religion quelconque, en sont les causes majeures.

On peut distinguer plusieurs formes de violence politique : l'oppression économique d'un groupe par un autre, la dictature violente d'un homme ou d'un groupe ne supportant aucune critique ou opposition, la guerre d'un état contre un autre, le terrorisme ayant des motivations idéologiques ou ethniques et bien d'autres formes encore. Quelle est donc la racine de tels maux ? Sans doute la soif du pouvoir, le désir de dominer, voire d'exploiter les autres, de s'approprier leurs biens, leurs ressources minérales en particulier. Les conquêtes territoriales et la soif de gloire militaire sont souvent un moteur de violence. Les revendications territoriales peuvent du reste être liées à des motifs historiques interprétés de manière radicalement différente par les communautés nationales en conflit. Parfois on a affaire à un pur déchaînement d'instincts destructeurs qu'on justifie au nom d'une cause fabriquée. Des adolescents voire des enfants embrigadés et armés par des adultes qui se servent d'eux, se comportent en tueurs sauvages. Des guerres ou des campagnes peuvent être entreprises pour opérer des conversions forcées à une religion donnée. On a aussi bien souvent vu, au cours de l'histoire, des guerres alibi, déclenchées tout simplement pour redorer le blason terni d'un gouvernement ou d'un souverain quelconque. La violence politique peut aussi trouver sa source dans un désir de vengeance. Ne

parlons pas du nationalisme exacerbé qui remplace souvent un sain patriotisme, ni même de la négation de l'autre qui s'exprime sous forme de haine interethnique, déniait à cet autre toute forme d'humanité.

Au plus profond, le ressort de cette violence, le dénominateur commun de toutes les expressions qu'on vient de mentionner, n'est rien d'autre que la haine de Dieu et de son prochain. Le Catéchisme de Heidelberg, précieux résumé de la foi chrétienne vieux de quelque cinq cents ans, le dit sans ambages (deuxième dimanche, question cinq) : *Par nature je suis enclin à haïr Dieu et mon prochain*. Certes, cette haine ne se manifeste pas nécessairement sous la forme d'une violence politique quelconque, cependant celle-ci doit bien être attribuée avant tout à une telle haine. Ne pas faire ce diagnostic, c'est demeurer à la surface des choses, c'est en rester à l'examen des symptômes et non des causes systémiques. On peut bien sûr justifier une telle haine en adoptant l'idéal du darwinisme social exprimé par Charles Darwin lui-même dans ses écrits, et considérer la domination d'un groupe donné sur un autre (voire l'extermination d'un groupe par un autre) comme une nécessité biologique visant à la survie du plus fort, du mieux adapté, et donc propice à la perpétuation de l'espèce humaine...

Dans la mesure où l'Évangile commande de ne pas haïr son prochain, toute forme de violence devrait être bannie d'une société ou d'une culture chrétienne. Pourtant, hélas, on a trop souvent vu de par le passé des nations dites chrétiennes se livrer à la violence entre elles, et ce pour quelques-unes des raisons invoquées plus haut. Il est évident que cette tendance à la haine qui caractérise la nature de l'homme non régénéré par l'Esprit de Dieu, s'applique à tous sans exception. Les chrétiens qui cherchent à se connaître à la lumière de la parole de Dieu savent et confessent qu'ils ont été conçus et sont nés dans le péché : ils sont incapables par eux-mêmes de faire le bien et transgressent tous les jours et de plusieurs manières les commandements de Dieu, attirant sur eux sa colère et son juste jugement. Les traces de leur vieille nature sont toujours présentes : cette vieille nature se rebelle contre le commandement divin qui ordonne d'aimer Dieu de tout son cœur, de toute son âme, de toute sa pensée et de toute sa force, et d'aimer son prochain comme soi-même. Dans la vie des communautés, des pays ou des nations, cette nature rebelle s'est manifestée et se manifeste encore, prenant notamment la forme de la violence politique dont nous nous occupons ici.

Cela dit, la foi chrétienne n'a pas de sens sans la repentance des œuvres mauvaises, et sans la nécessaire réformation de la vie individuelle et communautaire par la Parole et l'Esprit de Dieu, le tout en vue d'une obéissance croissante au Seigneur Jésus-Christ. Voilà pourquoi il faut constamment

retourner à la source de la foi chrétienne, c'est-à-dire à l'Évangile de Jésus-Christ. Non seulement les personnes en tant que telles sont appelées à une telle réformation, mais les communautés voire les nations doivent se soumettre à l'impératif du Seigneur Jésus-Christ, le chef suprême de l'univers.

Or, on ne trouve nulle part dans le Nouveau Testament un quelconque appel à la violence physique ou morale pour forcer les non-chrétiens à se convertir ou pour s'emparer des biens des autres. Aucun appel à tuer les soi-disant « infidèles », aucun « jihad », aucun recours à la contrainte pour forcer des conversions. C'est du reste pacifiquement, par les écrits des pères de l'Église et par le sang des martyrs chrétiens, que l'empire romain a été graduellement conquis par le Christianisme. Certes, une fois au pouvoir, avec les tentations que celui-ci amène inmanquablement, des chrétiens ont souvent été infidèles à cet esprit. Qu'on pense par exemple à l'empereur Charlemagne en Europe au neuvième siècle de notre ère, ou au tsar Pierre le Grand en Russie quelque huit siècles plus tard. Il faut cependant encore une fois souligner qu'il est nécessaire de retourner aux sources, c'est-à-dire à l'Évangile, pour juger du degré de fidélité ou d'infidélité des chrétiens à leur Seigneur. En effet si l'on se tourne régulièrement et avec humilité vers le Christ des Évangiles, et vers sa Parole, ces derniers serviront toujours de correctif vis-à-vis des pratiques mauvaises d'hommes enclins par nature à haïr leur prochain. Rappelons-nous aussi des paroles de Jésus-Christ vers la fin du Sermon sur la Montagne (Matthieu 7:21) : *Quiconque me dit « Seigneur, Seigneur » n'entrera pas forcément dans le royaume des cieux, mais celui-là seul qui fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux.* De son côté, l'apôtre Paul, le grand missionnaire du tout début de l'ère chrétienne, écrit au chapitre dix de la lettre aux Romains (14-15) que la prédication de l'Évangile demeure l'instrument par lequel Dieu travaille à la conversion des païens :

Comment donc invoqueront-ils celui en qui ils n'ont pas cru ? Et comment croiront-ils en celui dont ils n'ont pas entendu parler ? Et comment entendront-ils parler de lui, sans prédicateurs ? Et comment y aura-t-il des prédicateurs, s'ils ne sont pas envoyés ? Selon qu'il est écrit : « qu'ils sont beaux les pieds de ceux qui annoncent de bonnes nouvelles. »

Les lettres de Paul sont remplies de vocabulaire militaire, mais il s'agit toujours d'images, d'analogies, de métaphores : les armes du chrétien sont des armes spirituelles. Ainsi, à la fin de sa lettre aux chrétiens d'Éphèse,

Paul enjoint ses lecteurs à se revêtir de toutes les armes de Dieu afin de pouvoir tenir ferme contre les manœuvres du diable : entre autres la cuirasse de la justice, le bouclier de la foi, le casque du salut et l'épée de l'Esprit.

On remarquera cependant : « Soit, c'est bien ce qu'enseigne le Nouveau Testament; il ne prône ni violence politique, ni violence religieuse, mais qu'en est-il de l'Ancien Testament, considéré aussi, après tout, comme Parole inspirée de Dieu ? Comment évaluer par exemple le récit de la conquête de Canaan par Josué et les Israélites, récit marqué par la destruction des villes de Canaan et l'extermination des populations locales ? » Pour effectuer une évaluation de ces récits dans l'ensemble de la Révélation biblique, il faut bien saisir la fonction et le message qu'ils nous apportent aujourd'hui : ce sont des récits historiques décrivant des événements qui se sont passés il y a plus de trois mille ans, et qui ne sont pas destinés à être répétés. On ne pourrait en aucun cas les invoquer pour justifier une quelconque forme de croisade religieuse. Par delà la conquête militaire de Canaan, aussi brillante qu'elle ait pu être, ces récits témoignent du jugement incontournable de Dieu sur le monde païen en rébellion contre lui. Le peuple de l'Alliance, dans la mesure où il reste fidèle à Dieu, est radicalement distingué du reste des nations. On a là une figure des choses à venir, c'est-à-dire de l'Alliance scellée en Jésus-Christ, et du jugement à venir, lequel est une réalité que la Bible ne cherche jamais à étouffer ou à escamoter. Cependant l'ère inaugurée par l'incarnation de Jésus-Christ est l'ère de la patience de Dieu, qui appelle toutes ses créatures à se repentir et à se tourner vers lui et qui use de la prédication de l'Évangile pour proclamer cet appel.

Revenons pourtant, dans le cadre de notre sujet, sur ce jugement divin qui fait l'objet de tant de déclarations bibliques : tâcher d'en escamoter la portée, c'est tout simplement faire une caricature du Dieu vivant, qui serait réduit à un fantoche incapable de punir le mal. Même le Nouveau Testament, par exemple dans la lettre aux Hébreux (10:27), parle de *l'attente terrifiante du jugement et l'ardeur du feu prêt à dévorer les rebelles*. Dès le début du livre de la Genèse, au moment du déluge, l'expression du jugement de Dieu, qui prend une forme radicale, est explicite. Notons toutefois que ce jugement n'est pas arbitraire : il est motivé par la violence et la corruption de la race humaine. Le chapitre six de la Genèse (11-12) s'en fait l'écho : *La terre était corrompue devant Dieu, la terre était pleine de violence. Dieu vit que la terre était corrompue; car toute chair avait une conduite corrompue sur la terre. Alors Dieu dit à Noé: « J'ai décidé de mettre fin à tous les êtres vivants; car la terre est pleine de violence à cause d'eux; je vais donc les détruire avec la terre. »* Par la voix des prophètes, Dieu accuse les hommes en raison de

la violence qu'ils déchaînent. Le prophète Ézéchiel proclame par exemple (7:23): *Préparez les chaînes, car le pays est rempli de jugements criminels, la ville est pleine de violence.* Plus loin (45:9), il annonce: *Ainsi parle le Seigneur, l'Éternel: C'en est assez, princes d'Israël! Faites cesser la violence et le pillage, pratiquez la droiture et la justice, délivrez mon peuple de vos expropriations.* Le prophète Michée, quant à lui, s'en prend à ceux qui abusent de leur pouvoir pour spolier les plus faibles (2:2):

Malheur à ceux qui méditent l'injustice et qui trament le mal sur leur couche! Au point du jour ils l'exécutent, quand ils ont le pouvoir en main. Ils convoitent des champs et ils s'en emparent, des maisons et ils les enlèvent; ils oppriment le citoyen et sa maison, l'homme et son héritage. C'est pourquoi ainsi parle l'Éternel: voici que je médite un malheur contre ce clan; vous n'en préserverez pas votre cou, et vous ne marcherez pas la tête levée, car c'est le temps du malheur.

La Bible est réaliste en ce qui concerne l'abus de pouvoir et l'oppression des faibles par les forts. Le livre de l'Ecclésiaste l'exprime de façon presque désabusée (5:7): *Si tu vois dans une province qu'on opprime le pauvre et qu'on viole le droit et la justice, ne t'étonne pas de la chose: car un grand protège un autre grand, et il en est encore de plus grands au-dessus d'eux.* Mais le mot d'ordre divin, par rapport à la violence, reste le sixième commandement (Exode 20:13): *Tu ne commettras pas de meurtre.* Mot d'ordre qui du reste n'est pas seulement applicable à l'Ancien Testament, mais également au Nouveau. Comme on l'a souligné plus haut, la violence (politique ou autre), fomentée par une nature humaine viciée, appelle une rétribution divine, dont témoignent aussi bien l'Ancien que le Nouveau Testament. Il faut préciser que contrairement à l'idée moderne selon laquelle la nature humaine est bonne en elle-même, ou tout au moins perfectible grâce à l'éducation, au progrès, à la connaissance du passé ou aux échanges internationaux enrichissants, la foi chrétienne n'attend rien de moins qu'une régénération du cœur de l'homme par l'Esprit de Dieu pour que ce cœur porte des fruits agréables à Dieu. Aucun optimisme béat sur l'homme n'est de mise en ce qui concerne cette nature humaine après la Chute. Or, seule l'œuvre de Jésus-Christ accomplie sur terre est le moteur d'une telle transformation, dont l'unique but final est l'honneur et la gloire de Dieu. Tirons

la conséquence de cet axiome : pour la foi chrétienne, la non-violence ne constitue pas en soi l'idéal ultime de l'action humaine. Si l'Évangile rejette la violence, politique ou autre, ce n'est pas pour faire de la non-violence une idole, un idéal religieux définitif. Encore une fois, la gloire et l'honneur de Dieu demeurent le but final de toute action humaine.

Voilà pourquoi, même dans le Nouveau Testament, on ne trouve pas de traces d'une idéologie de la non-violence, qu'on pourrait assimiler à des courants modernes tels que le mouvement suscité en Inde par le Mahatma Gandhi. Dans la mesure où des lois justes et appliquées avec justice reflètent dans un cadre donné la loi divine, l'autorité publique peut et doit exercer une forme de violence à l'encontre des perpétrateurs de méfaits détruisant d'autres personnes ou d'autres groupes. N'en déplaise à beaucoup, le Nouveau Testament confirme que la peine de mort demeure la prérogative de l'État vis-à-vis des criminels. Comme on l'a vu au cours du chapitre précédent, Paul, au chapitre treize de sa lettre aux chrétiens de Rome (2-4), déclare sans ambages que celui qui s'oppose à l'autorité publique résiste à l'ordre de Dieu :

... et ceux qui résistent attireront une condamnation sur eux-mêmes. Les gouvernants ne sont pas à craindre quand on fait le bien, mais quand on fait le mal. Veux-tu ne pas craindre l'autorité ? Fais le bien et tu auras son approbation, car elle est au service de Dieu pour ton bien. Mais si tu fais le mal, sois dans la crainte ; car ce n'est pas en vain qu'elle porte l'épée, étant au service de Dieu pour montrer sa vengeance et sa colère à celui qui pratique le mal.

Ce que dit Paul ici n'est pas en contradiction avec tout ce que le Nouveau Testament enseigne sur l'amour du prochain, puisqu'immédiatement après il écrit (8-10) :

Ne restez redevables de rien à personne, sinon de vous aimer les uns les autres. Car celui qui aime l'autre a satisfait à toutes les exigences de la Loi. En effet, des commandements comme : Tu ne commettras pas d'adultère, tu ne commettras pas de meurtre, tu ne voleras pas, tu ne convoiteras pas, et tous les autres, se trouvent récapitulés en cette seule parole : aime ton prochain comme toi-même. L'amour ne fait pas de mal au prochain ; l'amour est donc l'accomplissement de la loi.

La loi de Dieu, à laquelle tous sont appelés à se soumettre, n'exclut pas qu'il y ait désobéissance, et qu'une telle désobéissance puisse et doive être punie par ceux à qui Dieu a confié la charge d'exécuter ses jugements sur terre. Mais Paul place clairement une telle autorité, celle des pouvoirs publics, dans la perspective de la soumission à Dieu : *L'autorité est au service de Dieu pour ton bien*. Le pouvoir de l'épée, de la force publique, n'est pas au service des intérêts d'un particulier, d'une oligarchie ou d'une ethnie, mais au service de Dieu, qu'il doit lui aussi honorer. C'est dans ce cadre là seulement que l'État a le devoir d'utiliser l'épée, ou tout autre arme, car, comme on l'a vu au cours du chapitre précédent à la lumière des paroles de Jésus-Christ, tout pouvoir confié par Dieu à des hommes doit être avant tout un service rendu, qui lui aussi glorifie le Seigneur.

On ne doit donc pas s'étonner si, dans le Nouveau Testament, on ne trouve nulle trace d'une abolition de la profession des armes : celles-ci sont rendues nécessaires par une situation de péché dans laquelle les actes criminels doivent être réprimés sévèrement, pour autant qu'une justice impartiale soit rendue. N'oublions donc pas que l'autorité publique a, tout autant que les particuliers, le devoir impératif de réformer ses pratiques à la lumière de l'Évangile, en comprenant quelle est la nature du service que Dieu exige d'elle. Dans le Nouveau Testament, le passage le plus éloquent indiquant cette direction est certainement celui qu'on trouve dans l'évangile selon Luc (3:14), et qui raconte comment des soldats sont venus trouver Jean-Baptiste, celui qui annonçait de près la venue du Messie, Jésus-Christ. *Des soldats aussi lui demandèrent : Et nous, que ferons-nous ? Il leur dit : Ne faites violence à personne, et ne dénoncez personne à tort, mais contentez-vous de votre solde.*

Tirons sans ambiguïté la conclusion de ce qui vient d'être énoncé : dans une situation de péché, d'oppression et de menaces, certaines guerres ou interventions militaires peuvent être justifiées. Si l'autorité publique est là pour la protection des citoyens ou des sujets, elle faillit à son devoir lorsqu'elle laisse une violence externe détruire ceux qu'elle est censée protéger. Bien évidemment, il faut aussitôt mettre des bornes à une telle permission, qui peut très facilement se changer en licence de déclarer la guerre pour des motifs impurs de convoitise ou de soif du pouvoir. Quelles sont les véritables causes et motifs de l'entrée en guerre d'un pays ? Nous ne savons que trop que tout n'est jamais ni tout blanc ni tout noir, et que dans notre monde, la corruption de diplomates tortueuses fabrique aussi bien des prétextes tronqués que des alibis vicieux (qu'on pense par exemple à la fameuse dépêche d'Ems de juillet 1870, manipulée par le chancelier Bismarck pour obtenir une déclaration de guerre du côté français). Cela ne dispense

pourtant pas les chrétiens de réfléchir sérieusement à ces questions si vitales pour la marche de la société. Une autre borne consiste à déterminer quels sont les moyens licites qui peuvent être employés dans une guerre qu'on peut justifier. À notre époque, où les guerres dites « sales » se multiplient, et où le terrorisme met en jeu la vie des civils n'importe où et à n'importe quel moment, il est évident qu'aucune réponse facile ne peut être fournie. Que faire si l'ennemi utilise justement des armes qui nous paraissent illicites ?

Le monde dans lequel nous vivons est un monde brisé, en proie au péché et ce depuis la rupture originelle entre l'homme et Dieu. Cette rupture a amené toutes sortes de maux, de dysfonctionnement, de relations brisées. La guerre entre les hommes n'en est qu'un exemple parmi beaucoup d'autres. Il est vain et irréaliste de réfléchir sur les problèmes de l'humanité comme si cet état de Chute n'existait pas. Pour revenir sur la question de la guerre, elle fait partie de cette réalité brisée après la Chute originelle. Il ne s'agit pas de la justifier, ou de l'accepter comme une fatalité inévitable, voire comme un moyen acceptable de conquête ou de domination. Il s'agit plutôt de reconnaître que dans un monde où les guerres surviennent et surviendront, il convient de gérer ces situations extrêmement pénibles à la lumière d'une éthique chrétienne responsable devant Dieu et devant sa Parole. Jésus-Christ, parlant à ses disciples des signes qui marqueront la fin des temps, leur a clairement dit (Matthieu 24:6-8): *Vous allez entendre parler de guerres et de bruits de guerres; gardez-vous de vous alarmer car cela doit arriver. Mais ce ne sera pas encore la fin. Une nation s'élèvera contre une nation, et un royaume contre un royaume, et il y a aura, par endroits, des famines et des tremblements de terre.* Être utopiste et penser que par des moyens purement humains on peut supprimer toutes les guerres reviendrait à faire preuve d'une grande naïveté. Comme si les hommes pouvaient vivre en paix les uns avec les autres par eux-mêmes, sans une conversion et une transformation radicales que seul le Saint-Esprit de Dieu peut opérer en eux... Considérons simplement l'histoire de la Société des Nations fondée après la Première Guerre mondiale dans ce but utopique; on parlait de cette atroce boucherie comme de la *der des der*. Il aura fallu à peine vingt ans pour qu'éclate la Seconde Guerre mondiale, qui a causé la mort de vingt à vingt cinq millions d'êtres humains en Union Soviétique seulement. Quant aux Nations Unies, organisation internationale créée pour remplacer l'inefficace Société des Nations au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale, de quoi peuvent-elles se targuer sur ce plan? Le concert universel des nations a-t-il été capable par lui-même de stopper les conflits qui ont éclaté un peu partout, en Corée, au Vietnam, en Afrique centrale et australe, entre les nations du Proche et du Moyen Orient, entre l'Angleterre et l'Argentine, dans le

Caucase ou dans les Balkans ? Les Nations soi-disant « Unies » **peuvent-elles** travailler dans les coeurs humains pour leur apprendre le respect mutuel ? Au mieux certaines pressions peuvent être exercées, une influence modératrice peut se faire sentir ici ou là, et encore, lorsque tout cela n'est pas manipulé par toutes sortes de manœuvres diplomatiques souterraines menées pour profiter à certaines nations, le tout avec une apparence de légitimité internationale. Mais de paix universelle, il en est de moins en moins question : une menace disparaît et une autre survient. Un conflit s'éteint, et un autre s'allume. Qu'y a-t-il de neuf sous le soleil, comme le constatait l'Ecclésiaste il y a quelque deux mille cinq cents ans (1:9), lui qui de son temps observait aussi les aléas de la politique internationale...

Dans cet état de choses, quelle est la responsabilité du chrétien face à la guerre ? Est-ce l'objection de conscience, comme ont soutenu dès le début de l'ère chrétienne beaucoup de croyants, s'attirant la méfiance voire l'hostilité ouverte des autorités de l'empire romain ? Ou bien y a-t-il des guerres justes, auxquelles il est permis de participer pour éviter une destruction totale amenée par un ennemi impitoyable ? L'exemple traditionnel avancé pour soutenir ce point de vue est celui du régime nazi en Allemagne au vingtième siècle, et de la nécessaire opposition qu'ont manifestée des nations telles que l'Angleterre et les États-Unis. D'après le chapitre treize de la lettre de Paul aux Romains, les autorités publiques ont reçu de Dieu l'épée, ou, si l'on préfère, toute arme appropriée, pour punir ceux qui font le mal et montrer la vengeance de Dieu à celui qui pratique le mal. Pour la protection des sujets de l'État ce mandat doit aussi être exercé à l'égard d'envahisseurs étrangers ou d'éléments internes cherchant à provoquer la destruction et l'écroulement de l'État. On n'entrera pas ici dans tous les cas particuliers qui peuvent se poser et doivent être évalués chacun selon son mérite, mais l'on énoncera simplement le principe général. Si le gouvernement d'un État ne cherche pas de tout son possible à défendre ses ressortissants contre une menace extérieure, il n'exerce tout simplement pas son mandat. Si un pays a signé un traité de coopération militaire et de défense réciproque contre un ennemi commun, il a contracté des obligations qu'il est tenu de remplir. Cela est au cœur de la notion biblique d'alliance, qui repose sur le respect de la parole donnée. L'exemple du honteux traité de Munich signé en 1938 entre l'Allemagne nazie d'un côté, et la France et l'Angleterre de l'autre, au mépris des engagements pris par ces deux dernières nations vis-à-vis de la Tchécoslovaquie, avec toutes les conséquences d'un tel mépris, parle de lui-même. Il faut néanmoins se poser quelques questions cruciales pour évaluer si une guerre peut être justifiée ou non. Ces questions, et la réponse qu'on

y donnera, établiront des critères qu'il est nécessaire de prendre en compte : le gouvernement du pays qui entre en guerre est-il légitime ou non ? La cause qu'il prétend défendre est-elle légitime ou non ? Le but qu'il cherche à atteindre est-il légitime ou non ? En particulier, la guerre envisagée est-elle entreprise pour assurer après coup une paix durable, ou pour mener à une escalade d'autres conflits ? Toutes les avenues diplomatiques qui doivent être suivies pour que le conflit se résolve en priorité par la négociation, ont-elles été empruntées ou non ? Les coûts et bénéfices envisagés dans une telle action ont-ils été mesurés et pris en compte ? Les moyens envisagés pour la défense sont-ils proportionnés à l'offense ou bien sont-ils disproportionnés, entraînant non pas une guerre défensive, mais en fin de compte une conquête militaire impérialiste ? Établit-on une distinction entre civils et militaires dans les actions militaires entreprises, ou vise-t-on la destruction de l'ensemble de la population pour mettre son ennemi à genoux ? Cherche-t-on ou non à s'emparer des richesses économiques du pays avec lequel on entre en guerre pour en financer le coût par un pillage systématique ? Parallèlement à ces questions portant sur la décision d'entrer en guerre, on doit se poser la question de la légitimité de la détention d'armes nucléaires dissuasives par certaines nations et non par d'autres. Qui décide d'une telle légitimité et au nom de quels principes ? Une guerre préventive peut-elle s'appuyer sur des critères légitimes ? Toutes ces questions et sans doute plusieurs autres du même type, fournissent un point d'appui pour répondre à la question posée. Ce qui est néanmoins clair d'emblée, c'est que l'entrée en guerre ou la prise des armes (cela peut être plus simplement l'envoi d'un corps expéditionnaire avec une mission limitée) n'est pas une action individuelle, pas non plus d'une faction quelconque, mais d'un État légitimement établi, un État de droit et non de fait. La question qu'il faut ensuite se poser concerne la participation des personnes individuelles à une telle guerre : si le gouvernement d'un État le commande, faut-il prendre les armes ? Peut-on être en désaccord avec les motifs invoqués par ce gouvernement, en étant convaincu que la guerre entreprise est illégitime ? Peut-on alors décider de refuser de prendre les armes à l'appel du gouvernement, afin d'être en paix dans sa conscience vis-à-vis de Dieu ? Peut-on même être opposé à toute forme de prise d'armes par motif de conscience chrétienne ? Nous sommes convaincus que la réponse à ce problème de conscience consiste en partie en une armée de métier : sauf cas exceptionnel, quand l'ennemi menace de détruire intégralement les personnes et les biens sans faire de distinction entre civils et militaires, sans montrer aucun respect pour les conventions de guerre acceptées internationalement, les gouver-

nements ne devraient pas imposer aux civils de prendre les armes, mais devraient former et entretenir une armée de métier efficace, obéissante et disciplinée. Le problème de conscience pour les soldats d'une telle armée ne consiste alors plus dans le refus d'une prise des armes, car le métier de soldat implique nécessairement de prendre les armes dans certains cas. Le problème de conscience se trouve limité à la légitimité de la guerre entreprise. En d'autres termes, l'armée de métier, ses généraux, sont-ils d'accord avec l'entrée en guerre? Bien sûr, une armée au service de l'État est une armée qui obéit aux autorités publiques légitimes. Si elle ne le fait pas, elle accomplit un coup d'État, se plaçant elle-même en situation illégitime, et créant un précédent susceptible d'être répété à son égard. C'est un cercle vicieux dont on voit les effets destructeurs dans bien des pays. Cela ne veut cependant pas dire que l'armée n'ait pas son mot à dire dans la décision de déclarer la guerre ou non. Mais elle doit alors le faire dans le cadre de sa propre légitimité, de ses prérogatives reconnues, et non en cherchant à renverser les autorités publiques établies. Une claire séparation et délimitation de la sphère de souveraineté de l'armée tout autant que le respect de cette sphère par les autorités politiques légitimes est nécessaire.

Certes il reste encore bien des questions en suspens, mais tout ce qui a été dit plus haut nous ramène à un point central: un principe d'ordre et d'équité reflétant les normes divines d'ordre et d'équité doit être appliqué en toutes circonstances, particulièrement lorsqu'il s'agit pour des autorités publiques légitimes de décider d'une action militaire.

Tout aussi fondamental: l'arme la plus puissante du chrétien c'est sa foi et son allégeance inébranlable à Jésus-Christ. C'est avec cette arme-là qu'il faut approcher ceux-là mêmes qui menacent d'exercer la violence vis-à-vis de soi. Jésus-Christ a enseigné à ses disciples (Luc 12:4-5): *Mes chers amis, je vous le dis: ne craignez pas ceux qui peuvent tuer le corps, mais qui n'ont pas le pouvoir de faire davantage. Savez-vous qui vous devez craindre? Je vais vous le dire: c'est celui qui, après la mort, a le pouvoir de vous jeter en enfer. Oui, je vous l'assure, c'est lui que vous devez craindre.*

Toujours au chapitre de la violence, ou de l'utilisation nécessaire et légitime de la force, on sait que l'enseignement évangélique est marqué par le pardon, la magnanimité, et non par la vengeance. C'est ce dont témoigne le précepte de Jésus-Christ énoncé lors du Sermon sur la Montagne (Matthieu 5:38-42):

Vous avez appris qu'il a été dit: « Œil pour œil, dent pour dent. » Eh bien, moi je vous dis: Ne résistez pas à celui qui vous veut du mal; au contraire, si

quelqu'un te gifle sur la joue droite, tends-lui aussi l'autre. Si quelqu'un veut te faire un procès pour avoir ta chemise, ne l'empêche pas de prendre aussi ton vêtement. Et si quelqu'un te réquisitionne pour porter un fardeau sur un kilomètre, porte-le sur deux kilomètres avec lui. Donne à celui qui te demande, ne tourne pas le dos à celui qui veut t'emprunter.

L'antithèse apparente entre l'enseignement de l'Ancien Testament et celui de Jésus-Christ doit être ici clarifiée. L'expression « œil pour œil, dent pour dent » est devenue proverbiale. Elle est connue sous le nom de « loi du talion ». Peu nombreux sans doute sont ceux qui savent qu'elle provient de la Bible, plus spécifiquement du livre de l'Exode (21:24). Ce passage fait partie des lois sur les coups et blessures, lois par lesquelles sentences, jugements, dommages et intérêts sont prescrits en fonction de la nature ou la gravité de l'acte commis. Voici le passage en question :

Lorsque des hommes se querelleront, heurteront une femme enceinte et la feront accoucher, sans autre accident, ils seront punis d'une amende imposée par le mari de la femme ; on la paiera sur l'avis d'arbitres. Mais s'il y a un accident, tu donneras vie pour vie, œil pour œil, dent pour dent, main pour main, pied pour pied, brûlure pour brûlure, blessure pour blessure, meurtrissure pour meurtrissure.

Remarquons tout d'abord que la victime que cette loi cherche à dédommager, est la femme enceinte et l'enfant, ou les enfants, qu'elle porte en elle. La Bible prend donc au sérieux la protection des femmes dans la société, contrairement à ce qu'on allègue généralement. On ne peut impunément blesser une femme enceinte. La loi en question prescrit la peine qu'encourt le coupable, et ce faisant elle fait aussi office de parole dissuasive. S'il y a blessure, le coupable doit s'attendre à recevoir la même blessure que celle qu'il a infligée à cette femme. Il peut sembler a priori étrange qu'une loi de l'Ancien Testament s'intéresse à un cas comme celui-ci, à savoir un coup porté - peut-être même involontairement - à une femme enceinte pendant une dispute violente entre hommes. On comprendra mieux la nécessité d'une telle loi si l'on tient compte de la possibilité que la femme a pu vouloir s'interposer entre les deux hommes qui se querellent.

Mais, demandera-t-on, s'agit-il là d'une vengeance prescrite par la Bible et par celui qui en a inspiré les mots? Pas du tout. Au livre du Lévitique, qui suit celui de l'Exode dans l'Ancien Testament, on lit (19:17-18) : *Tu ne haïras pas ton frère dans ton cœur; tu auras soin de reprendre ton compatriote, mais tu ne te chargeras pas d'un péché à cause de lui. Tu ne te vengeras pas, et tu ne garderas pas de rancune envers les fils de ton peuple. Tu aimeras ton prochain comme toi-même. Je suis l'Éternel.* Les lois de l'Ancien Testament sur les coups et blessures, voire les meurtres, sont instituées pour que justice soit rendue, sans que la gravité des faits soit couverte ou amoindrie, mais aussi sans qu'aucun débordement de haine ou de vengeance remplace une justice équitable. On ne pouvait prendre un bras, ou bien la vie même du coupable, si celui-ci avait fait perdre un œil ou une dent. Un principe d'équité ou d'équivalence dans la peine encourue devait prévaloir sur toute émotion, tout sentiment de haine. Il visait aussi à empêcher toute rancune de se maintenir. À cet égard, la Loi et son respect témoignaient de la présence de Dieu au milieu de son peuple. C'est lui qui, ayant donné sa Loi par Moïse, avait prescrit la norme de ce qui est juste et équitable afin d'éviter tout débordement. Redisons-le, ce principe d'équité dans la peine était aussi suffisamment dissuasif. Notons également que dans le cas d'une amende infligée à l'auteur d'un coup à la femme enceinte, lequel coup aurait provoqué un accouchement prématuré, sans autre dommage, le montant de cette amende était proposé par le mari de la femme; mais un tiers parti indépendant, constitué de juges ou d'arbitres, intervenait pour évaluer si ce montant était équitable. En effet, dans sa colère ou son émotion, peut-être même par convoitise d'un gain inattendu, le mari aurait pu réclamer une somme beaucoup trop élevée. Ainsi donc, le principe d'équité cherchait à éviter aussi bien une punition disproportionnée, qu'une pitié qui oublierait la victime et s'occuperait avant tout d'épargner au coupable tout désagrément. Un autre exemple très explicite de ce principe nous est donné au livre du Deutéronome (19:16-21). Ce passage reprend le principe du talion tel qu'on l'a vu dans l'exemple précédent :

Lorsqu'un témoin à charge se dressera contre quelqu'un pour l'accuser d'un crime, les deux hommes en contestation se tiendront devant l'Éternel, devant les sacrificateurs et les juges en fonction ces jours-là. Les juges feront une enquête sérieuse. Le témoin est-il un faux témoin, a-t-il fait contre son frère une fausse déposition, alors vous le traiterez comme il

avait dessein de traiter son frère. Tu extirperas ainsi le mal du milieu de toi. Les autres l'apprendront et auront de la crainte et l'on ne commettra plus un acte aussi criminel au milieu de toi. Ton œil sera sans pitié: vie pour vie, œil pour œil, dent pour dent, main pour main, pied pour pied.

Nous retrouvons ici le principe d'équité, celui de la peine méritée par le coupable - peine non seulement prononcée mais aussi appliquée -, la valeur dissuasive de cette peine, et les effets positifs dans l'ensemble de la société: le mal s'en trouve extirpé. Notons aussi l'insistance sur le sérieux de l'enquête dont doivent faire preuve les juges en service.

Ces exemples peuvent-ils servir de norme pour la société aujourd'hui? Quelle valeur pouvons nous leur attribuer dans un monde qui semble si différent de celui de l'Ancien Testament? Notre sensibilité ne s'accommode plus guère des châtiments corporels, d'autant plus que nous voyons en terre d'Islam certaines autorités appliquer de la manière la plus barbare amputations de mains et de pieds pour punir de simples larcins. Dans la foulée de ce qui a été dit au chapitre quatre, un chrétien qui lit la Bible sérieusement sait qu'en définitive il ne peut comprendre et interpréter correctement cet Ancien Testament à moins de tenir compte de la lumière apportée par le Nouveau Testament et par la personne de Jésus-Christ, lui qui, selon son propre témoignage, est « la lumière du monde » (Jean 9:5). Nous avons lu plus haut ses paroles au sujet de la loi du talion. Quel nouveau principe Jésus-Christ apprend-Il ici à ses disciples? Rejette-t-Il tout de go l'enseignement de l'Ancien Testament (ce dont Il a justement été accusé par nombre de ses contemporains)? On pourrait le penser a priori. Pourtant, tel n'est pas le cas. D'abord parce que Jésus met l'accent sur l'attitude personnelle de la personne lésée, et non sur le système judiciaire en soi, et sa validité. Il est question ici de la réaction personnelle manifestée par la personne lésée vis-à-vis de la personne qui a provoqué le tort. Contre ceux qui ne voyaient que l'application stricte de la peine prescrite, et s'endurcissaient dans un légalisme étroit, Jésus enseigne la magnanimité, le refus de la vengeance, le pardon des offenses. En fait Il insiste sur un aspect qui, comme on l'a vu, est bel et bien contenu dans la Loi: le refus de la vengeance, l'amour du prochain. Jésus insiste sur cet aspect parce que jusqu'à ce qu'Il en parle aussi clairement et avec son autorité divine, la plénitude de ce principe est encore voilée aux hommes pécheurs. En effet l'application stricte du principe d'équité selon la loi mosaïque ne signifie pas en soi qu'on vive une relation

harmonieuse avec le Dieu de Grâce. Ce principe d'équité est bien édicté par Dieu, mais il n'implique nullement la pureté automatique du cœur et des intentions de ceux qui l'appliquent. Or, il importe de souligner ici que Jésus-Christ ne peut proférer ces paroles contenues dans le Sermon sur la Montagne, que parce qu'Il est lui-même la manifestation de la Grâce divine par excellence, l'expression de la magnanimité de Dieu qui a pardonné au pécheur et n'a pas tenu compte de ses péchés. Selon la Bible en effet, tout homme ou toute femme se trouve en état de désobéissance vis-à-vis de Dieu, et de ce fait mérite la mort. Pour rendre bien clair cet enseignement fondamental de la Bible, il faut prendre connaissance d'un passage crucial contenu dans la lettre de l'apôtre Paul aux Romains (3:23-26) :

Tous ont péché, en effet, et sont privés de la glorieuse présence de Dieu, et ils sont déclarés justes par sa grâce; c'est un don que Dieu leur fait par le moyen de la délivrance apportée par Jésus-Christ. C'est lui que Dieu a offert comme une victime destinée à expier les péchés pour ceux qui croient en son sacrifice. Ce sacrifice montre la justice de Dieu qui a pu laisser impunis les péchés commis autrefois, au temps de sa patience. Ce sacrifice montre aussi la justice de Dieu dans le temps présent, car il lui permet d'être juste, tout en déclarant juste celui qui croit en Jésus.

Notons-le bien, cette magnanimité de Dieu s'est principalement manifestée dans le sacrifice de Jésus-Christ sur la Croix, selon le principe d'équité. Qu'on se rappelle des paroles du Deutéronome : *Vie pour vie*. C'est uniquement parce que Christ donne sa vie pour ceux que Dieu a rachetés, que ceux-ci sont exemptés de la peine encourue. Quelqu'un a bien payé la rançon, quelqu'un a bien subi la peine, *vie pour vie*: et ce quelqu'un, c'est Dieu lui-même, en la personne de son Fils Jésus-Christ. Voilà donc l'expression la plus parfaite de la magnanimité, de la miséricorde divine. C'est en tant que porteur de cette miséricorde divine dans sa personne même, que Jésus-Christ détient l'autorité pour parler comme Il le fait dans l'évangile selon Matthieu. Il appelle ceux qui veulent devenir ses disciples à exercer une magnanimité semblable à celle dont Il fera preuve tout au long de son ministère, et plus particulièrement au moment du don total de sa personne, sur la Croix de Golgotha. Car sur la Croix, Dieu a pardonné en la personne de Jésus-Christ, lui dont les ennemis se sont partagé la tunique; lui qui auparavant n'avait pas répondu aux injures, aux gifles, aux coups; lui qui

jamais n'a désobéi à la Loi qui commande d'aimer Dieu et son prochain. Il a donc accompli cette Loi dans ses actes tout au long de sa vie. Mais en offrant cette même vie sur la Croix, Il a accompli la Loi d'une manière supplémentaire : celle-ci exigeait la vie de chaque pécheur, et exprimait cette exigence en demandant des sacrifices rituels d'animaux, symboles de la vie redemandée en rançon du péché. Christ paye une fois pour toute la rançon exigée, non pas de manière symbolique, mais de manière réelle, totale et définitive. On peut alors clairement comprendre les paroles de Jésus rapportées par l'évangéliste Matthieu (5:17) : *Ne pensez pas que je sois venu abolir la loi ou les prophètes. Je suis venu non pour abolir, mais pour accomplir.* En dévoilant ainsi son amour pour son peuple, Dieu révèle l'étendue de sa magnanimité, et enseigne à ses enfants rachetés à lui ressembler. Il leur enseigne à comprendre une dimension qu'aucun humain n'aurait pu saisir autrement : amour et justice, équité et pardon, miséricorde et châtement sont possibles dans le plan divin sans s'exclure mutuellement. Ils ont trouvé leur expression parfaite dans la personne et l'œuvre de Jésus-Christ.

Mais, dira-t-on, aussi nobles et belles qu'elles paraissent, les paroles de Jésus sont-elles praticables dans la vie quotidienne ? Et si le Fils incarné de Dieu les a pratiquées, peuvent-elles l'être par tous ? Reprenons ensemble les exemples qu'Il donne. Il prescrit (5:40) : *Si quelqu'un veut te traîner en justice, et prendre ta tunique, laisse-lui encore ton manteau.* Au temps de Jésus la tunique était le long vêtement porté à même le corps. Au-dessus, on portait le manteau, pour se protéger du froid. Le manteau avait pu être laissé en gage par son propriétaire pour une raison ou une autre, ce qui était légal. Quoiqu'il en soit, laisser sa tunique et son manteau à son adversaire aurait signifié rester pratiquement nu ! Jésus parle ici de manière hyperbolique, comme c'était souvent l'usage rhétorique de son temps lorsqu'on voulait démontrer un point quelconque. De cette manière, le principe d'une attitude magnanime que Jésus demande à ses disciples, est fortement souligné. Un autre exemple de cette manière de parler, pour souligner un point donné, apparaît ailleurs dans le Sermon sur la Montagne (5:27-29) :

Vous avez entendu qu'il a été dit : « Tu ne commettras pas d'adultère ». Eh bien moi je vous dis : si quelqu'un jette sur une femme un regard chargé de désir, il a déjà commis, dans son cœur, l'adultère avec elle. Par conséquent si ton œil droit te fait tomber dans le péché, arrache-le et jette-le au loin, car il vaut mieux pour toi perdre un de tes organes que de voir ton corps entier précipité en enfer.

Le point que Jésus souligne est que si la tentation survient par la vue, il faut avoir le courage et la force de détourner son regard. Jésus n'appelle pas ses auditeurs à se crever physiquement un oeil, car si tel était le cas, avant la fin de la journée chacun d'entre nous serait non seulement borgne, mais carrément aveugle! Quand au verset quarante et un, il est le plus souvent traduit par: *Si quelqu'un te force à faire un mille, fais en deux avec lui*. Cet exemple aussi doit être expliqué: au temps de Jésus, la Palestine était occupée par les Romains, et les soldats de l'empire romain pouvaient obliger n'importe quel passant à leur servir de guide, ou porter à leur place des charges diverses sur une distance qu'ils imposaient. En invitant ses auditeurs à faire un second mille avec celui ou ceux qui leur imposaient une telle charge, Jésus montre qu'on peut faire davantage que de se soumettre simplement à une loi ou à une obligation en vigueur: on peut gagner un adversaire en faisant preuve d'une attitude généreuse, magnanime, à laquelle celui-ci ne s'attendait pas du tout. Ce principe est encore plus explicitement énoncé au verset quarante-trois: *Vous avez entendu qu'il a été dit: tu aimeras ton prochain et tu haïras ton ennemi*. On a vu que la Loi enjoignait d'aimer son prochain (Lévitique 19:18). Mais la Loi ne dit pas qu'il faille haïr son ennemi! Ceci était une addition amenée par les docteurs de la Loi de l'époque. Jésus corrige donc une interprétation abusive de la Loi qui était devenue si courante qu'elle passait pour le texte même de la Loi. Rappelons encore une fois que ce qu'Il enseigne, Il le pratiquera jusqu'au bout, littéralement. Au moment de sa crucifixion, Il intercédéra pour ses ennemis, en priant: *Père, pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font* (Luc 23:34). Il leur laissera aussi bien sa tunique que son manteau, qu'ils se partageront au pied de la Croix. Il ne répondra ni aux coups ni aux injures. Il donnera plus encore que son enseignement ou que les miracles de guérison, tant recherchés par les foules au moment de son ministère; c'est sa vie même qu'Il donnera à Golgotha, en acceptant d'être tenu pour le coupable, alors qu'Il est totalement innocent de ce dont on l'accuse. Jésus aura donc pratiqué son propre enseignement jusqu'à donner volontairement sa vie en rançon pour la vie des siens. Au moment d'expirer, Il aura ces paroles (Jean 19:30): *Tout est accompli*, paroles qui bien sûr se réfèrent à l'accomplissement de la Loi dans sa totalité, selon ses propres paroles dans le Sermon sur la Montagne. Jésus a donc tracé la voie pour chacun de ceux qui croient en son nom, en leur donnant un exemple à suivre. Tout ceux qui, par la foi, sont greffés en lui, le suivront sur cette voie. Sans magnanimité, sans pardon des offenses, sans attitude qui cherche à gagner l'ennemi autant qu'il est possible, il n'y a pas de vrai Christianisme.

Ce qui doit être vrai pour chacun individuellement, peut-il l'être dans la société? Un homme ou une femme d'affaire peut-il risquer de voir son entreprise couler financièrement parce que cet entrepreneur a, au cours d'un procès injuste qui lui est intenté par une entreprise concurrente, préféré ne pas se défendre avec les moyens appropriés, pour témoigner de sa foi chrétienne? Rappelons encore une fois les paroles de Jésus: *Ne croyez pas que je sois venu pour abolir la Loi et les prophètes. Je ne suis pas venu pour abolir, mais pour accomplir.* Des lois qui reflètent les principes du droit tels que Dieu les donne dans sa Parole sont nécessaires dans chaque société, dans chaque pays, et une justice équitable doit régner, supervisée par des magistrats droits et honnêtes, et non corrompus. Être disciple de Jésus-Christ signifie aussi contribuer à de telles institutions, et non les mépriser ou refuser sa responsabilité à cet égard. En aucun cas les paroles de Jésus-Christ ne sauraient servir de prétexte à l'abandon des exigences du droit et de la justice, au profit d'une morale basée uniquement sur le bon vouloir des uns et des autres. Ce serait déformer son enseignement de manière aussi grave que le faisaient vis-à-vis de la Loi les Pharisiens et les docteurs de la loi dont Il parle. Ce serait en fait dire qu'Il est venu pour abolir toute forme de loi, et ce faisant contribuer à la multiplication d'injustices de toutes sortes. Le chrétien, tout comme le non-chrétien, devrait pouvoir s'appuyer sur des lois justes et faire appel aux gouvernants et aux législateurs pour défendre le droit. Mais attention à un esprit excessivement juridique qui guiderait toutes les attitudes et la conduite de la vie entière, comme si ce juridisme étroit développé par des hommes pécheurs pouvait servir de justification devant Dieu. Cet esprit juridique étroit règne de manière tyrannique dans bon nombre de sociétés modernes, occidentales notamment. Il cherche délibérément à évacuer la présence de Dieu, et se révèle incapable de maintenir cet équilibre entre magnanimité et équité que seul le Seigneur Jésus-Christ peut inculquer, par son enseignement aussi bien que par son œuvre accomplie pour les hommes ici-bas. Cet esprit qui a décidé de se passer de Dieu, et nie radicalement sa présence, s'embourbe dans ses propres notions sur ce qu'est la justice. À l'équité que la justice devrait promouvoir et les pouvoirs publics garantir, il substitue souvent soit des formes de vengeance qu'il déclare légales, soit sa propre idée de la magnanimité, en exonérant les coupables d'une peine méritée. Les chrétiens qui veulent travailler à la réforme en profondeur de la société dans laquelle Dieu les a placés, devraient se garder des écueils mentionnés, dans leur contribution à la vie politique et sociale de leur pays. Ils devraient faire entendre leur voix contre une justice partisane qui cherche soit la vengeance sous une apparence légale, soit à dédouaner les coupables

d'actes criminels. De fait, ces deux abus peuvent être commis dans le même temps, lorsque deux poids et deux mesures sont utilisés par le même système judiciaire. Or la loi de Dieu interdit expressément l'exercice d'une justice de ce genre. Le fait qu'une des parties soit pauvre ou riche ne doit pas intervenir comme un facteur qui influence l'arbitrage ou le jugement rendu. Au livre du Lévitique (19:15) on lit : *Vous ne commettrez pas d'injustice dans les jugements : tu n'auras pas égard à la personne du pauvre et tu n'auras pas de considération pour la personne du grand, mais tu jugeras ton compatriote selon la justice.*

Quant aux chrétiens qui ont été appelés à exercer une charge de magistrat, ils peuvent se trouver victimes de pressions organisées par des groupes aux intérêts sociaux ou ethniques particuliers. Être disciple de Jésus-Christ dans de tels cas signifie d'abord ne pas céder à de telles pressions. Un magistrat chrétien confronté à une telle situation devrait aussi pouvoir compter sur l'intercession et le soutien éclairé d'autres chrétiens, afin d'être soutenu dans sa résolution.

En conclusion, insistons sur le fait que dans la Bible, la Loi et l'Évangile ne s'opposent pas, mais plutôt que Jésus-Christ donne à la première son interprétation définitive en l'accomplissant parfaitement. À chacun, guidé par l'Esprit du Christ, de déterminer ce qui, au sein des circonstances qui sont les siennes, témoigne de la venue du Royaume de Dieu. Puisse chacun savoir faire preuve de magnanimité, et gagner même son ennemi à Jésus-Christ, le seul qui puisse opérer une réconciliation durable entre humains déchirés par toutes sortes de conflits.

INTENDANTS DES BIENS DE DIEU

Si l'exercice du pouvoir dans différentes sphères sociales est un service, si les modalités de cet exercice sont appelées à se modeler sur l'exemple du Christ, il en va de même en ce qui concerne la gérance, ou l'intendance des biens que Dieu nous confie sur terre. Quels que soient les dons que les humains reçoivent et qui sont mis à leur disposition ici-bas, ils devraient reconnaître qu'ils n'en sont pas les propriétaires, mais plutôt les dépositaires, les gérants : leur tâche est de faire fructifier ce que Dieu leur a confié. Même si cela concerne des dons aussi divers que notre potentiel physique, intellectuel, affectif, artistique, cela reste particulièrement vrai des biens matériels. Dans l'évangile selon Luc (16:10-12) Jésus-Christ dit à ceux qui l'écoutaient :

Celui qui est fidèle en peu de choses est aussi fidèle dans ce qui est important, et celui qui est injuste en peu de choses est aussi injuste dans ce qui est important. Si donc vous n'avez pas été fidèles dans les richesses injustes, qui vous confiera le bien véritable ? Et si vous n'avez pas été fidèles dans ce qui est à un autre, qui vous donnera ce qui est à vous ? Aucun serviteur ne peut servir deux maîtres. Car ou il haïra l'un et aimera l'autre, ou il s'attachera à l'un et méprisera l'autre. Vous ne pouvez servir Dieu et Mammon.

Au cœur de cet enseignement se trouve l'axiome suivant : la fidélité dans l'usage des biens qui nous sont confiés est justement liée au fait qu'ils ne nous appartiennent pas, mais qu'ils sont à Dieu. C'est lui le maître auquel il nous faut rendre des comptes. Parce qu'Il est Dieu, Il a le pouvoir de nous demander des comptes, sans que nous puissions nous échapper. Si au contraire on se considère comme le seul maître des biens en question,

il devient très facile de se rendre des comptes à soi-même et de passer l'éponge sur notre infidélité et nos mauvaises pratiques quant à la gestion de ces biens matériels. Qui plus est, le danger est grand que ces derniers deviennent les maîtres de nos pensées et de nos émotions, qu'en un mot ils deviennent une idole que l'on sert, au lieu de servir Dieu par leur moyen. Ils deviennent ce Mammon dont parle Jésus, l'idole de l'argent et de la richesse. Répétons-le : rien ne nous appartient dans l'absolu. Ce n'est pas décrier le principe de la propriété privée que de le dire. En effet, ce qui m'appartient en propre, n'appartient pas à mon prochain, à moins qu'il ne s'agisse d'une propriété commune, ou d'un domaine public. Dans ce cas des règles acceptées par toutes les parties intéressées définissent la nature de cette propriété commune. Mais dans l'absolu, tout appartient à Dieu. Le psaume vingt-quatre commence par ces mots : *La terre et ses richesses appartiennent à l'Éternel. L'univers est à lui avec ceux qui l'habitent.* De son côté Dieu déclare, au psaume cinquante (10-11) : *Tous les animaux de la forêt sont à moi, toutes les bêtes des montagnes par milliers ; je connais tous les oiseaux des montagnes, et tout ce qui se meut dans les champs m'appartient.*

Comment vivre cet enseignement fondamental dans l'exercice de la responsabilité financière ? On tâchera de dégager quelques idées forces en insistant plus particulièrement sur la responsabilité financière au niveau des états. Celle-ci ne peut mériter le nom de responsabilité que si des mécanismes de contrôle permettent en effet de poser des questions précises sur l'utilisation des fonds publics, et si les gouvernements acceptent l'obligation qu'ils ont de rendre des comptes à d'autres qu'à eux-mêmes. Pour qu'une véritable responsabilité soit exercée, il faut naturellement que ceux qui vérifient les comptes soient indépendants du pouvoir politique et ne soient pas soumis à des pressions quelconques. Bien entendu il faut aussi qu'ils soient compétents en la matière. Posons alors nettement la question : combien de gouvernements, dans le monde, ont-ils érigé dans leur pensée et leur pratique le principe de responsabilité financière et se sont engagés à le respecter ? Combien ont accepté que de cette manière ils reconnaissent qu'ils ne sont pas les propriétaires des biens publics, mais seulement les gérants de ces biens ? Combien voient dans cet exercice de la responsabilité financière une manière de reconnaître qu'ils sont au service de Dieu et de leur prochain, et pas d'eux-mêmes, de leur famille ou de leurs amis ? Si l'on refuse de tenir compte de Dieu dans l'exercice d'une telle responsabilité, il est facile d'opérer un glissement sélectif quant au groupe auquel on se croit obligé de rendre des comptes. Même dans les pays où une certaine transparence dans l'utilisation des fonds publics est censée être de mise, il est aisé de manipuler de manière

subtile les mécanismes de vérification et de contrôle pour détourner partiellement ces fonds. Penser et agir comme si seule s'imposait une responsabilité vis-à-vis d'une communauté ou d'un groupe donné, c'est miner progressivement le fondement même de cette responsabilité.

Le principe de responsabilité nous mène naturellement vers celui de l'intégrité. L'intégrité devrait être la pierre angulaire sur laquelle les affaires publiques sont gérées. Or, dans bien des pays, la malhonnêteté et la corruption sont tellement répandues qu'elles sont en fait devenues la norme. On ne peut pas d'une part demander la bénédiction de Dieu sur les questions matérielles et d'autre part frauder, dérober et gaspiller à qui mieux mieux. On se coupe par là de la bénédiction que Dieu accorderait autrement. Inutile de dire qu'un pays qui vit avec de telles pratiques n'attirera pas la confiance d'investisseurs étrangers, et souffrira de plus en plus de l'isolement économique. Ce n'est que l'une des conséquences de l'absence de bénédiction divine sur la vie publique. Le principe d'intégrité n'est du reste pas quelque chose auquel il faille commencer à réfléchir et à mettre en pratique lorsqu'on parvient à de hautes responsabilités au sein de l'État. Il est indissociablement lié au huitième commandement de Dieu dans le décalogue (Exode 20:15) : *Tu ne déroberas pas*. Or ce commandement doit être enseigné aux enfants dès leur plus jeune âge, et ceux qui l'enseignent doivent le respecter afin de bien montrer par leur exemple que ce n'est pas un commandement humain, une simple convention sociale, mais bien un commandement divin. Si l'on n'a pas été éduqué en respectant le huitième commandement, il sera bien difficile de changer d'attitude plus tard. Et même ceux à qui ce commandement a été inculqué dès leur plus jeune âge ne sont pas exempts de la tentation d'y contrevenir, qu'ils soient d'ailleurs riches ou pauvres. Ceux qui sont riches sont souvent tentés de devenir plus riches encore, au moyen d'opérations à la limite de l'intégrité. Ceux qui sont pauvres justifient le fait qu'ils dérobent en invoquant justement leur pauvreté. D'un côté comme de l'autre se développe une culture de corruption ou de vol qui, par delà tous les arguments qu'on cherche à se donner pour se justifier, ne témoigne que de la haine de son prochain et du manque de respect pour la propriété d'autrui. Or aucune nation empêtrée dans ce genre de culture n'a jamais atteint de prospérité durable. Ce n'est pas par ces pratiques que les pauvres deviendront moins pauvres, et que l'économie d'un pays apportera à chacun ce dont il a besoin pour vivre.

Affirmons-le à nouveau : dans une perspective chrétienne le principe de la responsabilité financière est loin d'être limité à des comptes rendus faits à ceux qui sont gouvernés. Reprenons le chapitre treize de la lettre de

Paul aux Romains (6-7): *C'est pour les mêmes raisons que vous devez payer vos impôts. Car ceux qui les perçoivent sont eux aussi au service de Dieu, dans l'exercice de leurs fonctions. Rendez donc à chacun ce qui lui est dû: les impôts et les taxes à qui vous les devez, le respect et l'honneur à qui ils reviennent.* L'État collecte des impôts pour toutes sortes de raisons et c'est son devoir de le faire. Malheureusement les impôts peuvent être collectés de manière abusive, et aussi dépensés de manière irresponsable ou malhonnête. Là où les deux principes de responsabilité et d'intégrité sont respectés par l'État, on peut être assuré d'une plus grande confiance de la part de ceux qui sont gouvernés, et, partant, d'une meilleure collaboration avec les autorités publiques. En tant que contribuable on peut ne pas toujours être d'accord avec la manière dont l'argent provenant de la collecte des impôts est utilisé, mais si l'on est assuré que les sommes en question sont allées là où elles étaient destinées par l'autorité publique, on sait au moins à quoi s'en tenir.

Notons que Paul n'écrit pas que les autorités sont d'abord au service des hommes, puis au service de Dieu. Elles sont au service de Dieu. Mais, a-t-il dit plus haut, *au service de Dieu pour ton bien.* Appliqué à la question des impôts, cela signifie que c'est dans la recherche de ce qui est bien aux yeux de Dieu que les impôts devraient être collectés et répartis pour le bien des administrés. Mais, dira-t-on: comment déterminer ce qui est bien aux yeux de Dieu dans les questions pratiques souvent extrêmement complexes de la vie d'un pays? Faut-il consulter des oracles, des prophètes, afin d'obtenir des réponses faciles et immédiates, afin de boucler sans faute le budget annuel de la nation? Il n'en est bien sûr pas question. Des gouvernants qui se sont laissés former par l'Écriture Sainte sauront distinguer entre ce qui est profitable, souhaitable ou impérieux au service de Dieu pour le bien des hommes. Cela ne veut pas dire que la répartition d'un budget se fera toujours sans aucune erreur, ou imperfection. Qui saurait se targuer d'une politique économique sans aucune erreur? Prenons quelques exemples concrets pour illustrer notre propos: est-ce être au service de Dieu pour le bien des administrés que d'endetter l'État avec l'achat d'armes destinées à opérer des conquêtes territoriales sur un État voisin souverain? Est-ce être au service de Dieu pour le bien des administrés que d'accepter des dividendes de grandes compagnies étrangères en échange du pillage des ressources naturelles du pays par ces mêmes compagnies? Est-ce être au service de Dieu pour le bien des administrés que de s'engager dans une politique de construction d'édifices gouvernementaux magnifiques, alors que la pauvreté sévit avec rigueur parmi la population des administrés? L'État a-t-il le droit d'exiger un impôt sur toutes les transactions immobilières effectuées entre

personnes privées, impôt qui signifie par lui-même que l'État – et non Dieu, comme l'affirme le psaume vingt-quatre – est en dernier lieu le propriétaire foncier du territoire national, faisant tout bonnement une concession aux particuliers lorsqu'il leur permet de vendre ou de revendre leur propriété?

Comment définir le rôle d'un gouvernement et de son administration dans la vie économique d'un pays? Deux pôles opposés se présentent souvent: soit d'un côté un laisser-faire quasi total, soit, de l'autre, un dirigisme exacerbé. Dans le premier cas, on voit parfois des compagnies privées ou des individus puissants verser de larges prébendes à l'État en échange d'une mainmise sur toutes les ressources d'un pays. On a alors affaire, selon l'expression consacrée, à une « république bananière ». L'État, ainsi soudoyé, ne protège pas ses administrés contre la rapacité de personnes ou de groupes privés. Dans l'autre cas, celui du dirigisme total, l'État lui-même est le rapace: il s'attribue toutes les prérogatives de la vie économique, il la monopolise en quelque sorte en tâchant de la contrôler par tous les moyens. Dans les deux cas, les ressources que Dieu accorde à chacun, sont confisquées. Or, le principe biblique maintes fois réaffirmé avec beaucoup de force, en particulier dans l'Ancien Testament, est que l'État doit assurer l'exercice de la justice publique, afin que tous puissent faire fructifier les ressources que Dieu leur a confiées. La confiscation des ressources des uns et des autres, soit par des individus soit par l'État lui-même, est une abomination aux yeux de la Bible. De nombreux récits dans les livres historiques de l'Ancien Testament, et aussi de nombreux oracles prophétiques, s'élèvent avec force contre de telles pratiques abusives. Il est impossible dans le cadre du présent chapitre de fournir une analyse historique détaillée de chacun de ces épisodes ou oracles prophétiques, mais leur étude même superficielle prouvera à chacun l'actualité et la permanence des questions éthiques soulevées dans ces textes en rapport avec le rôle de l'État, et la justice ou l'injustice commise par un État qui comprend ou refuse son rôle de serviteur de Dieu pour le bien de tous. La propension de l'État à se prendre pour la providence divine – à l'exemple de l'empire romain sous certaines périodes – est un phénomène moderne qui mérite d'être analysé à la lumière de la résurgence du paganisme dans les sociétés occidentales en particulier. Certes c'est sous la pression d'administrés heureux de se soumettre à une forme de servitude apparemment confortable, que se fait jour cette tendance. Elle finit pourtant par éroder en chacun des pans entiers de l'*Imago Dei*, l'image de Dieu dont tous sont porteurs et qui définit entre autres choses la nature et l'exercice de toute activité humaine, qu'elle soit de nature économique ou autre.

Les autorités publiques (qui ne sont pas nécessairement l'État centralisé) ont certainement un rôle de coordination à jouer dans le développement de l'infrastructure d'un pays ou d'une région. Une infrastructure bien gérée est sans aucun doute un catalyseur pour la croissance économique, pour la création d'emplois et l'accélération de la fourniture des services. Ainsi, l'infrastructure routière permet à chacun d'atteindre son lieu de travail chaque matin, soutenant ainsi la productivité des entreprises. Sur d'autres plans, l'infrastructure permet aux administrés de boire de l'eau potable chez eux, le cas échéant d'avoir accès au chauffage dans leur maison, etc. Une infrastructure bien gérée permet même de faire baisser les coûts de production, et de cette manière, les biens qui sont produits par un pays peuvent être compétitifs sur le marché international, à une époque d'intense globalisation économique.

Un dernier point enfin : l'État remplit une fonction essentielle sur le plan économique en luttant contre la criminalité sous toutes ses formes. C'est du reste sa toute première tâche, à savoir assurer la protection de ses ressortissants, non seulement contre une agression extérieure, mais aussi contre toutes les agressions provenant de l'intérieur. Un pays ravagé par la délinquance sous toutes ses formes souffrira économiquement, car non seulement cette délinquance ralentira la bonne marche des activités de production et de vente des biens, mais elle dissuadera aussi les investisseurs d'apporter leur capital et d'aider ainsi à une saine croissance.

Ces notions de « bonne gouvernance », selon l'expression consacrée, peuvent sembler si quelconques, si communément acceptées, que le lecteur pensera peut-être que les paragraphes précédents ne font qu'enfoncer quelques portes ouvertes. Le point sur lequel il faut néanmoins attirer l'attention, c'est la véritable racine qui en permet l'expression, le fondement divin qui peut les justifier ou leur donner consistance de manière synthétique et articulée. Cette racine est double : la vocation de l'État au service de Dieu pour le bien de tous, dans la reconnaissance que le Créateur est celui qui détermine et révèle ce qui est bien, et la notion d'image de Dieu portée par chacun, qui ancre dans la personne individuelle comme dans la communauté tout entière la nécessité d'agir selon ce bien-là.

Ce qui a été dit jusqu'à présent pointe en direction de la gestion d'un bien primordial reflétant par excellence l'*Imago Dei* : le travail. Abordons ce sujet en commençant par faire un détour du côté de Marx.

Qui n'a jamais entendu la célèbre phrase prononcée par Karl Marx : *La religion est l'opium du peuple* ? Marx voulait sans doute dire que la religion qu'il voyait pratiquée autour de lui (en l'occurrence le Christianisme) ressemblait à une drogue endormant le sens de la réalité chez ceux qui la

pratiquaient. Elle créait un monde irréel, fictif, dans lequel se réfugiaient ceux qui cherchaient à oublier les dures réalités de l'existence. Au lieu d'apporter des solutions concrètes aux problèmes des masses, la religion, selon Marx, ne s'intéresserait pas à lutter contre les injustices existantes, mais plutôt à faire miroiter aux yeux des plus crédules un monde meilleur dans un au-delà futur et mythique. Elle collaborerait ainsi, volontairement ou non, à un état d'asservissement du prolétariat bénéficiant aux classes dominantes, celles qui possèdent et monopolisent le capital.

Au vingtième siècle le marxisme est à son tour devenu une religion, un dogme mis en pratique par ses adhérents. Pour des populations entières dûment endoctrinées par les successeurs du philosophe allemand, le marxisme est devenu cet opium qu'il dénonçait lui-même. Le communisme a fait miroiter « des lendemains qui chantent » au milieu de l'univers concentrationnaire instauré dans de nombreux pays au nom du bien général. Pourtant la petite phrase de Marx ne dispense pas les chrétiens de réfléchir sérieusement à leur propre pensée et pratique. George Kinoti, un chrétien kenyan, penseur et scientifique, écrit dans un petit ouvrage (*Hope for Africa*) qu'il arrive aux chrétiens d'utiliser leur foi comme un narcotique, afin d'échapper à la douleur, à la laideur, aux difficultés, à la réalité concrète dans laquelle ils se trouvent. Veut-on des exemples d'une telle tendance? On voit parfois des assemblées de croyants s'adonner à de frénétiques et interminables sessions de chants et prières, pendant lesquelles un état de transe est recherché. La seule chose qui compte alors est de chercher à faire s'évader l'âme du corps et de toute réalité matérielle. L'exaspération des sens et le mouvement des corps semblent n'être là que pour expulser l'âme de son enveloppe physique, comme si une telle agitation constituait pour elle une porte de sortie vers l'au-delà.

Faut-il rappeler, une fois de plus, que Dieu est le Créateur de la réalité physique et spirituelle dans son intégralité, et que Jésus-Christ, au cours de son ministère, a guéri de leurs infirmités physiques les malades qui l'ont approché? Les chrétiens sont appelés à prier, à chanter les louanges de Dieu, mais aussi à le louer et l'honorer par leur activité, par leur travail.

La Bible proclame sur toutes ses pages la valeur du travail accompli sous le regard de Dieu et en conformité avec ses ordonnances. C'est pour travailler de manière créative, pour produire des fruits et en cela refléter l'image divine, que Dieu plaça le premier couple dans le jardin d'Éden. Le quatrième commandement, en prescrivant de sanctifier le repos du sabbat, enjoint en même temps de travailler pendant six jours: *Souviens-toi du jour du sabbat pour le sanctifier*, lisons nous au livre de l'Exode (20:8-9). *Tu travailleras six jours, et tu feras tout ton ouvrage, mais le septième jour est le sabbat*

de l'Éternel, ton Dieu. Il est évident que sans le travail accompli pendant les six jours qui précèdent le sabbat, celui-ci ne saurait être sanctifié.

Quant à ceux qui méprisent le travail, voici ce qu'on lit à leur propos dans le livre des Proverbes (6:6-11):

Va vers la fourmi, paresseux ; considère ses voies et deviens sage. Elle qui n'a ni capitaine, ni officier ni maître. Elle prépare en été sa nourriture, elle amasse pendant la moisson de quoi manger. Paresseux, jusques à quand seras-tu couché ? Quand te lèveras-tu de ton sommeil ? Un peu de sommeil, un peu d'assoupissement. Un peu se croiser les mains en se couchant... et la pauvreté te surprendra, comme un rôdeur, et la disette comme un homme en armes.

Un peu plus loin (10:4-5) on lit : *Celui qui agit d'une main nonchalante s'appauvrit, mais la main des hommes actifs enrichit. Celui qui amasse pendant l'été est un fils prudent, celui qui dort pendant la moisson est un fils qui fait honte.* Toujours au livre des Proverbes (12:24), on trouve le passage suivant : *La main des hommes actifs dominera. Mais la main nonchalante est destinée à la corvée.* Une autre traduction donne : *Ceux qui travaillent beaucoup s'assurent la direction des affaires, mais les nonchalants seront réduits à l'esclavage.* Au verset vingt-sept du même chapitre, nous lisons encore : *Le paresseux ne fait pas rôtir son gibier ; le bien le plus précieux de l'homme c'est l'activité.* Comme on le voit, le livre des Proverbes, ce trésor de sagesse inspiré par Dieu, lie étroitement l'activité, le travail et la prévoyance avec la prospérité. La misère attend l'imprévoyant et le paresseux. Mais la précipitation n'est pas non plus un remède (21:5) : *Les pensées de l'homme actif vont bien vers l'abondance, mais celui qui agit avec précipitation va bien vers la disette.* D'après la Bible, Dieu n'est pas non plus indifférent à la manière dont les biens sont acquis. Le livre des Proverbes nous en avertit (10:16) : *Le gain du juste est pour la vie ; le revenu du méchant est pour le péché.* Ailleurs (13:11), nous lisons : *Les biens mal acquis diminuent, mais celui qui amasse peu à peu les augmente.* Un autre sage de l'Ancien Testament, l'Ecclésiaste, s'exprime ainsi sur la provenance des biens matériels et leur jouissance (5:17-18) :

Voici ce que j'ai constaté : le bonheur qui convient à l'homme est de manger, de boire et de jouir de ce qui est bon au milieu de son travail qui lui donne tant

de peine sous le soleil, pendant les jours que Dieu lui donne à vivre; c'est là ce qui lui revient. En effet, si Dieu donne à un homme des richesses et des biens, et s'il lui accorde la possibilité d'en profiter, de retirer ce qui lui revient et de trouver de la joie dans son travail, c'est un don de Dieu.

Chacun sait certes que la pauvreté n'est pas toujours due à la paresse. Les circonstances économiques qui règnent dans beaucoup de pays, comme le chômage endémique, aggravent la condition de beaucoup d'hommes et de femmes. La mauvaise gouvernance, à l'échelon local ou national, paralyse ou retarde les efforts des plus dynamiques. Certaines professions voire vocations (comme celles des artistes) ne sont guère lucratives. Que dire de Mozart ou de Van Gogh morts dans la misère, respectivement à l'âge de trente-six et de trente-sept ans, mais laissant derrière eux une œuvre sans égale ? L'exploitation des plus pauvres par les plus puissants est aussi souvent la cause de la pauvreté qui sévit. Parfois ce sont les nations plus puissantes qui profitent des nations plus faibles, en les exploitant économiquement, de manière subtile ou moins subtile. Plusieurs passages de la Bible répriment fortement de tels abus. Certaines personnes sont aussi physiquement diminuées, à cause de maladies ou d'accidents, et ne peuvent pourvoir à leur subsistance. Pourtant, tous ces facteurs n'enlèvent rien à l'actualité et à l'autorité de ce qu'affirme la Bible sur la valeur du travail, de l'effort, de l'activité planifiée. Les nombreux exemples de personnes issues d'un milieu pauvre et qui ont réussi par leurs efforts, par leur esprit d'initiative, à s'extraire de la pauvreté, pourraient le démontrer amplement. Mais au-delà des individus, des personnes particulières, ce sont les nations entières qui sont invitées par la parole de Dieu à fournir un effort, un travail créatif, à l'image du Créateur. L'enseignement du livre des Proverbes était d'abord adressé aux jeunes princes, aux fils des notables, mais par-delà ces personnes, cet enseignement s'adressait à la communauté d'Israël dans son ensemble. Car si un esprit de travail sérieux, de responsabilité individuelle et communautaire ne règne pas dans un pays, les efforts d'une personne auront beaucoup plus de mal à remonter le courant et à lui permettre de prospérer. Au cours de notre siècle, on a vu des pays considérés comme pauvres remonter la pente économique et se situer en bonne place quant au revenu annuel par tête d'habitant, tout cela à cause d'un effort communautaire intense. Ce n'est pas que de telles nations aient été nécessairement influencées directement par la parole de Dieu et par une puissante communauté chrétienne

(bien que l'exemple de la Corée du Sud le montre aussi); cependant, là où le mandat et commandement divin du travail ont été appliqués, les fruits bénéfiques s'en sont fait sentir même chez ceux qui ne confessent pas le Dieu révélé dans la Bible. La prospérité ne s'est pas fait attendre. Mais là où un esprit de nonchalance a prévalu, là où l'imprévoyance et la précipitation l'ont emporté, là où les biens ont été dilapidés par des dépenses inutiles et insensées, là où l'État a découragé l'entreprise et l'initiative privées, on a vu la pauvreté et la misère croître et dominer le paysage économique. Certaines religions encouragent même la « profession » de mendiant, en enseignant qu'une des bonnes œuvres indispensables à qui veut aller au paradis, consiste à faire l'aumône aux mendiants.

Ce n'est pas seulement l'Ancien Testament qui nous parle du commandement concernant le travail. Le Nouveau Testament, en droite ligne de l'Ancien, enseigne les mêmes préceptes. Les paraboles prononcées par Jésus-Christ sont pleines d'images et de comparaisons avec le monde du travail. Une des plus célèbres, la parabole des talents, met en valeur l'activité de serviteurs auxquels un maître partant en voyage a confié des sommes importantes. Ceux qui ont fait prospérer les sommes en question, en les investissant de manière fructueuse, sont loués. L'apôtre Paul, dans sa première lettre adressée aux chrétiens de la ville de Thessalonique, en Macédoine, leur écrit (4:11-12): *Mais nous vous exhortons, frères, à progresser encore, à mettre votre honneur à vivre en paix, à vous occuper de vos propres affaires et à travailler de vos mains, comme nous vous l'avons recommandé; cela pour que vous vous conduisiez honnêtement envers ceux du dehors, et que vous n'ayez besoin de personne.* Le principe énoncé ici est celui de l'indépendance financière d'une toute petite et encore très jeune communauté de chrétiens. Afin de glorifier le nom du Seigneur, Paul les exhorte à travailler de leurs mains (comme il le faisait d'ailleurs lui-même, étant fabricant de tentes). Ce faisant, ils ne seront pas à la charge d'autres, et particulièrement des non-croyants. Car ceci aurait pour désastreuse conséquence de faire passer les chrétiens pour des parasites qui se mêlent des affaires des autres, mais sont incapables d'assurer leur propre subsistance. Paul est encore plus explicite à cet égard dans la deuxième lettre écrite à cette même toute jeune communauté chrétienne de Thessalonique. Il semble que l'attente du retour du Christ soit devenue prétexte pour certains à l'oisiveté et au désordre. Paul parle ici de manière très ferme (3:6-15):

Nous vous recommandons, frères, au nom de notre Seigneur Jésus-Christ, de vous éloigner de tout frère qui vit dans le désordre et non selon la tradition que

vous avez reçue de nous. Vous savez vous-mêmes comment il faut nous imiter, car nous n'avons pas vécu parmi vous dans le désordre; nous n'avons mangé gratuitement le pain de personne; mais dans le labeur et dans la peine, nous avons travaillé nuit et jour pour n'être à charge à aucun de vous. Ce n'est pas que nous n'en ayons le droit, mais nous avons voulu vous donner en nous-mêmes un modèle à imiter. Car lorsque nous étions chez vous, nous vous recommandions ceci: si quelqu'un ne veut pas travailler, qu'il ne mange pas non plus. Or nous apprenons que certains d'entre vous vivent dans le désordre, et qu'au lieu d'agir ils s'agitent. Nous invitons ces gens-là, et nous les exhortons par le Seigneur Jésus-Christ, à travailler paisiblement et à manger leur propre pain. Pour vous frères, ne vous laissez pas de faire le bien. Si quelqu'un n'obéit pas à ce que nous disons dans cette lettre, prenez note de lui et n'ayez avec lui aucune relation, afin qu'il en ait honte. Ne le considérez pas comme un ennemi, mais avertissez-le comme un frère.

Parler du travail n'a cependant de sens que par rapport au repos qui en est en quelque sorte le pendant. Bibliquement parlant, ce repos s'appelle le sabbat et, comme on l'a vu plus haut, fait l'objet du quatrième commandement dans le décalogue. Le sabbat est considéré par la Bible comme le don par excellence de Dieu aux hommes, le lieu de l'existence où la communion avec lui est vécue de manière intense, porteuse d'un vrai repos et d'une paix profonde et durable. Il fait donc partie des biens accordés par Dieu, dont la gestion doit occuper les pensées et les actions de l'homme. Raison pour laquelle le présent chapitre se doit de lui consacrer les lignes qui suivent, même si elles paraîtront peut-être à certains plus ardues que le reste.

Sabbat et repos sont deux idées qui vont de pair. Dans la Bible, le jour du sabbat est un jour de repos. Mais le repos n'est possible que si la paix nous est accordée. On sait que le mot hébreu *shalom* signifie « paix ». Mais il n'indique pas une paix qui n'est que l'équivalent d'un cessez-le-feu. Au contraire, le mot *shalom* se réfère à la plus haute forme de paix qui puisse exister entre soi-même et Dieu: une paix caractérisée par la réconciliation. Jésus a en effet déclaré à ses disciples, dans l'évangile selon Jean (14:27): *Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix. Moi je ne vous donne pas comme le monde donne. Que*

votre cœur ne se trouble pas et ne s'alarme pas. Une telle paix apporte donc avec elle le repos. Repos consistant à savoir qu'au milieu de toutes les tempêtes, le Dieu de Grâce demeure toujours en contrôle de notre vie. Repos consistant à pouvoir vivre dans la certitude que Dieu nous a pardonnés.

C'est précisément là qu'intervient la signification du sabbat : le sabbat est avant tout l'expression du repos que l'on trouve dans la Grâce de Dieu. Notons cependant qu'un tel repos n'est pas automatiquement offert : il est en fait le fruit d'une grande et totale délivrance. Dans l'Ancien Testament, le sabbat est lié à un acte de rédemption majeur, à savoir la délivrance d'Israël de l'esclavage auquel il était soumis en Égypte. Au livre du Deutéronome (5:12-15) le quatrième commandement est formulé comme suit :

Observe le jour du sabbat pour le sanctifier, comme l'Éternel, ton Dieu, te l'a commandé. Tu travailleras six jours et tu feras tout ton ouvrage. Mais le septième jour est le sabbat de l'Éternel, ton Dieu; tu ne feras aucun ouvrage, ni toi, ni ton fils, ni ta fille, ni ton serviteur, ni ta servante, ni ton bœuf ni ton âne, ni tout ton bétail, ni l'étranger qui réside chez toi, afin que ton serviteur et ta servante se reposent comme toi. Tu te souviendras que tu as été esclave au pays d'Égypte et que l'Éternel, ton Dieu, t'en a fait sortir à main forte et à bras étendu : c'est pourquoi l'Éternel, ton Dieu, t'a commandé de célébrer le jour du sabbat.

De son côté, l'auteur de la lettre aux Hébreux, dans le Nouveau Testament, fait référence à cette même délivrance (3:16-18) : il évoque ceux qui étaient sortis d'Égypte sous la conduite de Moïse après avoir entendu Dieu, mais qui l'ont néanmoins provoqué. Ceux-là ont perdu le droit d'entrer dans le repos de Dieu, écrit-il (de fait ils sont tous morts dans le désert et n'ont pas pénétré dans la terre promise avec Josué, le conducteur du peuple, le successeur de Moïse). Il montre par là que sans la foi en les actes rédempteurs de Dieu, tout est vain :

Quels furent, en effet, ceux qui provoquèrent Dieu après l'avoir entendu, sinon tous ceux qui étaient sortis d'Égypte sous la conduite de Moïse ? Et contre qui fut-il indigné quarante ans durant, sinon contre ceux qui péchèrent et dont les cadavres

tombèrent dans le désert ? Et à qui jura-t-il qu'ils n'entreraient pas dans son repos, si ce n'est à ceux qui avaient désobéi ? Aussi voyons-nous qu'ils ne purent y entrer à cause de leur incrédulité.

Un peu plus loin (4:8-10) il écrit que Dieu avait en vue un autre repos que celui donné au peuple d'Israël lorsqu'il les délivra de l'esclavage égyptien : *En effet, écrit-il, si Josué leur avait donné le repos, Dieu ne parlerait pas après cela d'un autre jour. Il reste donc un repos de sabbat pour le peuple de Dieu. Car celui qui entre dans le repos de Dieu se repose aussi de ses œuvres, comme Dieu se repose des siennes.* Pour le chrétien, la délivrance finale prend place avec Jésus-Christ, au jour de sa résurrection, lorsqu'Il manifeste qu'Il a vaincu Satan et la mort. C'est alors que nous pouvons jouir du repos qu'Il a gagné pour notre compte. L'évangéliste Luc (24:36) relate l'apparition de Jésus à ses disciples au soir de sa résurrection : *Tandis qu'ils parlaient de la sorte, lui-même se présenta au milieu d'eux et leur dit : Que la paix soit avec vous. Shalom... « que la paix divine soit avec vous ».*

Le sabbat est donc la victoire du repos rédempteur. C'est pourquoi il ne faut pas commettre l'erreur que font beaucoup, consciemment ou inconsciemment : le sabbat et tout ce qui l'accompagne, comme l'adoration cultuelle du dimanche, n'est pas une prescription inventée par l'Église, comme si celle-ci commandait aux chrétiens : *Vous, peuple de Dieu, vous devez vous rassembler une fois par semaine pour adorer le nom du Seigneur !* Redisons-le, le sabbat n'est pas le fruit d'une décision de l'Église. En fait, c'est exactement le contraire qui est vrai : l'Église est le fruit du sabbat. L'Église est la communauté du peuple de Dieu délivrée par lui, et qui se rassemble pour adorer et invoquer son nom justement parce qu'il existe d'abord un sabbat, un repos que Dieu a auparavant acquis pour cette communauté par ses grands actes rédempteurs. Le repos du sabbat n'est fondé que dans la Grâce divine. Si ce principe est bien compris, alors on verra beaucoup moins se manifester les effets d'une fausse conception de l'Église dans laquelle celle-ci, devenue presque une idole, ressemble davantage à une organisation, une administration, parfois même une bureaucratie, qu'une communauté rachetée à qui un repos divin a été accordé.

Le Catéchisme de Heidelberg parle de manière assez brève du quatrième commandement. Après avoir traité du culte dominical, il ajoute : *Dieu veut aussi que tous les jours de ma vie, cessant mes œuvres mauvaises, je le laisse œuvrer en moi par son Esprit, goûtant ainsi dès cette vie le repos éternel.* En d'autres termes il nous faut travailler à nous reposer ! Ce n'est pas une contradiction.

Cela montre plutôt que le repos dont il est question n'a rien à voir avec les vacances que la société moderne a instituées. Le vrai repos du sabbat n'est pas un temps de rupture d'activités durant lequel chacun tâche d'oublier ses occupations professionnelles ou ses soucis quotidiens, peut-être en essayant d'y échapper. Ce n'est pas un temps d'oisiveté, de *far niente*, comme l'on dit en italien. Ce n'est pas non plus en premier lieu un temps de récréation ou de loisirs. Au mieux ces derniers aspects en sont une conséquence, une forme d'application. Car on ne prend jamais de vacances par rapport au Dieu qui travaille à nous maintenir en vie jour après jour, seconde après seconde, et sous le regard duquel nous vivons constamment. Le mandat reçu est donc de laisser Dieu accomplir son œuvre en soi, par son Esprit Saint. Il peut le faire et Il le fera car Il a déjà accompli la grande œuvre de libération en Jésus-Christ! La meilleure manière de comprendre ce que signifiait le repos du sabbat dans l'Ancien Testament, consiste à lire les prescriptions en vigueur pour l'année sabbatique et l'année de jubilé, au livre du Lévitique (25:8-34): les esclaves étaient libérés, les terres arables n'étaient pas labourées. La terre se reposait de la malédiction prononcée sur elle par Dieu après la désobéissance du premier couple. Non seulement les humains jouissaient du repos pendant ces années sabbatiques ou de jubilé (c'est-à-dire, respectivement tous les sept ans et tous les cinquante ans), mais la terre et les animaux aussi en profitaient.

Considérons maintenant le caractère éternel du sabbat en reprenant le passage de la lettre aux Hébreux cité plus haut: *Il reste donc un repos de sabbat pour le peuple de Dieu. Car celui qui entre dans le repos de Dieu se repose aussi de ses œuvres, comme Dieu se repose des siennes.* Il n'y a pas de doute que le repos dont il est question ici revêt un caractère éternel. L'auteur compare en effet le repos que nous avons acquis, avec le repos divin, dont la durée est éternelle. Peut-on recevoir, de la part de Dieu, une perspective plus encourageante? Ceux qui sont si souvent épuisés, que ce soit physiquement, émotionnellement ou spirituellement, reçoivent l'assurance que Dieu leur offre un repos ineffable. Qui d'autre en effet que Dieu pourrait l'offrir? Et quelle différence avec le genre de repos que le monde nous propose... Si l'on observe les soi-disant actes libérateurs que le monde offre à la vue, on s'aperçoit vite qu'ils ne sont que fiction, pure imagination. Un régime politique oppressif laisse la place à un autre. Les soi-disant mouvements de libération amènent de nouvelles formes d'oppression, un dictateur se voit chassé par un prétendant au pouvoir qui, à son tour, devient la réplique quasiment exacte de celui dont il a pris la place. L'industrie du cinéma, s'appuyant sur de bons acteurs et une quantité d'effets spéciaux, parvient à faire

rêver des millions d'hommes et de femmes en leur faisant croire deux heures d'affilée à des actes de libération extraordinaires accomplis par les héros du film : les forces du mal ou une destruction imminente sont vaincues par des êtres au courage et aux qualités exceptionnelles. De tels films témoignent souvent d'une foi inébranlable en l'homme et en ses qualités, malgré toutes ses faiblesses. Peut-être ces films sont-ils justement faits pour convaincre le public de la valeur intrinsèque de l'homme, qui ne se laisse pas abattre, quelles que soient les circonstances qui l'entourent. Pour rendre le message encore plus clair, on fabrique même des super-héros, comme Superman. Un homme exceptionnel, qui au premier abord ressemble à n'importe quel homme, mais qui peut accomplir des actes surnaturels : il s'envole comme un aigle, délivre des hommes et des femmes opprimés d'une façon ou d'une autre par des êtres mauvais, bref un ersatz de messie. Il apporte la libération, là, sur l'écran blanc d'une salle de cinéma, ou sur le petit écran, tandis que bien calés dans notre fauteuil nous avalons du pop-corn et tâchons d'oublier nos problèmes quotidiens. Pourtant, en dehors de l'écran, dans la réalité, l'acteur qui jouait Superman finit cloué dans un fauteuil roulant, à la suite d'un banal accident de cheval. Voilà bien le contraste entre les repos fictifs qu'offre le monde, et le repos éternel du sabbat du Seigneur.

Qu'y a-t-il cependant de commun entre notre repos de sabbat et celui de Dieu ? Ils se ressemblent principalement parce que nous avons été créés à son image. Dans le Deutéronome c'est la libération apportée par Dieu à son peuple réduit en esclavage au pays d'Égypte qui est soulignée et motive l'ordonnance du sabbat. Dans le livre de l'Exode en revanche, la manière dont le quatrième commandement est donné au peuple d'Israël établit un parallélisme entre le premier chapitre de la Genèse (la Création en six jours et le repos de Dieu le septième jour) et l'injonction du repos le septième jour, après six journées de travail. On trouve déjà la même mention au second chapitre de la Genèse, à la fin du récit de la Création (1-3) : *Ainsi furent achevés le ciel, la terre et toute leur armée. Le septième jour toute l'œuvre que Dieu avait faite était achevée et il se reposa au septième jour de toute l'œuvre qu'il avait faite. Dieu bénit le septième jour et le sanctifia, car en ce jour Dieu s'était reposé de toute l'œuvre qu'il avait créée.* Pour Dieu le repos suit l'achèvement de ses œuvres ; au soir du sixième jour, après que tout ait été achevé, Dieu a contemplé avec plaisir la perfection de son ouvrage (Genèse 1:31) : *Dieu considéra tout ce qu'il avait créé, et trouva cela très bon.* Le croyant lui aussi contemple les œuvres de Dieu dans sa Création, mais il contemple également l'œuvre de rédemption accomplie en Jésus-Christ pour instaurer une nouvelle création.

L'aspect suivant concernant le repos exprimé par le sabbat a donc trait

à la place centrale qu'y revêt Jésus-Christ. Pour bien la comprendre, il faut revenir sur ce dont elle est l'accomplissement, sur tout ce qui est figuré dans l'Ancien Testament.

Dans l'Ancien Testament, le sabbat ne pouvait jamais être dissocié des sacrifices. Les sacrifices étaient les signes d'une mort expiatoire accomplissant la réconciliation avec Dieu. La lettre aux Hébreux place justement l'accent sur la mort expiatoire finale du dernier grand-prêtre, Jésus-Christ, qui de cette manière accomplit la réconciliation finale avec Dieu. Qu'on se souvienne des dernières paroles de Jésus sur la Croix, d'après l'évangile selon Jean (19:30): *Tout est accompli, c'est-à-dire, l'œuvre pour laquelle le Père m'a envoyé, est totalement achevée.* Avec cet achèvement, une toute nouvelle dimension est ajoutée au sens du sabbat. Désormais, nous ne contemplons plus l'œuvre de Dieu seulement au travers de sa Création, mais aussi à travers sa re-création en Christ. Il a pris la place centrale dans le sabbat, car il a accompli la grande œuvre de rédemption qui amène la paix véritable - *shalom* - et par là le repos. C'est pourquoi, en opposition avec tous ceux qui observaient de manière formaliste le sabbat, pensant être rendus justes devant Dieu par l'observance stricte de règles qu'ils s'imposaient à eux-mêmes et aux autres, lui seul pouvait dire avec autorité: *Le sabbat a été fait pour l'homme, et non l'homme pour le sabbat. C'est pourquoi le Fils de l'Homme est aussi maître du sabbat* (Marc 2:27-28). En vertu de sa seigneurie sur le sabbat, seuls ceux qui sont greffés en lui peuvent entrer dans le repos éternel. C'est précisément ce que dit la lettre aux Hébreux (3:14): *En effet nous sommes associés au Christ, si toutefois nous conservons fermement, et jusqu'au bout, l'assurance que nous avons eue dès le début.*

En fin de compte, tel est le message central du texte de la lettre aux Hébreux cité plus haut, à savoir que l'on ne doit pas se relâcher, afin de pouvoir entrer dans le repos de Dieu. L'auteur prend comme exemple les Israélites incrédules qui sont tombés dans le désert pour n'avoir pas cru aux promesses que Dieu leur avait faites. Il compare cette génération avec celle des chrétiens auxquels il s'adresse, et qui ont reçu la promesse d'entrer dans un repos éternel bien supérieur encore à celui que les Israélites attendaient lorsqu'ils seraient entrés en terre promise (4:1-3):

Ainsi donc, pendant que la promesse d'entrer dans le repos de Dieu est toujours en vigueur, craignons que l'un d'entre vous ne se trouve coupable d'être resté en arrière. Car nous aussi, nous avons entendu la Bonne Nouvelle, tout comme eux. Mais le message

qu'ils ont entendu ne leur a servi à rien, car ils ne se sont pas associés par leur foi à ceux qui l'ont reçu.

Puis, un peu plus loin (4:11), l'auteur ajoute : *Empressons-nous donc d'entrer dans ce repos afin que personne ne tombe dans la désobéissance, à l'exemple des Israélites.*

En conclusion, on peut dire que le sabbat est la porte d'entrée et aussi l'image de notre demeure éternelle, qui est faite de repos et de paix. C'est pourquoi il faut s'en tenir au commandement donné : à savoir persévérer dans les promesses que Dieu a faites, ne pas relâcher sa foi, se repentir de ses œuvres mauvaises et s'en écarter. Peut-être aucun autre texte dans toute la Bible n'exprime mieux l'attente intense d'un repos complet que le passage suivant tiré du huitième chapitre de la lettre que Paul écrivait aux chrétiens de Rome (18-25) ; il contraste l'état présent de déchéance du monde avec l'attente du peuple des croyants, attente marquée par la ferme espérance du renouvellement de toutes choses :

J'estime qu'il n'y a pas de commune mesure entre les souffrances du temps présent et la gloire à venir qui sera révélée pour nous. Aussi la création attend-elle avec un ardent désir la révélation des fils de Dieu. Car la création a été soumise au pouvoir de la fragilité, non de son gré, mais à cause de celui qui l'a soumise, avec une espérance : cette même création sera libérée de la servitude de la corruption, pour avoir part à la liberté glorieuse des enfants de Dieu. Or, nous savons que, jusqu'à ce jour, la création tout entière soupire et souffre les douleurs de l'enfantement. Bien plus : nous aussi, qui avons les prémices de l'Esprit, nous aussi nous soupirons en nous-mêmes, en attendant l'adoption, la rédemption de notre corps. Car c'est en espérance que nous avons été sauvés. Or l'espérance qu'on voit n'est plus espérance : ce qu'on voit, peut-on l'espérer encore ? Mais si nous espérons ce que nous ne voyons pas, nous l'attendons avec persévérance.

LA PROTECTION DE LA VIE

On accuse souvent les chrétiens de n'être que négatifs et restrictifs sur l'aspect de l'éthique sexuelle. Accusation le plus souvent infondée car tel n'est pas le cas. Ce qui est insupportable aux oreilles de beaucoup c'est d'entendre dire que le Créateur de la vie humaine en donne aussi le mode d'emploi global dans sa Parole, afin que chacun tire le plus grand profit de son existence, et afin que chacun jouisse de la vie accordée comme d'un don qu'Il nous fait avec amour. La norme de la fidélité conjugale que la Bible enseigne, exprimée dès le début de la Genèse mais aussi par le septième commandement (*tu ne commettras pas d'adultère*) est une mesure protectrice pour la vie, afin que non seulement l'homme et la femme vivent une relation de paix, de soutien et de confiance mutuelle, mais aussi afin que les enfants nés au sein d'un tel couple fidèle croissent dans la sécurité matérielle et émotionnelle. Ce faisant, ils acquerront stabilité, maturité et droiture dans leur propre comportement. Ils sauront aimer leur prochain dans un esprit de patience et d'abnégation, au lieu de le considérer comme un instrument tout juste bon à satisfaire leurs désirs ou leurs ambitions, voire un adversaire sur les pieds duquel il convient de marcher sans conscience ni regret si l'on ne veut pas être éliminé de la compétition sociale environnante. L'exemple de parents chrétiens fidèles et obéissants aux commandements divins fera de ces enfants des instruments de paix autour d'eux, dès leurs jeunes années. C'est de tels hommes et femmes dont la société ravagée par toutes sortes de maux a besoin, d'hommes et de femmes stables, mesurés, entreprenants, sages, capables d'opérer des changements positifs dans leur environnement immédiat et plus large, le tout dans un esprit d'obéissance et de responsabilité vis-à-vis du Dieu d'amour qui les guide par sa Parole et son Esprit.

Déjà, au temps de l'Ancien Testament, Dieu déclarait à son peuple Israël qu'Il exécrait les pratiques des nations païennes consistant à immoler leurs enfants aux idoles qu'ils vénéraient, comme Moloch-Baal. Ces

sacrifices humains ne sont hélas pas simplement un souvenir historique, puisqu'en terre de vaudou, et en d'autres terres païennes, ils sont encore pratiqués aujourd'hui. Ce comble de la barbarie doit ici encore être imputé à l'obscurité spirituelle qui règne dans les coeurs des hommes pécheurs, c'est-à-dire rebelles au seul vrai Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit tel que la Bible le révèle. Le sacrifice d'êtres humains est avant tout l'expression d'une religion créée par les hommes, des hommes qui éprouvent un besoin profond d'expiation, de contact avec la divinité. Mais ces hommes prétendent se sauver eux-mêmes, et satisfaire eux-mêmes aux exigences de purification et de satisfaction de la divinité qu'ils ont forgée. Ce faisant, ils commettent crimes sur crimes, que beaucoup, en Occident, justifient, ou dont on minimise la gravité au nom du respect de la différence culturelle. Le Dieu de la Bible délivre d'une telle religion masochiste et destructrice, car c'est lui qui pourvoit au salut, en la personne de Jésus-Christ. Le seul sacrifice qui puisse purifier et réconcilier avec le Père céleste, c'est celui de son propre Fils Jésus-Christ, accompli une fois pour toutes sur la croix de Golgotha, il y a deux mille ans. Sacrifice nécessaire pour notre réconciliation avec Dieu et pour notre purification, mais sacrifice qui annihile tous les autres, car il est le don parfait de Dieu.

Le don ou l'offrande du croyant à Dieu en retour consiste à vivre pleinement d'une nouvelle vie, celle que Jésus-Christ ressuscité lui a accordée. La protection de la vie sous toutes ses formes découle de là, et de nulle autre source : Dieu est le Dieu des vivants, et non des morts, justement parce qu'Il n'a pas laissé son Fils unique et éternel dans la tombe, après sa crucifixion, mais qu'Il l'a au contraire ressuscité des morts trois jours plus tard pour que soit greffé sur lui et vive de sa vie le plus grand nombre. Un des fruits de cette résurrection consiste à s'attacher à protéger la vie en comprenant la loi de Jésus-Christ et en lui obéissant. La mort reste toujours une ennemie, même si nous savons que Dieu est celui qui dispose de notre vie et en connaît tous les jours, ainsi que la fin. Dans la dispensation présente Il permet toujours que la mort nous atteigne, mais Il nous donne aussi les moyens de lui résister : Il rend possible aux hommes de mieux comprendre le fonctionnement du corps humain qu'Il a créé. Il permet de découvrir des remèdes qui allègent ou suppriment - au cours de l'existence temporelle - les différents maux qui les atteignent. On doit avant tout remercier la Providence qui a permis à la recherche médicale d'opérer de si grands progrès durant les dernières décades. Pourtant tous ces remèdes n'ont que très peu de valeur si l'on n'est pas d'abord conduit à Jésus-Christ, celui qui accorde la vie éternelle, celui qui délivre de la mort spirituelle. Dans

l'Ancien Testament, on trouve un exemple de ce renversement de priorité en la personne du roi de Juda Asa, pourtant décrit comme un roi qui *fit ce qui est bien et droit aux yeux de l'Éternel son Dieu*. Au second livre des Chroniques (16:12), il est dit à son sujet: *La trente-neuvième année de son règne, Asa eut les pieds atteints d'une très grave maladie; toutefois, même pendant sa maladie, il ne rechercha pas l'Éternel, mais consulta les médecins*.

Parler de la protection de la vie dans une perspective chrétienne appelle quelques remarques au vu des dramatiques statistiques concernant le SIDA, en particulier sur le continent africain, où ces pages sont rédigées. Deux tiers des quelque trente et un million de malades du SIDA vivraient sur le continent africain. En un an, le SIDA aurait pris la vie d'environ deux millions d'Africains, et celle de onze millions d'hommes, de femmes et d'enfants en quinze ans. Le coût en vies humaines étant bien plus élevé que celui provoqué par les guerres et les conflits ethniques qui eux aussi ravagent ce continent.

Le comportement des uns et des autres joue un rôle majeur dans la propagation de cette pandémie, qui a déjà atteint quelque vingt millions de personnes rien qu'en Afrique subsaharienne. Il est impossible d'éluder la question des responsabilités personnelles, culturelles et politiques, car la transmission du virus du SIDA est de très près liée à la promiscuité sexuelle qui règne un peu partout. La manière dont les pouvoirs publics approchent ce problème détermine aussi en partie l'efficacité de la lutte contre ce fléau, même si l'on ne devrait pas attendre de l'État qu'il établisse les normes régissant notre comportement et la nature de nos relations avec les autres. La manière dont on envisage en tant qu'individu cette promiscuité sexuelle, l'acceptation sans réserve que les hommes de plus de vingt-cinq ans peuvent avoir autant de partenaires sexuels qu'ils le désirent, et surtout qu'ils peuvent abuser d'adolescentes naïves ou sans défense, tous ces facteurs amènent à considérer quelles sont les normes que Dieu a données aux humains dans sa Parole pour leur conduite dans ce domaine là comme dans bien d'autres. Il est le Créateur, mais aussi le législateur de la vie. La protection de la vie humaine commence par la reconnaissance de ces deux prérogatives divines. Redisons-le, le plus grave facteur de propagation du SIDA en Afrique est la tendance d'un grand nombre d'hommes de plus de vingt-cinq ans, à chercher à avoir de nombreuses relations sexuelles avec des femmes plus jeunes, voire encore vierges. Ces hommes forcent ou achètent de telles relations. Un tel comportement est criminel, aussi bien vis-à-vis de son prochain que vis-à-vis de Dieu. Quel que soit l'âge ou la position sociale de ceux qui se conduisent de telle manière, quelle que soit la culture qui en fait la promotion, ce comportement est une contravention flagrante au sixième

commandement énoncé par l'Éternel Dieu dans sa Loi: *Tu ne commettras pas de meurtre*. Car un meurtre peut être commis de bien des façons différentes. On dira peut-être: ces hommes n'ont pas l'intention de tuer, ils n'agissent pas avec préméditation. Il n'importe: leur comportement égoïste et irresponsable est la cause directe de la transmission d'un virus qui à terme causera la mort d'une ou de plusieurs femmes, et, dans une large mesure, la mort des enfants qu'elles concevront et enfanteront. Et, puisqu'il est ici question d'obscurantisme, parlons d'un autre type de criminels en liberté: ces soi-disant guérisseurs qui propagent à qui veut bien les entendre, et à qui les paye en nature ou en espèces, qu'un homme atteint du SIDA ne peut guérir que s'il a des relations sexuelles avec une femme vierge. Une telle opinion est en effet fort répandue, comme en témoignent plusieurs enquêtes fiables. Faut-il s'étonner du nombre croissant de viols de jeunes filles dans tant de villes et de campagnes africaines? Les criminels ne sont pas simplement les violeurs, ce sont aussi ceux qui les poussent à commettre de tels actes en leur promettant une guérison instantanée. Cette médecine dite traditionnelle, aussi ignorante que dangereuse, a pignon sur rue, elle reçoit même l'aval de certains gouvernements, qui veulent lui accorder un statut officiel afin de rehausser les valeurs traditionnelles du continent africain contre celles des occidentaux, jugées aliénantes. Au lieu d'identifier les vraies influences négatives, aliénantes et destructrices de l'Occident, on boit au contraire celles-ci comme du petit lait, tout en continuant à faire la promotion de tout ce qui est destructeur au sein de sa propre culture. Posons clairement la question: le SIDA est-il quelque chose d'inévitable, comme par exemple un tremblement de terre, ou un raz-de-marée? Ou bien le comportement des uns et des autres, comportement individuel, culturel, politique, en est-il une des causes majeures?

Mais, dira-t-on encore, la solution n'est-elle pas une protection adéquate lors de telles relations sexuelles, sous forme de préservatifs? Protection bien souvent gratuite et disponible sur simple demande. Les grandes capitales africaines sont couvertes de panneaux publicitaires gouvernementaux faisant la réclame pour de tels produits, afin, prétend-on, de prévenir efficacement tout danger de contamination. En cela, ces administrations gouvernementales ne font justement que suivre la propagande occidentale qui elle aussi prétend faire de la prévention, tout en encourageant ouvertement la promiscuité sexuelle. Or, c'est là une grande méprise: tout ce qui encourage, tolère ou favorise la promiscuité sexuelle ne peut qu'aggraver la pandémie du SIDA, ainsi que d'autres maladies sexuellement transmissibles. Ce n'est pas que les moyens préventifs en question soient répréhensibles en soi.

Employés de façon responsable au sein du couple marié, ils peuvent aider à planifier les naissances dans la famille. Mais voilà : les hommes et les femmes qui se rebellent contre le septième commandement du Décalogue considèrent que leur liberté fondamentale d'êtres humains est de vivre leur sexualité sans aucune barrière, sans aucune restriction, et d'avoir autant de partenaires qu'il leur plaît. Toute voix qui prétend cerner le cadre dans lequel la sexualité devrait être vécue, et quel est le plan du Créateur pour cet aspect de la vie humaine, est étouffée : soit on en fait les gorges chaudes, soit on pousse des cris d'orfraie en accusant ceux qui parlent de cette manière d'être de dangereux obscurantistes, des tyrans en puissance. En attendant, cette fausse idée de la liberté continue à réclamer des vies humaines par milliers, voire par millions. Où est l'obscurantisme ?

La protection de la vie commence par la protection des enfants (avant même leur naissance, disons-le ici nettement sans pénétrer plus avant dans ce sujet d'actualité) : protection physique, hygiénique, protection morale et émotionnelle également. La mort et la maladie d'enfants en bas âge ne sont pas toujours inévitables, même si souvent elles frappent sans que l'on comprenne pourquoi. Parfois c'est la nonchalance des parents qui est responsable de la souffrance et de l'agonie des plus petits : les vaccinations ne sont pas prises au sérieux, les délais requis pour faire opérer les contrôles médicaux nécessaires ne sont pas respectés, alors que les soins médicaux sont disponibles. Les règles hygiéniques les plus élémentaires ne sont pas appliquées. Bien sûr, la connaissance médicale et des cliniques bien équipées avec du personnel adéquatement formé ne sont pas partout disponibles dans le monde. Parfois, ces infrastructures sont présentes, mais sont détruites à un moment donné par des hommes qui n'ont aucun respect pour la vie humaine créée par Dieu. Les guerres civiles permanentes non seulement détruisent, mais empêchent toute reconstruction. On y voit même des adolescents, voire des enfants d'à peine onze ans, chefs de guerre sans pitié, exécutant ou martyrisant des populations entières. Ils ont grandi sans une autorité parentale reflétant l'autorité du Dieu souverain ; peut-être ont-ils été abandonnés, ou sont devenus très tôt orphelins. Les ténèbres de la violence et de la terreur ont été leur seul pain, et à leur tour ils l'exercent sur d'autres, en un tragique cercle vicieux.

L'attitude du chrétien responsable devant Dieu, est, en contraste, de considérer qu'il ou elle est dépositaire du don de la vie fait par Dieu. Comme on l'a exposé au cours des deux chapitres précédents, les hommes sont les intendants des dons de Dieu, en premier lieu du don de la vie. La manière dont nous conduisons notre véhicule ou notre moto, dont nous

respectons les règles du code de la route, les mesures de sécurité que nous prenons dans l'entreprise que nous dirigeons, la manière dont nous nous alimentons, comment nous protégeons notre environnement, tout cela fait partie de l'intendance des biens qui appartiennent à Dieu et dont Il a fait de nous les gérants. Nous lui devons des comptes, au vu des principes qu'Il édicte dans sa Parole. Ainsi, les chrétiens ont reçu un appel divin : celui de favoriser dans leur environnement immédiat et plus large la mise en œuvre de mesures de protection de la vie humaine. À cet égard, leur contribution dans la législation de leurs pays respectifs devrait être déterminante.

La protection de la vie passe par la reconnaissance que la vie sous toutes ses formes est une création et un don de Dieu. C'est lui qui, dans sa sagesse divine, la crée et l'entretient. La vie n'est sacrée que dans la mesure où elle est mise en relation d'obéissance aux commandements de celui qui la donne et la soutient. Comprendre cela, voilà la vraie sagesse. Au livre des Proverbes (8:36), la Sagesse de Dieu, personnifiée dans ce passage de la Bible, parle et dit : *Celui qui me trouve a trouvé la vie et obtient la faveur de l'Éternel. Mais celui qui pêche contre moi nuit à son âme; tous ceux qui me haïssent aiment la mort.* Comprendre les commandements divins et les mettre en pratique, c'est protéger la vie efficacement.

Il est une forme de haine de soi-même et de l'autre témoignant d'une profonde aliénation vis-à-vis à la fois de soi-même et de l'autre, et qui contamine la société à tel point qu'on ne peut la passer sous silence : il s'agit de la pornographie. En cela, elle n'est pas étrangère au thème de la protection de la vie traité ici, raison pour laquelle elle appelle une sérieuse réflexion sur sa signification et sa portée aussi bien dans la vie individuelle que dans la vie sociale. Voici comment on pourrait la qualifier à la lumière de la Révélation : la pornographie fait la promotion d'une distorsion fondamentale de la sexualité telle qu'elle a été établie par Dieu pour le couple homme-femme. Elle opère cette distorsion dans la mesure où elle réduit la sexualité au simple acte sexuel et à son aspect génital en particulier, à l'exclusion de tous les autres aspects de la sexualité humaine. Cette concentration sur l'aspect physique et génital s'effectue de manière totalement dépersonnalisée. En exhibant visuellement les gestes les plus intimes inhérents à l'acte sexuel par le biais de media (photos ou films) elle nie la dimension d'intimité établie par Dieu pour la sexualité humaine, et par là elle nie aussi le mystère qui constitue une grande partie de la valeur de la sexualité pour le couple homme-femme.

Mais que signifie exactement le mot « pornographie » ? Ce mot vient du grec ancien, et contient deux racines dans cette langue : *porne* (qui signifie

« prostituée ») et *graphlein* (qui signifie « écrire »). Il s'agissait donc d'abord d'écrire sur la prostitution. À partir de là, le mot a évolué pour dénoter ce qui concerne le sexe ou l'activité sexuelle, et plus particulièrement ce qui s'attache à l'excitation obsessionnelle vis-à-vis d'actes obscènes. En fait aujourd'hui on ne distingue pas vraiment entre obscénité et pornographie. Pour beaucoup cependant, pornographie et prostitution ont bien un rapport étroit, car la pornographie vend de l'activité sexuelle : c'est, en quelque sorte, du « plaisir acheté ». Bien entendu, la pornographie a été dénoncée à juste titre par beaucoup comme un mal moral, culturel et social : on a dit que les besoins émotionnels des enfants seraient niés dans une société obsédée par la pornographie ; que l'amour romantique disparaîtrait, que l'activité sexuelle serait dépersonnalisée et réduite à une simple copulation entre créatures de sexe différent ou du même sexe, voire entre humains et animaux. On a justement souligné que l'instinct sexuel, lorsqu'il est sublimé, est une des sources de l'imagination créative, et que si cette sublimation n'a pas lieu, on assiste à une perte d'activité artistique voire même à l'arrêt du développement de la civilisation. Pour certains, l'immoralité sexuelle est, plus que tout autre facteur, responsable historiquement de la chute des grandes nations.

Poursuivons cependant notre définition de la pornographie. Il s'agit en fait d'une présentation visuelle publique et commerciale d'images excitantes de gestes ayant une nature sexuelle : images de corps humains entièrement nus dans des positions séduisantes avec une concentration calculée sur leurs parties génitales ; images de copulation ou de manipulations sexuelles entre un ou plusieurs individus de sexe différents ou du même sexe, parfois même entre des adultes et des enfants. Cette présentation visuelle est faite de la manière la plus explicite. Rien n'est couvert, tout est dévoilé. Le but avoué ou non d'une telle présentation est d'exciter la lascivité du spectateur, de mettre en émoi ses propres instincts sexuels, peut-être même de l'amener à imiter le comportement obscène des actes contemplés, mais pas nécessairement non plus. Car la pornographie est par essence du voyeurisme : c'est-à-dire qu'elle alimente la tendance morbide des individus à vouloir contempler les actes intimes accomplis dans leurs corps par d'autres individus.

Nous avons qualifié la pornographie de dépersonnalisante. En quel sens ? En ce sens que la personnalité d'un être humain donné, qui se manifeste par son caractère propre tel qu'exprimé par ses paroles, ses réactions et choix par rapport à des situations données, son histoire personnelle, en bref par son identité unique, n'apparaît à aucun moment dans les scènes pornographiques. Le matériel pornographique n'a aucun dialogue, aucun sentiment n'est exprimé par les protagonistes, les noms des individus impliqués dans

les actes sexuels dépeints n'apparaissent nulle part. Les acteurs demeurent complètement anonymes. Il n'y a pas non plus de conversation entre eux : le langage, caractéristique humaine par excellence, a disparu, à l'exception de toutes sortes de grognements, car tout tourne autour de l'activité génitale. Et c'est là où la pornographie est dans son essence un mensonge. En effet là où elle prétend montrer la plus grande intimité possible entre des êtres humains, elle nie en fait tout ce qui fait qu'il puisse y avoir une intimité réelle : des paroles, une histoire, des personnes ayant une identité unique, qui se rencontrent de manière unique, qui communiquent de manière unique dans une situation unique. La rencontre sans arrière-plan, sans contexte, voire sans aucun décor, de deux êtres humains qui ne sont là que pour copuler, détruit justement ce qui fait qu'un homme et une femme sont des êtres humains ayant chacun une histoire unique. Ici, nous avons davantage affaire à des robots dépersonnalisés, dont on a en quelque sorte remonté la clé de l'instinct sexuel pour donner libre cours à celui-ci jusqu'à ce que la mécanique sexuelle soit épuisée, quitte à donner à nouveau quelques tours de clé ou de manivelle pour une prochaine séance. Cette dépersonnalisation n'est bien sûr pas innocente. Au contraire elle a un but bien particulier : le spectateur est appelé à s'identifier d'autant plus facilement avec les individus montrés dans le matériel pornographique, que ceux-ci sont tout le monde et personne à la fois. Ils peuvent être vous ou moi ou n'importe qui d'autre, justement parce qu'ils n'ont aucune histoire personnelle qui les différencie de vous ou de moi. En même temps, ce n'est ni vous ni moi qui s'active sur la photo ou sur l'écran, ce sont d'autres personnes, totalement anonymes. La dépersonnalisation dans la pornographie est apparente aussi dans le narcissisme des individus complètement tournés sur leur propre jouissance sexuelle, et ignorant totalement leur partenaire sur le plan affectif. La jouissance de chacun est son point de départ et son point d'aboutissement. Or, la sexualité telle que le Créateur l'a planifiée et donnée à l'homme et à la femme, a un caractère totalement différent : l'engagement sexuel n'est pas un point de départ, il est un point d'aboutissement, il est l'expression de l'accomplissement d'une relation émotionnelle et affective unique entre un homme et une femme dans une fidélité affirmée et réaffirmée, dans le don de soi à l'autre.

Mais, dira-t-on, cela signifie-t-il que des scènes très réalistes d'engagement sexuel apparaissant dans un contexte précis, avec des personnages dont on a raconté l'histoire et dont on connaît le caractère, seraient acceptables parce qu'on comprendrait cette histoire et ce contexte ? Beaucoup de gens sont de cet avis. On établit souvent une distinction entre ce qui est de nature érotique, et ce qui est de nature pornographique. Certes il y a bien

dans la nature humaine une dimension érotique, dimension elle aussi créée par Dieu. Un livre entier de la Bible, le Cantique des Cantiques, exprime en poésie et dans une sorte de pièce de théâtre cette dimension de l'amour entre un homme et une femme, employant beaucoup d'images et de métaphores pour exprimer le caractère érotique de leur attachement mutuel. Mais il y a une grande différence entre cette forme de poésie sublimée qui renvoie constamment au plan du Créateur, et les scènes dites érotiques qui parsèment un très grand nombre de films voire de livres, et qui manquent totalement d'exprimer artistiquement cet aspect sublimé tourné vers une réalité supérieure. Le plus souvent, ces scènes ne sont que de la pornographie déguisée, on pourrait dire de la pornographie « douce », car moins graphique que les films pornographiques proprement dits. Elles alimentent elles aussi le voyeurisme des spectateurs tout en prétendant ne pas le faire. Autre mensonge auquel il convient de ne pas se laisser prendre... Alors que devrait-on montrer ou ne pas montrer ? Question certes délicate qui ne peut pas être tranchée de manière simpliste. Qu'on pense par exemple à la danse, au ballet, qui peuvent exprimer par les gestes stylisés de la chorégraphie la plus belle forme de l'amour humain en le sublimant, ou, à l'autre extrême, se réduire à de la lascivité pure et simple, comme c'est par exemple le cas de tant de vidéoclips de chanteurs ou chanteuses « pop ».

Résumons ce qui a été dit : en réduisant la sexualité humaine au simple moment du contact physique sexuel, la pornographie s'avère être réductionniste, donc déformante. En ignorant volontairement la personnalité, l'histoire et l'individualité des êtres humains impliqués dans une rencontre sexuelle, la pornographie est dépersonnalisante. En mettant l'accent sur la pure jouissance physique de l'individu sans qu'un lien affectif existe entre les partenaires, la pornographie favorise le narcissisme, le culte de soi-même et de son propre plaisir. En exagérant et déformant l'aspect physique dans la présentation visuelle de l'engagement sexuel, en le réduisant à la dimension génitale, elle est une dégradation du corps humain.

La pornographie crée et développe une obsession vis-à-vis d'une sphère limitée de la sexualité. Elle ignore volontairement le langage véritable et sincère de l'amour et par là incite les spectateurs à ignorer et étouffer un tel langage. Elle les entraîne aussi à rechercher toujours plus d'excitation, car leurs sens sont vite émoussés. Pour employer une image très simple, elle provoque une démangeaison malsaine qu'on cherche à satisfaire en se grattant toujours davantage, abîmant ainsi de plus en plus sa propre chair sans jamais faire cesser la démangeaison, qui elle ne cesse de croître. Elle a donc un caractère destructeur qui peut être observé dans toutes les sociétés

qui la tolèrent et lui laissent libre cours sous prétexte de liberté d'expression : les personnes adonnées à la pornographie sont comme des drogués ou des alcooliques. Il existe même dans certains pays des centres de désintoxication pour de telles personnes, dont la vie entière est devenue prisonnière de cette drogue visuelle. On peut dire à juste titre qu'on a alors affaire à une idole qui oppresse ceux qui la servent et en sont devenus les esclaves. Très nombreux sont les exemples de personnes adonnées à cet esclavage qui se rendent coupables d'abus sexuels vis-à-vis d'autres personnes, notamment d'enfants. Les médias rapportent quotidiennement de tels exemples et il faut être tout à fait aveugle ou de mauvaise foi pour ne pas y voir un lien de cause à effet.

Nous avons dit que la pornographie est réductionniste, au sens où elle réduit la sexualité humaine à sa dimension génitale et en exclut tous les autres aspects que le Créateur a voulu y intégrer. Voici une illustration qui aidera mieux à comprendre ce que signifie ce réductionnisme : imaginons qu'un ensemble de musiciens, disons un orchestre, veuille jouer la partition d'un compositeur. Le compositeur a écrit ce morceau pour toutes sortes d'instruments de musique : violons, violoncelles, flûtes, hautbois, trombones, guitare, percussions, harpe etc. La musique qu'il a écrite, il l'a conçue pour cet ensemble d'instruments et l'a notée comme telle dans la partition qu'il a écrite. C'est comme cela qu'elle devrait être jouée, l'orchestration devrait en être respectée lors de l'exécution, chaque instrument ou groupe d'instruments jouant sa partie au moment où il doit intervenir. Mais voici que le chef d'orchestre décide arbitrairement, et sans consulter le compositeur, de ne faire jouer aucun de tous ces instruments, à l'exception des parties de percussion. Durant le concert, on n'entendra que les instruments à percussion. Et là où le compositeur n'a rien écrit pour les percussions, le chef d'orchestre leur enjoint de remplir les silences pour qu'on entende constamment les sons des tambours, gongs, tam-tam, timbales, xylophones etc. Les auditeurs pourront-ils dire avoir entendu l'œuvre du compositeur telle qu'il l'a conçue ? Non, bien sûr car le chef d'orchestre l'a complètement déformée en réduisant toute la musique aux percussions. C'est, par analogie, ce qui se passe avec la pornographie. Par son réductionnisme elle offre une caricature de la sexualité humaine.

Qu'est-ce alors au juste qu'une sexualité saine ? Comment la vivre au quotidien ? C'est là une question très délicate, car avec la sexualité nous avons affaire à un domaine de l'expérience humaine à la fois très sensible, très fragile, et particulièrement exposé à toutes sortes de déformations. Qui peut se targuer de maîtriser sa sexualité de manière parfaitement harmonieuse ? Les circonstances de la vie humaine sont telles, chacun est exposé

à de telles pressions, que l'instinct sexuel est bien souvent le premier à en pâtir. Car il s'agit bien d'un instinct, créé par Dieu comme tel et placé dans chacune de ses créatures. Mais cet instinct, Dieu l'a mis en nous dans le but d'une réalisation, d'un accomplissement. Très souvent, nous manquons cette réalisation, cet accomplissement, ou plutôt nous pensons l'atteindre là où il n'est justement pas, ce qui ne fait qu'engendrer insatisfaction, incompréhension et frustrations. Nos relations humaines en pâtissent de près ou de loin. Pourtant, au commencement, Dieu a établi le cadre dans lequel l'instinct sexuel doit rechercher et trouver son accomplissement: c'est celui du couple homme-femme, dans une relation de fidélité, d'amour, de complémentarité mutuelle et de don de soi. Insistons sur le mot de « relation ». Dans l'être de Dieu il existe une relation parfaite d'amour entre les trois personnes de la Trinité. Dieu a créé le couple homme-femme pour être en quelque sorte le miroir, dans sa Création, de cette relation parfaite: une dualité reflétant sa propre Trinité. *Dieu est Esprit et veut être adoré en esprit et en vérité*, a dit Jésus-Christ (Jean 4:24). Cela rend clair le fait que Dieu n'est pas une créature matérielle, comme nous le sommes, et qu'Il n'est pas doué d'instincts tels que nous le sommes. Nos instincts nous font tendre vers quelque chose, vers un ou des objets qui en dernière analyse pointent toujours vers le Créateur. Ainsi, nous qui avons été doués d'un instinct sexuel par le Créateur, nous reflétons quelque chose de son être qui ne peut cependant jamais être mis sur le même plan. Pensons à la prière adressée par Jésus-Christ à son Père céleste pour ses disciples lors du dernier repas pris en commun avec eux avant son arrestation et sa crucifixion (Jean 17:22-23): *Moi, je leur ai donné la gloire que tu m'as donnée, afin qu'ils soient un comme nous sommes un - moi en eux et toi en moi - afin qu'ils soient parfaitement un, et que le monde connaisse que tu m'as envoyé et que tu les as aimés, comme tu m'as aimé*. Tout au long de la Bible, l'amour de Dieu pour son peuple est comparé à l'amour d'un homme pour une femme. La Bible présente toujours cet amour comme l'attachement passionnel de l'époux vis-à-vis de son épouse, attachement caractérisé par une forte attraction érotique. L'union de Jésus-Christ à son Église est présentée comme les noces du fiancé avec celle qui doit devenir son épouse. Lorsqu'il est question de l'amour de Dieu pour son peuple, l'appel adressé à l'homme à s'unir à sa femme au début de la Création, résonne toujours comme une sorte d'écho. Les mots du livre de la Genèse servent d'arrière-plan à cette expression de l'amour divin (2:22-24): *L'Éternel Dieu forma une femme de la côte qu'il avait prise à l'homme et il l'amena vers l'homme. Et l'homme dit: « Cette fois, c'est l'os de mes os, la chair de ma chair. C'est elle qu'on appellera femme, car elle a été prise*

de l'homme. » C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à sa femme, et ils deviendront une seule chair.

Savoir et comprendre que les instincts qui nous caractérisent ne sont pas des forces obscures auxquelles on ne peut résister, mais des caractéristiques placées en nous par le Créateur, nous aide justement à les contrôler, à les apprécier à leur juste valeur, à leur accorder la place qui leur convient sans se laisser entraîner ou dominer par elles. Nos instincts doivent aussi être soumis à la volonté divine, tout comme n'importe quel autre aspect de notre vie. Cela, bien sûr, ne se fait pas automatiquement, car dans la condition de chute qui est celle de tous les humains, nos instincts cherchent justement à dominer notre volonté, et non à se soumettre à la volonté divine. Méditer sur la Parole de Dieu et prier est fondamental pour quiconque veut atteindre cet équilibre marqué par une telle soumission. Du reste seule cette soumission rend possible de diriger notre énergie vers des buts nobles de service et de sacrifice lorsqu'il ne nous est pas donné de pouvoir vivre notre sexualité dans le cadre créé par Dieu à cet effet, ce qui est le cas de bien des êtres humains. Car il est un fait qu'il n'est pas donné à chacun de trouver l'époux ou l'épouse auquel il ou elle aspire. D'ailleurs même dans le cadre du mariage la sexualité peut être déformée ou mal vécue, voire mal comprise, ce qui incite beaucoup à aller chercher leur satisfaction dans des relations adultères, ou dans l'addiction à la pornographie.

Parce qu'elle est comme un reflet ou un miroir de la relation d'amour de Dieu avec son peuple, la sexualité est appelée tout au long de l'Écriture Sainte à préserver un caractère saint. L'intimité et le mystère qui la caractérisent doivent être jalousement gardés à tout moment. Ainsi lit-on dans la lettre aux Hébreux, dans le Nouveau Testament (13:4) : *Que le mariage soit honoré de tous et le lit conjugal exempt de souillure. Car Dieu jugera les débauchés et les adultères.* L'apôtre Paul, écrivant aux chrétiens de la ville de Corinthe, ville connue à l'époque pour son immoralité sexuelle, leur adressait des exhortations à ce sujet, leur disant de ne pas prendre prétexte de leur liberté chrétienne pour se corrompre en imitant les pratiques de débauche des païens (I, 6:12-20) :

Tout m'est permis, mais tout n'est pas utile, tout m'est permis mais je ne me laisserai pas asservir par quoi que ce soit. Les aliments sont pour le ventre, et le ventre pour les aliments; et Dieu détruira l'un comme les autres. Mais attention: notre corps, lui, n'a pas été fait pour l'inconduite, il est pour le Seigneur, et le Seigneur pour le corps. En effet, comme Dieu a

ressuscité le Seigneur d'entre les morts, il nous ressuscitera, nous aussi, par sa puissance. Ignorez-vous que vos corps sont des membres du Christ? Vais-je donc arracher les membres du Christ pour en faire ceux d'une prostituée? Sûrement pas! Ou bien, ignorez-vous qu'un homme qui s'unit à une prostituée devient un seul corps avec elle? Car il est écrit: « Les deux deviendront une seule chair ». Mais celui qui s'unit au Seigneur devient, lui, un seul esprit avec lui. C'est pourquoi, fuyez les unions illégitimes. Tous les autres péchés qu'un homme peut commettre n'impliquent pas intégralement son corps, mais celui qui se livre à la débauche pêche contre son propre corps. Ou bien encore, ignorez-vous que votre corps est le temple même du Saint-Esprit qui vous a été donné par Dieu et qui, maintenant, demeure en vous? Vous ne vous appartenez donc pas à vous-mêmes. Car vous avez été rachetés à grand prix. Honorez donc Dieu dans votre corps et dans votre esprit qui appartiennent à Dieu.

Si un de nos contemporains s'était promené dans les rues de la ville de Corinthe au temps où Paul y demeurerait (entre 49 et 51 après J-C), il aurait été frappé à la vue de deux choses : la première étant le nombre de gens qui étaient esclaves et avaient récemment été affranchis, ou encore ceux dont les ancêtres avaient été esclaves. Et la seconde étant le nombre de prostituées qui vivaient à Corinthe. Au sommet de la montagne surplombant cette vaste cité s'élevait le temple d'Aphrodite, la déesse païenne de l'amour et de la beauté. Là, quelque mille prostituées recevaient en permanence les visiteurs venant d'un peu partout. La réputation d'immoralité que Corinthe s'était acquise était telle que les non-chrétiens eux-mêmes utilisaient l'expression « vivre à la corinthienne » pour parler de l'immoralité sexuelle. Une immoralité qui, précisons-le, était en même temps source de grand profit matériel pour cette ville païenne.

C'est dans cet environnement corrompu que Paul avait proclamé la bonne nouvelle de la libération des chaînes du péché par Jésus-Christ. Lui tout comme ses auditeurs savaient très bien ce que voulait dire être esclave, ce que signifiait le mot *chaînes*. Dans cette ville remplie d'esclaves affranchis il pouvait utiliser beaucoup d'exemples concrets pour leur expliquer ce que signifie être véritablement libre, appartenir à Christ comme à un

nouveau maître. Il pouvait leur expliquer ce que veut dire le fait que Christ nous a rachetés au prix le plus élevé non pour nous opprimer, mais au contraire pour que nous puissions jouir des privilèges d'une vraie liberté en nous soumettant à lui. Cet enseignement reste le même pour les chrétiens aujourd'hui : parce qu'ils ont été rachetés, parce que, d'esclaves qu'ils étaient, ils ont été pour ainsi dire affranchis, ils appartiennent à un nouveau maître qu'ils doivent honorer avec leur corps. Pour bien comprendre cela, il faut en premier lieu méditer sur ce qu'est la liberté en Christ, en second lieu se demander pourquoi on ne doit pas retomber dans l'esclavage, et en dernier lieu se poser la question de notre destination finale.

Or il semble que beaucoup, dans la jeune église de Corinthe, n'aient justement pas compris que ce que signifie le mot « liberté ». En fait, beaucoup prenaient prétexte de cette liberté pour continuer à vivre comme auparavant, visitant les prostituées du temple d'Aphrodite. Peut-être pensaient-ils, sous l'influence de la philosophie grecque de cette époque, que Christ était mort pour leur âme seulement, et non pas pour leur être tout entier, le corps y compris. Et de fait, si Dieu ne s'occupe que de mon âme, ou encore s'il ne règne que sur la partie intellectuelle de mon être, alors bien sûr, je puis m'adonner à tous mes désirs corporels, sans restriction. Ne suis-je en effet pas libre ? Contre cette idée, qui fait de Dieu un demi-dieu exerçant une dominion partielle, la Bible affirme fermement que Dieu est le Seigneur et libérateur de notre existence toute entière. C'est pourquoi Paul dit qu'il ne se laissera pas enchaîner dans l'esclavage par quoi que ce soit. C'est pour cela aussi que nos corps sont très précieux aux yeux de Dieu. L'argument majeur que Paul utilise est celui de la résurrection corporelle du Christ : *Par son pouvoir, Dieu a ressuscité le Seigneur*. Il n'a pas ressuscité un fantôme, un esprit sans apparence physique, Il a ressuscité une personne avec des traits et des caractéristiques physiques. Et Paul ajoute : *Il nous ressuscitera aussi*. Tout d'un coup, l'image devient très différente de ce qu'imaginaient les Corinthiens. Christ a abandonné sa vie, il a donné son corps pour son Église, et Dieu l'a ressuscité des morts dans un corps physique pour bien montrer qu'Il domine sur toute la réalité créée. Il libère de la mort toute la réalité physique, y compris nos corps. Lorsque l'on continue la lecture de la première lettre aux Corinthiens, on apprend que certaines personnes de cette église ne croyaient pas en la résurrection des morts. Il n'est pas étonnant qu'il y ait eu parmi eux une attitude aussi laxiste vis-à-vis du corps ; une conception du corps dévalorisée, qui en fin de compte devint un prétexte pour s'adonner à l'immoralité sexuelle. Il ne faut pas s'y tromper : vivre « à la corinthienne » ne signifie pas avoir une haute

estime du corps parce qu'on cherche à en satisfaire tous les désirs. Si l'on se laisse enchaîner par ses désirs physiques, on ne respecte pas son corps, on en fait plutôt une idole. Or les idoles sont des maîtres tyranniques qui ne libèrent pas, mais au contraire enchaînent à nouveau dans l'esclavage.

Or, et c'est le second point, on n'a pas été libéré, affranchi de l'esclavage à un prix de rachat exorbitant, celui du sang du Christ, pour retomber dans cet esclavage. Si nous devons honorer Dieu dans notre corps, c'est parce que nous appartenons à un nouveau maître qui est saint : *Nous ne nous appartenons pas*. C'est-à-dire que nous sommes en même temps libres tout en appartenant à un nouveau maître. Il gouverne maintenant notre vie. De quelle manière ? La réponse de Paul est simple : *Dieu, qui a ressuscité le Seigneur, nous ressuscitera aussi par sa puissance*. Cela signifie que nous avons part à la résurrection de Christ. Il a d'abord été ressuscité des morts, et les croyants ressusciteront aussi des morts car ils sont greffés en lui. Or, c'est justement parce qu'ils sont greffés en lui, que leurs corps sont les membres du Christ. C'est de cette manière qu'Il gouverne sur eux, c'est-à-dire sur son corps, car par la foi ils sont greffés en lui. Vont-ils maintenant retomber dans l'esclavage alors qu'ils ont été faits membres du Christ ? Vont-ils donner d'eux-mêmes l'image du temple d'Aphrodite, la déesse païenne, ou bien l'image du temple du Saint-Esprit que Dieu a fait d'eux ?

Quelqu'un demandera : « Quelles sont les limites entre un usage bon et sain du corps qui honore Dieu, et l'abus de ce même corps ? Combien dois-je boire, combien dois-je manger etc. ? » La limite devrait être fixée par la foi de chacun, dans une compréhension spirituelle des exigences de Dieu dans sa Loi. Nous avons été libérés non pas pour vivre en esclave, mais pour profiter de la liberté, pour témoigner d'une harmonie dans tout ce que nous faisons, et par là pour répondre de manière responsable au plan de Dieu pour ses créatures. C'est de cette manière que l'on rend gloire à Dieu dans son corps. Lorsque je suis en danger de retomber en esclavage, les fruits que je porte m'avertiront de ce danger. Ils parleront d'eux-mêmes et ma conscience me parlera aussi de mes propres idoles. Je saurai si je suis passé d'un usage bon et sain de mon corps à un abus de ce même corps lorsque je commencerai à faire du mal non seulement à moi-même, non seulement à mes proches, mais lorsque j'offenserai Christ lui-même, le Maître aimant qui m'a racheté à grand prix. Par la foi je saurai quel est le bon usage de mon corps, parce que la vraie foi en Christ parle un langage de liberté et de vérité, et non pas d'esclavage, d'oppression ou de mensonges adressés à soi-même et aux autres. Le même Paul qui avertit sévèrement les Corinthiens libertaires mais en fait toujours esclaves de leurs passions, adresse un autre

avertissement, cette fois aux chrétiens de la ville de Colosses, en Asie Mineure. Ceux-là sont en danger de devenir les prisonniers d'une conception religieuse stricte faite de règles et de tabous, qui nie tout bonnement la liberté acquise en Christ (2:20-23):

Vous êtes morts avec le Christ à tous ces principes élémentaires qui régissent la vie dans ce monde. Pourquoi alors, comme si votre vie appartenait encore à ce monde, vous laissez-vous imposer des règles du genre: « Ne prends pas ceci, ne mange pas de cela, ne touche pas à cela!... » Toutes ces choses ne sont-elles pas destinées à périr après qu'on en a fait usage ? Voilà bien des commandements et des enseignements purement humains ! Certes, les prescriptions de ce genre paraissent empreintes d'une grande sagesse, car elles demandent une dévotion rigoureuse, des gestes d'humiliation et l'assujettissement du corps à une sévère discipline. En fait, elles n'ont aucune valeur, sinon pour satisfaire des aspirations tout humaines.

De plus, la vraie foi tourne les pensées des croyants vers leur destination finale. Elle projette la vérité et la liberté dans un futur glorieux. Notre destination finale, à la résurrection, sera l'unité totale avec Christ, notre libérateur. Alors nous serons complètement libérés des chaînes du péché. Alors il n'y aura plus rien pour nous tenter dans notre corps, rien qui menace de devenir une idole esclavagiste : nous aurons été libérés de la tentation d'utiliser dans nos vies le sexe, l'alcool, la drogue ou quoi que ce soit d'autre à la place de Jésus-Christ. Notre sainteté aura été rendue parfaite. Dieu aura totalement restauré notre corps.

En attendant, et comme en prélude à cette libération complète, la protection de la vie selon les normes divines commence par la protection de la relation privilégiée qui lie un homme à une femme dans l'alliance du couple. Cette relation précède et conditionne à son tour la protection de la vie donnée en signe de bénédiction au couple, celle des enfants nés en son sein. Relations qui reflètent l'amour divin manifesté envers sa créature.

Le livre des Proverbes parle de manière à la fois imagée et très concrète de l'éthique sexuelle. Aux hommes, il enjoint de jouir de la femme de leur vie, leur épouse, en employant l'image d'un puits, d'une citerne qui vous appartient exclusivement, et dont vous pouvez avec joie et profit vous désaltérer (5:15-23).

Bois les eaux de ta citerne, celles qui sortent de ton puits. Tes sources doivent-elles se répandre au – dehors, tes ruisseaux doivent-ils couler sur les places publiques ? Qu'ils soient pour toi seul, et non pour des étrangers avec toi. Que ta source soit bénie, et fais ta joie de la femme de ta jeunesse, biche des amours, gazelle pleine de grâce : sois en tout temps enivré de ses charmes, sans cesse épris de son amour. Ainsi pourquoi, mon fils, serais-tu épris d'une courtisane et embrasserais-tu le sein d'une inconnue ? Car les voies de l'homme sont devant les yeux de l'Éternel qui aplanit toutes ses routes. Le méchant est pris dans ses propres fautes, il est retenu par les liens de son péché. Il mourra faute d'instruction, il chancellera par l'excès de sa folie.

Quant au Cantique des Cantiques, voici en quels termes poétiques il chante l'amour du bien-aimé à la bien-aimée (4:9-12) :

*Tu me ravis le cœur, ma sœur, ma fiancée
Tu me ravis le cœur par un seul de tes regards,
Par une seule maille de tes colliers.
Que de beauté dans ta tendresse, ma sœur, ma
fiancée !
Combien ta tendresse vaut mieux que le vin,
Et la senteur de tes parfums que tous les aromates !
Tes lèvres distillent le miel, ma fiancée ;
Il y a sous ta langue du miel et du lait,
Et la senteur de tes vêtements est comme la senteur
du Liban.
Tu es un jardin clos, ma sœur, ma fiancée
Une fontaine close, une source scellée.*

ESPÉRER MALGRÉ LA DÉPRESSION

Parler de la dépression, c'est parler d'un mal qui affecte un nombre croissant d'hommes et de femmes, causant beaucoup de souffrance et paraissant le plus souvent sans issue pour ceux qui en souffrent. Espérer malgré la dépression, c'est espérer en le Dieu rédempteur qui a vaincu toutes les forces de la mort et de l'obscurité en la personne de Jésus-Christ, Dieu devenu homme pour le salut d'hommes voués par nature aux ténèbres. La dépression a été décrite en détail par de nombreux spécialistes et en donner ici une définition exhaustive serait une entreprise vouée à l'échec. Des facteurs internes, ou, comme l'on dit dans le vocabulaire médical spécialisé, endogènes, peuvent en être à l'origine, comme le facteur héréditaire. On hérite ainsi de ses parents une prédisposition à la dépression. Des facteurs externes, comme des circonstances personnelles très éprouvantes sur le plan émotionnel, forment, eux, les causes exogènes de la dépression. Le stress et la fatigue sont reconnus comme des agents qui provoquent ou activent les tendances dépressives. On pourrait gloser à perte de vue sur les causes culturelles et civilisationnelles de ce stress ou de cette fatigue dans nos sociétés contemporaines marquées par une pression psychique continue exercée sur chacun : cette pression se manifeste par le bombardement de l'information médiatique, la perte des repères traditionnels, de l'identité communautaire, l'exigence d'adaptation à toutes sortes de nouvelles technologies en milieu professionnel ou éducatif, l'angoisse liée à une absence de perspective rassurante sur son propre futur, sur le futur de la planète etc. Sur le plan physiologique, la circulation de certaines substances chimiques qui parcourent notre cerveau, les neurotransmetteurs, se trouve bloquée : ces substances, qui dans un état normal circulent de neurone en neurone par le biais de leurs extrémités, les synapses, se trouvent au contraire réabsorbées dans le neurone où elles se trouvent. C'est cette réabsorption qui est la cause physique de la dépression : certains médicaments, les antidépresseurs, sont

justement conçus pour exercer un effet sur cette cause physique. La plupart ne sont d'ailleurs pas sans graves inconvénients, en raison de leurs effets secondaires, et il convient d'en tenir sérieusement compte avant d'y avoir recours. Notons surtout que la dépression ne devrait pas être envisagée comme une affairement purement physique, ou matérielle, qui doit seulement être traitée à l'aide de médicaments spécialisés. Dieu a créé l'être humain dans une relation inséparable entre l'âme, ou le psychisme, et le corps. Les deux s'influencent mutuellement dans une relation complexe et souvent difficile à cerner. C'est justement parce qu'elle insiste sur la valeur du corps qui fait intégralement partie de la Création que la foi chrétienne insiste aussi sur la résurrection des corps à la fin des temps, ce qui est autre chose que de croire en l'immortalité de l'âme, comme c'est le cas dans de nombreux systèmes religieux ou philosophiques. La foi chrétienne confesse Jésus-Christ ressuscité corporellement, et non pas un fantôme que des disciples illuminés ont cru voir dans un moment d'extase ou d'enthousiasme mystique.

Mais quels sont les symptômes les plus courants de la dépression? À des degrés divers une humeur noire, une tristesse chronique, l'incapacité de se réjouir, de voir la vie de manière positive, d'éprouver du plaisir, un sens général de perte, de motivation, une mauvaise image de soi; ainsi, si l'on n'atteint pas à la perfection, on se considère comme un être raté, un incapable méritant d'être puni. On est obsédé par le côté négatif de la vie, on revient constamment sur ses propres échecs, on éprouve des tendances autodestructrices voire suicidaires, on souffre d'une absence d'espérance et de vision pour le futur. La vie vaut-elle la peine d'être vécue dans de telles conditions?

Pour beaucoup, hélas, le déprimé est un être considéré comme faible, voire spirituellement déficient. Dans certains milieux chrétiens on pense qu'il ou elle doit sûrement porter le poids de ses péchés pour être ce qu'il est. Ne serait-il pas quelqu'un qui ne s'est pas repenti de ses fautes, qui ne s'est pas véritablement converti au Seigneur? Si quelqu'un croit véritablement en Jésus-Christ, ne doit-il pas manifester une joie exubérante? Un tel jugement rappelle la question des disciples posée à Jésus-Christ lorsqu'ils sont passés devant l'aveugle né (Jean 9:2-3): *Maître, qui a péché, lui ou ses parents pour qu'il soit né aveugle?* Ce à quoi Jésus leur a répondu, avant de guérir cet homme: *Ce n'est pas que lui ou ses parents aient péché: mais c'est afin que les œuvres de Dieu soient manifestées en lui.* Bien sûr la dépression, comme toute autre maladie, est un signe de la réalité brisée qui, après la chute du premier couple humain, caractérise la Création originellement parfaite de Dieu. Peut être davantage que bien d'autres affections, la dépression témoigne de ce que l'on peut être la victime d'attaques spiri-

tuelles destinées par un ennemi à nous faire complètement perdre pied et à nous plonger dans le désespoir. Car, sans nier les causes endogènes ou exogènes mentionnées plus haut, il faut toujours savoir se placer dans une perspective spirituelle plus large, et envisager notre vie dans le cadre d'une lutte qui dépasse notre propre personne : la lutte entre Jésus-Christ et Satan, déjà présente à l'aube de l'humanité. Chaque vie individuelle est l'un des multiples terrains de bataille d'une telle lutte cosmique, et il convient de faire preuve de lucidité à cet égard. Voilà aussi pourquoi l'on peut espérer en dépit des attaques insidieuses dont on peut être la victime lorsque l'on est sujet à la dépression : car au-delà de ma personne, il existe un vainqueur qui m'entraîne à sa suite, c'est le roi de la Création, le vainqueur de Satan, Jésus-Christ, la seconde personne de la Trinité. À partir de là, je puis savoir que l'horizon ultime de ma vie n'est pas tel ou tel symptôme qui m'affecte et me fait du mal, mais la vie éternelle qui m'est promise dans le sillage de la résurrection du Christ. On peut alors relativiser et même combattre les effets de la dépression dans sa vie, et regarder plus haut, retrouver une perspective positive, même si nos émotions ne suivent pas toujours. C'est là qu'il faut aussi savoir distinguer entre le domaine du psychisme, affecté par la dépression, et le domaine spirituel, gouverné par l'Esprit de Dieu : ce sont deux sphères distinctes l'une de l'autre, même si très proches. L'homme spirituel sait et croît dans la certitude que les promesses de Dieu en Jésus-Christ, dont le Saint-Esprit témoigne en lui, ne sont pas liées à ses états émotionnels chancelants, états qu'il peut lui-même reconnaître comme pathologiques, s'il est suffisamment lucide. Les promesses de Dieu, qui sont *oui et amen* en Jésus-Christ, ne fluctuent pas avec notre subjectivité, nos états d'âmes, dépressifs ou non. Les promesses divines sont ancrées dans l'éternité divine, qui dépasse - et de très loin - notre condition d'êtres faibles, limités et mortels ; ce sont ces promesses qui peuvent nous soutenir, justement parce qu'elles n'ont pas leur origine en nous. Malgré les attaques dont nous sommes l'objet, nous pouvons faire preuve de vaillance dans le combat spirituel quotidien, même si cette vaillance se manifeste encore dans un état de faiblesse psychique. Nous pouvons être motivés par une perspective supérieure, par une espérance indestructible dont nous rendons à notre tour témoignage, du sein même de notre propre faiblesse. C'est aussi cette perspective qui peut nous motiver à adopter certaines mesures, une certaine hygiène de vie qui peut limiter les effets de la dépression en nous ; car Dieu nous accorde une vie qui, tout en étant une, est à la fois corps, psychisme et esprit afin que nous en prenions soin. Prendre soin de son corps et de son psychisme, les deux étant liés, est une obligation.

Ainsi, les exercices ou activités physiques, pratiqués de manière responsable, ne devraient pas être considérés comme inutiles : ils auront des effets positifs sur le système nerveux et sur notre psychisme. Ils développent une endurance qui permet de beaucoup mieux supporter la fatigue causée par nos activités quotidiennes. Les lectures auxquelles on s'adonne, les films que l'on regarde ou les spectacles auxquels on assiste, le type de musique que l'on écoute, tout ceci devrait être pris en compte pour maintenir une bonne hygiène mentale. Chacun a la responsabilité d'effectuer des choix, et doit tenir compte des effets qu'aura sur son psychisme ce à quoi il s'expose. Les sujets de conversation que nous abordons quotidiennement ne sont pas indifférents non plus. Même s'ils sont souvent dictés par les circonstances du moment (lesquelles sont la plupart du temps loin d'être roses) nous avons la possibilité de rééquilibrer ces sujets de conversation. L'appréciation pour la beauté des formes de vie créées par Dieu, la jouissance de plaisirs sains ont leur place légitime dans la vie humaine placée sous le regard de Dieu. Les passe-temps auxquels on s'adonne dans ses moments de loisir, s'ils sont sains, peuvent aussi rééquilibrer certaines tendances dépressives.

On peut guérir de la dépression, de nombreux exemples en témoignent. Un choc émotionnel très dur peut avoir été à l'origine d'un accès dépressif, qui peut durer des années. Le passage du temps, des circonstances nouvelles, toutes sortes de facteurs jouant de manière positive peuvent faciliter une guérison. Au contraire, certaines personnes affectées par des tendances dépressives chroniques devront vivre avec toute leur vie. À l'inverse on peut très bien vivre sans connaître la souffrance psychique causée par la dépression, et pourtant vivre sans espérance car sans connaissance du salut que Dieu a offert par sa Grâce en Jésus-Christ. Tandis qu'on peut vivre au quotidien la souffrance d'une telle maladie, tout en étant animé d'une espérance indestructible et habité par la vie qui nous est donnée par le même Jésus-Christ. Dieu n'a jamais promis à ses enfants qu'ils traverseraient la vie sans aucun inconvénient, Il leur a promis de les soutenir sans défaillir, au milieu des plus grandes épreuves. Il les a appelés à devenir de vrais disciples de son Fils, c'est-à-dire à porter leur propre croix, et aider leurs frères à porter la leur. L'auteur de la lettre aux Hébreux, dans le Nouveau Testament, l'exprime comme suit en parlant de Jésus-Christ (4:15-16). Ces paroles peuvent à bon droit nous remplir d'espérance :

*En effet, nous n'avons pas un grand-prêtre qui
serait incapable de se sentir touché par nos faiblesses.
Au contraire, il a été tenté en tous points comme nous*

le sommes, mais sans commettre de péché. Approchons-nous donc du trône du Dieu de grâce avec une pleine assurance. Là, Dieu nous accordera sa bonté et nous donnera sa grâce pour que nous soyons secourus au bon moment.

Est-il utile d'ajouter que lorsqu'il encourage ses lecteurs à s'approcher du trône du Dieu de grâce, l'auteur de la lettre aux Hébreux les invite à persévérer dans la prière : prière à la fois ardente et confiante dans la certitude qu'elle n'est pas un vain cri projeté dans un espace de silence. Cette prière ne revient pas comme un écho creux vers celui qui l'a exprimée, au contraire elle atteint celui-là même auquel elle s'adresse. Si quelqu'un en doutait, se demandant comment de sa propre faiblesse pourrait surgir une prière qui s'élève jusqu'à Dieu, qu'il ou elle écoute plutôt les paroles de l'apôtre Paul aux Romains (8:26-27) :

De même, l'Esprit vient nous aider dans notre faiblesse. En effet, nous ne savons pas prier comme il faut, mais l'Esprit lui-même intercède en gémissant d'une manière inexprimable. Et Dieu qui scrute les cœurs sait vers quoi tend l'Esprit, car c'est en accord avec Dieu qu'il intercède pour ceux qui appartiennent à Dieu.

ESPÉRER CONTRE TOUTE ESPÉRANCE

Les quelques réflexions présentées au cours du chapitre précédent sur le sujet de la dépression nous conduisent à revenir sur la question suivante, abordée au cours de la première partie (au chapitre trois) : Dieu peut-il changer le mal en bien ? Il arrive tellement d'événements négatifs dans la vie quotidienne, tellement de souffrances causées par toutes sortes de facteurs, qu'on peut à bon droit se demander à quoi tout cela rime. Dieu est-il en contrôle des événements, et si oui, pourquoi laisse-t-il arriver tant de malheurs ? Cette question, chacun se la pose, ou se l'est posée. Le mal qui m'arrive a-t-il un but particulier et peut-il en sortir à plus ou moins long terme quelque chose de bon ? La réponse chrétienne à cette délicate question est certainement oui, mais elle a besoin d'être expliquée. Car d'un point de vue purement humain, on ne voit jamais très bien le but de la souffrance a priori. La tendance naturelle de l'homme est de se révolter contre Dieu, voire de nier son existence à cause du mal que l'on voit autour de soi. Cependant, lorsque l'on parle de Dieu il faut d'abord se demander s'Il est bien la mesure de toutes choses, ou bien si nous autres humains sommes cette mesure. Or l'on peut bien dire que Dieu est la mesure de toutes choses, puisqu'Il est omnipotent, c'est-à-dire tout-puissant, et omniscient, c'est-à-dire qu'Il sait par avance tout ce qui va se dérouler dans notre histoire personnelle et celle du monde. Si tel n'était pas le cas, nous n'aurions aucune raison de l'appeler Dieu ; au mieux, Il serait une créature supérieure. En fin de compte, notre vie personnelle entre dans son plan, un plan bien plus grand que nous ne pourrions jamais l'imaginer. Or, saisir cette réalité ne peut se faire que par la foi au Dieu qui se révèle comme omnipotent et omniscient. Il contrôle même les étapes de notre vie qui ne se sont pas encore déroulées, car Il est au-dessus du temps et le gouverne. Accepter ceci par la foi ne veut pas dire que chacun comprendra sans problème comment des événements ressentis comme très négatifs et douloureux pourraient finalement contri-

buer à un bien quelconque. D'abord, peut-être ne verrons-nous jamais de notre vivant en sortir quelque chose de positif. Bien des générations plus tard on pourra peut-être voir apparaître des effets inattendus et bénéfiques. Ensuite, il est bien possible que certains événements négatifs le resteront à toujours et ne produiront jamais de fruits positifs. Comment en juger sur un plan purement humain, qui n'est, quant à lui, ni omnipotent ni omniscient? Comment, par exemple, évaluer les souffrances sans nom et l'extermination dûment planifiée de plus d'un million et demi d'Arméniens chrétiens au cours de la Première Guerre mondiale, extermination envisagée et entamée dès la seconde moitié du dix-neuvième siècle? Néanmoins, se placer dans la perspective de la foi c'est accepter que Dieu a bel et bien le pouvoir de changer toutes choses, de faire toutes choses nouvelles. En recherchant sa volonté révélée, en vivant par la foi en Jésus-Christ, on peut souvent se rendre compte soi-même, après coup, que l'épreuve que Dieu a amenée sur notre chemin avait un but particulier positif qu'Il avait lui-même déterminé d'avance. *Tout concourt au bien de ceux qui l'aiment*, écrit Paul aux chrétiens de Rome (8:28). Paul savait bien de quoi il parlait, lui dont la vie était remplie d'épreuves de toutes sortes, et pas des moindres. Mais il parlait animé d'une foi indestructible en Jésus-Christ. Considérons justement le sacrifice de Jésus-Christ sur la Croix de Golgotha. Sur un plan purement humain, il n'y a rien de plus désespérant que la mort injuste de Jésus-Christ, en qui tant d'hommes et de femmes avaient mis leur espoir, l'ayant suivi pendant les trois années de son ministère sur terre. Ils étaient absolument choqués et abasourdis qu'un tel désastre ait pu se produire. Toutefois, si l'on mesure les conséquences positives de sa résurrection pour l'humanité, on peut bien dire qu'il n'y a jamais rien eu de pareil dans l'histoire du monde. Il fallait donc bien la Croix avant la Résurrection. Or si cette crucifixion a été une *nécessité* pour le salut de l'humanité, ce n'est pas *par hasard* qu'elle a pris place historiquement, mais selon un plan divin établi de toute éternité et annoncé à l'avance par les prophètes de l'Ancien Testament aussi bien que par Jésus lui-même. Cette transformation de la chose la plus vile et la plus abjecte en l'événement le plus glorieux ne pouvait être accomplie que par Dieu. Prenons un autre exemple dans l'histoire du Nouveau Testament. Avant sa conversion miraculeuse à la foi chrétienne, sur le chemin de Damas, Paul avait persécuté les chrétiens de manière très violente. Au livre des Actes des Apôtres, (8:3) il est dit: *Il cherchait à détruire l'Église, allant de maison en maison pour en arracher les croyants, hommes et femmes, et les jeter en prison*. La conséquence positive et inattendue de cette persécution nous est donnée immédiatement après,

au verset suivant: *Les croyants qui s'étaient dispersés parcouraient le pays en proclamant le message de la Bonne Nouvelle.* Paul cherche à détruire l'Église, et en fin de compte la persécution qu'il initie aboutit au résultat contraire. Qui d'autre que Dieu pourrait accomplir un tel renversement ?

Autre question cruciale : les vertus les plus respectées telles que le courage, l'endurance et la persévérance, le sacrifice de soi-même, pourraient-elles se manifester autrement qu'au milieu des épreuves, des souffrances et de grands dangers ? Or ce sont justement ces vertus qui font admirer le degré d'humanité de ceux qui les pratiquent. Un grand nombre d'exploits sportifs sont même appréciés sur cette base : traversée des océans en solitaire, ascension d'un pic sur sa face réputée inaccessible etc. Que dire a fortiori des Jeux Paralympiques ? La souffrance forge le caractère, elle aide aussi à distinguer ce qui est essentiel de ce qui ne l'est pas, ce qui est durable de ce qui est passager. Ceux qui l'ont connue et en sont sortis grandis peuvent servir d'exemple à d'autres qui vivent des moments similaires. Cela est souvent vrai pour des incroyants. À plus forte raison faut-il savoir accepter par la foi que ce qui nous arrive fait partie d'un plan bien plus étendu que ce que nous percevons au moment de l'épreuve.

Le Seigneur Jésus-Christ est passé par une souffrance indescriptible lors de sa Passion : cette souffrance a signifié l'abandon total par son Père céleste, c'est-à-dire l'enfer proprement dit. Sa victoire sur la mort et l'enfer n'a pas été acquise à un prix vil, mais au prix le plus précieux, celui de sa vie même. Or c'est aussi Jésus-Christ qui a dit (Matthieu 16:24, voir aussi 10:37-39) : *Si quelqu'un veut marcher à ma suite, qu'il renonce à lui-même, qu'il se charge de sa croix et qu'il me suive. Car celui qui est préoccupé de sauver sa vie la perdra ; mais celui qui perdra sa vie à cause de moi la retrouvera.* Perdre sa vie à cause de Jésus-Christ signifie passer par ce processus d'élagage, de purification de la foi au travers d'une épreuve qui a un sens, afin qu'un être renouvelé spirituellement se dégage de l'homme ancien. Les deux dernières béatitudes prononcées par Jésus durant le Sermon sur la Montagne en témoignent elles aussi (Matthieu 5:10-12) :

Heureux ceux qui sont opprimés pour la justice, car le royaume des cieux leur appartient. Heureux serez-vous quand les hommes vous insultent et vous persécuteront, lorsqu'ils répandront toutes sortes de calomnies sur votre compte à cause de moi. Oui, réjouissez-vous alors et soyez heureux, car une magnifique récompense vous attend dans les cieux. Car vous

serez ainsi comme les prophètes d'autrefois: eux aussi ont été persécutés avant vous de la même manière.

Dans la Bible il n'y a sans doute aucun récit qui illustre comment Dieu peut changer le mal en bien comme celui de Joseph et de ses frères, tous fils du patriarche Jacob. Détesté par ses frères et vendu par eux comme esclave, il se retrouve bien plus tard, après de nombreuses pérégrinations et épreuves, l'intendant du pharaon d'Égypte, ayant en main l'administration de tout le pays. Or, la famine qui sévit non seulement en Égypte mais dans le pays voisin où résident son père et ses frères, amène ceux-ci à venir chercher des vivres à la cour du pharaon, où ils sont reçus par Joseph lui-même qu'ils ne reconnaissent pas, tandis que lui les reconnaît. Après plusieurs aller-retour, et bien des moments dramatiques durant tout cet épisode, Joseph en sanglots découvre son identité à ses frères (Genèse 45:4-8):

Je suis Joseph, leur dit-il, votre frère, que vous avez vendu pour être emmené en Égypte. Et maintenant ne vous tourmentez pas et ne vous accablez pas de remords de m'avoir vendu comme esclave. C'est pour vous sauver la vie que Dieu m'a envoyé devant vous. Car voici deux ans que la famine sévit dans ce pays et pendant cinq ans encore, il n'y aura ni labour ni moisson. Dieu m'a envoyé devant vous pour vous faire subsister sur la terre et vous garder la vie, par une très grande délivrance. C'est pourquoi ce n'est pas vous qui m'avez envoyé ici, c'est Dieu. Et il m'a élevé au rang de « Père pour le pharaon », faisant de moi le maître de toute sa cour et le dirigeant de toute l'Égypte.

Plus tard, alors que ses frères redoutent que peut-être il cherche à se venger de ce qu'ils lui ont fait subir, Joseph les rassurera encore (50:19-21): *N'ayez aucune crainte! Suis-je à la place de Dieu? Vous aviez projeté de me faire du mal, mais par ce que vous avez fait, Dieu a projeté de faire du bien en vue d'accomplir ce qui se réalise aujourd'hui, pour sauver la vie à un peuple nombreux.*

L'assurance que Dieu peut changer le mal en bien, à sa manière et en son temps, ne devrait pas inciter les uns à témoigner d'une sympathie à bon marché vis-à-vis d'autres lorsque ces derniers passent par une grande épreuve. Dans un tel cas, ma responsabilité consiste non pas à tâcher de minimiser la douleur de celui qui est affligé, mais, tout en tâchant d'alléger

son fardeau dans la mesure de mes possibilités, à l'aider avec sensibilité à mettre sa confiance et sa foi en Dieu seul, afin que cette épreuve devienne pour lui purificatrice et mène à son affermissement spirituel.

Espérer contre toute espérance: cette formule paulinienne (tirée de Romains 4:18) se réfère à celui qui est tenu pour le père des croyants, le patriarche Abraham, lui-même ancêtre de Joseph et de ses frères. Alors qu'il est fort avancé en âge, sans enfants et à vues humaines destiné à mourir sans laisser de traces, une descendance comprenant de nombreuses nations lui est promise par l'Éternel. Par la foi, il s'accroche à cette promesse divine, qui se réalisera à partir de la naissance d'Isaac et sera poursuivie à travers l'histoire d'un peuple particulier, Israël, puis de l'ensemble des nations à partir de Jésus-Christ et du mandat missionnaire qu'Il confie à ses disciples avant son Ascension (Actes :1:8). Néanmoins, cette formule exprime bien un paradoxe, celui de la foi, qui va à l'encontre de ce que l'on voit ou prévoit à vues humaines. Elle va de pair avec cette autre formule paulinienne paradoxale qui parle de *la folie de la prédication* (1 Corinthiens 1:20-25), prédication centrée sur la Croix du Christ et qui renverse les perceptions et les raisonnements humains non illuminés par l'Esprit divin. La rationalité chrétienne - qui est tout sauf rationaliste au sens du mouvement philosophique issu des soi-disant « Lumières » - passe donc nécessairement par le paradoxe de la Croix et tout ce qu'il implique.

Rendre compte de l'espérance chrétienne, c'est donc avant tout rendre compte de la Croix et du radical renversement qu'elle opère dans l'histoire des hommes. Ce n'est pas s'appuyer sur des triomphalismes religieux tapageurs et passagers (comme c'est hélas souvent le cas au sein de bien des communautés chrétiennes, par déformation et non par réformation). Ce n'est pas non plus s'appuyer sur un héritage culturel dont le noyau vivificateur, Jésus-Christ, est absent. C'est avant tout s'appuyer sur la Croix, cet instrument de transformation irrésistible où Dieu se donne en personne, plongeant dans les ténèbres de la condition humaine afin de confondre une fois pour toutes la mort et son propagateur, celui qui a séduit et continue de séduire une humanité en perpétuelle quête de délivrances avortées. Que cette humanité appelle la succession de ces mirages sauveteurs l'Histoire, le Progrès, la Raison, la Science, la Démocratie et les Droits de l'Homme, qu'elle la définisse par n'importe quels autres vocables voire qu'elle cherche en permanence à pulvériser les frontières sémantiques de ces vocables, elle n'aura jusqu'à la fin des temps d'autre horizon que sa propre déchéance à moins qu'elle n'entre dans le domaine racheté de l'enfer par le Christ victorieux: le domaine du Royaume de Dieu. Or, celui-ci est déjà manifesté dans la vie de ceux qui lui appartiennent, par

les fruits que l'Esprit fait naître en eux. L'homme cherche par tous les moyens à transcender sa condition, et à repousser les frontières de son expérience sur tous les fronts. Lorsqu'il s'agit de repousser les frontières de sa propre folie, il n'est d'ailleurs jamais en reste (comme en témoignent, à titre d'exemples, la pornographie ou le développement de son arsenal nucléaire). Cette recherche tous azimuts peut à juste titre être envisagée comme une série d'ersatz et de dévoiements de sa quête vers l'homme parfait, accompli, réconcilié avec lui-même, avec l'autre, le monde et la Transcendance.

La vie du chrétien authentique, elle, témoigne d'une expansion, d'une croissance vers le Christ, l'homme parfait. Elle n'est pas repliée sur elle-même, au contraire elle tend vers un but, elle possède une direction. Elle n'atteint pas la perfection de manière immédiate et artificielle, mais elle croît progressivement dans la perfection déjà atteinte par le Christ ressuscité, étant greffée en lui. Avec reconnaissance elle peut contempler le chemin accompli et y voir la marque de la présence divine qui l'a soutenue tout au long de ce chemin souvent cahoteux et semé d'embûches. Elle tend aussi vers l'autre, dans la reconnaissance que ce prochain porteur de la même *Imago Dei* est lui aussi appelé à un renouvellement total, à cette croissance visible vers le Christ dans l'union avec lui. La vie du chrétien cherche donc à s'intégrer dans une communauté unie sans préjudice de la diversité qui constitue cette unité. Certes, en tant qu'elle se situe entre le *déjà* et le *pas encore* du renouvellement total promis à la résurrection, elle n'est encore qu'un prélude aux choses à venir. Cependant ce prélude comporte distinctement tous les thèmes qui seront développés dans l'éternité. Voilà pourquoi cette vie chrétienne marquée par l'espérance n'est pas une échappatoire facile, une dérobade vis-à-vis de la réalité créée qui appartient au Créateur. Elle ne s'exprime pas, ou du moins ne devrait jamais s'exprimer, sous forme de mantras répétées mécaniquement jusqu'à la nausée soit pour aboutir à une expérience du vide intérieur calquée sur certaines spiritualités orientales, soit pour obtenir magiquement ou par voie d'autosuggestion ce que l'on souhaite ardemment. Au contraire elle est appelée à manifester dans tous les domaines de l'existence le caractère éthique, relationnel, qui est celui du Christ vis-à-vis de la réalité rachetée, son domaine propre, son Royaume. Au milieu de la désagrégation, de la désintégration, du déclin inexorable qui marque toute forme de vie dans l'état actuel des choses, elle constitue une semence destinée à germer de manière impérissable.

Voilà donc quelles sont l'espérance et la joie du croyant, dont il ou elle a à rendre compte : elles consistent à se savoir racheté, greffé en Jésus-Christ, revêtu d'une vie nouvelle, restauré dans cette image divine précédemment

abîmée par la chute ; à vivre chaque jour de la vie du Christ sous la conduite de l'Esprit de Dieu, reflétant clairement cette œuvre de restauration de l'image divine placée par le Créateur qui est aussi le Recréateur de toutes choses ; et au moyen de cette image restaurée reluisant dans sa conduite, à amener d'autres créatures vouées à la mort à connaître la puissance du salut manifesté en Jésus-Christ.

ANNEXES

LE RETOUR DU GnosticISME

1. Introduction : les racines du GnosticISme

1.1 La fascination pour l'Orient

Ex oriente lux : c'est de l'Orient que vient la lumière. Cet adage en vogue chez les alchimistes et les théosophes durant la Renaissance, illustre bien la fascination exercée par le mysticisme oriental sur les mentalités occidentales.¹ Cette fascination se trouve pour une large part à la racine du mouvement gnostique, aussi bien dans son expression antique qu'à notre époque. On tâchera dans la présente étude de mettre en évidence le lien qui unit ces deux expressions du même courant à l'aide des conceptions anthropologiques, philosophiques et théologiques qu'ils ont en commun, et en particulier des emprunts qu'ils effectuent à la religion chrétienne.²

La fascination mentionnée est déjà présente au VI^e siècle avant Jésus-Christ, avec les théogonies élaborées sous l'influence des doctrines orphiques (du nom du personnage mythologique Orphée, dont elles prétendaient tirer leurs sources). Ces théogonies, ou récits mythiques de la naissance des dieux, s'écartent sensiblement de celle d'Hésiode, lequel organisa et classifia le panthéon de la mythologie grecque au VIII^e siècle avant Jésus-Christ. Les théogonies orphiques, au vrai peu populaires, comprenaient

1. A.-L. David, 'Le Grand Marché du Spirituel' in Valeurs Actuelles, Paris, 24 octobre 2003, p. 74.
2. La question de l'ordre générique entre GnosticISme et ChristianISme, largement débattue au cours des quelque cent dernières années, sera discutée plus loin.

trop d'éléments asiatiques pour pouvoir être considérées comme grecques de caractère. Cependant, leurs préoccupations philosophiques et scientifiques, leur subtilité ainsi que les nombreuses abstractions qu'elles comportent, en font davantage des systèmes métaphysiques que des mythologies.³ Comme le notent plusieurs spécialistes, avec l'Orphisme, qui continua à se développer jusqu'au début de l'ère chrétienne, nous avons affaire à une des racines du Gnosticisme antique.⁴ L'aspect spéculatif des théogonies orphiques, axé sur une connaissance destinée à un groupe d'initiés, sera en effet un trait dominant du Gnosticisme dans ses diverses expressions.

1.2 Le mythe de Dionysos

Le mythe de Dionysos sous ses diverses formes, va revêtir une signification existentielle de la plus haute importance en tant qu'autre matrice du Gnosticisme. Dionysos est originellement la divinité rustique du vin et, chez les Orientaux, du délire orgiaque. À ce propos le philosophe français Jean Brun écrit :

L'ivresse dionysiaque tente (...) de conférer au corps de chacun le pouvoir de vagabonder en dehors des cadres de l'ici et du maintenant qui lui sont assignés; telle est la raison pour laquelle, dans le culte de Dionysos, le vertige joue un rôle si important: il vise à mettre hors de lui-même celui qui s'abandonne à des tourbillons qui l'engloutissent dans l'océan d'une sensation illimitée où toutes les synesthésies sont permises. (...) Dionysos promet la dilatation du moi jusqu'aux frontières du monde et prétend briser l'étroite prison corporelle dont chaque homme est prisonnier, en lui faisant goûter l'extase d'une vie infinie. Ainsi, Dionysos, maître du temps et de l'espace, se veut l'évangéliste d'une sensation cosmique.⁵

Plus tard, il deviendra le chef du panthéon de l'Orphisme, symbolisant le retour de la mort à la vie et, partant, la vie éternelle.⁶ La forme la plus développée de ce mythe mérite qu'on s'y arrête : Dionysos-Zagreus est le fils de Zeus et de Demeter. Les Titans, symbolisant les forces tumultueuses de la nature, le mettent à mort à l'instigation de Junon, jalouse de

3. F. Guirand, 'Greek Mythology' in *New Larousse Encyclopedia of Mythology*. Londres, Hamlin, 1990, p. 90.
4. K. Rudolph, *Gnosis. The Nature & History of Gnosticism*. San Francisco, Harper, p. 286.
5. J. Brun, *Le Retour de Dionysos*. Paris, 1976, Les Bergers et les Mages, p. 18.
6. F. Guirand, *Greek Mythology*, op. cit., p. 160.

Demeter, et jettent les morceaux de son corps dans un chaudron. La déesse Pallas-Athéna réussit cependant à retirer le cœur encore palpitant de la victime et l'amène immédiatement vers Zeus, qui frappe les Titans par des éclairs, et, à partir du cœur qui bat encore, crée Dionysos. Les membres du corps de Zagreus sont enterrés au pied du Parnasse, et Zagreus devient une divinité des régions inférieures où il accueille les âmes des morts et les aide à accomplir leur purification. Avec cette forme tardive du mythe de Dionysos se dessine un dualisme entre une partie supérieure de l'être (le cœur, à partir duquel Zeus ressuscite Dionysos) et une partie inférieure (destinée au séjour des morts). Ce qui rend le mythe de Dionysos fort intéressant dans sa récupération orphique c'est la théologie qui le soutient, et qui nous rapproche du Gnosticisme : quand, au commencement de la vie des dieux, Dionysos est tué par les Titans, des particules de sa divinité tombent dans les corps humains, de telle sorte que le corps humain est appelé la prison de l'âme (notion tout à fait platonicienne par ailleurs). Dans cette prison corporelle, l'âme souffrante doit endurer le cycle des temps. Seuls les initiés qui vivent de manière juste et suivent un régime végétarien trouveront le salut, tandis que les impies seront condamnés à la transmigration éternelle des âmes et aux châtiments de l'enfer.⁷

1.3 Alexandre le Grand et la divinisation du monarque

Au IV^e siècle avant Jésus-Christ Alexandre le Grand, conquérant l'empire des Perses, atteint les rives de l'Indus et du Syr Daria, non loin des frontières actuelles de la Chine. Par ce biais, la religion des Perses faisait son entrée dans la sphère occidentale, même si Alexandre lui-même semble avoir été davantage intéressé par sa propre divinisation comme roi d'un empire s'étendant des rivages méditerranéens jusqu'aux contrées mentionnées.⁸ Cette divinisation du souverain, notion typiquement

7. K. Rudolph, *Gnosis...* op. cit., p. 286.

8. H. Jonas, *The Gnostic Religion. The Message of the Alien God and the Beginnings of Christianity*. Boston, Beacon Press, 1963, p. 3. Au début de sa 'Vie d'Alexandre', Plutarque déclare que par son père, Alexandre descendait d'Hercule ; il rapporte également qu'Olympias, mère d'Alexandre, avait été trouvée endormie aux côtés d'un serpent sur sa couche, établissant un lien entre les rites orphiques et le culte de Bacchus : 'Others say, that the women of this country having always been extremely addicted to the enthusiastic Orphic rites, and the wild worship of Bacchus (...) imitated in many things the practices of the Edonian and Thracian women about Mount Haemus, from whom the word *threskeuein* seems to have been derived, as a

orientale très éloignée de la culture politique hellénique, et qui rencontra bien de l'opposition du vivant d'Alexandre, aussi bien parmi ses troupes qu'en Macédoine, serait pourtant un jour reprise à Rome même, devenant l'expression de l'unité politique de l'empire. Plus encore, elle deviendra l'expression politique d'un mouvement mystique ascensionnel par lequel l'homme prétend conquérir un statut divin par ses propres actes ou sa propre pensée. Le culte de l'empereur, hérité de la tradition despotique orientale, organisait en quelque sorte un cadre culturel et politique à l'intérieur duquel d'autres formes de mystique ascensionnelle, comme celle du Gnosticisme, pourraient se développer.

1.4 Les religions à mystère

Parallèlement, les religions à mystères qui fleurissent au sein de l'empire romain à partir du premier siècle avant Jésus-Christ renouvellent cette fascination pour l'Orient: culte d'Isis ou de Mithra, ce dernier importé en Europe par les légions romaines. Des liens entre le Mithraïsme et les Vedas indiennes ont été mis en relief, même si elles demeurent indirectes. De plus, le Mithraïsme maintient avec le Mazdéisme perse (sous sa forme zoroastrienne) deux idées essentielles: d'abord un ardent zèle pour la pureté morale, laquelle est maintenue par une attitude belliqueuse, celle d'un soldat de la foi (d'où le succès de cette religion orientale parmi les légions romaines); ensuite une vénération de la lumière, le soleil étant considéré comme le seul principe à ne jamais avoir été conquis, d'où l'expression *sol invictus*, reprise par l'empereur Julien l'Apostat au IV^e siècle de notre ère. Julien, adepte du culte de Mithra, se fera baptiser dans le sang d'un taureau égorgé au-dessus de lui, autre résidu de l'ancienne religion perse. Dans la mythologie perse, le premier homme, Gayomart, et le taureau primitif, Gosh, étaient les créatures originelles à la source de toute vie. Cette paire homme/animal semble avoir été un reste de croyances plus

special term for superfluous and over-curious forms of adoration; and that Olympias, zealously affecting these fanatical and enthusiastic inspirations, to perform them with more barbaric dread, was wont in the dances proper to these ceremonies to have great tame serpents about her, which sometimes creeping out of the ivy in the mystic fans, sometimes winding themselves about sacred spears, and the women's chaplets, made a spectacle which men could not look upon without terror.' Plutarque, *The Lives of the Noble Grecians and Romans*, The Dryden translation. Great Books of the Western World, 14, Plutarch. Ed. R. M. Hutchins. Encyclopedia Britannica, Inc., London, 1952, p. 541.

anciennes encore d'après lesquelles tout était le résultat de l'immolation d'une victime par un sacrificateur originel.

Tout ceci ne nous donne cependant pas la clé de la naissance du Gnosticisme antique, nébuleuse de courants difficile à cerner, en raison de ses multiples facettes. De plus, il faut distinguer entre les racines juives et les racines helléniques du Gnosticisme, car elles donnent naissance à deux branches différentes de cette religion antique. On a souligné la désillusion du monde gréco-romain vis-à-vis de sa religion traditionnelle, devenue obsolète à ses propres yeux et ne répondant pas aux aspirations d'hommes et de femmes pénétrés de culture grecque.⁹ Le questionnement philosophique né des dialogues de Platon, le contact du monde païen aussi bien avec le Judaïsme (et plus tard le Christianisme) qu'avec les religions orientales, allaient servir de base à cette concoction théosophique qu'on appelle le Gnosticisme, du mot grec "gnosis" c'est-à-dire "connaissance". À ce propos Hans Jonas décrit la formation du Gnosticisme durant les premiers siècles avant Jésus-Christ, comme le point de rencontre des anciennes religions orientales avec la culture rationnelle de l'Hellénisme occidental.¹⁰ Une forme initiale de Gnosticisme semble se frayer un chemin dans les toutes premières communautés chrétiennes, comme en témoignent les mises en garde qu'on trouve dans plusieurs épîtres du Nouveau Testament (la lettre de Paul aux Colossiens, la première lettre de Paul à Timothée, où le mot "gnosis" apparaît dans l'expression "la fausse connaissance" [*pseudônumou gnôseôs*]); première lettre de Jean, peut-être aussi la lettre aux Hébreux.)¹¹

9. W. S. LaSor & A. M. Renwick, 'Gnosticism' in *The International Standard Bible Encyclopedia*. Ed. G. W. Bromiley. Grand Rapids, Eerdmans, 1982, p. 484.

10. H. Jonas, *The Gnostic Religion...*, op. cit. p. 23.

11. Adolphe von Harnack et, après lui, les théologiens allemands issus de la Haute Critique, jusqu'à Bultmann et ses disciples, ont supposé que les doctrines gnostiques étaient déjà formées au moment de la rédaction des Évangiles. Le Christianisme primitif aurait une forte dette à l'égard du Gnosticisme, qui aurait été "une forme aigüe d'Hellénisation du Christianisme" (H. Jonas, op. cit., p. 36). Pour Bultmann, l'évangile selon Jean (qu'il date de la première moitié du second siècle) serait passablement gnostique. Cette hypothèse repose sur une double faute de datation, largement mise en évidence depuis: bien trop tardive en ce qui concerne l'évangile de Jean, bien trop précoce en ce qui concerne la formation des doctrines gnostiques. Il est significatif de constater qu'Elaine Pagels, quant à elle, voit dans l'évangile de Jean une réaction contre une tradition thomasine gnostique, interprétation qui repose sur un échafaudage chronologique tout aussi fragile: tout en datant Jean vers la fin du premier siècle, elle émet l'hypothèse d'une tradition thomasine (peut-être même d'une

1.5 Les racines judaïques du Gnosticisme

La branche juive du Gnosticisme quant à elle (celle sans doute contre laquelle réagissent les auteurs du Nouveau Testament) peut-être rapportée à Philon d'Alexandrie, cette figure centrale du Judaïsme au premier siècle de notre ère, qui, dans ses commentaires sur l'Ancien Testament, interprète de manière allégorique les récits bibliques en faisant d'ailleurs violence au texte¹². Philon, grand admirateur de Platon, veut réconcilier la pensée de ce dernier avec le Judaïsme, raison pour laquelle il sera appelé le premier néoplatonicien. Ceci dit, il introduit dans la pensée de Platon de nombreuses opinions empruntées à l'Orient. Ainsi on a pu dire dans l'Antiquité que "soit Platon philonise, soit Philon platonise".¹³ Philon trace une frontière très nette entre Dieu et le monde matériel. Dieu, selon lui, ne peut exercer directement une action sur le monde matériel ; il le fait à travers l'intermédiaire d'agents, les anges juifs ou les démons païens. Pour lui, la Création a été un processus graduel de moulage de la matière, et c'est au cours de ce processus que le mal a surgi (thème central dans la pensée gnostique, comme on le verra). L'âme, emprisonnée dans le corps, a connu une existence antérieure. Pour s'assurer de son salut, l'humanité doit donc briser la servitude de cet emprisonnement et s'élever par une sorte d'extase vers une vision immédiate de Dieu.¹⁴

source déjà écrite, source de l'évangile de Thomas) uniquement sur la base de la lecture anti-thomasine – donc anti-gnostique – qu'elle fait de Jean. Cf D. Van Biema, *Time Magazine*, Dec. 2003, p. 46-47.

12. Ainsi, à propos des filles de Lot ayant enivré leur père afin qu'il leur suscite une descendance, Philon écrit, dans son traité sur l'ivresse (XL, 165-166): 'Of these daughters of his the elder may be called Counsel, and the younger may be named Assent, for assent follows upon taking counsel. Accordingly the mind, when it has taken its seat in its council chamber, begins to put its daughters in motion; and with the elder one, namely, Counsel, it begins easily to assent to the circumstances that arise, and to embrace what is hostile as though it were friendly, if they only present ever so slight an attraction of pleasure from this source. But sober reasoning does not admit these things, but only that reasoning does which is overcome with wine, and, as it were, drunk.' Philo, *The Works of Philo Complete and Unabridged, translated by C.D. Yonge*, Peabody, Mass., Hendrickson, 1993, p. 221.

13. *Ibid.*, p. xix.

14. W.S. LaSor & A. M. Renwick, *Gnosticism...* p. 485.

2. L'enseignement gnostique

2.1 Les écrits

À partir du deuxième siècle, de nombreux écrits à caractère gnostique, en particulier des évangiles apocryphes, commencent à pulluler : évangile de Thomas, très à la mode aujourd'hui, dont le texte copte fait partie des documents retrouvés à Nag-Hammadi en Haute-Égypte en 1945, et qui datent du quatrième siècle. La version originale grecque de l'évangile de Thomas remonte aux alentours de l'an 140, et a probablement été composée à Édesse, l'actuelle ville d'Urfa en Turquie du sud-est.¹⁵ Parmi les 52 traités de la bibliothèque de Nag-Hammadi, se trouve l'évangile de la Vérité, attribué à Valentin, lui-même fondateur d'une des principales écoles de spéculation gnostique. Voici comment Barnstone, dans son introduction à cet évangile gnostique, en résume le message :

*Dans la spéculation valentinienne, les péchés du monde, notre erreur, notre esprit enfermé dans l'ignorance, les ténèbres et la matière, sont directement causés par Dieu, le Dieu des Juifs et des Chrétiens. Mais le salut demeure possible dans chaque personne. À travers l'illumination et la connaissance (gnosis), le salut peut atteindre l'âme individuelle. Chaque "événement cosmique" de connaissance de soi-même affecte l'univers tout entier, contribuant à apporter la grâce au monde et à réduire les dommages causés par Dieu.*¹⁶

Saint Irénée, père de l'Église du deuxième siècle, est l'auteur d'un traité intitulé 'Ad Haereses' (Contre les Hérésies), dirigé contre les Gnostiques. Ce traité est une source primordiale pour notre connaissance du Gnosticisme antique, et la précision des détails fournis par Irénée sur la doctrine gnostique a été confirmée par la recherche contemporaine. Voici comment il résume de façon lapidaire la pensée valentinienne : 'La connaissance est le salut de l'homme intérieur'.¹⁷ L'évangile de Philippe,

15. W. Barnstone & M. Meyer, *The Gnostic Bible. Gnostic Texts of Mystical Wisdom from the Ancient and Medieval Worlds*. Boston & London, Shambhala, 2003, p. 44.
16. W. Barnstone, *The Other Bible Ancient Alternative Scriptures. Gnostic Gospels, Dead Sea Scrolls, Visionary wisdom Texts, Christian Apocrypha, Kabbalah*. San Francisco, Harper, 1984, p. 286.
17. 'La rédemption parfaite, c'est la connaissance même de la grandeur

généralement valentinien de caractère, a sans doute été rédigé en Syrie dans la deuxième moitié du troisième siècle. Il comprend une série de paroles concernant l'éthique et les sacrements, ainsi que des métaphores et des arguments ésotériques.¹⁸ Avec Mani, né en Perse en l'an 216, et père de la secte des Manichéens dont fit partie Saint Augustin dans sa jeunesse,¹⁹ le monde est le théâtre où s'affrontent le Bien et le Mal. Le monde étant l'œuvre du Mal, il faut travailler à sa disparition en s'abstenant de toute procréation. J. Brun indique également que Mani voyait en Jésus la Lumière révélée qui devait permettre à l'humanité de libérer la lumière qui était en elle, alors que l'univers disparaîtrait dans un gigantesque embrasement.²⁰

2.2 Les principales doctrines du Gnosticisme antique

La liste des écrits gnostiques est longue, et plutôt que de la passer en revue, tâchons de présenter les traits principaux de l'enseignement gnostique, par delà la diversité voire le caractère hétéroclite de ces écrits relevé par tous les chercheurs contemporains. On se limitera ici aux écrits gnostiques liés d'une manière ou d'une autre au Judaïsme et au Christianisme, laissant volontairement de côté la tradition gnostique païenne, comme la trilogie Hermès Trismégiste, ainsi que l'œuvre du plus grand penseur de l'Antiquité païenne tardive, Plotin, dont la pensée rejoint par certains côtés le

inexprimable: puisque c'est de l'ignorance que sont sorties la déchéance et la passion, c'est par la gnose que sera aboli tout l'état de choses issu de l'ignorance. C'est donc bien la gnose qui est la "rédemption" de l'homme intérieur. Cette "rédemption" n'est ni somatique, puisque le corps est corruptible, ni psychique, puisque l'âme aussi provient de la déchéance et n'est que l'habitable du pneuma; elle est donc nécessairement pneumatique. De fait, par la gnose est racheté l'homme intérieur ou pneumatique, et il suffit à ces gens-là d'avoir la connaissance de toutes choses: telle est la vraie "rédemption". Irénée de Lyon, *Contre les Hérésies*, Paris, Éditions du Cerf, 1984, I, 21, 4, p. 102-103.

18. G. L. Borcherdt, 'Gnosticism' in *Evangelical Dictionary of Theology*. Ed. Elwell, W.E, Grand Rapids, Baker Books, 1984, p. 445; W. Barnstone, *The Other Bible...* op. cit., p. 87.
19. 'Ils disaient que le Nouveau Testament était falsifié par je ne sais quels imposteurs, qui avaient voulu enter la loi des Juifs sur la foi chrétienne. Au reste ils n'en pouvaient montrer eux-mêmes aucun exemplaire sans altérations.' Saint Augustin, *Les Confessions*. Paris, Garnier Frères, 1964, V, xi, p. 102. Cf également V, xiv, p. 104-105.
20. J. Brun, *L'Europe Philosophe. 25 siècles de pensée occidentale*. Paris, Clefs de l'Histoire, Stock, 1988, p. 86.

courant gnostique, même s'il le critique sévèrement, notamment dans un traité spécifiquement intitulé 'Contre les Gnostiques'.²¹

- Le salut se trouve dans une connaissance de type spéculatif, réservée à une élite intellectuelle d'initiés, de sages, de philosophes, connaissance inaccessible aux masses. Cette connaissance cachée est révélée à ces initiés dans les écrits gnostiques, comme en témoigne le tout début de l'évangile de Thomas: 'Voici les paroles cachées que Jésus le Vivant a dites et qu'a transcrites Didyme Jude Thomas. Et il a dit: "Celui qui parvient à l'interprétation de ces paroles ne goûtera point la mort!"'²²
- La connaissance est jugée supérieure à la foi, et la question primordiale n'est pas celle, intensément existentielle: 'Que dois-je faire pour être sauvé de mes péchés?', mais plutôt celle-ci, abordée de manière spéculative: 'Quelle est l'origine du mal? Comment l'ordre primitif de l'univers peut-il être restauré?'²³
- Un dualisme matière/esprit très prononcé prévaut chez les Gnostiques. La matière est intrinsèquement mauvaise, et la source de tout mal. Notons que ni chez les Platoniciens, ni dans la pensée zoroastrienne on ne trouve une telle dépréciation du cosmos.²⁴ C'est aussi sur cette dépréciation que portera l'essentiel de la critique de Plotin contre le Gnosticisme.
- Si la matière est mauvaise, c'est que l'acte de la Création de l'univers est lui aussi mauvais, et doit être attribué à une forme inférieure de

21. J. Brun, *Le Néoplatonisme*. Que Sais-je No 2381, Paris, P.U.F., 1988, p. 30; K. Rudolph, *Gnosis...* p. 61. Pour une discussion plus approfondie du rapport entre le Gnosticisme et Plotin, cf C. Van Til, *Christianity in Conflict, Syllabus for Course in History of Apologetics, vol. II, chapter II*. Unpublished, 1964, p. 23-32.
22. F. Quéré, *Évangiles Apocryphes*, Paris, Seuil, 1983, p. 165.
23. W. S. LaSor & A. M. Renwick, *Gnosticism*, op. cit., p. 486.
24. K. Rudolph, *Gnosis...* op. cit., p. 60.

la divinité, nommée le Démiurge, que les gnostiques identifient avec Yahweh, le dieu de l'Ancien Testament, rebaptisé Ialdabaoth, ou Yao. D'où la suppression de tout l'Ancien Testament dans le canon biblique établi par le chrétien gnostique Marcion au deuxième siècle.²⁵ Dans le traité gnostique l'Hypostase des Archons (*la réalité des autorités*) Ialdabaoth blasphème même contre la divinité. Il est l'ennemi de Dieu. On retrouve Yaldabaoth dans un traité assez proche, probablement composé à Alexandrie vers la fin du III^e siècle, auquel on a donné le titre 'Des Origines du Monde', et qui est un résumé de toutes les idées gnostiques, rassemblant des éléments de la pensée juive, des motifs manichéens, des idées chrétiennes, des concepts philosophiques et mythologiques grecs, des thèmes astrologiques et magiques, des traditions égyptiennes.²⁶ Dans les Diagrammes Ophites, autre texte gnostique rapporté par Origène, on peut lire: 'L'archon des soi-disant Archontiques est le dieu maudit des Juifs, qui fait la pluie et le tonnerre. Il est le Démiurge de ce monde, le Dieu de Moïse décrit dans son récit de la création'.²⁷ On ne saurait donc être plus éloigné du récit de la Création, dans Genèse 1:31 où il est dit: 'Dieu vit alors tout ce qu'il avait fait, et voici: c'était très bon.'²⁸

- Le Dieu suprême, lui, n'a pas de personnalité, et demeure totalement inconnaissable. Il est l'«Abîme insondable». Cependant sa perfection et sa plénitude (le Plerôme) ne peuvent que se transmettre à d'autres sphères spirituelles, par voie d'émanation. Ces sphères spirituelles, anges ou éons, sont organisées dans une hiérarchie commençant par le plus spirituel (le plus près du Dieu suprême) jusqu'au moins spirituel, le démiurge, qui crée la matière et l'humanité, c'est-à-dire le domaine du mal. Les éons qui se trouvent en haut de la hiérarchie

25. On retrouve ce rejet de l'Ancien Testament chez les Pauliciens, secte dont l'origine remonte sans doute au sixième siècle, et dont la plus ancienne mention date de 719, lorsque le Catholicos arménien Hovannes Otzin les mentionne comme 'hommes obscènes que l'on appelle les Pauliciens'.

26. W. Barnstone, *The Other Bible...* op. cit., p. 62.

27. Ibid., p. 665.

28. Cf Saint Augustin, *Les Confessions*, op. cit., XIII, xxviii, p. 344: 'Vous avez vu, ô mon Dieu, tout ce que vous aviez créé, et vos œuvres vous ont paru excellentes. Nous les voyons, nous aussi, et elles nous paraissent excellentes.'

spirituelle peuvent être adorés, par exemple l'éon de la Vérité.²⁹ Le premier chapitre du Livre Secret de Jean, importante théogonie gnostique, s'intitule: 'De Sophia, mère du Créateur monstrueux Ialdabaoth Yahweh'.³⁰ Sophia est parfois une émanation directe du Dieu suprême (elle fait partie du Plérôme), parfois la mère d'une autre Sophia qui elle-même engendre le Démiurge.

- Le Dieu Suprême ne peut se manifester que par une autolimitation de sa part, puisqu'il ne peut avoir aucun contact avec la matière. Ses pouvoirs ou attributs (le Plérôme), qui sont auparavant cachés dans l'abîme insondable, évoluent hors de lui et deviennent les principes de tout développement ultérieur de la vie; ils se déroulent par vagues d'émanations successives jusqu'à ce qu'ils se soient tout-à-fait éloignés de la pureté de Dieu, atteignant le domaine de la matière.
- Le mal, pour les gnostiques, c'est l'enveloppe matérielle ou charnelle dans laquelle des particules de lumière divines sont tombées au commencement (souvenons-nous ici du mythe de Dionysos dans sa forme orphique). Le mal n'est donc pas la transgression éthique d'un commandement divin, comme dans la Genèse, mais une condition de l'être (ontologique). Alors que dans la Bible la Chute est une déchéance morale et radicale liée à cette transgression, la Chute gnostique est celle des étincelles divines dans la prison de la matière du corps humain. La rédemption consiste donc à se libérer de cette enveloppe charnelle mauvaise, et à remonter vers le dieu du Plérôme. L'ascétisme caractérise souvent le style de vie gnostique, puisque le corps est dévalorisé. Cependant, certaines sectes gnostiques étaient connues pour leur licence sexuelle, autre forme de dévalorisation du corps humain, lequel, pour ces groupes, n'est de toutes façons pas destiné à être sauvé. Avec Marcus, chef d'une secte gnostique au deuxième siècle, l'activité sexuelle en dehors du mariage est une forme de conscientisation spirituelle. Marcus engageait certaines

29. K. S. Latourette, *A History of The Expansion of Christianity, Vol. I, The First Five Centuries*. Grand Rapids, Mich, Zondervan, 1971, p. 339, W.S. LaSor & A.M. Renwick, *Gnosticism*, op. cit., p. 488.

30. W. Barnstone, *The Other Bible...* op. cit., p. 53.

femmes à devenir prophétesses par le biais des relations sexuelles qu'il entretenait avec elles. À l'inverse, d'après le Père de l'Église Hippolyte, la secte des Naasènes pratiquait une forme d'émasculat.

- Le récit du jardin d'Éden est transformé de la façon suivante: l'arbre de la connaissance du bien et du mal devient le véhicule de la connaissance (*gnosis*) établie par le royaume divin du Plerôme. En revanche, l'arbre de vie devient le véhicule de l'esclavage et de la dépendance établies par le royaume du démiurge. Le messenger divin du Plerôme (le serpent) encourage la femme à manger du fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, laquelle instruit l'homme. En en mangeant, l'homme découvre que le démiurge jaloux n'est en fait pas le Dieu suprême, mais un ennemi de Dieu. Il est un dieu jaloux car il s'est aperçu qu'il n'était pas le seul dieu. Le démiurge jette alors l'homme dans un corps terrestre, et en même temps dans un sommeil d'oubli, ce qui pousse le royaume du Plerôme à initier un processus de réveil spirituel à travers le messenger divin.³¹ Dans ce retournement de la Genèse, le serpent est l'enseignant, le maître à penser, symbole de la sagesse. La secte des Naasènes et celle des Ophites (du mot hébreu 'nahas', et du grec 'ophis' qui tous deux signifient 'serpent') vénéraient d'ailleurs le serpent. Certains ont vu dans cette vénération la fascination pour les ondulations serpentines qui suggèrent le mouvement circulaire perpétuel de l'univers et le pouvoir cosmique qui entretient ce mouvement.³² Quoi qu'il en soit, des connotations tout à fait différentes sont attachées au serpent dans la Genèse et dans le courant gnostique. Après le serpent, Ève était aussi vénérée comme instructrice, initiatrice d'une connaissance salutaire.

31. G. L. Borchert, *Gnosticism...* op. cit., p. 446.

32. P. Jones, *The Gnostic Empire Strikes Back. An Old Heresy for the New Age*. Philipsburg, N.J., P&R Publishing, 1992, p. 37. Cooper writes about the symbol of the serpent in ancient cosmologies: 'The serpent which is visible is only a temporary manifestation of the causal, a-temporal Great Invisible Spirit, master of all natural forces and the vital spirit or principle. It is the god found in early cosmogonies which, later, gave way to more psychological and spiritual interpretations.' J.-C. Cooper, *An illustrated Encyclopedia of Traditional Symbols*. London, Thames and Hudson, 1978, p. 147.

- À la mort, les gnostiques ayant fait l'expérience du Réveil, laissent derrière eux les vestiges de la mortalité en s'élevant au travers du royaume des planètes, comme au travers d'un purgatoire, jusqu'à ce qu'ils atteignent la limite de tout ce qui constitue le mal, et franchissent le seuil du royaume éternel. Ce voyage ascendant est nécessaire dans la mesure où ce sont les planètes, éons soumis au Démon, qui ont été les agents de celui-ci pour l'enfermement des hommes de lumière dans la tombe du corps.³³
 - Il existe trois classes d'êtres humains: les *pneumatikoi* (spirituels); les *psychikoi* (psychiques), enfin les *sarkikoi* (charnels, matériels). Les premiers sont ceux qui possèdent les particules de lumière et n'ont qu'à être réveillés pour hériter leur destinée; les seconds, un cran spirituel au-dessous, sont ceux qui doivent travailler pour leur salut, quelle que soit la forme que celui-ci revête. Les psychiques sont souvent assimilés par les gnostiques aux chrétiens non gnostiques. Il leur est possible d'obtenir le salut par des œuvres morales, dont les *pneumatikoi*, eux, sont dispensés, puisqu'ils possèdent des particules de la lumière divine. La dernière classe, celle des charnels, se compose de tous ceux qui n'ont aucune chance d'obtenir le salut, et
33. La racine hellénique d'une telle conception apparaît notamment dans un passage de la Vie de Romulus par Plutarque: 'Let us believe with Pindar, that –

*All human bodies yield to Death's decree,
The soul survives to all eternity.*

For that alone is derived from the gods, thence comes, and thither returns; not with the body, but when most disengaged and separated from it, and when most entirely pure and clean and free from the flesh: for the most perfect soul, says Heraclitus, is a dry light, which flies out of the body as lightning breaks from a cloud; but that which is clogged and surfeited with body is like gross and humid incense, slow to kindle and ascend. We must not therefore, contrary to nature, send the bodies, too, of good men to heaven; but we must really believe that, according to their divine nature and law, their virtue and their souls are translated out of men into heroes, out of heroes into demi-gods, out of demi-gods, after passing, as in the rite of initiation, through a final cleansing and sanctification, and so freeing themselves from all that pertains to mortality and sense, are thus, not by human decree, but really and according to right reason, elevated into gods admitted thus to the greatest and most blessed perfection.' Plutarque, *The Lives of the Noble Grecians and Romans...* op. cit., p. 29.

sont destinés à la destruction. Une vue déterministe très prononcée caractérise visiblement l'anthropologie gnostique.³⁴

- Pour les gnostiques, la différenciation sexuelle entre homme et femme fait partie de la création mauvaise. Originellement, toute vie est conçue comme androgyne, ou hermaphrodite, même dans le monde des éons. Dans le traité sur les origines du monde, sept êtres androgynes apparaissent au sein du Chaos. Ils ont leur nom masculin et leur nom féminin³⁵. Dans le traité Trimorphic Proténnoia (rédigé autour de 200 après Jésus-Christ), voici ce que déclare celle qui se présente dès le début comme 'Proténnoia, la Pensée qui demeure dans la Lumière':

*Je suis androgyne. Je suis à la fois Mère et Père, puisque je copule avec moi-même. Je copule avec moi-même et avec ceux qui m'aiment, et c'est à travers moi seule que le Tout se maintient fermement. Je suis les entrailles qui donnent forme au Tout en donnant naissance à la lumière qui brille dans la splendeur. Je suis l'Eon à venir. Je suis l'accomplissement du Tout, c'est-à-dire Meirothea, la gloire de la Mère. Je projette le Son de la Voix dans les oreilles de ceux qui me connaissent. Et je vous invite vers la Lumière exaltée, parfaite (...).*³⁶

- La Rédemption passe par l'abolition ici-bas de la différenciation sexuelle. Ainsi, nous lisons dans l'évangile de Thomas (logia 27):

*Jésus leur dit: 'Lorsque vous ferez les deux êtres un, et que vous ferez le dedans comme le dehors, et le dehors comme le dedans, et le haut comme le bas! Et si vous faites le mâle et la femelle en un seul, afin que le mâle ne soit plus mâle et que la femelle ne soit plus femelle (...) alors vous entrerez dans le [Royaume]!'*³⁷

34. G.L. Borchert, *Gnosticism*, op. cit., p. 446.

35. W. Barnstone, *The Other Bible...* op. cit., p. 64.

36. W. Barnstone, *The Other Bible...* op. cit., p. 589.

37. F. Quéré, *Évangiles apocryphes*, op. cit., p. 169-170.

La dernière des logia de l'évangile de Thomas (118) est encore plus explicite à cet égard :

*Simon Pierre leur dit: 'Que Marie sorte de parmi nous, car les femmes ne sont pas dignes de la vie!' – Jésus dit: "Voici; moi je l'attirerai pour que je la rende mâle afin qu'elle aussi devienne un esprit vivant pareil à vous, les mâles! Car toute femme qui sera faite mâle entrera dans le Royaume des cieux."*³⁸

Comme le note Jones,³⁹ il y a là un refus de la sexualité telle qu'elle est présentée dans les deux premiers chapitres de la Genèse. Yaldabaoth, le démiurge fou et mauvais, étant, semble-t-il, passé de l'état d'androgynie à celui de mâle, et la divinité suprême étant androgynie, les gnostiques se doivent de rechercher l'androgynie. D'après le Père de l'Église Hippolyte, la secte des Naasènes croyait que l'Adam originel était un hermaphrodite. Les Naasènes s'appuyaient sur la parole de Saint Paul dans sa lettre aux Galates (3:28): 'Il n'y a plus ni Juif ni Grec, il n'y a plus ni esclave ni libre, il n'y a plus ni homme ni femme, car vous tous, vous êtes un en Christ-Jésus'. Le contexte sotériologique dans lequel Saint-Paul fait cette déclaration n'est bien sûr pas pris en compte par les gnostiques, mais il devient tout à fait clair pour peu qu'on lise le passage qui précède immédiatement le verset 28: 'Car vous êtes tous fils de Dieu par la foi en Christ-Jésus: vous tous qui avez été baptisés en Christ, vous avez revêtu Christ.' D'un côté l'androgynie gnostique se manifeste par l'absorption du féminin dans le masculin, comme dans l'évangile de Thomas, mais d'un autre, une forme supérieure de divinité, Sophia (la Sagesse), reprend sévèrement le Démiurge, éon masculin inférieur, dont elle est d'ailleurs la mère.

38. Ibid. p. 182-183. Il est frappant de constater une anthropologie similaire dans certaines branches du Bouddhisme: en Birmanie, des couvents de femmes pratiquant un ascétisme rigoureux préparent celles-ci au prochain cycle de réincarnation durant lequel elles revivront sous forme masculine. En attendant, elles se doivent de servir les moines bouddhistes, puisque la masculinité est considérée comme très sainte. À l'inverse, un mari se comportant mal vis-à-vis de son épouse risque de revenir sous forme de femme dans une vie ultérieure. Cf 'The Forgotten daughters of Buddha', Marie-Claire, Jul. 2002, p. 17-23.
39. P. Jones, *The Gnostic Empire Strikes Back*, op. cit., p. 32-33.

- Pour le Gnosticisme, qui se développe au sein de l'Église chrétienne des seconds et troisièmes siècles, Jésus-Christ est un des éons supérieurs, le Messager divin, celui qui vient réveiller les particules de lumière tombés dans les créatures spirituelles (les *pneumatikoi*). En tant qu'éon supérieur, il ne peut s'incarner, car si tel était le cas, il aurait part à la matière mauvaise et ne pourrait jouer le rôle de rédempteur. Dans le Nouveau Testament, on trouve déjà un avertissement contre une forme primitive de cet enseignement, au début du quatrième chapitre de la première lettre de Jean :

Bien-aimés, ne vous fiez pas à tout esprit; mais éprouvez les esprits, pour savoir s'ils sont de Dieu, car plusieurs faux prophètes sont venus dans le monde. Reconnaissez à ceci l'Esprit de Dieu: tout esprit qui confesse Jésus-Christ venu en chair [én sarki] est de Dieu; et tout esprit qui ne confesse pas Jésus, n'est pas de Dieu, c'est celui de l'antéchrist, dont vous avez appris qu'il vient, et qui maintenant est déjà dans le monde.

Certains gnostiques professaient que le Christ divin, l'éon supérieur, était descendu sur l'homme Jésus au moment de son baptême par Jean-Baptiste, et l'avait quitté juste avant la Crucifixion. Selon cette vue, Christ et Jésus sont en fait deux entités différentes, l'une spirituelle, l'autre matérielle, humaine. D'autres soutenaient que Jésus possédait un corps divin, et non humain. D'autres encore enseignaient que le Jésus humain n'était qu'un fantôme, et que si de sa naissance à sa mort il avait semblé humain aux autres, il ne l'avait pas réellement été.⁴⁰ L'apparence corporelle du Messager divin n'est en fait qu'un instrument au service du but recherché par le Plérôme. Il est significatif de constater que dans le canon biblique établi par le gnostique chrétien Marcion, le seul des quatre évangiles traditionnels conservé, l'Évangile selon Luc, a été vidé de tous les éléments rattachant Jésus à l'histoire de son époque.⁴¹ Or, de tous les évangiles canoniques, celui

40. E. Yamauchi, 'Gnosticism' in *The New International Dictionary of the Christian Church*. Ed Douglas, J.D. Exeter, The Paternoster Press, 1974, p. 417; K. S. Latourette, *A History of the Expansion of Christianity...* op. cit., p. 339.
41. W. S. LaSor & A.M. Renwick, *Gnosticism*, op. cit., p. 490. Le choix de l'Évangile selon Luc par Marcion repose sur le fait que son auteur n'était pas juif, donc, selon Marcion, plus éloigné de l'Ancien Testament que les autres évangélistes. On peut cependant douter si cette motivation tient la route en constatant l'importance que Luc attache au Temple de Jérusalem, où débute

selon Luc est le plus riche en précisions chronologiques, biographiques et historiques. Ces éléments sont pour Marcion indésirables dans la mesure où ils plaident pour l'historicité et la réalité corporelle de la personne de Jésus. Pour les gnostiques, suivant en cela la secte chrétienne des docètes, Jésus ne pouvait avoir réellement souffert sur la croix. Quant à sa résurrection, elle n'est pas non plus corporelle. Jésus, délivré de l'enveloppe charnelle, a désormais le pouvoir de réveiller les hommes spirituels de leur sommeil d'oubli. Il est tout aussi significatif de retrouver cet élément docète et gnostique dans le Coran, qui affirme que ce n'est pas Jésus qui a été crucifié, mais un autre homme, substitué à sa place.⁴²

- Un dernier élément doit être mentionné, à savoir l'aspect initiatique qui caractérise le Gnosticisme. Dans le *Zostrianos* (du nom du sage perse Zoroastre), des techniques de méditation sont prescrites afin de réduire 'le chaos de l'esprit'. *Zostrianos* doit passer par une série de baptêmes, qui sont une initiation. La progression par ces étapes constitue une progression dans la connaissance spirituelle.⁴³ Dans un autre écrit, le *Discours sur le Huitième et le Neuvième*, neuf niveaux de connaissance sont révélés par lesquels il faut monter pour pouvoir communier avec le Dieu parfait et invisible. Un maître conduit ensuite le disciple dans une prière chantée faites de voyelles et de mots sans signification. S'ensuit un état d'extase et une vision du divin, grâce à la médiation du maître. À la fin du *Discours*, le maître commande au disciple d'écrire ses expériences dans un livre afin de guider d'autres, qui ainsi avanceront pas à pas et entreront dans la voie de l'immortalité.⁴⁴ Dans l'Évangile de Thomas, les

et se termine son Évangile.

42. Sourate 4, verset 156: 'Ils disent: Nous avons mis à mort le Messie, Jésus fils de Marie, l'apôtre de Dieu. Non, ils ne l'ont point tué, ils ne l'ont point crucifié; un autre individu qui lui ressemblait lui fut substitué, et ceux qui disputaient à son sujet ont été eux-mêmes dans le doute. Ils n'en avaient pas de connaissance précise, ce n'était qu'une supposition. Ils ne l'ont point tué réellement. Dieu l'a élevé à lui, et Dieu est puissant et sage.' Le Coran, *traduit de l'arabe par Kasimirski, Chronologie et préface par Mohammed Arkoun*. Paris, Garnier-Flammarion, 1970, p, 103.
43. Rudolph, *Gnosis...* op. cit., p. 188-189.
44. Jones, *The Gnostic Empire strikes Back*, op. cit., p. 33-34.

initiés sont appelés à devenir d'autres Christs. C'est le sens de la gémellité de Thomas 'Didyme' (c'est-à-dire 'jumeau') auquel sont révélées les paroles cachées de Jésus-Christ. Quant à Jésus lui-même, il est passé par toutes sortes de phases initiatiques durant ses années de jeunesse qui ne nous sont pas rapportées par les évangiles du Nouveau Testament. D'où, à partir du deuxième siècle, la floraison des évangiles de l'enfance, qui remplissent cette période de la vie de Jésus avec toutes sortes d'événements initiatiques propres à justifier les enseignements gnostiques.

2.3 La logique interne à la pensée gnostique

Tâchons maintenant de cerner, même si imparfaitement, la logique spirituelle qui préside aux enseignements gnostiques, par delà leurs différences : Puisque le mal est ontologiquement inhérent à la Création, et non la conséquence d'une transgression humaine d'ordre éthique, commise dans un rapport personnel avec Dieu, il doit être attribué au Créateur. Mais, s'il en est ainsi, celui-ci n'est pas qualifié pour être le Dieu suprême, bon et parfait. Il faut alors postuler un Dieu suprême tout autre, très éloigné du Créateur. Cependant, il est nécessaire qu'un lien existe entre la forme supérieure de la déité, et la forme inférieure du créateur démiurge, puisque ce dernier est lui aussi doté de pouvoirs divins. Les émanations successives des éons (par processus de génération) et la perte graduelle de perfection qu'une telle génération entraîne, sont censées rendre compte de cette relation. Elles impliquent bien, néanmoins, une forme de dégénérescence liée à la génération d'éons inférieurs. Toute forme de génération ne peut donc qu'aboutir vers le bas de l'échelle, et sera donc mauvaise (d'où, chez certains, le refus de la procréation). C'est là, chez les gnostiques, le sens profond de la Chute, déjà envisagée comme telle dans le mythe de la chute des étincelles divines. Quant au Dieu suprême, il est nécessaire qu'il soit inconnaissable, car si on le connaissait, on serait en mesure de situer en lui la racine, l'origine d'une imperfection croissant graduellement dans le processus d'émanations en dehors du Plérôme.

Il semble qu'à la racine de cette théologie l'on trouve le refus du changement, de la condition temporelle et, à l'inverse, la recherche de l'Être éternel, inchangeable, seul porteur de la Vérité. Nous trouvons sans doute ici l'autre racine hellénique du Gnosticisme, non plus au travers des mythes orphiques, mais, cette fois, par le biais des philosophes présocratiques

Anaximandre et Parménide. Pour Anaximandre, nous explique Jean Brun dans 'L'Europe Philosophe',⁴⁵ l'existence est pensée comme une perte, comme l'abandon d'une source primitive. Elle est une *ex-istence*, une sortie de l'Être originel interchangeable. En naissant, les choses commettent un acte impie, puisqu'elles se détachent de l'unité primitive :

Le temps est donc ce tout au long de quoi expie l'ex-sistence sortie de l'Être, le Multiple naît de la Chute dans l'individualité. (...) Dès lors, on comprend que le principe des choses soit, pour Anaximandre, l'Apeiron, l'Indéfini, l'Indifférencié qui ne souffre pas des limites fondatrices de l'individu. C'est pourquoi Anaximandre qualifiait l'Indéfini de divin, d'immortel, d'impérissable; il est l'Originnaire d'où sont issus tous les individus qui s'en sont exilés mais auquel ils finissent par retourner lors de leur dissolution finale.

On ne saurait trouver notion plus proche de l'éon supérieur des Gnostiques. Quant à Parménide, il tient l'Être pour indivisible, sans manque, inengendré et impérissable; l'Être ignore donc la dispersion, le temps et l'espace; le multiple, le mouvement et le devenir relèvent du Non-Être et sont par conséquent incompréhensibles. Étienne Gilson l'expose comme suit:⁴⁶

(...) l'être se définit comme l'identique à soi-même et comme l'incompatible avec le changement. Dès son origine, l'ontologie du "ce qui est" aboutit donc à la négation du mouvement qui, parce qu'il contredit l'identité de l'être à soi-même, se trouve exclus d'entrée de jeu comme étant à la fois irréel et impensable. Il résulte immédiatement de là que tout le monde de l'expérience sensible, avec les changements perpétuels dont il est le théâtre, doit être exclu de l'ordre de l'être et renvoyé à celui de l'apparence (...) ou exclus de l'ordre de la connaissance vraie et renvoyé à celui de l'opinion. Traduite en langage simple, cette conclusion équivaut à refuser l'être à tout ce qui naît et meurt, à tout ce qui cause ou est causé, à tout ce qui devient et change, c'est-à-dire à tout ce qui nous apparaîtrait d'abord comme doué d'une existence empiriquement constatable.

Ce refus de Parménide de considérer ce qui existe (dans le temps et le monde sensible) comme relevant de l'Être me paraît une source primordiale de l'a-cosmisme gnostique, lequel cherche à échapper aux contingences de

45. J. Brun, *L'Europe Philosophe. 25 siècles de pensée occidentale*. Paris, Clefs de l'Histoire, Stock, 1988, p. 28-30.

46. E. Gilson, *L'Être et l'Essence*, Paris, Vrin, 1981, p. 26-27.

la temporalité, de l'histoire et de la matière, non pour aboutir au Non-Être, mais justement pour passer du stade de l'étant (provisoire) à celui de l'Être. La vie terrestre comme passage change alors de direction, pour autant qu'un mouvement initiatique lui imprime cette nouvelle direction : de condition misérable liée au changement qui la prive de la stabilité que connaît l'Être, elle se meut vers une appropriation progressive de cet Être, et retourne à l'état initial dont elle s'était séparée. Pour comprendre la pensée gnostique, il faut saisir qu'à sa base se trouve affirmée une continuité ontologique entre Dieu et toute chose ou créature, continuité qu'il convient de franchir de manière ascendante afin de la replacer au sein du Plérôme et recouvrer ainsi l'unité initiale perdue. C'est sur ce point que se situe la différence fondamentale qui sépare la pensée gnostique de la théologie chrétienne : à savoir d'une part la distinction radicale entre l'être de Dieu et celui de sa créature, d'autre part la *creatio ex nihilo*, création de l'univers matériel non à partir d'une quelconque matière préexistante, mais seulement par et à partir du Verbe divin.

3. *Le crépuscule du Gnosticisme antique.*

Au cinquième siècle après Jésus-Christ, il semble que le Gnosticisme ait cessé d'exister dans le monde méditerranéen, du moins comme courant religieux bien établi. Certes, les écrits gnostiques ont été préservés, et ont même continué à circuler (certains jusqu'au VIII^e siècle), mais comme courant significatif au sein du Christianisme, le Gnosticisme avait été défait par les écrits des Pères de l'Église. Ce courant hétérodoxe, comme l'Arianisme ou le Montanisme, avait forcé l'Église apostolique à définir la doctrine chrétienne (la Christologie en particulier) et à exclure les évangiles ou apocalypses tardifs de la lecture publique durant les offices religieux. À la fin du quatrième siècle (Concile de Carthage, 397) un consensus sur le canon du Nouveau Testament s'était dégagé.

Il convient de signaler que la disparition du Gnosticisme en tant que courant religieux établi au V^e siècle n'a pas signifié la fin de toute pensée gnostique, qu'on retrouve en Occident sous des formes diverses au cours des siècles qui nous séparent de l'Antiquité. Signalons quelques étapes importantes :

- Vers la fin du XI^e siècle les Bogomiles bulgares, héritiers à plusieurs égards des Pauliciens, maintiennent une position typiquement gnostique en ce qui concerne l'Ancien Testament, et attribuent la création du monde à Satan. Ils rejettent également les éléments

matériels des sacrements (eau, pain, vin) considérés comme opposés au caractère spirituel du Baptême et de la Cène.

- Les Albigeois, ou Cathares en France à la même époque (ils étaient déjà connus à Orléans en 1017). Ils pratiquaient un ascétisme très rigide, rejetant le mariage et la sexualité.
- Jacob Boehme, cordonnier théosophe allemand ayant vécu à la fin du 16^e et au début du XVII^e siècle, et dont les réflexions mystiques sont difficiles à cerner. Chez lui, l'Abîme est Dieu, considéré comme *Ungrund*. Il écrit, dans son traité 'De la triple vie de l'homme':

*Dieu est lui-même l'être des êtres, et nous sommes comme des dieux en lui, par lesquels il se manifeste. Vous n'avez pas besoin de dire: où est Dieu? Écoutez, vous, hommes aveugles, vous vivez en Dieu, et Dieu est en vous; et si vous vivez saintement, dès lors vous êtes vous-même Dieu. Quelque part où vous jétiez la vue, là est Dieu.*⁴⁷

- Le mouvement poétique du Symbolisme, en France au XIX^e siècle, en particulier Gérard de Nerval et Charles Baudelaire, est considéré par plusieurs penseurs comme fortement influencé par les idées gnostiques.⁴⁸ L'idée de l'âme préexistante et de la Réincarnation (comme dans 'La Vie Antérieure' de Baudelaire), du parcours initiatique à travers des sphères inexplorées ('El Desdichado', de Nerval) motivent sans doute un tel jugement.
- À la fin du XIX^e siècle, un ensemble de maîtres à penser remettent à l'honneur le Gnosticisme sous forme d'ésotéro-occultisme: Allan Kardec et le spiritisme, Eliphas Lévi et l'occultisme, Helena Blavatsky et la société théosophique, ainsi qu'un ensemble de courants orientalistes.⁴⁹ En 1907, Levi Dowling publie son 'Évangile

47. J. Brun, *Philosophie de l'Histoire. Les promesses du temps*, Paris, Stock, 1990, p. 160.

48. J. Verne, *Gnosticisme (Le réveil du)* in Dictionnaire des Religions. Ed. P. Poupard, Paris, P.U.F., 1993, p. 777; R.J. Rushdoony, *A study of modern thought since the Marquis de Sade. Gnosticism*, Vallecito, CA, Ross House Books, 2003, p. 151.

49. Verne, *Gnosticisme...*, op. cit., p. 776.

Aquarien de Jésus-Christ' qui comprend déjà tous les thèmes du Nouvel Age. On peut y lire :

Jésus n'a pas toujours été le Christ. Il a gagné son statut de Christ par une vie pénible (...) Jésus est le messager venu en chair pour montrer la lumière aux hommes. Mais dans les temps à venir, l'homme atteindra des hauteurs plus élevées encore, et des lumières plus intenses brilleront. Et puis, à la fin, une puissante âme maîtresse viendra sur la terre pour éclairer le chemin qui mène jusqu'au trône de l'homme parfait.⁵⁰

- Carl Jung, père de la psychologie moderne et de la notion d'inconscient collectif écrit 'Les Sept Sermons aux Morts', suite à une expérience d'ordre psychotique vécue entre 1912 et 1917 (qu'il qualifiera plus tard de spirituelle; il dira avoir dialogué avec Basilides, un des penseurs gnostiques antiques les plus importants avec Valentinien.) Un des symboles récurrents chez Jung est celui du serpent, éveilleur de la conscience qu'il ne faut pas tuer. On connaît la fascination de Carl Jung pour les écrits gnostiques. Le codex 1 de Nag Hammadi lui fut même présenté en 1952 par celui qui était entré en sa possession.

Signalons enfin l'existence des Mandéens, la seule secte gnostique ayant survécu jusqu'à notre époque. Elle est composée d'une quarantaine de milliers d'adeptes, vivant au sud de l'Irak, et pratique deux rites baptismaux: un lavage rituel fréquent au nom de la Vie et de la connaissance de la vie, auquel s'ajoutent une onction d'huile et un repas rituel comprenant du pain et une eau sainte; puis un lavage sur le lit de mort. La figure de Jean Baptiste extrêmement légendarisée joue un rôle central dans la croyance de cette secte, qu'on a dans le passé désignée sous le nom de 'Chrétiens de Saint Jean Baptiste'. Le Mandéisme combine de manière typiquement syncrétiste des éléments bibliques, d'autres matériaux sémitiques, des ingrédients babyloniens tardifs, en particulier astrologiques, et le dualisme iranien.

50. Jones, *The Gnostic Empire Strikes Back*, op. cit., p. 57.

4. Le renouveau du Gnosticisme

Or voici que quelque quinze siècles après le crépuscule du Gnosticisme antique, plusieurs gourous du New Age réclament à nouveau cet héritage gnostique, certains de façon voilée, d'autre sans aucune ambiguïté. On n'a cette fois plus affaire à des mouvements isolés, mais à une véritable résurgence du Gnosticisme. Time Magazine consacre la couverture de son édition du 22 décembre 2003 aux 'Évangiles perdus', et, dans les pages intérieures, publie un article consacré aux textes gnostiques, opérant le lien avec le film culte 'The Matrix', à la trame typiquement gnostique, ainsi qu'avec le best-seller 'The Da Vinci Code' de Dan Brown.⁵¹ D'après cet auteur, des textes sacrés ignorés ou rejetés dans l'ombre feraient partie d'une tradition secrète que Léonard de Vinci aurait transmise dans certains de ses dessins.

Dans son best-seller intitulé 'Going Within' et paru en 1989, l'actrice américaine Shirley MacLaine déclare qu'il n'y a rien de neuf dans le New Age, mais que les anciens gnostiques chrétiens opéraient avec la connaissance du New Age. Et encore: 'Ce New Age est le temps où les croyances intuitives de l'Est et la pensée scientifique de l'Ouest pourraient se rencontrer et se rejoindre, tous deux enfin mariés. Pour moi, ajoute-t-elle, tous les deux sont nécessaires et désirables.'⁵² La revue Gnosis (parue entre 1985 et 1999) présente la secte contemporaine des Séthiens, résurgence d'un groupe du même nom de l'Antiquité tardive. Elle donne la parole à des néo-gnostiques avérés, tels Stephan Hoeller, qui écrit ceci:⁵³

Toutes les traditions spirituelles reconnaissent que le monde est imparfait; elles diffèrent les unes des autres seulement sur le point de savoir comment un tel état de choses a pu survenir, et comment y remédier. Les gnostiques ont toujours eu leur propres vues là-dessus. Ils considèrent que le monde n'est pas vicié à cause du péché humain, mais parce qu'il a été créé de manière viciée. Le Bouddhisme (considéré par de nombreux spécialistes comme le Gnosticisme de l'Asie) a son point de départ dans la reconnaissance que dès le début la vie terrestre est pleine de souffrances. Les Gnostiques, antiques aussi bien que modernes, sont d'accord avec cette conception.

Et, plus loin, Hoeller ajoute qu'il ne sert à rien de cultiver un sens de la faute, occasionné par le mythe d'Adam et Ève, car une telle attitude n'est

51. Bantam, U.K., 2003.

52. P. Jones, *The Gnostic Empire strikes Back*, op. cit., p. 15.

53. S. A. Hoeller, *The Mystery of Iniquity*, Gnosis, A Journal of the Western Inner Traditions, No 50, Winter 1999, Escondido, Cal., p. 20.

pas un remède contre le mal: 'Les Messagers de la Lumière reconnus par la tradition gnostique, tels que Jésus, Mani et d'autres, ont toujours été envisagés comme facilitant le salut. Leur mission salvifique est de rendre la conscience de l'individu capable de faire l'expérience de la gnose.'

Voici ce qu'on peut lire à l'article 'Le réveil du Gnosticisme' du Dictionnaire des Religions, sous la plume de J. Vernet :

L'ésotérisme et les sciences occultes connaissent une vogue étonnante et sont l'objet d'un vif engouement. Parallèlement, une multitude de groupes et d'écoles surgissent, sous les dénominations les plus diverses. Ces mouvements florissants monnayent une anthropologie, une cosmologie et une théologie identiques, de facture gnostique. (...) Chaque mouvement, se sentant détenteur privilégié de la Connaissance absolue, se présente comme la nouvelle religion mondiale pour le Nouvel Age qui vient et qui sonnera le glas du christianisme à la fin de ce millénaire, avec l'arrivée à terme de l'Ère des Poissons et l'entrée dans l'Ère du Verseau.

L'auteur de l'article en question note encore la propension au syncrétisme qui atteint nombre de chrétiens :

Un certain nombre de chrétiens pratiquent la double appartenance : chrétiens et rosi-cruciens, fidèles du christianisme et du spiritisme, adeptes de l'Église et de l'anthroposophie. Ils conservent le vocabulaire chrétien sur Dieu, Jésus, l'Évangile, l'Église. Mais ils le voient peu à peu de son sens authentique pour le remplacer par des représentations gnostiques : l'Énergie cosmique, l'esprit christique, les "paroles secrètes de Jésus" (...) la fin du monde comme commencement d'un nouveau cycle, la réincarnation et le karma. (...) Le gnostique d'aujourd'hui, comme celui d'hier, est un homme angoissé par sa condition d'homo viator jeté dans l'existence, particulièrement quand la société est "en manque de sens". Il cherche la voie cachée pour échapper au monde, l'illumination salvatrice pour échapper à l'angoisse. Ces Voies foisonnent en période de crise des sociétés et des Églises.⁵⁴

MacLaine écrit encore :

Dieu se trouve à l'intérieur, donc nous sommes tous des parcelles de Dieu. Comme il n'y a pas de séparation, nous sommes tous comme Dieu, et Dieu est en chacun de nous. (...) Nous sommes littéralement fait de l'énergie de Dieu, par

54. J. Vernet, *Gnosticisme (Le Réveil du)* op. cit., p. 776-777.

*conséquent nous pouvons créer ce que nous voulons dans la vie, car chacun de nous crée ensemble avec l'énergie de Dieu – l'énergie qui fait l'univers lui-même.*⁵⁵

D'après Matthew Fox, le Créateur et Rédempteur personnel de la Bible est phallique et sadique, il doit être abandonné et remplacé par le Dieu intérieur.⁵⁶ Ce dernier exemple rappelle d'assez près Ialdabaoth, le démiurge des gnostiques antiques. Ce qu'écrit MacLaine, outre l'idée gnostique des parcelles de Dieu habitant à l'intérieur des humains, illustre un autre aspect de la doctrine gnostique, à savoir l'impersonnalité de Dieu, qui peut être identifié à tous sans jamais se distinguer de la Création.

Dans l'ouvrage populaire 'A Course in Miracles' (qu'on devrait sans doute traduire par : *La Cour des Miracles*)⁵⁷ l'auteur, Helen Shucman, psychologue clinicienne américaine, rejoint l'évangile de Thomas, en affirmant que nous sommes les égaux de Christ, étant déjà parfaits en lui. En effet, dans l'évangile de Thomas, Jésus se dit non pas le maître du disciple, mais plutôt son frère jumeau. Dans l'introduction à son ouvrage, Shucman prétend avoir transcrit une dictée intérieure qu'elle a identifiée comme provenant de Jésus. Nous avons en quelque sorte affaire à un évangile apocryphe gnostique contemporain, dont le style et même la division en chapitres et versets, cherche à revêtir un caractère sacré de Révélation ultime. Comme dans tous les écrits qui peuvent être assimilés au Nouvel Age, le Jésus historique des évangiles canoniques, le Jésus de l'Incarnation, est nié, et remplacé par une 'conscience christique', tout à fait intemporelle. Pour Shucman, le mal et le péché sont une illusion qui nous séparent de notre propre divinité intérieure. Rien de réel ne peut être menacé, et rien d'irréel n'existe. Le parallèle avec la Science Chrétienne est assez frappant : pour cette secte, la matérialité c'est le mal, et le péché, la maladie, la mort sont irréels. Jésus de Nazareth n'est pas Dieu ; seul Christ, en tant que Principe de l'Esprit, est Dieu. Dieu comme Esprit est Tout en Tous ; autrement dit, il n'y a pas de réalité en dehors de l'Esprit.

Vernette propose de caractériser le but du néognosticisme de la façon suivante :

Ce que cherchent à réaliser les nouvelles religions gnostiques, qui se croient toutes indispensables à notre temps, c'est l'expérience directe et immédiate de

55. S. McLaine, *Going Within...* op. cit., p. 100.

56. P. Jones, *The Gnostic Empire Strikes Back*, op. cit., p. 59.

57. Londres, Arkana, 1997.

*la Conscience divine et cosmique. En d'autres termes, offrir à l'homme une expérience intérieure régénérante et divinisante où il se ressouvient et reprend conscience de son Soi, de sa nature et de son origine authentiques. Dans cette illumination, il se reconnaît en Dieu, il connaît Dieu, il s'apparaît comme émané de Dieu et étranger au monde. Il est de toute éternité sauvé. Son salut est le fruit d'une (re)connaissance du "moi" comme étincelle du divin, au terme d'une exploration intérieure, et n'a rien à voir avec l'action salvatrice de Jésus selon le Christianisme.*⁵⁸

5. Les traits communs entre gnosticisme antique et moderne

Dans quelle mesure le Gnosticisme de l'Antiquité et la nébuleuse du New Age se rejoignent-ils ? Plus particulièrement, comment se définissent-ils par rapport au Christianisme, dont ils tâchent d'emprunter, d'absorber des éléments tout en s'en détachant radicalement ? En abordant ce thème, je suis conscient de la tentation qu'il y a à vouloir créer des parallèles trop faciles, des amalgames forcés. Je tâcherai de dégager ce qui me semble être les traits communs les plus saillants du gnosticisme antique et moderne.

- Tous deux sont des courants très larges, des nébuleuses de mouvements comprenant de grandes variations entre eux, mais centrés sur quelques idées, les principales étant sans doute celles-ci : la connaissance de Dieu est la connaissance de soi-même, celle-ci menant à la prise de conscience de la divinité du soi-même. Cette prise de conscience est en fait le dévoilement d'une condition originelle oubliée, oublié provoqué d'une manière ou d'une autre par la matérialité du monde, dont il convient de se dégager. La matière indique une limitation de l'être divin, tandis la communion avec une conscience cosmique universelle nécessite l'investissement dans les expériences psychiques intuitives, voire psychédéliques les plus diverses. La connaissance en question ne doit donc pas être comprise au sens de rationalité, car le domaine de l'expérimental est, pour les Gnostiques, suspect.⁵⁹
- Tous deux sont marqués par un fort syncrétisme, recherchant l'union

58. J. Vernet, *Gnosticisme (Le Réveil du)*, op. cit., p. 779.

59. C. Tresmontant, *Problèmes de Notre Temps, Chroniques*, Paris, O.E.I.L., 1991, p. 116-117.

d'éléments religieux orientaux et occidentaux, pour aboutir à une religion culturellement globalisée.

- La spiritualisation et l'allégorisation des récits bibliques empruntés par la cause gnostique va de pair avec une tendance très poussée à déhistoriser, à désincarner. Christ et Jésus sont deux entités différentes, la première (qui prime sur la seconde) d'ordre spirituel, la seconde purement contingente. La pensée qui se dégage est dans les deux cas essentiellement mythique et intemporelle. Elle recherche la divinisation de l'homme en lui proposant de vivre ici-même de manière intemporelle, en dehors de l'histoire, du temps et de ses vicissitudes.
- L'irréalité des souffrances de Jésus-Christ selon les courants gnostiques antiques (influencés en cela par le Docétisme) a pour parallèle l'irréalité de la souffrance dans nombre de mouvements apparentés au Nouvel Age (cf 'A Course in Miracles'.) Dans les deux cas il ne s'agit pas de porter sa croix, selon l'injonction du Christ, mais de nier que la souffrance soit autre chose qu'une illusion passagère (seule compte la réalité ultime).
- La notion de péché et la nécessité d'un sacrifice expiatoire sont niés. C'est en découvrant la source du mal (notion imposée de l'extérieur soit par le démiurge, soit par le Dieu chrétien) que l'on parvient à s'en libérer. Toute notion de culpabilité personnelle fait partie du domaine du mal. Éthique et responsabilité personnelles sont avant tout tournés vers soi-même (c'est en quelque sorte Proténnoia copulant d'abord avec elle-même, ensuite avec ceux qui l'aiment). Il s'agit en effet de découvrir Dieu en soi-même, et non en dehors de soi. À cet égard, Ken Wilber, qui lui-même favorise l'émergence d'une religion globale en phase avec le stade de l'évolution où se trouve l'humanité, écrit que de nombreuses expressions du Nouvel Age mettent l'accent sur l'auto-actualisation qui trop souvent aboutit à un égoïsme magique; ce narcissisme magique est transformé en une mythologie de la transformation du monde qui cache à peine ses visées impérialistes.⁶⁰

60. K. Wilber, *Sex, Ecology, spirituality. The Spirit of Evolution*. Boston & London, Shambala, 2000, p. 609.

- L'anthropologie androgyne des gnostiques de l'Antiquité peut être mise en rapport avec l'activisme homosexuel contemporain, notamment en Amérique du Nord. Dans les deux cas, la différenciation et complémentarité sexuelle est combattue comme un obstacle sur la voie de l'union et de l'unité. L'influence des conceptions de l'Antiquité grecque sur la sexualité, celles de Socrate et de Platon notamment (pour qui l'homosexualité et plus particulièrement la pédophilie représentaient la forme supérieure de la sexualité) permet d'établir un lien entre les moutures antique et moderne de la pensée gnostique. Paradoxalement, monisme et dualisme vont de pair : certes, tout est un, ou destiné à rejoindre l'un, mais la résistance rencontrée à l'encontre de ce mouvement ascensionnel unificateur est le fait d'un dualisme latent où s'affrontent esprit et matière.

Pour ce qui est des adeptes des formes anciennes et modernes du Gnosticisme, il est malaisé de savoir si le New Age est plus populaire qu'élitiste. Popularisé par les médias, il atteint certainement une couche sociale beaucoup plus large que son ancêtre. Cependant, il est significatif que sa propagation soit surtout le fait d'une classe d'artistes et d'intellectuels.

6. Divergences apparentes entre le Gnosticisme antique et sa résurgence moderne.

Sur le plan des divergences, on pourrait noter que l'a-cosmisme et l'identification de la matière au mal des Gnostiques antiques semblent contredits par le panthéisme dominant du Nouvel Age. Davantage que la métaphysique des Pré-socratiques – de moins en moins connue à mesure que les études classiques perdent en importance – le Nouvel Age connaît l'influence du Bouddhisme et d'autres formes orientales de panthéisme.⁶¹ Il faut cependant prendre en compte l'influence considérable qu'a exercé sur la pensée européenne Marsile Ficin, philosophe et humaniste florentin du Quattrocento, auteur d'une tentative de synthèse entre théologie chrétienne et Néoplatonisme. Cette synthèse accorde au panthéisme une place

61. Une influence directe du Bouddhisme sur le Gnosticisme antique n'a jamais pu être mise en évidence de manière convaincante (W. S. LaSor & A. M. Renwick, *Gnosticism*, op. cit., p. 485). Time Magazine (p. 42) cite Elaine Pagels rapportant la boutade d'un prêtre Zen né aux États-Unis : 'Si j'avais eu connaissance de l'évangile de Thomas, je n'aurais pas eu besoin de devenir bouddhiste!'

centrale.⁶² Le néognosticisme contemporain ne reconnaît pas non plus de démiurge assimilé à Yahweh. Tout comme pour le Bouddhisme, il n'y a pas d'acte de Création, mais un cosmos éternel au sein duquel les êtres sont appelés à transiter selon une ligne ascendante. Quoiqu'il en soit, on a, du côté du Gnosticisme antique, affaire à une démonisation de la nature, et, du côté du Gnosticisme moderne, à une divinisation de cette même nature. La cause de ces deux vues extrêmes n'est-elle cependant pas la même, à savoir une incertitude au sujet de la différence ontologique qui sépare Dieu de la réalité sensible, et du rapport qui les unit? Il est impossible aux gnostiques de l'Antiquité d'imaginer un acte direct de Création par le Dieu suprême, sur la base d'une certaine conception de ce qui est spirituel et ce qui ne l'est pas, ou l'est moins. Seule une émanation inférieure de la divinité peut être capable (et coupable) d'un tel acte. La question du mal et de son origine n'en est pas pour autant résolue, puisqu'on ne peut empêcher d'attribuer le mal à une forme de divinité. On est inévitablement amené à spéculer pour tenter de déterminer à partir de quel moment le mal (considéré comme degré inférieur d'Être inchangeable, donc de spiritualité) s'infiltré dans la divinité. Ce n'est qu'avec le Manichéisme, forme tardive du courant gnostique, qu'est postulée une séparation originelle radicale entre le domaine du bien, de la lumière, et celui du mal et des ténèbres.⁶³ Parallèlement, la continuité ontologique entre l'homme et Dieu (qui doit être recouverte par le biais de l'initiation et de la quête intérieure) nous rapproche du panthéisme cher au Gnosticisme contemporain. Quant à celui-ci, s'il prend le panthéisme comme point de départ, c'est animé de la même présupposition religieuse selon laquelle Dieu est inconnaissable, sauf à parvenir à s'identifier soi-même avec la divinité par toutes sortes d'expé-

62. 'Ficin pense que Dieu est Unité réunissant en soi l'infinité des archétypes, les *omnium rationes*, les formes substantielles qui émanent de Lui par des cercles concentriques : les esprits purs, l'âme rationnelle, la nature et les corps. Dieu, pensant à Lui-même, conçoit toute chose; il en résulte le panpsychisme ficinien qui prend la forme d'un panthéisme dans lequel intervient la prééminence de l'acte créateur (...) Point de jonction entre le fini et l'infini, [l'âme] s'appréhende par auto-conscience, de même qu'elle s'approprie les autres choses et Dieu; et c'est dans son ascension vers Dieu qu'elle accomplit les étapes d'une ascension au Cosmos (...) Le philosophe peut atteindre la perfection grâce à un processus par lequel la création humaine retrouve celle de Dieu. Le divin étant inclus dans tout, les différentes religions constituent un ornement de l'univers.' (Huisman, *Dictionnaire des Philosophes, A-J*, Paris, P.U.F., 1984, p. 933-934)

63. Cf H. Jonas, *The Gnostic Religion*, op. cit., p. 210.

riences psychiques. Celles-ci ont pour but la perte de l'identité personnelle, des caractéristiques de l'individu, lequel est appelé à se confondre avec le cosmos en tant qu'être inconnaissable divin. Paradoxalement, il faut donc désapprendre à se connaître soi-même dans son individualité propre, pour se fondre dans le Tout cosmique.⁶⁴ Ainsi, la voie descendante du Gnosticisme antique (émanations inférieures de la divinité et chute des étincelles divines dans certains êtres humains) destinée à être progressivement remontée par le biais de la gnose, n'est fondamentalement pas différente de la voie ascendante préconisée par le New Age (remonter vers Dieu à partir d'une descente en soi-même). La direction est la même, seul diffère le sens dans lequel cette direction est empruntée. Il est évident qu'à la racine de la théologie émanationiste gnostique se trouve la question non résolue de l'Un et du Multiple dans l'être même de Dieu, question que de son côté la théologie chrétienne trinitaire formule en affirmant l'absolue unité de l'essence divine dans la distinction des trois personnes, sans préjudice de l'unité ou de la diversité.

7. Conclusion

Le survol de deux mouvements religieux marquant l'un les premiers siècles de notre ère, l'autre notre époque (avec nombre de chaînons entre les deux), ainsi que les traits communs qui les rapprochent, invitent à un questionnement sur l'essence religieuse du Gnosticisme, dont il serait erroné de penser qu'il survient accidentellement à telle ou telle époque de l'histoire humaine. Bien plutôt, le Gnosticisme, en tant qu'il se pose les questions de fond sur l'origine de l'univers, du mal, sur l'essence et la destinée humaines, tout comme sur l'être de Dieu et sur le rapport que l'homme entretient avec ce dernier, ne saurait être considéré comme un mouvement passager de la pensée religieuse. Sa résurgence contemporaine, au milieu et en dépit de l'explosion des connaissances scientifiques modernes, témoigne de ce que

64. On ne peut s'empêcher ici de remarquer l'opposition radicale qui caractérise le programme de l'Institution de la religion Chrétienne de Jean Calvin par rapport à cette vue dépersonnalisante. Ce programme, qui concerne justement la connaissance de Dieu et de soi-même, est exposé comme suit dès la première phrase de l'Institution: 'Toute la somme presque de nostre sagesse, laquelle, à tout conter, mérite d'estre réputée vraie et entière sagesse, est située en deux parties: c'est qu'en cognoissant Dieu, chacun de nous aussi se connaisse'. J. Calvin, *Institution de la Religion Chrestienne Livre Premier*. Édition critique avec introduction, notes et variantes publiée par Jean-Daniel Benoit. Paris, J. Vrin, 1957, p. 50.

les questions fondamentales qu'il pose, et la similarité des réponses qu'il y apporte, se trouvent au cœur de la réflexion humaine sur l'existence. On peut donc s'attendre à ce que de nombreuses moutures du Gnosticisme apparaissent dans maints courants de la pensée contemporaine, et voient même le jour dans les époques à venir. L'une de ces moutures, qui mériterait toute une étude à elle-même, est celle qui pénètre et informe la théologie libérale issue de l'*Aufklärung*, et prend comme point de départ le *Deus absconditus*, le dieu caché et inconnaissable kantien, qui ne se manifeste ni dans une Révélation, ni dans l'Incarnation, tandis que la personne de Jésus se trouve dissociée du Christ de la proclamation chrétienne. À cet égard, les thèses de Wilhelm Bossuet, Richard Reitzenstein, Rudolph Bultmann et ses disciples, semblent continuer la tradition du syncrétisme christo-agnostique, cette fois par le biais de l'amalgame historique opéré entre ces deux religions (le Gnosticisme étant – de manière entre temps démontrée anachronique – supposé avoir été la matrice religieuse du Christianisme primitif).⁶⁵ Hans Jonas a montré la voie pour une telle étude dans le dernier chapitre de son étude 'The Gnostic Religion'. Cet épilogue, intitulé 'Gnosticism, Existentialism and Nihilism', s'attache à montrer les similarités existant entre ces trois courants.⁶⁶ Avec une très grande perspicacité, C. Van Til a également attiré l'attention sur l'interprétation gnostique apportée par Von Harnack à l'histoire de l'Église primitive. Il écrit à ce sujet:⁶⁷

Thus, Harnack says, 'from the simple narratives of the Old testament had already been developed a theosophy, in which the most abstract ideas had acquired reality, and from which sounded forth the Hellenic canticle of the power of the Spirit over matter and sensuality, and of the true home of the soul.' All that Gnosticism did was to carry this process of Hellenising the Gospel, of which the church itself was already guilty, to greater lengths than the church was willing to do. The Gnostics alone had the courage of their convictions in that 'they attempted to capture Christianity for Hellenic culture, and Hellenic culture for Christianity (...)' If we look at this interpretation of Gnosticism by Harnack we soon realize

65. On sait que Bultmann s'est intéressé de près à la secte gnostique mandéenne, notamment dans le cadre de son Commentaire sur l'Évangile de Jean, publié en 1941.
66. À ce propos, Braaten écrit ce qui suit : 'Bultmann's flight from history threw open the gate to accommodate an existentialist form of Gnosticism, as Hans Jonas made unmistakably clear.' C.E. Braaten & R.W. Jenson, *Either/Or. The Gospel or Neopaganism*. Grand Rapids, Mich., Eerdmans, 1995, p. 12.
67. C. Van Til, *Christianity in Conflict*, op. cit., vol. 1 part 2, p. 54-55.

that his history of dogma is a dogma of history. Harnack has constructed the nature of the Gospel according to the principle of Kant's philosophy. A brief glance into his book What is Christianity shows this to be the case. The 'facts and assertions' of which he says Christianity is composed cannot be facts and assertions about matters pertaining to the phenomenal realm. When the modern historian reads the gospels he is bound to separate the kernel from the husk (...) In the first place, Harnack's own view may well be denominated a modern gnosticism. The basic elements of historic Gnosticism are found in Harnack's Kantian view of religion. There is first the realm of the physical, the realm of necessity. This is the realm of evil. It is the realm from which man must somehow seek to escape. With respect to this the realm he undertakes to show in a priori fashion that no revelation of God, no incarnation and no atonement through Christ can take place. Sin is not the breaking of the known will of God in history on the part of man. Sin is identical with the situation in which man, altogether apart from the question of responsibility, finds himself. Sin is man's fate. (...) Here then, it is clear, we have a modern form of Gnosticism. Here are all the main ingredients of historic Gnosticism. Here is the bold rationalistic assumption that there can be no such a God as the Bible portrays. The realm of history cannot be the realm in which man sins and in which he is redeemed. (...) Harnack, following Kant and his teacher Albrecht Ritschl, is certain that the world of the beyond cannot be occupied by a God whom man can and does know. He knows that the only way this god who lives up there can be reached is by irrational absorption into him. All the main elements of the rationalism and all the main elements of the irrationalism of historical Gnosticism appear in Harnack.

Une étude portant sur la théologie issue des *Lumières* pourrait par exemple mettre en évidence l'influence des tendances gnostiques sur le rapport entre l'éthique qu'elle propose et l'ontologie qui en forme le support.

BIBLIOGRAPHIE

[I] SOURCES

[I.1.] Gnosticisme antique

BIBLE, *La Sainte Bible*, traduite d'après les textes originaux hébreu et grec. Nouvelle Version Segond Révisée avec notes, références, glossaire et index. Paris, Alliance Biblique Universelle, 1980.

IRÉNÉE DE LYON, *Contre les Hérésies*. Paris, Éditions du Cerf, 1984.

LE CORAN, *traduit de l'arabe par Kasimirski, Chronologie et préface par Mohammed Arkoun*. Paris, Garnier-Flammarion, 1970.

PHILO, *The Works of Philo Complete and Unabridged*, Translated by C.D. Yonge. Peabody, MA, Hendrickson Publishers, 1993.

PLUTARQUE, *The Lives of the Noble Grecians and Romans*, The Dryden translation. Great Books of the Western World, 14, Plutarch. Ed. R. M. Hutchins. Encyclopedia Britannica, Inc., London, 1952.

QUÉRÉ, F., *Évangiles apocryphes*. Paris, Seuil, 1983.

SAINT AUGUSTIN, *Les Confessions*. Paris, Garnier Frères, 1964.

THE Gnostic BIBLE, *Gnostic Texts of Mystical Wisdom from the Ancient and Medieval Worlds*. Ed. Barnstone, W. & Meyer, M. Boston & London, Shambhala, 2003.

THE OTHER BIBLE, *Ancient Alternative Scriptures. Gnostic Gospels, Dead Sea Scrolls, Visionary wisdom Texts, Christian Apocrypha, Kabbalah*. Ed. Barnstone, W., San Francisco, Harper, 1984.

[I.2.] Néo-gnosticisme

BROWN, D., *The Da Vinci Code*. London, Bantam, 2003.

HOELLER, S.A., 'The Mystery of Iniquity' In *Gnosis, A Journal of the Western Inner Traditions*. No 50, Winter 1999, Escondido, Cal., p. 19-22.

HOELLER, S.A., *The Gnostic Jung and the Seven Sermons to the Dead*. Theosophical Publishing House, Wheaton, Ill, 1989.

MCLAINE, S., *Going Within: A Guide for Inner Transformation*. New York, Bantam Books, 1989.

[II] ÉTUDES CRITIQUES

[II.1] Sur le Gnosticisme antique

BENOIT, A. & TARDIEU, M., 'La gnose au premier siècle de l'Église' in *Les Premiers Chrétiens, historiens et exégètes à Radio Canada*, vol. 3.) Bellarmin cerf, 1983.

BORCHERT, G.L., 'Gnosticism' in *Evangelical Dictionary of Theology*. Ed. Elwell, W.E, Grand Rapids, Baker Books, 1984.

BRUN, J., *L'Europe Philosophe. 25 siècles de pensée occidentale*. Paris, Clefs de l'Histoire, Stock, 1988.

BRUN, J., *Le Néoplatonisme*. Que sais-je No 2381, Paris, P.U.F., 1988.

BRUN, J., *Philosophie de l'Histoire. Les promesses du temps*. Paris, Stock, 1990.

CALVIN, J., *Institution de la Religion Chrestienne, Livre Premier*. Édition critique avec introduction, notes et variantes publiée par Jean-Daniel Benoit. Paris, J. Vrin, 1957.

COOPER, J.-C., *An illustrated Encyclopedia of Traditional Symbols*. London, Thames and Hudson, 1978.

GEISLER, N.L., *Baker Encyclopedia of Christian Apologetics*. Baker Reference Library. Grand Rapids, Mich., Baker Books, 1999.

- GILSON, E., *L'Être et l'Essence*. Paris, J. Vrin, 1981.
- GUIRAND, F., 'Greek Mythology', translated by Aldington, R. & Ames, D. in *New Larousse Encyclopedia of Mythology, introduction by Graves, R.*, p. 85-167. Hamlyn, London, 1990.
- HUISMAN, D., *Dictionnaire des Philosophes, A – J*. Paris, Presses Universitaires de France, 1984.
- JONAS, H., *The Gnostic Religion. The Message of the Alien God and the Beginnings of Christianity*. Boston, Beacon Press, 1963.
- LASOR, W. S. & RENWICK, A. M., 'Gnosticism' in *The International Standard Bible Encyclopedia*, vol. 2, Grand rapids, MI, Eerdmans, p. 484-490, 1982.
- LATOURETTE, K. S., *A History of The Expansion of Christianity. Vol. 1, The First Five Centuries*. Grand Rapids, MI, Zondervan, 1971.
- MCGRATH, A.E., 'History of religions school' in *The Blackwell Encyclopedia of Modern Christian Thought*. Ed. By A.E. McGrath. Oxford, Blackwell publishers, p. 266-267, 1991.
- MCGRATH, A.E., *The Making of Modern German Christology: 1750-1990*. Grand Rapids, Mich, Zondervan, 1994.
- RUDOLPH, K., *Gnosis. The Nature & History of Gnosticism*. San Francisco, Harper, 1987.
- RUSHDOONY, R.J., *Gnosticism. Position Paper No 74*. Vallecito, CA, Chalcedon, 1986.
- TORRANCE, T., *God and Rationality*. London, Oxford University Press, 1971.
- TRESMONTANT, C., *Problèmes de notre temps, Chroniques*. Paris, O.E.I.L., 1991.
- VAN BIEMA, D., 'The Lost Gospels' in *Time Magazine*, 22 Dec. 2003, p. 40-47.
- VAN TIL, C., *Christianity in Conflict. Syllabus for Course in History of Apologetics*. Unpublished, 1964.
- YAMAUCHI, E., 'Gnosticism' in *The New International Dictionary of the Christian Church*. Ed. Douglas, J. D. Exeter, The Paternoster Press, 1974.

[II.2] Sur le Néo-gnosticisme

- BRAATEN, C.E. & JENSON, R.W., *Either/Or. The Gospel or Neopaganism*. Grand Rapids, Mich., Eerdmans, 1995.
- BRUN, J., *Le retour de Dionysos*. Paris, Les Bergers et les Mages, 1976.
- DAVID, A.-L., 'Le Grand Marché du Spirituel'. In *Valeurs Actuelles*, 24 Oct. 2003, Paris, p. 70 – 74.
- HITCHCOCK, J., 'Fantasy Faith. On the Resurgence of Gnosticism' in *Touchstone*, Dec. 2003, p. 14-16.
- JONES, P., *The Gnostic Empire Strikes Back. An Old Heresy for the New Age*. Philipsburg, N.J., P&R Publishing, 1992.
- RUSHDOONY, R.J., *A study of modern thought since the Marquis de Sade. Gnosticism* (p. 151-159). Vallecito, CA, Ross House Books, 2003.
- VERNETTE, J., 'Gnosticisme (Le réveil du)' in *Dictionnaire des Religions*. Ed. Poupard, P., Paris, P.U.F.
- WILBER, K., *Sex, Ecology, Spirituality. The Spirit of Evolution*. Boston & London, Shambala, 2000.

INDEX DES CITATIONS BIBLIQUES

ANCIEN TESTAMENT

Genèse

1:1	ch.1	p. 18
	ch.5	p. 51
1:27	ch.6	p. 59, 60, 64
	ch.16	p. 186
1:28	ch.6	p. 64
1:31	ch.21	p. 265,
	Annexe 1	p.310
2:1-3	ch.21	p. 265
2:15-17	ch.16	p. 188
2:22-24	ch.22	p. 279-280
3:1	ch.3	p. 33
3:5	ch.8	p. 91
3:8-12	ch.3	p. 38
3:16	ch.3	p.33
6:11-12	ch.20	p. 234
9:6	ch.6	p. 67
9:7	ch.6	p. 67
45:4-8	ch.24	p. 296
50:19-21	ch.24	p. 296

Exode

3:14	ch.7	p. 86
20:2-3	ch.9	p. 102
20:3	ch.8	p. 91
20:1-6	ch.8	p. 92
20:8-11	ch.6	p. 63
	ch.21	p. 257-258
20:13	ch.20	p. 235
20:15	ch.21	p. 253
21:24	ch.20	p. 242
23:20-23	ch.10	p. 108
33:7-11	ch.15	p. 175

Lévitique

19:15	ch.20	p. 249
19:17-18	ch.20	p. 243
25:8-34	ch.21	p. 264

Deutéronome

5:12-15	ch.21	p. 262
6:4-5	ch.10	p. 111
18:9-13	ch.9	p. 101-102
18:14-19	ch.9	p. 102-103
19:16-21	ch.20	p. 243-244
30:11-20	ch.16	p. 186-187

1 Rois

3:6-13	ch.19	p. 227-228
8:27-30	ch.15	p. 176

2 Chroniques

16:12	ch.22	p. 271
-------	-------	--------

Job

1:21	Avant-propos	p.9
19:25-27	Avant-propos	p.9
38:1-7	ch. 5	p. 53

Psaumes

1	ch.9	p.105
24:1	ch.20	p. 252
36:6	ch.10	p. 108-109
36:8-11	ch.1	p. 22
42:5-6; 11-12	ch.18	p. 206
50:10-11	ch.21	p. 252
53	ch.3	p. 36
58	ch.19	p. 229
71:5-6	ch.18	p. 206
72:1-7	ch.19	p. 228
90	ch.17	p. 197-198
104:24-35	ch.5	p. 56-57
119:97-114	ch.3	p. 38-39

132:13-15 ch.15 p. 175

Proverbes

5:15-23 ch.22 p. 285

6:6-11 ch.21 p. 258

8:12; 22-31 ch.10 p. 109

8:36 ch.22 p. 274

10:4-5 ch.21 p. 258

10:16 ch.21 p. 258

12:24 ch.21 p. 258

12:27 ch.21 p. 258

13:11 ch.21 p. 258

21:5 ch.21 p. 258

23:20-21 ch.8 p. 94

Ecclésiaste

1:9 ch.20 p. 239

5:7 ch.20 p. 235

5:17-18 ch.21 p. 258-259

Cantique des Cantiques

4:9-12 ch.22 p. 285

Esaïe

8:23-9:1 ch.2 p. 29

29:15-16 ch.16 p. 189

40:18-26 ch.8 p. 98-99

42:1-4 ch.10 p. 110, 114

45:9-12 ch.16 p. 189

45:22-25 ch.16 p. 190

46:9 ch.10 p. 110

47:8-14 ch.9 p. 104

48:16 ch.10 p. 109-110

64:7-11 ch.16 p. 191

Jérémie

31:33-34 ch.16 p. 191

Lamentations de Jérémie

3:37-39 ch.3 p. 34

Ezéchiel

7:23	ch.20	p. 235
36:24-27	ch.16	p. 192
45:9	ch.20	p. 235

Daniel

11:31	ch.15	p. 177
-------	-------	--------

Michée

2:2	ch.20	p. 235
3:9-12	ch.15	p. 176-177

NOUVEAU TESTAMENT

Matthieu

1:22	ch.7	p. 82
2:17	ch.7	p. 82
3:16	ch.10	p. 113
5:10-12	ch.24	p. 295-296
5:17	ch.20	p. 246, 248
5:27-29	ch.20	p. 246
5:38-42	ch.20	p. 241-242
5:40	ch.20	p.246
5:41	ch.20	p.247
5:43	ch.20	p. 247
7:21	ch.20	p. 233
10:30	ch.12	p. 128
10:37-39	ch.24	p. 295
15:2-6	ch.4	p. 46-47
16:13-19	ch.2	p. 28-29
16:24	ch.24	p. 295
22:14	ch.16	p. 194
24:1-2	ch.15	p. 178
24:6-8	ch.20	p. 238
28:18-20	ch.10	p. 114
	ch.19	p. 216

Marc

1:1	ch.7	p. 83
-----	------	-------

2:5-11	ch.7	p. 79
2:27-28	ch.21	p. 266
3:28-30	ch.10	p. 116
8:38	ch.7	p. 83
13:1-2	ch.15	p. 178
15:39	ch.7	p. 83

Luc

1:1-4	ch.7	p. 81
1:32	ch.7	p. 84
3:1-2	ch.7	p. 75
3:14	ch.20	p. 237
12:4-5	ch.20	p. 241
12:16-21	ch.17	p. 201-202
16:10-12	ch.21	p. 251
21:5-6	ch.15	p. 178
22:24-27	ch.19	p. 217-218
22:42	ch.12	p. 133
23:20-24	ch.19	p. 226-227
23:34	ch.20	p. 247
24:36	ch.21	p. 263

Jean

1:1-3	ch.10	p. 109
1:1-5	ch.13	p. 155-156
1:1-14	ch.7	p. 86
2:19-21	ch.15	p. 178
3:16-18	ch.7	p. 60
4:24	ch.14	p. 167
	ch.22	p. 279
5:17-23	ch.10	p. 112
6:35	ch.7	p. 86
6:37	ch.16	p. 194
6:44	ch.16	p. 194
6:48	ch.7	p. 86
8:12	ch.13	p. 156
8:46	ch.13	p. 150
8:52-59	ch.10	p. 113
9:2-3	ch.14	p. 166

	ch.23	p. 288
9:4-5	ch.13	p. 156
	ch.20	p. 244
10:30	ch.10	p. 113
12:35-36	ch.13	p. 156
14:6	ch.2	p. 24
	ch.7	p. 86
	ch.14	p. 167
14:15-18	ch.10	p. 114
	ch.12	p.130
14:25-26	ch.10	p. 114
14:27	ch.21	p. 261-262
15:5	ch.7	p. 87
15:9-11	ch.13	p. 159
16:7-11	ch.10	p. 115
17:22-23	ch.10	p. 113
	ch.22	p. 279
17:20-26	ch.11	p. 119
18:36	ch.19	p. 217
19:10-11	ch.19	p. 215-216
19:30	ch.14	p.168
	ch.20	p. 247
	ch.21	p. 266
20:30-31	ch.7	p. 87

Actes

1:8	ch.24	p. 297
5:3-4, 9	ch.10	p. 115
8:3	ch.24	p. 294
8:4	ch.24	p. 295
18:2	ch.7	p. 74

Romains

1:16-17	Avant-propos,	p. 10
1:18	ch.2	p. 25
1:20	ch.2	p. 23
1:19-22	ch.2	p. 24-25
3:23-26	ch.6	p. 65
	ch.20	p. 245

3:29	ch.10	p. 111
4:18	ch.24	p. 297
5:5	ch.10	p. 116
6:5-11	ch.17	p. 204
8:18-25	ch.21	p. 267
8:21	ch.16	p. 194
8:26-27	ch.10	p. 116
	ch.23	p. 291
8:28	ch.24	p. 294
9:14-24	ch.16	p. 195-196
10:9-13	ch.16	p. 194-195
10:14-15	ch.13	p. 159
	ch.20	p. 233
12:17-21	ch.4	p. 43
13:1-7	ch.19	p. 219-220
13:2-4	ch.20	p. 236
13:6-7	ch.21	p. 254
13:8-10	ch.20	p. 236
14:17	ch.10	p. 116

1 Corinthiens

1:21-22	ch.10	p. 82
	ch.24	p. 297
6:13	ch.8	p. 94
6:12-20	ch.22	p. 280-281
8:1-6	ch.8	p. 89-90, 97
	ch.10	p. 111
12:3	ch.2	p. 30
13:12	ch.1	p. 21
15:17-20	ch.18	p. 209
15:45-49	ch.6	p. 70

2 Corinthiens

1:20	ch.3	p. 34
1:21-22	ch.10	p. 115
3:17-18	ch.12	p. 131-132
4:3-4; 6	ch.6	p. 69-70
	ch.12	p. 131-132
5:9-10	ch.17	p. 202

13:13	ch.10	p. 111
	<i>Galates</i>	
3:20	ch.10	p. 111
3:26-28	Annexe 1	p. 315
5:5	ch.18	p. 208
6:16	ch.4	p. 46
	<i>Ephésiens</i>	
2:8-10	ch.2	p. 26-27
	ch.16	p. 194
2:19-21	ch.15	p. 138
4:3-7; 11-15	ch.15	p. 180 et sq.
4:4	ch.12	p. 132
4:13	ch.12	p. 129-130
4:14-15	ch.2	p. 31
	ch.12.	p. 129
4:16	ch.12	p. 132
	<i>Philippiens</i>	
2:3-11	ch.19	p. 219
	<i>Colossiens</i>	
1:18	ch.15	p. 179
1:15-18	ch.6	p. 69
1:19-20	ch.14	p. 169
2:20-23	ch.22	p. 284
4:14	ch.7	p. 84
	<i>1 Thessaloniens</i>	
1:1-10	ch.10	p. 111
4:11-12	ch.21	p. 260
	<i>2 Thessaloniens</i>	
2:16-17	ch.18	p. 207
3:6-15	ch.21	p. 260-261
	<i>2 Timothée</i>	
3:16-17	ch.4	p. 48

	<i>Tite</i>	
2:11-15	ch.18	p. 210-211
	<i>Hébreux</i>	
1:1	ch.2	p. 25
	ch. 15	p. 178
1:1-3	ch.6	p. 69
	ch.12	p. 129
3:14	ch.21	p. 266
3:16-18	ch.21	p. 262
4:1-13	ch.21	p. 266-267
4:8-10	ch.21	p. 263, 264
4:11	ch.21	p. 267
4:15-16	ch.23	p. 290-291
9:26-28	ch.14	p. 166
10:27	ch.20	p. 234
11:1-2	ch.18	p. 207
13:4	ch.22	p. 280
	<i>Jacques</i>	
1:25	ch.16	p. 193
1:5-7	ch.3	p. 33
2:12-13	ch.16	p. 193
	<i>1 Pierre</i>	
1:1-2	ch.10	p. 111-112
	ch.12	p. 128
1:3-8	ch.18	p. 208-209
3:15-16	Avant-propos	p. 7
	<i>2 Pierre</i>	
1:19-21	ch.4	p. 48-49
	<i>1 Jean</i>	
4:1-13	Annexe 1	p. 316
4:7-12	ch.13	p. 157-158
4:8	ch.11	p. 118
	<i>Apocalypse</i>	
22:20-21	ch.18	p. 208
21:1-8	ch.18	p. 211-212

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos	7
--------------------	---

PREMIÈRE PARTIE LE FONDEMENT DE L'ESPÉRANCE

1. Le puzzle de la vie	15
2. Connaître Dieu en vérité	23
3. Croire ou douter?	33
4. Comment comprendre la Bible?	41
5. Au commencement	51
6. Créés à l'image de Dieu	59
7. Le Christ des évangiles	73
8. Qu'est-ce que l'idolâtrie?	89
9. Foi ou occultisme?	101
10. Un seul Dieu en trois Personnes	107
11. La confession trinitaire de l'Église universelle	117
12. Vivre une spiritualité trinitaire	127
13. Christ ou Mahomet?	137
14. Christ ou Bouddha?	161
15. La demeure de Dieu sur terre	171
16. Le vase et le potier	185
17. Être prêt à mourir	197
18. Persévérer dans l'espérance	205

DEUXIÈME PARTIE VIVRE PAR L'ESPÉRANCE

19. Par quelle puissance?	215
20. Justifier la violence?	231
21. Intendants des biens de Dieu	251
22. La protection de la vie	269
23. Espérer malgré la dépression	287
24. Espérer contre toute espérance	293

ANNEXES

Le Retour du Gnosticisme	301
Bibliographie	333
Index des citations bibliques	337

